

3.
C. 1544
LE COMPAGNON DU PERE TOM.

L'ESCLAVE BLANC

PAR HILDRETH, [Richard-?]

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE,

ILLUSTRÉ

PAR JANET-LANGE.

E.J. Starzenski

732.-



PARIS,
PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 31.

ig

1800

LE COMPTANT DE PIERRE TON

L'ESCLAVE BLANC

PAR HUBERT

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE

ILLUSTRÉ

PAR JANNET-LANGE

E. J. Sierkowski



D-08/704/70



5.09

[10-5]

S-2261

x-128309
40532 III



L'ESCLAVE BLANC.

PREFACE.

Ainsi que la *Case du Père Tom*, l'*Esclave blanc* est l'œuvre d'un auteur américain, et destiné à la peinture de l'esclavage aux États-Unis. Ces livres ont paru ensemble, et le succès du second, sans égaler celui du premier, est attesté par la vente de plus de deux cent mille exemplaires. Tous deux, suivant les éditeurs de New-York ou de Londres, sont l'indispensable complément l'un de l'autre. Analogues par le but, différents par l'exécution, ils méritent l'attention de quiconque veut approfondir l'état social du nouveau monde.

La Virginie, où naît le héros de cette histoire, est un des États du Sud, borné au nord par les États de Pennsylvanie et de Maryland; à l'est par l'Océan; au sud par la Caroline septentrionale et le Tennessee; à l'ouest par le Kentucky et l'Ohio. On y compte 1,360,000 habitants dont 708,000 blancs, 48,000 hommes de couleur libres, et 604,000 esclaves. Richmond, chef-lieu de l'État, est une jolie ville, bâtie sur les bords de la rivière James, qui y forme des chu-



Il allait toujours armé d'un fouet plus grand que lui, et s'en servait avec dextérité...

tes d'eau dont l'industrie a su profiter. On y compte 16,060 habitants.

Après avoir servi deux maîtres virginien, Archibald, qu'on nomme familièrement Archy, est jeté par les circonstances dans la Caroline du Nord, puis dans la Caroline du Sud. Ainsi M. Hildreth peint des mœurs et des localités dont la description ne se trouve pas dans l'ouvrage de madame H. Beecher Stowe. Les caractères qu'il trace ont un cachet spécial et une originalité saisissante.

A la suite de notre édition populaire de la *Case du Père Tom*, nous avons publié une analyse de l'*Esclave blanc*. Nous avons essayé de faire ressortir les qualités et les défauts de ce dernier ouvrage, qui, poussant à l'extrême les conséquences de la servitude, nous montre l'abus de la force dans ce qu'il a de plus odieux et de plus effréné. Nous hésitions à traduire l'*Esclave blanc*, mais nous avons dû céder au vœu d'un grand nombre de souscripteurs. D'ailleurs, malgré la crudité de certains détails, le livre de M. Hildreth est dans son ensemble d'un haut enseignement.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.

L'ESCLAVE BLANC.

CHAPITRE PREMIER.

But de l'ouvrage.

Parcourez ces mémoires, vous qui voulez connaître les maux que l'homme peut infliger à son semblable sans regret, sans répugnance, sans hésitation. Parcourez ces mémoires, vous qui voulez savoir quelles sont les limites de la patience humaine, et quel est le degré d'indignation, de haine, d'amères angoisses, que le cœur supporte sans se briser.

Mes souffrances ne sont pas imaginaires, et mon histoire, triste réalité, touchera peut-être les auteurs de misères analogues à celles que j'ai endurées. Qu'importe que l'habitude de la tyrannie ait amorti les meilleurs sentiments; que les préjugés de l'éducation et de l'intérêt aient endurci le cœur? l'humanité prélèvera sans doute un tribut involontaire; et l'on trouvera des hommes qui n'écouteront pas sans trembler le récit d'actes dont la perpétration ne leur cause pas la moindre inquiétude.

Quand même je n'obtiendrais que ce résultat; quand même je n'atteindrais qu'une seule âme, à travers la triple cuirasse dont l'enveloppe l'amour de l'or et de la domination, je serais satisfait. Tout ce que je souhaite, c'est de graver dans l'esprit d'un seul oppresseur la sombre et douloureuse image de ses cruautés; c'est de le faire frémir en lui retraçant son propre portrait. Après les larmes de joie des affranchis, le remords des tyrans est la plus précieuse offrande qu'on puisse déposer sur l'autel de la liberté.

Mais peut-être dois-je espérer quelque chose de plus; peut-être rallumerai-je chez quelque jeune homme qui s'est soustrait jusqu'à ce jour à l'influence de l'avarice de vagues étincelles d'humanité; malgré les idées qui lui ont été inculquées dès sa première enfance, malgré les séductions de l'opulence et de l'oisiveté, malgré les déclamations des sophistes et des prêtres, malgré l'hésitation et les terreurs des faibles, malgré les mauvais préceptes et les mauvais exemples, il osera peut-être, l'héroïque jeune homme! afficher des sentiments généreux; il annoncera au milieu des tyrans la bonne nouvelle de la liberté, arrachera le fouet des mains du maître, et se fera l'avocat des droits de l'homme, au sortir de l'école de l'oppression.

Viens vite, libérateur et vengeur, instrument des miséricordes divines! c'est en attendant ta venue que je consens à prendre la parole.

CHAPITRE II.

Mes parents.

Le comté où je suis né était à cette époque un des plus riches et des plus peuplés de la Virginie orientale. Mon père, le colonel Charles Moore, descendait d'une des familles les plus considérables du pays. Elle avait peu d'influence dans les autres États des États-Unis, mais elle en exerçait une incontestable dans la basse Virginie. La nature et l'éducation le rendaient propre à remplir avec honneur la position à laquelle l'appelait sa naissance. C'était un véritable aristocrate; et il le montrait dans ses paroles, dans ses manières, dans ses actes; on reconnaissait à son attitude qu'il avait conscience de sa supériorité; mais sa hauteur était tempérée par une élégance séduisante, une exquise urbanité. Ses amis et voisins le citaient comme le type irréprochable du gentleman virginien, et c'était, dans leurs idées, le plus grand éloge qu'on pût faire d'un individu.

Lorsque éclata la révolution d'Amérique, le colonel Charles Moore était très-jeune; il appartenait, par sa naissance et son éducation, au parti conservateur; mais le patriotisme et l'effervescence de la jeunesse l'emportèrent sur les préjugés. Il épousa avec zèle la cause de l'indépendance; son influence, son activité politique, contribuèrent puissamment au succès.

Le colonel Moore demeura toute sa vie chaud partisan de la liberté. Je me souviens, quand j'étais tout enfant, l'avoir entendu parler énergiquement en faveur de la révolution française, qui poursuivait alors son cours orageux. Il en fut constamment l'apologiste; et, sans comprendre ce qu'il disait, j'étais frappé de l'éloquence et de l'ardeur avec lesquelles il s'exprimait. J'ignorais ce qu'il entendait par droits de l'homme, droits de la nature humaine; mais il répétait si souvent ces mots, qu'ils se gravèrent dans ma mémoire, et produisirent sur moi une impression indélébile.

Le colonel Charles Moore ne se contentait pas de parler; il agissait conformément à ses principes. On le regardait universellement comme un homme plein d'honneur et de probité. Plusieurs jeunes gens capables, parvenus plus tard aux plus hautes dignités, durent leurs succès

à sa protection. Il était choisi pour arbitre de la plupart des différends, et ne semblait jamais plus heureux que lorsqu'il avait empêché un duel ou un procès. On vantait partout la bonté de son cœur et la sympathie qu'il accordait aux malheureux.

S'il m'eût été permis de choisir un père, en aurais-je pu trouver un meilleur, du moins en m'en rapportant à l'opinion générale? Mais, suivant les lois et les coutumes de la Virginie, c'est le rang de la mère qui détermine seul celui de l'enfant; et ma mère était, hélas! une esclave! une concubine! Cependant ceux qui la voyaient pour la première fois auraient cru difficilement qu'elle appartenait à une race dégradée. Malgré sa misérable condition, elle pouvait s'enorgueillir d'une beauté supérieure. On remarquait sur son visage certaines traces du sang africain qui coulait dans ses veines; mais cette nuance légère contribuait à rehausser l'éclat de son teint. Elle avait de longs cheveux noirs, dont elle disposait les tresses avec une simplicité étudiée; l'expression de ses yeux variait à chaque nouveau sentiment qui s'y reflétait. C'était en somme une femme dont on aurait peut-être retrouvé le type en Espagne ou en Italie, mais qui n'avait point d'égale parmi les beautés pâles et languissantes de la Virginie orientale. J'en fais le portrait en amant plutôt qu'en fils. Ses charmes me captivaient dès ma plus tendre enfance; lorsqu'elle me pressait sur son cœur, lorsque les larmes ou les sourires se succédaient alternativement sur ses traits, j'épuisais avidement les transformations de sa physionomie mobile et toujours séduisante. C'était la plus tendre des mères; elle me regardait avec un singulier mélange de plaisir et de douleur qui me la faisait paraître plus belle.

J'étais loin d'être son unique admirateur. Elle était connue à plusieurs lieues à la ronde, et le colonel Moore avait été maintes fois sollicité par des amateurs qui lui en avaient offert des sommes considérables; mais il avait constamment repoussé les propositions de ce genre. Il tenait surtout à posséder le meilleur cheval, la meute la plus complète, et la plus jolie maîtresse de la Virginie.

Il peut sembler bizarre à quelques lecteurs étrangers, après le portrait que j'ai tracé du colonel, qu'il eût contracté une union illégitime. Ceux qui s'en étonneraient ne connaissent pas les mœurs des États à esclaves de l'Amérique. Charles Moore était marié à une femme remplie de qualités, pour laquelle, j'ose le dire, il avait autant d'affection que de respect. Il était père de deux fils et de deux filles; mais, à l'exemple des autres planteurs, il ne se faisait aucun scrupule de satisfaire ses caprices amoureux, et de jeter le mouchoir à différentes esclaves de sa propriété, qu'on appelait le Pré de la Source. Plusieurs d'entre elles avaient été l'objet de ses attentions; mais en général il n'avait qu'une ou deux favorites en titre. Il fut pendant longtemps attaché à ma mère, et n'en eut pas moins de six enfants, qui tous, excepté moi, eurent le bonheur de mourir jeunes. Je tins de ma mère quelques gouttes de sang africain, et par conséquent je fus voué dès l'enfance à l'esclavage. Toutefois mon père m'avait transmis sa fierté, sa véhémence, son caractère fougueux; et sous le rapport des facultés intellectuelles ou physiques, j'affirme avec orgueil que j'étais supérieur à ses fils légitimes ou reconnus.

CHAPITRE III.

Premières années.

Plus l'éducation commence de bonne heure, plus elle est efficace; c'est un axiome dont on comprend la justesse dans la partie du monde où j'ai eu le malheur de naître. Il y arrive parfois que les enfants du même individu sont les uns maîtres, les autres esclaves; aussi ne saurait-on les habituer trop tôt au train de vie qui convient à leurs positions respectives. En conséquence, il est d'usage que l'on donne au jeune maître, à peine au sortir de nourrice, un petit esclave à peu près de son âge, sur lequel il fait son apprentissage de tyrannie.

Ainsi James, second fils du colonel Moore, étant venu au monde moins d'un an avant ma naissance, je fus désigné pour lui servir de valet de chambre. Endormis dans nos berceaux, nous ne nous doutions ni l'un ni l'autre du sort qui nous était réservé. Quand j'eus conscience de moi-même, je me trouvai installé en qualité de domestique auprès de mon frère naturel.

On se figure aisément les conséquences de cette autorité absolue qu'on accorde à un enfant sur un autre. L'amour de la domination est peut-être la plus forte de nos passions; elle existe chez l'homme dès ses plus jeunes années; il s'y livre avec une étonnante ardeur, et fait de rapides progrès dans le despotisme. William, fils aîné du colonel, en offrait un exemple frappant. Il était la terreur non-seulement de son domestique Joë, mais encore de tous les enfants du Pré

de la Source; il était cruel par plaisir, sans réflexion. Cette méchanceté instinctive, qu'on remarque souvent chez les enfants abandonnés à leurs caprices, dégénéra chez lui en passion, et cette passion que rien ne contrariait devint une habitude invétérée. Il signalait avec empressement les esclaves en faute, et faisait en sorte d'assister à leur supplice. Il allait toujours armé d'un fouet plus grand que lui, et il s'en servait avec dextérité, toutes les fois qu'on opposait la moindre résistance à ses fantaisies. Il prenait quelques précautions pour dissimuler à son père ses actes de barbarie; mais ce père indulgent avait soin de fermer les yeux sur des faits qu'il ne pouvait approuver, et qu'il lui eût été difficile de prévenir.

James, au service duquel j'étais, différait essentiellement de son frère. Il était d'une constitution faible, d'un caractère aimant, doux, même un peu efféminé. Il conçut pour moi une affection que je lui rendis avec une sincère reconnaissance: il me protégea de la tyrannie de William, tantôt en plaidant chaleureusement ma cause, tantôt en menaçant de révéler à son père l'ignoble et brutale conduite d'un frère si peu digne de lui.

La mauvaise santé de James lui altérait parfois le caractère; mais j'appris à supporter des boutades dont je connaissais le triste motif. La flatterie et l'obséquiosité, que pratiquent les enfants comme les hommes, me firent acquérir sur lui une grande influence. Il était le maître, j'étais l'esclave; mais, dans le premier âge, ces distinctions artificielles ont moins d'importance, et je conservai sans difficulté la prééminence à laquelle ma supériorité intellectuelle et physique me donnait des droits.

Quand James eut cinq ans, on jugea utile de l'initier aux premiers éléments des sciences humaines. Ce fut une pénible tâche de le lui apprendre ses lettres, et l'on crut un moment qu'il ne parviendrait jamais à les réunir en syllabes. Il avait bonne envie de s'instruire, mais point de dispositions. Dans son embarras, il eut recours à moi, qui devins son conseil et son guide. Après nous être concertés ensemble, nous adoptâmes une méthode. J'avais une mémoire excellente; celle de mon pauvre maître était d'une faiblesse déplorable. Il fut convenu que le précepteur me donnerait d'abord des leçons, que j'étais à même de retenir sans peine, et que je les transmettrais à James pendant les récréations. Ce plan réussit à merveille. Le colonel Moore ne s'y opposait point, car tout ce qu'il désirait, c'était que son fils apprît quelque chose; et le professeur fut enchanté de rejeter sur mes épaules une partie de son lourd fardeau.

On n'avait pas encore eu l'idée de ces lois barbares qui punissent de l'amende et de la prison quiconque apprend à lire à un esclave: lois dont l'adoption sera l'éternel déshonneur des Etats-Unis. N'était-ce pas assez que l'esclave fût voué par la coutume à l'ignorance absolue, sans que la législation ratifiât les projets de la tyrannie? On craint tellement que l'instruction se répande parmi nous, que je crois qu'on nous arracherait volontiers les yeux si nous pouvions nous en passer dans nos travaux manuels.

J'appris bientôt à lire, et je communiquai ma science à James. De fréquentes indispositions l'obligèrent à garder la chambre, et lui interdisaient les jeux ordinaires de l'enfance. Son père lui composa une petite bibliothèque, et nous fîmes en commun des lectures profitables. Nous continuâmes ensemble nos études; on renonça au plan d'enseignement mutuel qu'on avait d'abord mis en pratique; mais comme j'avais l'intelligence prompte et le désir de m'instruire, je copiai jour par jour les leçons de James, qui ne perdit point l'habitude d'invoquer mon assistance toutes les fois qu'il était embarrassé. Ce fut ainsi que j'acquis des notions d'arithmétique, et même de latin. Je me gardais bien de faire étalage de mes connaissances, de peur de m'exposer au ridicule. On ne regardait pas alors un esclave capable et instruit comme un monstre dénaturé, disposé à prêcher la rébellion, et méditant le massacre de tous les blancs; mais il passait pour une espèce de phénomène, pour une bête curieuse qu'on faisait servir à l'amusement des étrangers. Souvent, au milieu du dîner, quand le madère avait échauffé les têtes, on m'ordonnait de lire les journaux, et les convives avinés m'adressaient une foule de questions impertinentes auxquelles j'étais forcé de répondre, sous peine de recevoir un verre ou une assiette à la tête. William, qui ne pouvait m'appliquer des coups de fouet aussi souvent qu'il l'aurait désiré, s'en dédommageait en m'accablant de ses sarcasmes. Il m'avait surnommé le Noir savant; et pourtant j'avais le teint aussi blanc que le sien, et des sentiments incomparablement plus élevés.

Ces persécutions étaient légères; néanmoins il me fallut de longs et pénibles efforts pour m'y accoutumer. Je les oubliais en écoutant la conversation, qui offrait un véritable intérêt, jusqu'au moment où le festin dégénérait en orgie. Le colonel Moore tenait table ouverte, et recevait presque tous les jours des parents, des amis ou des voisins. Il avait la voix douce, harmonieuse, et une grande facilité d'élocution. La plupart de ses hôtes étaient des hommes éclairés, qui traitaient avec facilité un grand nombre de questions, et s'occupaient principalement de politique. Ils partageaient les opinions du colonel, et c'était avec un plaisir réel que je les entendais parler de liberté et d'égalité. Je m'enthousiais pour leurs doctrines, sans réfléchir qu'ils les démentaient dans l'application. Je sympathisais avec les républicains français, et j'éprouvais une vive indignation contre l'Autriche et

l'Angleterre, qui soutenaient la cause du despotisme. Quant à l'ordre de choses qui régnait autour de moi, je ne m'en étais pas encore préoccupé; je n'avais que des idées abstraites. Né dans l'esclavage, j'en ignorais les misères. La faveur de mon jeune maître, dont j'étais plutôt le compagnon que le domestique; l'influence que ma mère avait conservée sur le colonel Moore, m'assuraient une existence heureuse et paisible. J'étais bien exposé, de loin en loin, à des mortifications qui me donnaient un avant-goût des souffrances de la servitude; mais j'étais soutenu par l'impétueuse ardeur de la jeunesse, et je ne pouvais me croire malheureux en comparant mon sort à celui des esclaves employés à la culture du sol. A cette époque, j'ignorais que le colonel Moore fût mon père. Sa réputation était due en partie à la stricte observation de ces convenances qui tiennent lieu de moralité, et qui offrent en Amérique des particularités si bizarres. Ainsi, un maître peut, sans crime, avoir pour enfants la plupart des esclaves qui naissent sur sa plantation; mais on ne lui pardonnerait jamais d'en reconnaître un seul. L'usage exige impérieusement qu'il les traite sous tous les rapports comme les autres esclaves. On trouve juste et légitime qu'il les envoie travailler dans les champs, ou qu'il les vende aux enchères publiques; mais s'il a l'audace de témoigner la moindre tendresse paternelle à quelque fils issu de ses amours avec une quarteronne ou une négresse, il est en butte au mépris universel. Le colonel Moore était trop prudent pour s'y exposer. Malgré ses idées démocratiques, il appartenait à la haute aristocratie, et il en avait tous les préjugés. Il gardait donc avec soin le secret de ma naissance. Ses amis l'avaient deviné: la ressemblance frappante qui existait entre nous aurait suffi pour trahir le mystère; mais ce même sentiment des convenances, qui empêchait le colonel de se compromettre, liait la langue de ses convives. Quelques-uns seulement, vers la fin d'un dîner, animés par d'amples libations, se permettaient de vagues allusions qui étaient alors inexplicables pour moi. En ces circonstances, le colonel fronçait le sourcil; ceux des assistants qui n'avaient pas complètement perdu la raison s'empressaient d'intervenir pour imposer silence aux bavards; puis, assez généralement, on m'ordonnait de sortir, sans qu'il me fût possible de comprendre pourquoi.

J'aurais facilement obtenu des autres domestiques le renseignement que mon père ne voulait pas, et que ma mère n'osait pas me communiquer; mais, comme la plupart des esclaves qui ont extérieurement les caractères de la race blanche, je dédaignais mes compagnons parce qu'ils étaient d'une couleur plus foncée. J'affectais de les tenir à distance. Combien j'ai vu d'infortunés adopter ainsi les préjugés absurdes de leurs oppresseurs, et ajouter de nouveaux anneaux aux chaînes dont ils sont chargés!

Rendons justice à mon père: je crois qu'il n'avait pas complètement renoncé aux sentiments de la nature. Jamais il n'avoua les droits que je pouvais avoir sur lui; mais, au fond du cœur, il n'en contestait pas la validité. Il me parlait toujours avec bienveillance, je dirai même avec affection; il semblait m'accorder une attention spéciale. Je lui en savais gré, et je l'aimais sincèrement, bien qu'il ne fût à mes yeux qu'un maître.

CHAPITRE IV.

Révélation.

J'avais environ dix-sept ans, quand ma mère fut atteinte de la fièvre jaune à laquelle elle devait succomber. Elle eut le pressentiment de son sort, et m'envoya chercher dès le début de la maladie.

Ma mère était dans son lit; elle m'ordonna de m'asseoir à son chevet, et pria sa garde-malade de nous laisser seuls. Elle pensait, me dit-elle, que sa dernière heure était proche, et n'avait pas voulu quitter le monde sans me révéler un secret qui n'était pas sans importance. J'attendais avec impatience ses explications. Elle les commença par un récit de ses premières années; elle était fille d'une esclave et du colonel Randolph, descendant d'une des plus illustres familles de la Virginie. Charles Moore l'avait achetée quand il s'était marié, et l'avait attachée au service personnel de sa femme. Elle était alors tout enfant, mais ses charmes, développés par les années, avaient promptement attiré l'attention du maître. Il lui avait fait une position exceptionnelle, l'avait installée dans une jolie maison, où elle avait mené une vie indolente; on n'exigeait d'elle que de légers travaux à l'aiguille; elle était maîtresse presque absolue de ses actions, et pourtant elle se trouvait malheureuse. Elle avait pris avec les autres esclaves un air de supériorité qui lui avait attiré la haine de tous, et ils saisissaient avec empressement toutes les occasions de lui faire subir des mortifications auxquelles elle était sensible. Vaine de sa beauté et de la faveur de son maître, elle n'avait pas cependant le caractère foncièrement mauvais; mais le fol orgueil dont elle portait la peine provenait en elle d'un préjugé trop ordinaire que j'avais presque involontairement adopté. Nous touchions de si près à la race blanche, nous avions tant d'avantages sur nos compagnons d'infortune, que nous nous considérions naturellement comme au-dessus d'eux. Sous l'influence de ce sentiment, après m'avoir dit quel était mon père, ma mère ajouta d'un air de complaisance que, du côté paternel et maternel, j'avais dans les veines le plus noble sang

de la Virginie, le sang des Moore et des Randolphe; et malgré le tremblement de la fièvre, elle sourit en prononçant ces mots. Hélas! elle oubliait qu'une seule goutte de sang africain, fût-il celui des rois ou des chefs de nations, suffisait pour souiller ma généalogie. Elle oubliait que j'étais voué par mon origine à une servitude éternelle, dans la maison de mon propre père, quand même j'aurais compté les plus illustres gentilshommes au nombre de mes ancêtres.

Ce que m'apprit ma mère me fit d'abord peu d'impression. Je ne songeais qu'au danger qu'elle courait, car elle m'avait témoigné constamment le dévouement le plus tendre. Les progrès du mal furent rapides, et trois jours après elle avait cessé de vivre. Je la pleurai sincèrement; mais l'excès de ma douleur fut bientôt passé; cependant mon caractère fut modifié par cette perte aussi cruelle qu'imprévue; je n'eus plus cette gaieté irrésistible qui, jusqu'alors, avait doré mon existence comme un rayon de soleil. Une révolution s'opéra en moi, soit parce que je passais de l'enfance à l'âge adulte, soit parce que j'étais sérieusement occupé de la révélation que ma mère m'avait faite. Jusqu'à ce moment, les événements s'étaient déroulés pour moi comme dans un songe, et ne m'avaient touché que d'une manière superficielle. J'avais des chagrins, mais ils passaient vite, et ma tristesse momentanée, pareille aux pluies qui rehaussent l'éclat d'un jour d'été, faisait place à une joie plus vive. J'oubliais facilement des soucis passagers; mes réflexions ne se portaient jamais sur le passé, et je n'avais point d'inquiétude pour l'avenir. Ma gaieté n'était point l'indice d'une satisfaction véritable; elle tenait à mon insouciance et à mon insensibilité; elle était d'ailleurs préférable aux dispositions d'esprit qui lui succédèrent. Je me sentis en proie à de vagues angoisses, dont je cherchais en vain la cause ou le remède. Il y eut sur mon cœur un poids qui l'accablait, et j'eus des aspirations indéfinies vers un but que j'ignorais, et que par conséquent je ne pouvais atteindre; je me perdais souvent dans de longues rêveries, sans savoir sur quel objet je devais les fixer; et après être resté pendant plusieurs heures plongé en apparence dans la méditation la plus profonde, j'aurais été en peine de dire à quoi j'avais pensé.

Toutefois mes idées s'arrêtaient de temps en temps sur ma condition présente et future. Fils d'un homme libre, j'étais esclave! La nature m'avait doué de quelques talents, et il ne m'était point permis de les développer! J'avais de l'instruction, et j'avais déjà appris à mes dépens qu'il importait de la dissimuler! J'étais un captif, un paria; esclave de mon père, domestique de mon frère, enfermé dans une maison d'où il m'était impossible de sortir sans une permission écrite! Il m'était défendu d'agir spontanément, de prendre conseil de moi-même, de me soustraire aux caprices d'autrui; j'étais forcé de travailler toute ma vie pour un maître, et sans cesse exposé aux exigences les plus humiliantes! Cette triste perspective que j'essayais d'éloigner se représentait à mes yeux malgré tous mes efforts, et m'inspirait parfois une douleur qui allait jusqu'au désespoir.

La bienveillance de mon jeune maître me consolait. Je devenais homme, mais il restait enfant; son état valétudinaire, en différant sa croissance, semblait retarder aussi sa maturité intellectuelle; il était de plus en plus soumis à mon influence, et chaque jour je m'attachais à lui davantage. Tout mon espoir se résumait en lui. Je n'étais pas à ses yeux un humble serviteur; il me regardait plutôt comme un compagnon fidèle et dévoué. En restant auprès de lui, je pouvais m'attendre à éviter ce que l'esclavage a de plus amer. Quoiqu'il eût le rang et les prérogatives d'un maître, il était en réalité soumis à ma domination; il régnait entre nous une sorte d'affection fraternelle, quoiqu'il ignorât probablement les liens du sang qui nous unissaient.

Je conservais pour James la même tendresse qu'autrefois; mais mes idées avaient changé complètement à l'égard du colonel Moore. Tant que je m'étais considéré uniquement comme son esclave, sa bonté apparente m'avait séduit, et j'étais prêt à tout entreprendre pour le récompenser de sa condescendance. Mais, du moment que je sus que j'étais son fils, je compris que je pouvais réclamer comme un droit ce que j'avais regardé comme un don purement gratuit. J'avais lu quelques passages de la Bible, entre autres l'histoire d'Agar et d'Ismaël; en songeant à l'ange qui vint à leur secours quand Abraham les eut chassés dans le désert, je me disais que peut-être un jour, si j'étais menacé d'un malheur, une assistance surnaturelle me serait accordée. En même temps que je concevais cette folle espérance, mon âme s'emplissait d'amertume: je serais les poings, je grinçais des dents; je me figurais être un autre Ismaël errant dans le désert, en lutte avec l'univers entier, et prêt à lui tenir tête. L'injustice d'un père dénaturé m'irritait chaque jour de plus en plus, et la tendresse que j'avais éprouvée pour lui se changeait en haine. Le texte des lois qui me condamnaient à être esclave dans ses foyers se montrait à mes yeux en sanglants caractères. Jeune, encore exempt des peines de ma condition, je me prophétisais un avenir horrible, et maudissais l'heure où j'avais reçu le jour.

J'essayai autant que possible de cacher les nouveaux tourments qui m'assiégeaient, et comme la dissimulation est une arme dont l'esclave apprend vite à se servir contre la tyrannie, je réussis à mes souhaits. Tantôt mon jeune maître me surprenait en larmes; tantôt, quand j'étais plongé dans mes réflexions, il se plaignait de mon inattention;

mais j'alléguais toujours des excuses plausibles. Il soupçonnait toujours que je lui cachais quelque chose, et il me disait:

— Allons, Archibald, mon ami, faites-moi savoir le sujet de vos peines.

Mais je ne lui répondais que par des plaisanteries.

J'étais sur le point de perdre ce bon maître, dont l'affection était le seul palliatif qui me rendit l'esclavage tolérable. Sa santé, qui avait toujours été mauvaise, déclina rapidement, et il fut obligé de garder le lit. Je le soignai avec une infatigable sollicitude. Jamais un maître ne fut plus fidèlement servi; mais c'était par un ami, et non par un esclave. Il n'était pas insensible à mes attentions; il n'acceptait que de mes mains les aliments ou les remèdes, et ma présence était la seule qu'il supportât. Malheureusement, les soins les plus assidus ne pouvaient le sauver. Il s'affaiblit graduellement, et la crise fatale arriva bientôt. Ses amis affligés se réunirent autour du lit funèbre; mais les larmes qu'ils répandirent n'étaient pas plus amères que les miennes. Jusqu'au dernier soupir, il me recommanda au colonel; mais l'homme qui avait résisté aux impulsions de la tendresse paternelle devait logiquement accorder peu d'importance à la requête d'un fils mourant. James dit adieu à ceux qui l'environnaient, me serra la main, et s'endormit dans mes bras.

CHAPITRE V.

Changement d'état.

Comme on savait à quel point j'avais aimé mon jeune maître, on respecta ma douleur, et pendant une quinzaine on me laissa pleurer en liberté. Je n'étais plus en proie à l'agitation que j'ai décrite; les soins que j'avais prodigués au moribond m'avaient fait oublier mes préoccupations personnelles; à ma sensibilité exagérée avait succédé un morne chagrin. J'avais pourtant un nouveau sujet d'inquiétude. Qu'allais-je devenir maintenant que mon protecteur n'était plus? C'était une question que j'aurais dû m'adresser; mais loin d'avoir de sinistres pressentiments, j'attendais mon sort avec une stupide indifférence.

Je continuai sans qu'on me le demandât à servir à la table de mon maître. Pendant plusieurs jours, je me tins machinalement derrière la chaise que James avait occupée; mais en m'apercevant que sa place était vide, je répandais des larmes, et me mettais tristement du côté opposé. Personne ne semblait faire attention à ma présence; on ne me donnait point d'ordres, et William lui-même s'efforçait de modérer son insolence habituelle. Tant d'indulgence ne pouvait durer longtemps.

Un matin après déjeuner, quand William eut pris le café, il dit à son père que, selon lui, les esclaves du Pré de la Source étaient trop favorablement traités. C'était alors un jeune homme élégant, plein d'audace et de vivacité; il était sorti depuis un an du collège, et revenait de Charleston, dans la Caroline du Sud, où il avait passé l'hiver pour se dégrossir, suivant l'expression de son père. C'était là sans doute qu'il avait recueilli les doctrines dont il se faisait l'interprète. Il déclara hautement que les bontés que l'on avait pour les esclaves ne servaient qu'à les rendre insolents, et qu'ils y répondaient par la plus affreuse ingratitude. Il promena ensuite ses regards autour de lui, comme pour chercher une victime à laquelle il pût appliquer un système qui s'accordait si parfaitement avec ses dispositions naturelles.

Ses yeux s'arrêtèrent sur moi.

— Voyez Archibald, dit-il; je parierais cent contre un qu'il y a en lui l'étoffe d'un excellent domestique. Il a de l'esprit, mais il a été gâté par ce pauvre James. Veuillez me le donner, mon père, et je me charge de le transformer.

Sans attendre une réponse, William sortit de la salle à manger, car il devait assister le matin même à deux courses de chevaux, et, qui plus est, à un combat de coqs. Le colonel Moore se tourna vers moi. Il débuta par louer mon attachement pour le fils qu'il avait perdu, et pendant quelques instants l'émotion lui coupa la parole. Il se remit, et ajouta: — J'espère que désormais, vous aurez pour William le même zèle et la même affection.

Ces mots me troublèrent. Je savais que l'habitude du pouvoir absolu avait depuis longtemps effacé du cœur de William le peu de sentiments humains qu'il tenait de la nature. La profession de foi qu'il venait de faire me prouvait que ses inclinations s'étaient développées, et qu'il avait érigé la cruauté en théorie scientifique. Je savais aussi que depuis l'enfance il nourrissait contre moi une insurmontable antipathie. Je devinais qu'il rêvait aux moyens de m'infliger avec usure les mauvais traitements dont la bienveillance de son frère m'avait préservé. Ce fut avec horreur que j'entrevis le danger de tomber entre ses mains. Je me jetai aux genoux de mon père, et avec toute l'éloquence que peut inspirer le désespoir, je le suppliai de ne pas m'abandonner à William. J'eus soin de ménager mes expressions, de ne pas tracer un portrait trop fidèle du maître qu'on voulait m'imposer, de ne pas dévoiler la terreur que me causait l'idée d'être son esclave; toutefois le colonel fut irrité de mon langage. Son front s'assombrit, ses sourcils se contractèrent. Désespérant d'échapper à

la misérable condition qui m'était réservée, n'entrevoiant aucun moyen de salut, je me laissai entraîner à une action folle et téméraire. Enhardi par la crainte de devenir l'esclave de William, je me permis une vague allusion au secret que ma mère m'avait avoué au lit de mort; j'osai même insinuer que je comptais sur sa tendresse paternelle. D'abord, il parut ne pas me comprendre; mais quand il lui fut impossible de se refuser à l'évidence, un nuage précurseur de la foudre obscurcit tous ses traits. Il devint d'une pâleur livide, à laquelle succéda immédiatement une rougeur brûlante, qui trahissait également sa honte et sa rage. Je me crus perdu; j'attendis avec angoisse l'explosion d'une insurmontable colère; mais après une lutte momentanée, le colonel Moore reprit son sang-froid. Sans témoigner en rien qu'il avait saisi le sens de mes paroles, il se contenta de me faire observer qu'il ne savait comment opposer une fin de non-recevoir à la requête de William. Il trouvait ma résistance insensée; cependant il voulait bien me laisser le choix entre deux partis: ou j'entrerais au service de son fils, ou j'irais travailler aux champs. Cette alternative peu agréable me fut présentée d'un ton ferme; le colonel pensait évidemment que je n'hésiterais pas, que je reculerais devant la perspective d'une tâche pénible et abrutissante; mais j'aurais tout accepté plutôt que d'être le jouet des caprices tyranniques de William. Et puis, j'étais piqué de la manière cavalière dont mon père avait accueilli mes supplications. Ma résolution ne se fit pas attendre: je remerciai le colonel Moore de son extrême bonté, et je me décidai pour les champs. Il sembla surpris, et, avec un sourire sarcastique, il m'enjoignit de m'adresser à M. Stubbs.

Un commandeur inspire la même antipathie dans tous les Etats à esclaves qu'un bourreau dans les pays libres. Ce dernier fonctionnaire, dont personne ne conteste l'utilité, a toujours été vu d'un œil peu favorable: ainsi le régisseur d'une plantation passe pour exercer un métier avilissant. La jeune dame qui mange avec délices un filet d'agneau a horreur du boucher qui a tué le pauvre animal: le propriétaire d'esclaves, entouré d'une aisance qui est le prix de leur travail forcé, déteste de même l'homme qui mène à coups de fouet son bétail humain. Un larron n'est qu'un larron, un commandeur n'est qu'un commandeur, tandis que le propriétaire d'esclaves prend avec orgueil la qualité de planteur, et que le recéleur de marchandises volées se pare souvent du titre de négociant. Ces étiquettes mensongères ne font pas illusion à ceux qui les adoptent, mais elles abusent parfois le monde.

Le commandeur du Pré de la Source était M. Thomas Stubbs, dont je connaissais parfaitement le nom, le physique et le caractère, mais avec lequel j'avais eu jusqu'alors le bonheur d'entretenir peu de relations. C'était un petit ragot d'une cinquantaine d'années. Il avait la carrure épaisse, le cou ramassé, la tête ronde et couverte d'une forêt de cheveux courts. Le hâle, la fièvre et la boisson avaient diapré sa figure d'empreintes multicolores. Le rouge, le brun et le jaune s'en disputaient la possession, sans pouvoir parvenir à la partager à l'aimable. On le voyait d'ordinaire à cheval, penché en avant sur sa selle, et brandissant un long fouet de cuir de vache tressé, qu'il appliquait de temps en temps sur la tête ou sur les épaules de quelques infortunés. Quand on était à même d'entendre sa conversation, on ne distinguait qu'une série de jurons au milieu desquels il était difficile de comprendre ce qu'il voulait dire. Il commençait et finissait ses phrases par des exclamations blasphématoires. Ce n'était pourtant que lorsqu'il avait le libre exercice de son autorité qu'il se permettait de l'assaisonner de brutalités flagrantes. Quand il était sous les yeux du colonel Moore, il prenait un air de douceur, de modération, et, chose plus surprenante encore, il n'ajoutait qu'un seul juron à chacune de ses phrases.

Dans l'administration de la plantation, M. Stubbs ne se contentait pas d'être dur en paroles, il usait du fouet aussi bien que de la langue. Le colonel Moore, ayant reçu une éducation européenne, avait en horreur les cruautés inutiles, et celles de son commandeur le mettaient en colère au moins une fois par semaine. Il soulageait sa bile en déclarant qu'il était excessivement mécontent, et que la conduite de M. Stubbs était vraiment intolérable; mais il finissait par laisser les choses aller leur train.

M. Stubbs possédait l'art d'obtenir d'excellentes récoltes, et il n'était pas possible de renoncer à un homme aussi précieux pour se donner le plaisir sentimental de protéger des esclaves.

Accoutumé à l'élégance, à la bonne tenue, aux manières douces de James, à un service facile et modéré, on juge combien il me fut pénible de passer sous la domination d'un despote ignorant et grossier. Les travaux réguliers m'étaient inconnus, et ceux des champs devaient m'inspirer une juste répugnance. Néanmoins je résolus de les accepter avec résignation, dans l'espoir que j'en viendrais à bout, grâce à la vigueur de ma constitution et aux effets ordinaires de l'habitude. Je savais que M. Stubbs était complètement dépourvu de sentiments humains; mais je n'avais aucune raison de craindre qu'il eût contre moi ces préventions que je redoutais chez William. D'après ce que j'avais vu, je ne supposais pas qu'il fût naturellement méchant; je pensais que, s'il avait toujours le fouet levé et le blasphème à la bouche, c'était parce que cela entraînait dans ses attributions. Il semblait s'imaginer, comme tous les autres administrateurs de plantations,

que sa méthode était la seule praticable. Je conçus l'espoir d'échapper aux coups à force d'activité, et de m'élever par le mépris au-dessus des outrages qui blessaient mes camarades.

Lorsque je me présentai à M. Stubbs, il m'écouta gracieusement en roulant d'une joue à l'autre le bout de tabac qu'il chiquait. Ses petits yeux gris et perçants se fixèrent obliquement sur moi; et, après avoir blâmé mon étourderie en termes très-énergiques, il m'ordonna de le suivre aux champs. On me mit entre les mains une lourde houe, qui avait au moins six pieds de long, et je m'en servis activement jusqu'à la fin du jour.

La nuit venue, le commandeur me conduisit dans une misérable hutte d'environ dix pieds carrés; le toit en était crevasé; elle n'avait ni planches ni fenêtres. C'était le domicile que je devais partager avec Billy, jeune esclave de mon âge.

Je plaçai dans un coin de cette pauvre cabane un coffre contenant mes habits et le peu d'effets qu'il est permis à un esclave de posséder. On ne me donna pour lit qu'une seule couverture, qui n'était guère plus grande qu'un mouchoir de poche; les provisions qui me furent allouées pour une semaine consistaient en un sac de maïs et en deux livres de lard avarié; mais je n'avais ni marmite, ni couteau, ni assiette. Ce sont des ustensiles que les esclaves se procurent comme ils peuvent, et faute d'en être pourvu, je courais grand risque de souper avec du lard cru. Billy eut pitié de ma détresse: il m'aida à faire une bouillie de maïs, et me prêta sa marmite, de sorte que vers minuit je pus rompre un jeûne de vingt heures. Mon coffre était assez long et assez large pour servir à la fois de lit, de chaise et de table. Je vendis une partie de mes vêtements, qui ne convenaient pas à ma nouvelle position. J'achetai un couteau, une cuiller et une marmite, et j'eus enfin un ménage passablement monté. Aucun de mes compagnons d'infortune n'en avait un meilleur; et pourtant je m'en contentais difficilement, car les habitudes que j'avais prises étaient toutes contrariées. Mes mains étaient couvertes d'ampoules: ce rude travail, auquel je n'étais pas accoutumé, épuisait mes forces; et quand je rentrais au gîte, je me trouvais obligé de piler du maïs et de préparer mes aliments. Je veillais jusqu'à une heure avancée, avec la triste perspective de retourner aux champs dès la pointe du jour. Au reste, si mon existence était rude, j'avais au moins la consolation de me dire que je l'avais volontairement choisie, et que j'avais évité une servitude mille fois plus cruelle en me dérochant au joug de William.

Comme je n'aurai pas occasion de revenir sur le compte de cet aimable jeune homme, autant vaut que j'achève ici son histoire. Huit mois après la mort de son frère cadet, dans un repas, qui suivit un combat de coqs, il se prit de querelle avec un homme ivre. Un duel eut lieu, et William tomba au premier feu. Le colonel Moore parut longtemps inconsolable; quant à moi, je ne plaignis ni le défunt ni son père. Je savais que sa mort m'affranchissait du pouvoir d'un maître cruel et vindicatif, et je ne pouvais sympathiser avec les douleurs d'un homme qui avait foulé aux pieds les sentiments de la nature.

CHAPITRE VI.

M. Stubbs.

J'avais exactement la même tâche que ceux qui travaillaient aux champs depuis leur enfance; mais j'étais trop fier pour montrer de l'abattement ou du désespoir. J'étais plein d'ardeur, et, loin de me trouver en défaut, M. Stubbs déclara à plusieurs reprises que j'étais un modèle d'assiduité. Le temps était pluvieux, et l'eau en tombant dans notre cabane la rendait presque inhabitable. Billy et moi nous primes la résolution de réparer le toit, et, pour en avoir le temps, nous achevâmes de très-bonne heure le travail qui nous était assigné.

Vers quatre heures de l'après-midi, nous retournions tranquillement à la ville — car on appelait ainsi l'assemblage de huttes où logeaient les esclaves — quand M. Stubbs nous rencontra. Il nous demanda si nous avions fini, et, sur notre réponse affirmative, il murmura que nous n'avions pas assez de besogne; puis il nous ordonna d'aller sarcler le jardin. Billy, qui était depuis longtemps soumis à la juridiction de M. Stubbs, savait qu'il n'était point permis de discuter avec le tyran. Il se résigna sans faire la moindre observation; mais j'osai représenter que notre journée était finie, et qu'il était bien dur de nous astreindre à un travail supplémentaire.

Mes paroles exaspérèrent le commandeur; il s'écria en jurant que j'irais sarcler le jardin, et que je serais fustigé par-dessus le marché. Il se jeta à bas de son cheval, me saisit par le col de ma chemise, le seul vêtement que j'eusse en ce moment, et m'administra des coups de fouet. C'était la première fois, depuis mon enfance, que je subissais ce traitement humiliant. Ma honte et ma douleur furent vives, mais dominées par le sentiment de la criante injustice dont j'étais victime. Brûlant de rage, j'eus beaucoup de peine à me contenir; j'étais tenté de me jeter sur mon bourreau et de le terrasser. Mais, hélas! j'étais esclave. Cet acte, que je justifie de la part d'un homme libre le besoin de la défense personnelle, est de la part d'un esclave une impardonnable rébellion. Je serrai les dents et les poings, et parvins à dissimuler les émotions qui me dévoraient.

On m'envoya au jardin, et à la clarté de la lune, qui était dans son plein, je sarclai les mauvaises herbes jusqu'à minuit.

Le lendemain était un dimanche. Le repos de ce jour est la seule faveur que l'esclave américain doive aux idées religieuses de son maître. Celui-ci enfreint sans hésitation les préceptes de l'Evangile; mais tant qu'il ne contraind pas ses esclaves à travailler le dimanche, il croit mériter le titre de chrétien. S'il en était ainsi, il faudrait faire bien peu de cas d'un titre si facile à acquérir.

Je résolus de profiter de mes loisirs pour me plaindre à mon maître du traitement barbare que m'avait infligé M. Stubbs. Le colonel Moore me reçut avec une froideur hantaine qui ne lui était pas ordinaire. En général, il souriait gracieusement à tout le monde, et surtout aux esclaves. Cependant il m'écouta avec patience; il daigna même me dire que rien ne lui était plus pénible que de voir ses esclaves punis mal à propos, et qu'il saurait empêcher les injustices. Il ajouta que dans le cours de la journée, il interrogerait M. Stubbs sur ce qui s'était passé.

Le soir, le commandeur m'envoya chercher, m'attacha à un arbre devant sa porte, et m'appliqua quarante coups de fouet.

— Allez vous plaindre au colonel ! me dit-il ensuite. Où en sommes-nous ? que deviendrons-nous, si l'on ne peut plus châtier l'insolence d'un maudit noir sans être forcé d'en rendre compte ?

L'insolence !... c'est l'excuse habituelle des tyrans.

Lorsqu'un pauvre esclave a été battu de verges, et que celui qui l'a maltraité l'accuse d'insolence, cette allégation suffit, aux yeux des propriétaires, pour légitimer toutes sortes de brutalités. Un mot, un regard, un geste, qui prouvent que l'esclave a conscience de l'iniquité dont il est victime, sont qualifiés d'insolence et punis avec une inflexible rigueur.

C'était pour la seconde fois que je subissais le supplice du fouet; mais je ne trouvais pas la seconde dose plus agréable que la première. Un coup est regardé par les hommes libres comme la plus grande des indignités, et les esclaves eux-mêmes partagent cette opinion malgré l'abaissement auquel leurs oppresseurs les ont réduits. D'ailleurs, quoique beaucoup de gens aient l'air de l'ignorer, une lanière de cuir de vache, maniée par un individu vigoureux, cause d'affreuses souffrances, surtout quand chaque coup fait jaillir le sang.

Je laisserai mes lecteurs juger, d'après leurs propres sentiments, du degré de misère de l'homme qui est constamment exposé à cette torture avilissante. Quand leur imagination en travail se sera représenté les plus sombres tableaux, ils commenceront à concevoir une idée vague et incomplète de ce que c'est que l'esclavage.

Je venais d'apprendre une vérité dont un esclave ne tarde jamais à s'apercevoir. Je reconnaissais que je n'avais pas même la faculté de me plaindre; que le seul moyen de prévenir le retour des supplices était de supporter en silence les premiers qu'on m'infligerait : j'acceptai de mon mieux cette amère leçon, et je tâchai d'acquiescer l'humilité hypocrite qui m'était indispensable. L'humilité, voilà la vertu cardinale que les maîtres apprécient le plus chez les esclaves ! Qu'elle soit feinte ou réelle, peu leur importe, pourvu que l'opprimé se soumette sans résistance, pourvu qu'il se laisse abreuver d'outrages, pourvu qu'il réponde avec douceur, en souriant, aux accusations les moins fondées, pourvu qu'il reçoive les coups comme des faveurs, qu'il tende les bras aux chaînes, et qu'il baise les pieds qui le renversent dans la poussière.

La nature m'avait donné, je l'avoue, peu de dispositions pour cette espèce d'humilité. Il ne m'était pas aussi facile que je l'aurais désiré de me dépoiler de toute dignité humaine. C'était comme si l'on m'eût imposé l'obligation de ne plus marcher droit, de renoncer à l'attitude que je tenais de Dieu, pour ramper comme un reptile immonde. Une pareille transformation me révoltait; mais le gérant d'une plantation américaine est un instituteur sévère; et si mon éducation se fit avec lenteur, ce ne fut pas la faute de M. Stubbs.

CHAPITRE VII.

Cassy.

Je fatiguerais mes lecteurs en racontant minutieusement les incidents monotones de la vie que je menais alors. Le précédent chapitre en est un échantillon, et peut faire juger des douceurs dont je jouissais. L'histoire de cette période de mon existence peut se résumer en quelques mots : je travaillais beaucoup, j'étais mal nourri, et souvent fustigé. M. Stubbs, après ses brillants débuts, ne se ralentit pas, et jamais il ne laissait disparaître les traces d'une correction avant de m'en infliger une autre. Je lui dois des cicatrices que je porterai jusqu'au tombeau. Néanmoins il m'affirmait qu'il n'agissait que dans mon intérêt, et qu'il ne cesserait de me battre qu'après avoir mis un terme à ma maudite insolence.

Le présent était intolérable; et quelles espérances d'avenir pouvait avoir un esclave ? Je désirais la mort; j'ignore à quelle extrémité j'aurais pu me laisser entraîner, si ma misère n'avait été momentanément soulagée par un de ces changements auxquels les esclaves sont exposés sans pouvoir les prévoir ou les faire naître.

La mort subite d'un parent appela le colonel Moore à recueillir un

héritage considérable dans la Caroline du Sud; mais le défunt avait laissé un testament qui soulevait des contestations. Un procès était à craindre; afin de le prévenir, le colonel partit pour Charleston, emmenant avec lui la plupart de ses domestiques. Il avait récemment perdu quelques-uns des esclaves attachés à son service personnel; et peu de jours après son départ, madame Moore m'envoya chercher pour contribuer à combler le vide qui se faisait sentir dans la maison.

Ce fut un bonheur pour moi que ce changement. Madame Moore ne m'insultait et ne battait un domestique, fût-ce même un esclave, que lorsqu'elle sortait de son caractère. Il ne lui arrivait d'être de mauvaise humeur qu'une ou deux fois par semaine, excepté dans les temps de grandes chaleurs, où ses accès duraient la semaine tout entière.

Et puis j'espérais qu'elle se souviendrait de mon dévouement pour son fils cadet, qui avait toujours été son favori; et je ne m'étais pas abusé. Le contraste de ma situation présente avec mes douleurs passées me rendit presque heureux; je repris mon enjouement, ma vivacité, mon ardeur; j'avais assez de bon sens ou d'irréflexion pour ne pas m'inquiéter de l'avenir, et, me concentrant dans une ivresse passagère, je ne m'occupai plus de mon infortune.

Vers cette époque, miss Caroline, fille aînée du colonel Moore, arriva de Baltimore, où elle demeurait depuis plusieurs années avec une tante qui surveillait son éducation. C'était une femme ordinaire, dont la beauté et la grâce n'avaient rien de remarquable; mais sa servante Cassy, qui avait été la compagne de mes jeux d'enfant et qui revenait toute formée, était douée d'attraits supérieurs.

J'appris par un de mes camarades que Cassy était fille du colonel Moore et d'une esclave qui avait été honorée pendant quelques années de la faveur de son maître. Cette femme, d'une beauté rare, avait été pour ma mère une rivale dangereuse; elle était morte lorsque Cassy était encore en bas âge.

Sous le rapport des charmes personnels, Cassy n'était pas indigne de sa descendance paternelle ou maternelle. Elle était de petite taille; mais l'élégance de ses proportions, la vivacité de ses mouvements, l'irréprochable pureté de ses formes, auraient pu exciter l'envie de son indolente maîtresse, qui passait des journées entières à sommeiller sur un sofa. Son teint légèrement olivâtre, nuancé sur les joues d'un vif incarnat, contrastait avec la pâleur blafarde et malade qui est si commune chez les beautés patriciennes de la basse Virginie. Elle avait des yeux dont l'expression et l'éclat ne me semblaient pouvoir être égales.

J'étais alors fier de ma couleur. J'avais vu par une amère expérience qu'un esclave, blanc ou noir, était toujours un esclave, et que le maître, sans examiner de quelle nuance était sa victime, maniait le fouet avec une stoïque impartialité. Cependant, comme ma pauvre mère, je me croyais d'une caste supérieure, et je me serais avili à mes yeux en me confondant avec ceux qui se rapprochaient plus que moi du type africain. Ce sot orgueil m'avait empêché de frayer avec les autres esclaves; il m'avait exposé à une hostilité sourde dont j'avais subi plus d'une fois les conséquences, mais qui ne m'avait pas complètement guéri de ma folie.

Cassy avait le teint un peu moins blanc que le mien. C'était une considération d'une certaine importance pour moi, mais que j'oubliai sans peine à mesure que je connus mieux Cassy. Nous étions souvent ensemble; sa beauté, sa vivacité, sa bonne humeur, produisaient sur moi une impression de jour en jour plus forte. Je devins amoureux avant même d'y avoir pensé, et je m'aperçus que mon affection était payée de retour.

Cassy était un enfant de la nature; elle était étrangère à cette coquetterie que pratique la servante avec autant d'art que la maîtresse. Nous nous aimions, et bientôt nous parlâmes d'union. Cassy consulta miss Caroline, qui se montra favorable à nos projets. Madame Moore était également disposée à les servir. Les femmes se complaisaient toutes à arranger des mariages, et l'humble condition des parties contractantes ne détruisait point l'attrait de ces sortes de négociations.

Il fut décidé que j'épouserais Cassy le dimanche suivant; qu'il y aurait à cette occasion une petite fête parmi les esclaves, et qu'un prêtre méthodiste qui se trouvait de passage dans les environs nous donnerait la bénédiction nuptiale. Il aurait sans doute accordé à tout le monde le concours de son ministère, mais il se prêta d'autant plus volontiers à nos vœux, que Cassy, pendant son séjour à Baltimore, était entrée dans une congrégation méthodiste.

Je fus charmé de ces circonstances qui donnaient un caractère solennel à notre union. En général, les esclaves américains ne contractent qu'une alliance temporaire qui n'est ni reconnue par les lois ni sanctionnée par la religion. Les maîtres n'y font pas attention, et les époux eux-mêmes y attachent souvent peu d'importance. L'idée que l'un peut être vendu en Géorgie et l'autre dans la Louisiane, les empêche de resserrer leurs liens. La certitude que leurs enfants, nés esclaves, grandiront au milieu des privations et sous un joug impitoyable, glace le cœur du couple le plus passionné. Les esclaves cèdent parfois aux penchants de la nature, et perpétuent une race d'esclaves; mais si l'on fait abstraction de très-rare exemples, la servitude est aussi fatale aux sentiments de famille qu'aux autres vertus. Quelques âmes d'élite s'élèvent seules au-dessus de leur condition, et, dépourvues de tout autre soutien, elles trouvent en elles-mêmes la

force de résister à l'influence démoralisante de la servitude. Ainsi la peste ou la fièvre jaune, fléaux comparativement moins cruels, quand ils moissonnent par milliers les habitants d'une ville, échouent devant quelques constitutions robustes qui ont reçu de la nature une puissance préservatrice.

Deux jours avant le dimanche fixé pour la cérémonie, le colonel Moore revint au Pré de la Source. Son arrivée était inattendue et peu désirée, du moins par moi. Il répondit avec sa bienveillance habituelle aux esclaves qui accouraient au-devant de lui; seul je n'obtins de lui qu'un coup d'œil sévère. Il parut désagréablement surpris de me voir à la maison.

Le lendemain, on m'enleva mes fonctions de domestique pour me replacer sous la domination de M. Stubbs. J'en fus vivement peiné, mais un coup plus terrible m'était réservé. Lorsque, le jour suivant, je vins réclamer ma fiancée, on me dit qu'elle avait accompagné le colonel Moore et sa fille dans une visite faite à des voisins, et qu'il était inutile de chercher à la revoir, attendu que miss Caroline ne voulait pas d'un ouvrier des champs pour mari de sa femme de chambre.

Il m'est impossible de dépeindre la douleur et la colère dont je fus saisi. Ceux dont le tempérament fougueux ressemble au mien concevront aisément mes émotions, dont aucune parole ne pourrait donner une idée aux hommes d'un caractère tranquille et froid. Ma fiancée m'était ravie; j'étais livré au féroce commandeur; et le malheur qui m'accablait avait été prémédité par la tyrannie la plus raffinée.

J'eus alors à me repentir de nouveau du fol orgueil qui m'avait tenu éloigné de mes compagnons de servitude. Au lieu de sympathiser avec moi, la plupart se réjouirent hautement de mon infortune. Comme je n'avais jamais eu de confident parmi eux, je n'avais à demander ni conseils ni consolations. Enfin, je pensai à m'adresser au ministre méthodiste qui devait venir le soir même célébrer le mariage, et qui m'avait témoigné de l'intérêt. Non-seulement j'espérais trouver en lui un soutien, mais encore je voulais lui épargner un voyage inutile, peut-être même des insultes, car le colonel Moore détestait tous les prédicateurs en général, et les méthodistes en particulier.

Je savais que l'ecclésiastique en question présidait une conférence à cinq milles environ du Pré de la Source, et je résolus de m'y rendre. Je demandai une passe à M. Stubbs, c'est-à-dire une permission écrite, sans laquelle un esclave ne peut quitter la plantation de son maître, à moins de courir le risque d'être arrêté, battu, et reconduit par le premier homme qu'il rencontrera. Malheureusement M. Stubbs déclara qu'il était las du vagabondage des noirs, et qu'il avait pris le parti de ne pas accorder une seule passe avant quinze jours.

Il peut sembler étrange à quelques personnes sensibles qu'après avoir travaillé pendant six jours, l'esclave ne puisse profiter du septième pour changer de place, et faire un moment le théâtre de ses fatigues et de ses souffrances. Néanmoins les bons administrateurs comme M. Stubbs permettent rarement aux noirs d'errer dans la campagne. Ils parquent leur troupeau humain de même que leur bétail, afin, disent-ils, d'empêcher leurs esclaves de malfaire.

En toute autre circonstance, cette petite tyrannie m'aurait irrité; mais j'y fis à peine attention, tant la passion qui me consumait absorbait mes pensées. Je retournais lentement à mon gîte, lorsqu'une petite fille vint à moi tout essoufflée. Je savais que c'était une amie de Cassy, et je la reçus entre mes bras. Dès qu'elle eut repris haleine, elle me dit qu'elle me cherchait depuis le matin pour me communiquer des nouvelles intéressantes. Cassy avait été obligée, bien malgré elle, de sortir avec sa maîtresse; elle me recommandait de ne point m'alarmer, de ne pas me laisser abattre, et me faisait dire qu'elle m'aimait plus que jamais.

Après avoir accablé la petite messagère de caresses et de remerciements, je courus à la cabane que madame Moore avait fait construire pour Cassy et pour moi, et où je logeais en attendant qu'on m'en chassât. Les nouvelles qu'on m'avait données m'avaient profondément ému, et il me fut impossible de rester en repos. Mon cœur battait avec violence; la fièvre faisait bouillonner mon sang. Je sortis, et j'errai à grands pas dans les limites du préau de ma prison, car je pouvais à juste titre nommer ainsi la plantation. J'essayai de me distraire par un violent exercice du trouble où me jetait une alternative de crainte et d'espérance, que je trouvais plus intolérable que la certitude de mon malheur.

Vers la chute du jour, j'épiaï le retour de la voiture, et je l'entendis enfin rouler dans le lointain. Je me rapprochai de la maison dans l'espérance de voir Cassy, et peut-être de lui parler. La voiture s'arrêta à la porte, je m'élançai vers le vestibule; mais l'idée me vint qu'il était dangereux de me faire voir au colonel Moore, dont le mauvais vouloir m'était si clairement démontré. Je m'arrêtai, et, revenant sur mes pas, je rentrai dans ma demeure, sans avoir tenté d'échanger même un coup d'œil avec Cassy.

Je me jetai sur mon lit; mais j'eus beau me retourner dans tous les sens, il me fut impossible de trouver le sommeil. Les heures s'écoulèrent; il était plus de minuit, lorsqu'on frappa légèrement à ma porte. Une douce voix me fit tressaillir; je me levai, j'ouvris: c'était Cassy, ma bien-aimée, que je pressais sur mon cœur!

Elle m'apprit que depuis le retour du colonel Moore, tout semblait changé dans la maison. D'après ce que lui avait dit miss Caroline, le colonel avait de moi la plus mauvaise opinion; il avait paru très-mécontent de ce que, pendant mon absence, on m'eût compris au nombre des domestiques du logis. Instruit de nos projets de mariage, il s'était écrié que Cassy était trop jolie pour être livrée à un misérable, et qu'il lui procurerait un époux plus sortable.

— Ne vous désolerez pas, avait dit miss Caroline à Cassy en lui révélant ces détails; oubliez Archibald; je me charge de tourmenter mon père jusqu'à ce qu'il ait tenu ses promesses. Que vous trouviez un mari, n'est-ce pas tout ce qu'il vous faut?

Ainsi pensait la maîtresse: mais je crois que la servante avait sur le mariage des idées plus délicates et plus convenables.

Je ne savais trop comment interpréter la conduite du colonel Moore. C'était une nouvelle preuve du dépit et de l'hostilité qui l'animaient contre moi depuis que j'avais eu l'imprudence de faire appel à ses sentiments paternels. Mais n'était-il pas possible d'expliquer encore par d'autres motifs l'opposition qu'il mettait à notre mariage? J'y songeai quelque temps, mais je me gardai de faire part à Cassy de réflexions qui l'auraient inutilement affligée. Et puis, en éclaircissant le mystère qui enveloppait les pensées du colonel, je craignais d'amener la découverte d'un fait que je ne jugeais pas à propos de révéler.

Cassy savait qu'elle était fille du colonel Moore, mais elle ne se doutait nullement que je fusse fils du même père.

J'avais lieu de croire que madame Moore savait à quoi s'en tenir sur notre naissance, car les secrets de ce genre n'échappent presque jamais à la curiosité d'une femme, et surtout d'une épouse. Toutefois elle n'avait vu dans notre parenté consanguine aucun obstacle à notre union. Quant à moi, pouvais-je m'arrêter aux convenances sociales, qui, en nous refusant d'avouer notre père, en ne reconnaissant entre nous aucun lien du sang, auraient pourtant invoqué ces mêmes liens du sang pour empêcher notre mariage?

Je savais que Cassy se laissait guider par le sentiment plutôt que par la raison. Quoique élevée dans l'esclavage, elle était remplie de délicatesse; quoique vive et folâtre, elle se conformait dévotement aux préceptes de la secte méthodiste. Je ne voulus pas embarrasser Cassy de ce que je considérais comme de vains scrupules, et compromettre par un aveu notre félicité mutuelle. Je ne lui avais jamais parlé de ma filiation, et j'étais moins que jamais disposé à l'en entretenir. En conséquence, quand elle me demanda la cause de la haine que me portait le colonel Moore, je me contentai de lui répondre que je ne l'avais nullement provoquée.

Il y eut un moment de silence. Je serrai les mains de Cassy dans les miennes, et lui demandai d'une voix altérée ce qu'elle comptait faire.

— Je suis votre femme, répondit-elle: je ne serai jamais à d'autre qu'à vous.

Je pressai ma fiancée contre mon sein. Nous nous mîmes à genoux, et nous levâmes les mains vers le ciel, pour prendre Dieu à témoin de notre union. C'était la seule sanction qui nous fût permise; nos vœux auraient-ils été plus sacrés, nos engagements plus indissolubles, si nous avions reçu des mains d'un prêtre la bénédiction nuptiale?

CHAPITRE VIII.

La Fuite.

Je ne pouvais voir ma femme qu'à la dérobée. Elle couchait toutes les nuits sur un tapis, dans la chambre de sa maîtresse; car aux États-Unis on regarde le plancher comme un lit assez bon pour un esclave, même privilégié. Elle pouvait être appelée à chaque heure du jour ou de la nuit, au gré des caprices de miss Caroline, qui était un véritable enfant gâté. Les poètes ont vanté souvent le pouvoir de la beauté; mais si l'on avait découvert les visites clandestines que Cassy me rendait à de rares intervalles, je crois que tous ses charmes ne l'auraient pas sauvée d'un supplice ignominieux.

Toutefois, malgré les obstacles qui s'opposaient à nos entrevues, j'étais dans un état d'esprit aussi nouveau que singulier. L'image de ma femme s'offrait sans cesse à mes yeux, et me rendait indifférent à tout le reste. Mes jours se succédaient comme un beau rêve, le travail des champs n'était rien pour moi, et je sentais à peine le fouet du commandeur. Le plaisir que je trouvais dans notre affection mutuelle, la douce attente d'une visite, ne laissaient point dans mon cœur place pour de tristes pensées. Quand je serrais ma femme entre mes bras, je me croyais au comble du bonheur accordé à l'homme, et je ne désirais rien de plus.

L'enivrement de la passion est le même pour l'esclave que pour le maître, et tant qu'il dure il tient lieu de tout. Je l'éprouvais: j'avais sujet de me plaindre de ma destinée, j'étais en butte à de poignantes tribulations, et pourtant j'étais heureux!

Mais de semblables extases ne sont pas faites pour la constitution humaine; elles passent vite, et peut-être coûtent-elles trop cher, car elles font trop souvent place au désappointement et au désespoir. Toutefois je me reporte avec plaisir à cette époque; c'est une des plus belles de ma vie. Mon esprit, dans ses méditations rétrospec-

tives, entrevoit ces jours de délices comme des îles de verdure entourées de toutes parts par un océan sombre et orageux.

Il y avait une quinzaine que nous étions mariés. Il était près de minuit; assis devant ma porte, j'attendais l'arrivée de ma femme. Le ciel était sans nuages; la lune versait de douces et pures clartés. J'étais encore dans l'excès de mon ivresse, et, les yeux fixés sur le firmament, je rendais grâce à Dieu de ce que la dégradation à laquelle j'étais condamné n'eût pas éteint en moi les plus nobles sentiments de l'homme.

Une femme s'avança; je l'aurais reconnue n'importe à quelle distance. Je me précipitai au-devant d'elle; en rapprochant mon visage du sien, je sentis mes joues mouillées de ses larmes. Les battements de son cœur annonçaient une agitation inusitée.

Plein d'angoisses, je la fis entrer, et lui demandai la cause de son trouble, que mes questions parurent augmenter. Elle laissa tomber sa tête sur mon sein, et sanglota sans avoir la force de prononcer une seule parole. Que penser? que faire? Je tâchai de la calmer; mes baisers tarirent les pleurs qui ruisselaient sur sa figure; j'appuyai la main sur son cœur pour en modérer les palpitations. Enfin elle se tranquillisa par degrés, et m'apprit d'une voix entrecoupée le sujet de ses alarmes.



Et avec toute l'éloquence que peut inspirer le désespoir, je le suppliai de ne pas m'abandonner à William.

Le colonel Moore, depuis son retour, honorait Cassy d'une attention toute particulière. Il lui avait fait des cadeaux; il avait cherché l'occasion de lui parler, et l'avait complimentée de sa beauté. Il s'était même permis des insinuations qu'elle n'avait pu s'empêcher de comprendre, mais qu'elle crut prudent de ne pas relever. Le colonel ne s'était pas rebuté; il s'était expliqué si ouvertement, qu'elle avait dû renoncer à feindre d'être aveugle. Blessée dans sa pudeur, dans ses affections, dans ses sentiments religieux, la pauvre fille avait entrevu en tremblant un sinistre avenir; mais elle n'avait point voulu me communiquer ses terreurs, me faire part d'insultes qui m'auraient déchiré le cœur, et qu'il n'aurait pas été en mon pouvoir de réprimer.

Le matin, madame Moore et sa fille étaient allées rendre une visite dans le voisinage, et Cassy était restée seule. Elle travaillait à l'aiguille dans la chambre de miss Caroline, quand le colonel Moore était entré. Elle s'était levée pour sortir; mais il lui avait enjoint de s'asseoir et de l'écouter. Il était parfaitement maître de lui-même, et ne semblait pas s'inquiéter du trouble qu'elle éprouvait. Il lui avait dit qu'il avait promis de lui donner un mari à ma place; qu'il n'avait trouvé personne qui fût digne d'elle, et qu'il avait enfin résolu de la garder pour lui.

Cette déclaration avait été faite du ton le plus tendre, et, dans la position de Cassy, bien des femmes n'y auraient pas résisté. Elles seraient félicitées d'avoir attiré l'attention de leur maître; elles au-

raient été touchées des expressions délicates dont il enveloppait ses odieuses propositions. Mais elle les avait entendues avec autant de honte que d'effroi. En me racontant cette scène, elle rougissait, frémissait, respirait à peine; elle s'attachait à moi comme si elle eût été poursuivie par une horrible vision. Rapprochant ses lèvres de mon oreille, elle murmura d'une voix tremblante : — Oh! Archibald!... et c'est mon père!

Il lui avait semblé que le colonel Moore ne s'abusait pas sur l'effet qu'il avait produit; mais sans se déconcerter, il avait énuméré les avantages qu'auraient pour elle ces infâmes relations. Il lui avait dépeint la vie de luxe et d'oisiveté qui l'attendait. Elle n'avait répondu que par des larmes. Le colonel impatienté lui avait dit : — Allons, pas de folies! Gardez-vous de m'irriter par une vaine résistance.

Puis, il lui avait passé le bras autour de la taille. Elle avait poussé un cri de surprise et de terreur, et elle était tombée aux pieds du colonel. En ce moment le bruit des roues d'une voiture avait retenti.

— J'ai cru, ajouta-t-elle, entendre une céleste harmonie. Mon maître a murmuré quelques paroles incohérentes, en annonçant l'intention de réitérer plus tard ses offres; puis il s'est enfui. Étendue sur le parquet, presque sans connaissance, je ne suis revenue à moi que lorsque les pas de ma maîtresse se sont fait entendre dans le corridor. Je sais à peine comment j'ai passé le reste de la journée. J'avais le vertige; mes yeux étaient couverts d'un nuage; ma poitrine était oppressée. Je n'ai pas osé quitter l'appartement de miss Caroline, et j'ai attendu avec impatience l'heure où il me serait permis de me jeter dans les bras de mon époux, de mon protecteur naturel.

Son protecteur naturel! Hélas! quel usage pouvais-je faire de mes droits pour la défendre des outrages d'un misérable qui était à la fois son maître et le mien!

Tel fut le récit de Cassy; elle me le fit en tremblant et en versant des larmes; et pourtant je l'écoutai presque sans émotion. J'avais prévu ce qui arrivait. Je savais que Cassy possédait trop de charmes pour ne pas exciter les sens d'un homme accoutumé à céder à toutes ses passions, et qui, à défaut de conscience, n'était retenu ni par l'appréhension d'un châtiment, ni par la crainte de s'attirer l'indignation publique. Pouvait-on attendre plus de sagesse, plus de vertu, de la part d'un maître dont la loi justifiait les excès, et dont la conduite privée n'était pas soumise au contrôle de l'opinion?

Quoique j'eusse à me plaindre du colonel Moore, je savais qu'il était mon père, et j'ai maintenant encore pour lui un respect involontaire qui m'empêche de le peindre sous de fausses couleurs. Malgré l'ardeur de son tempérament, il avait d'incontestables qualités. C'était un homme d'honneur; mais la théorie de l'honneur diffère suivant les conditions, et n'est pas toujours d'accord avec la morale. Le colonel se conformait strictement aux règles sociales qui lui avaient été inculquées dès son enfance. Il aurait regardé comme un crime abominable la seule idée de séduire la fille ou la femme d'un blanc; mais une femme esclave n'était rien à ses yeux : on pouvait impunément l'offenser, se faire un jeu de ses sentiments honnêtes. Les plus atroces attentats, dès qu'ils n'étaient pas accomplis sur une femme libre, étaient de ces choses dont on plaisantait après boire, mais qui ne pouvaient donner lieu à aucun reproche sérieux.

Je savais tout cela. J'avais prévu que mon maître, méconnaissant les plus vulgaires principes de la morale, destinait Cassy à remplacer ma mère et la sienne. C'était par suite de ces intentions, depuis longtemps arrêtées, qu'il s'était opposé à notre mariage. Je m'attendais de jour en jour aux révélations que ma femme venait de me faire; mais j'étais tellement livré au délire de la passion, que les plus terribles pressentiments n'avaient pas le pouvoir de m'alarmer. Maintenant que mes craintes se réalisaient, je restais cependant impassible. L'amour me soutenait encore; en étreignant dans mes bras mon épouse tremblante, je m'élevais au-dessus des malheurs qui m'assiégeaient. J'étais heureux; cela semble incroyable; mais qu'on aime comme j'aimais, ou qu'on ait dans le cœur une haine égale à la tendresse dont le mien était rempli, et l'on reconnaîtra que la passion, tant qu'en dure l'accès, donne une énergie surhumaine.

Mon parti était déjà pris. Le malheureux esclave n'a qu'un moyen d'échapper aux coups funestes dont il est menacé; il n'a qu'une ressource, faible et misérable, qui ne sert souvent qu'à augmenter ses dangers : son unique remède est la fuite.

Nos préparatifs furent bientôt faits. Ma femme retourna à la maison, et fit un paquet d'effets indispensables, pendant que je réunissais à la hâte des provisions, des couvertures, une hache, un chaudron et quelques autres ustensiles.

Nous partîmes sans avoir d'autre compagnon qu'un chien fidèle. Je ne voulais pas l'emmener; j'appréhendais qu'il contribuât à nous faire découvrir; mais il fut impossible de le décider à nous quitter, et je n'osai l'attacher, de peur qu'il ne donnât l'alarme par ses aboiements.

La basse Virginie était déjà frappée de cette décadence qui s'est si tristement appesantie sur elle, et qu'elle a, il faut le dire, si bien méritée. On y voyait des champs déserts, des plantations couvertes d'impénétrables taillis, des plaines stériles qui, si elles avaient été cultivées par des hommes libres, auraient pu produire d'abondantes moissons. A dix milles du Libré de la Source était une plantation abandonnée. Je l'avais visitée plusieurs fois avec James, à l'époque où,

ayant encore la force de monter à cheval, il aimait à s'aventurer loin des chemins frayés. Ce fut là que je résolus de me réfugier tout d'abord.

La route de traverse qui avait conduit jadis à ce domaine et les champs qui la bordaient étaient garnis de pins rabougris, si serrés les uns contre les autres qu'ils ne laissaient entre eux aucun passage. J'en trouvai un cependant; mais on y avançait avec tant de difficulté que l'aurore venait de poindre lorsque nous atteignîmes les bâtiments. Ils étaient d'une architecture prétentieuse; mais les fenêtres et les portes étaient tombées, et le toit s'était en partie effondré. Des vignes sauvages grimpèrent le long des murs; de jeunes arbres encombraient la cour; les écuries et les communs n'étaient plus qu'un monceau de ruines ensevelies sous les herbes.



Il me saisit par le col de ma chemise, le seul vêtement que j'eusse en ce moment, et m'administra des coups de fouet.

A peu de distance derrière la maison, une descente rapide menait au fond d'un ravin, au bas duquel coulait une source dont les eaux avaient conservé leur fraîcheur et leur pureté, quoique arrêtées dans leur cours par du sable et des feuilles. À l'entrée de la source était une ancienne laiterie construite en briques. Elle n'avait plus de porte; la moitié du toit s'était écroulée; l'autre moitié était intacte, et laissait assez d'accès à l'air et à la lumière pour suppléer à l'absence de fenêtres qui n'avaient jamais été ouvertes. Cet édifice était ombragé par des arbres séculaires, et les jeunes plantards qui avaient grandi alentour le cachaient presque complètement. Ce fut par hasard que nous l'aperçûmes en cherchant la source où j'avais bu pendant mes premières excursions, mais dont j'avais oublié la situation précise. Il nous vint à tous deux l'idée que cetteasure pouvait nous abriter momentanément, et nous la débarrassâmes des décombres afin de nous y établir.

CHAPITRE IX.

Le petit Blanc.

La place que nous avions choisie était solitaire et presque inconnue. La vieille laiterie avait la réputation d'être hantée par des esprits; elle était loin de la route, environnée d'épais fourrés, et nous n'avions pas à craindre d'y être inquiétés. Elle était située entre deux rivières dont les bords continuaient à être cultivés; mais il n'y avait point de plantation à cinq milles à la ronde, et l'habitation la plus voisine, celle du colonel Moore, était à douze milles de distance. Je pensai qu'il me serait possible de vivre en paix dans cette retraite pendant quelque temps, et qu'il était de bonne politique de nous laisser chercher avant de poursuivre notre voyage.

Il fallut s'occuper de notre installation. On était au plus fort de l'été, et c'était un inconvénient peu sensible que celui d'être exposé à tous les vents. Nous fîmes un lit dans un coin de notre domicile avec

un monceau de paille et de feuilles sèches, et le duvet le plus moelleux ne nous aurait pas promis un plus doux sommeil. Je fabriquai, avec la menuiserie de la maison abandonnée, deux tabourets grossiers et une espèce de table. La source nous fournissant de l'eau, il ne nous restait qu'à nous procurer des aliments.

Les bois et les buissons produisaient des fruits sauvages; quelques pêches venaient encore dans le verger, quoiqu'il fût négligé depuis longtemps. J'étais habile dans l'art d'attraper des lapins et autre gibier de petite espèce. De notre fontaine sortait un ruisseau qui se jetait près de là dans un cours d'eau plus large où il y avait du poisson; mais notre principale ressource était le maïs que je pouvais aller cueillir la nuit dans les champs.

En somme, quoique peu habitués à une existence aussi sauvage, nous passâmes le temps agréablement. Ceux qui sont toujours oisifs ignorent les vrais plaisirs de la paresse; ils seront toujours étrangers aux jouissances de l'homme qui après avoir été condamné à un travail forcé détend ses muscles fatigués, et se délasse à ne rien faire pendant des heures entières. Étendu à l'ombre sur le versant du ravin, plongé dans une indolente rêverie, je m'applaudissais d'être mon maître, et de pouvoir travailler ou me reposer selon mon bon plaisir. Il n'est pas étonnant que les esclaves émancipés soient enclins à la fainéantise: c'est pour eux une jouissance inconnue. Dans leur esprit, l'idée du travail s'associe toujours avec celle de la servitude et du fouet; ils sont accoutumés à considérer l'absence de travail comme le privilège de la liberté.

Le présent n'était point dépourvu de charmes, mais il importait de songer à l'avenir. Nous n'avions jamais eu la pensée de nous fixer dans notre asile, et le temps était venu de le quitter. J'aurais été heureux de mener avec Cassy une vie d'isolement; et si nous avions été privés des plaisirs de la société humaine, nous aurions par compensation évité bien des misères; mais il était impossible de prolonger notre solitude. Le climat américain n'est pas fait pour des ermites. La saison rendait notre situation tolérable; mais l'hiver, qui arrivait à grands pas, allait nous forcer à quitter la place. Notre espoir était de gagner les États libres, et je savais qu'il n'y avait pas



Je serrai les mains de Cassy dans les miennes...

d'esclaves dans le nord de la Virginie. Si nous parvenions à nous éloigner des localités où j'étais connu, le succès de notre évasion me semblait assuré. Nous étions presque blancs tous les deux; rien ne décelait notre origine africaine et notre condition servile; il nous était donc facile de nous faire passer pour des citoyens libres de la Virginie. Le colonel Moore avait sans doute répandu dans la contrée des avertissements, dans lesquels notre signalement était donné avec les détails les plus minutieux. En conséquence, il devenait nécessaire d'agir avec circonspection, et d'adopter un déguisement pour Cassy; mais lequel, et comment se le procurer? Telles étaient les questions dont la solution nous embarrassait.

Il fut convenu que nous nous donnerions pour des aventuriers qui

allaient chercher fortune dans le nord des Etats-Unis ; que Cassy prendrait des habits d'homme, et que je la présenterais comme mon frère cadet. En quittant le Pré de la Source, j'avais emporté un costume complet que je devais aux libéralités du pauvre James, et qui me mettait à même de jouer le rôle de Virginien en voyage. Par malheur, je n'avais ni chapeau ni souliers, et aucun de mes vêtements ne pouvait servir au travestissement de Cassy.

Il me restait encore, des dons de feu mon maître, une petite somme que j'avais toujours tenue en réserve, dans la prévision d'un temps critique où elle me serait utile. J'avais eu soin de me munir de cet argent ; et c'était notre seule ressource, non-seulement pour subvenir aux dépenses de la route, mais encore pour nous procurer les moyens de partir.

Pourtant à quoi nous servait d'avoir de l'argent, puisqu'il nous était impossible d'en faire usage sans courir le risque d'être découverts ?

À six milles environ du Pré de la Source, et à la même distance de notre ravin, vivait un certain James ou Jemmy Gordon, un de ces petits blancs dont le nombre est considérable dans la basse Virginie, et dont les noirs eux-mêmes ne parlent qu'avec mépris. Il tenait une modeste boutique, et sa clientèle se composait principalement d'esclaves des plantations voisines. Né sans fortune, il n'avait ni domestique ni propriété ; il ne savait aucun métier. Quand même il eût reçu une éducation professionnelle, elle lui eût été inutile dans un pays où les planteurs possèdent tous les artisans nécessaires à l'exploitation de leurs domaines. Sa seule ressource eût été de trouver une place de gérant chez ses voisins ; mais en Virginie il y a plus d'aspirants aux fonctions de gérant qu'il n'y a de plantations à gérer. D'ailleurs Jemmy Gordon était un de ces êtres insoucients et paresseux qui ne sont capables de rien. Il ne se serait jamais accoutumé à cette surveillance assidue qu'exigent les esclaves, dont la maxime est de piller le plus et de travailler le moins possible. Naturellement irritable, il aurait pu distribuer des coups à droite et à gauche sans discernement ; mais la sévérité régulière, la cruauté systématique, qui constituent un bon commandeur, étaient au-dessus de ses moyens. En outre, dans les comptes des récoltes d'une plantation qu'il avait administrée on avait remarqué des erreurs qui n'avaient jamais été nettement expliquées. Fallait-il les attribuer à la négligence ou à l'improbité ? C'était un problème qu'on n'avait pas résolu d'une manière satisfaisante. Jemmy Gordon avait été congédié, et n'ayant pu se procurer un autre emploi, il s'était lancé dans le commerce. Il n'avait rien pour s'établir, et les bornes de ses affaires étaient nécessairement restreintes. Il vendait du whiskey, des souliers, et de ces effets d'habillement que les esclaves achètent pour grossir la chétive garde-robe qu'ils obtiennent de leurs maîtres. Il recevait en paiement de l'argent, du blé et d'autres produits, sans trop s'inquiéter de leur provenance.

Les législateurs de la Virginie ont adopté contre cette classe d'hommes les mesures les plus rigoureuses qu'il leur a été possible de concilier avec le titre et les droits de citoyens libres ; mais cette pénalité sévère a manqué son but. Il est dangereux et déshonorant de commercer avec les esclaves, et les négociants de ce genre sont par conséquent des individus peu estimables. Cependant ils sont assez nombreux pour servir de prétexte aux déclamations des planteurs, et pour fournir aux esclaves de petites douceurs que ceux-ci attendraient en vain de l'indulgence ou de l'humanité de leurs maîtres.

Il est certain que la plupart de ces marchands sont des recéleurs, et prennent en paiement le produit de vols. C'est en vain que la tyrannie s'entoure de lois terribles ; c'est en vain que le planteur se flatte de s'approprier exclusivement les fruits du travail forcé de ses semblables : l'esclave ne peut résister à la compression ; le courage le plus héroïque, la volonté la plus rebelle, cèdent à l'autorité absolue dont un instrument de supplice est le symbole ; mais la fraude naît de la tyrannie, et la ruse est toujours le moyen de défense des faibles contre l'oppression des forts. Le malheureux qui cultive la terre pendant toute une journée au bénéfice du maître peut-il être blâmé quand il profite des ténèbres pour glaner quelques épis dans les champs qu'il arrose de ses sueurs ? Vous, qui l'accusez de friponnerie, vous trouvez juste que le maître vole à ses esclaves leur travail, leur seule possession, leur unique propriété. Les planteurs, qui ont porté l'art du pillage à une perfection inconnue aux brigands et aux pirates, osent se plaindre des misérables larcins de ceux qu'ils exploitent ; l'esclave se contente du butin que lui offre le hasard, tandis que le maître, le fouet à la main, déponille ses victimes sur une vaste échelle avec une inflexible régularité : bien plus, il tient en héritage de son père et il espère transmettre à ses enfants le privilège de continuer ce pillage systématique !

J'avais autrefois sauvé la vie de Jemmy Gordon, et il m'en avait témoigné la plus vive reconnaissance. Il pêchait sur la rivière qui coulait auprès de la plantation du Pré de la Source, lorsqu'un coup de vent fit chavirer sa barque. Il était à peu de distance du rivage ; mais ne sachant pas nager, il courait un danger réel. James et moi nous nous promenions en cet instant sur la berge. Nous vîmes un homme qui se débattait dans l'eau ; je courus à son aide, et je le ramenai sur le bord. Gordon, pour me remercier de ce service, m'avait fait à plusieurs reprises de petits présents, et j'espérais qu'il ne

me refuserait pas son concours dans les circonstances actuelles. Je résolus de lui acheter un chapeau pour moi, un habit d'homme pour Cassy, et de lui demander des renseignements sur la route que nous devions prendre. L'essentiel était de le voir. Sa maison et sa boutique, réunies sous le même toit, étaient situées dans un lieu solitaire, loin des autres habitations, à la jonction de deux routes. Je ne jugeai pas prudent de me hasarder sur la voie publique avant minuit, et cette heure était passée depuis longtemps lorsque j'approchai de son domicile. Je m'arrêtai irrésolu ; j'hésitais à confier mes espérances de bonheur et de liberté à un homme tel que Gordon, dont la gratitude ne m'offrait pas une garantie suffisante. C'était jouer gros jeu et courir des chances bien incertaines que d'aventurer ainsi, sinon ma vie, du moins tout ce qui pouvait m'inspirer le désir de la conserver. J'étais prêt à retourner sur mes pas, mais je me rappelai que je n'avais point d'autre parti à prendre ; il fallait renoncer à mon plan d'évasion ou solliciter l'appui du marchand.

Je pris mon parti, et m'avançai vers la porte.

Trois ou quatre chiens qui gardaient le logis aboyèrent en chœur avec un bruit formidable, mais sans manifester l'intention de m'attaquer. Je frappai ; M. Gordon mit la tête à la fenêtre, fit taire ses chiens ; puis il demanda qui j'étais, et ce que je voulais. Je le priai de m'ouvrir et d'écouter ce que j'avais à lui dire. S'attendant à faire une bonne affaire avec un client nocturne, il se hâta de m'introduire ; la clarté de la lune tomba sur mon visage, et il me reconnut à l'instant.

— Quoi ! Archibald, est-ce vous ? dit-il avec un profond étonnement : d'où diable sortez-vous ? je pensais que vous aviez décampé depuis un mois.

À ces mots, il ferma la porte avec soin.

Je lui dis que j'avais une retraite dans les environs, et que je comptais sur lui pour me procurer des moyens d'évasion.

— Je suis prêt à vous servir, Archibald ; mais si l'on me surprenait à secourir un esclave marron, je serais perdu pour jamais. Le colonel Moore, votre maître, le major Pringle, le capitaine Knight et une demi-douzaine d'autres étaient ici, pas plus tard qu'hier ; et ils ont juré que si je ne cessais de trafiquer avec les noirs, ils mettraient ma maison sens dessus dessous, et m'expulseraient du pays. Or, si je viens à votre secours, Archibald, il y aura des preuves contre moi ; ne serait-ce pas une folie que de m'exposer en vous assistant ?

J'employai les flatteries, les larmes, les instances. Je rappelai à M. Gordon qu'il m'avait souvent exprimé le désir de m'être utile. Je lui dis que tout ce que je lui demandais, c'était de me vendre quelques ajustements et de m'indiquer la route que je devais suivre.

— C'est vrai, Archibald, vous m'avez sauvé la vie, je ne saurais le nier ; mais vous vous êtes embarqué dans une mauvaise affaire, sous quelque point de vue qu'on l'envisage. Pourquoi diable vous êtes-vous avisé de fuir avec cette petite fille ? Toutes les fois qu'il m'est arrivé des malheurs dans ma vie, c'est que les femmes se mêlaient de mes affaires. Si le colonel Moore est venu ici avec ses compagnons, c'est la faute de la veuve Hinkley, vieille babillarde qui crève d'envie, et qui voudrait me chasser d'ici pour accaparer mes pratiques.

C'eût été jeter des perles aux pourceaux que de parler sentiment à Jemmy Gordon. Je me contentai de lui répondre qu'il était trop tard pour me reprocher notre évasion, et qu'il s'agissait uniquement de ne pas être repris.

— Je vous comprends, répliqua-t-il ; vous vous repentez déjà d'avoir quitté la plantation. Vous auriez mieux fait de vous résigner, de vous laisser fustiger, et de vous accommoder de la vie que vous menez. C'est surtout de la perte de cette femme que le colonel Moore est désolé ; et si vous vous décidiez à retourner au gîte en indiquant les moyens de la reprendre, vous seriez certain de l'impunité.

Je dissimulai l'indignation que me causait cette ignoble proposition. Il arrive souvent que les esclaves se trahissent entre eux, et leur perfidie est encouragée par les maîtres. Jemmy Gordon ne pouvait s'être élevé au-dessus des considérations de la morale vulgaire, et je n'avais que le silence à opposer à ses conseils. Je lui dis seulement que j'avais résolu de tout entreprendre plutôt que de retourner au Pré de la Source. Je comptais assez sur son honneur pour espérer qu'il ne parlerait à personne de ma visite, et je m'engageais à m'éloigner le plus tôt possible pour peu qu'il facilitât ma fuite. J'ajoutai que j'avais assez d'argent pour payer ce dont j'avais besoin, et que je ne marchanderais pas.

Soit par amour du lucre, soit par un motif plus généreux, Gordon se montra plus disposé à me servir.

— Entre deux amis comme nous, dit-il, il est inutile de parler d'argent. Puisque votre parti est bien arrêté, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous livrer les objets qui vous sont nécessaires, surtout après ce qui s'est passé ; mais vous ne vous en tirez jamais. Faites bien attention à ce que je vous dis : le colonel a juré de vous rattraper, dût-il dépenser cinq mille dollars, et il en promet cinq cents en tête des affiches qui ont été placardées par ses ordres dans toute la contrée. Cinq cents dollars, c'est beaucoup d'argent !

Gordon prononça ces paroles avec une emphase véritablement alar-

mante ; il était évident que l'idée de la récompense lui trottait par la tête et lui troublait l'imagination.

La maison se divisait en deux pièces : l'une servait de boutique, l'autre de salon, de cuisine et de chambre à coucher. Il alluma une chandelle, et me montra un placard collé en face de la porte dans sa boutique. Je lus un avertissement conçu en ces termes, si mes souvenirs sont exacts :

« CINQ CENTS DOLLARS DE RÉCOMPENSE.

» De la maison du soussigné, au Pré de la Source, se sont évadés deux esclaves, Archibald, par abréviation Archy, et Cassandra, appelée communément Cassy. La récompense ci-dessus annoncée sera accordée à quiconque les reprendra.

» Tous deux ont le teint presque blanc ; mais Cassy est d'une nuance un peu plus foncée. Archy est âgé d'environ vingt et un ans ; c'est un jeune homme de bonne mine, d'une tournure élégante, d'une constitution robuste, et d'une taille de cinq pieds neuf pouces. Il a les cheveux brun clair et bouclés, le front haut, les yeux bleus ; il sourit habituellement lorsqu'on lui adresse la parole. On ignore de quels habits il était revêtu quand il a pris la fuite.

» Cassy est âgée d'environ dix-huit ans ; elle a cinq pieds deux pouces, une jolie figure, une taille bien proportionnée, des cheveux noirs et des yeux noirs étincelants. Lorsqu'elle sourit, on remarque une fossette sur sa joue gauche. Elle chante agréablement. Elle n'a d'autres indices particuliers qu'un signe sur le sein droit ; elle a servi en qualité de femme de chambre, et possède une garde-robe bien montée.

» On suppose que ces esclaves se sont évadés ensemble. Quiconque me les ramènera, ou les fera écrouer en prison, recevra la récompense promise. La moitié sera donnée à celui qui ramènera seulement l'un des deux.

» CHARLES MOORE.

» P. S. Je soupçonne qu'ils ont pris la route de Baltimore, où Cassy a demeuré. Il est à peu près certain qu'ils se feront passer pour des blancs. »

Pendant que je lisais cet avertissement, Jemmy Gordon le regardait par-dessus mon épaule et ajoutait des observations à chaque phrase. Ni le texte de l'affiche ni la glose du commentateur n'étaient de nature à me rassurer. M. Gordon s'aperçut de mon inquiétude. Pour la calmer, il me présenta un verre de whiskey, s'en versa un, et but à la réussite de mon entreprise. Un peu moins agité, j'oubliai l'impression produite sur mon hôte par la séduisante perspective d'une récompense de cinq cents dollars. Le whiskey qu'il avait bu, et dont il réitéra la dose, parut raviver sa reconnaissance. Il jura qu'il affronterait les plus grands périls pour servir ma cause, et me dit de chercher les objets qui me conviendraient.

Je me pourvus d'un chapeau et de souliers ; j'en choisis aussi pour ma femme ; mais il fallait encore lui trouver un costume masculin. Jemmy Gordon avait du drap, et il s'engagea à me préparer des vêtements dans le délai de trois jours. Je donnai approximativement la mesure en annonçant l'intention de revenir à l'époque fixée. J'aurais voulu terminer l'affaire immédiatement et commencer mon voyage, mais il était de toute impossibilité d'emmener Cassy sous son véritable costume. Je pressai Gordon de s'occuper activement des habits que je lui demandais, de ne pas en retarder la confection d'un seul jour, car l'appât d'une forte récompense et d'une puissante protection était une tentation à laquelle je désirais qu'il restât exposé le moins possible.

— Combien vous dois-je ? lui dis-je après avoir terminé mes emplettes.

Jemmy Gordon prit une ardoise, et, après avoir jeté un coup d'œil sur les marchandises que j'emportais, il se mit à tracer des chiffres. Au moment d'en faire le total, il hésita, et finit par me dire :

— Archy, vous m'avez sauvé la vie ; je ne vous demande rien.

Ce trait de générosité était remarquable. Joueur et débauché, Gordon gaspillait volontiers ce qu'il gagnait. Non-seulement il était pauvre, mais encore il était souvent tourmenté par la difficulté qu'il éprouvait à satisfaire ses penchants. L'argent glissait entre ses doigts comme le whiskey entre les lèvres d'un ivrogne ; et pour un être pareil, la libéralité devait être pénible. Je lui sus gré de ses bonnes dispositions ; je cessai de me méfier d'un homme qui me donnait une preuve aussi positive d'affection, et, lui souhaitant le bonsoir, je rentrai chez moi délivré de toute inquiétude.

Avant mon départ, Gordon m'interrogea sur le lieu de ma retraite ; mais je jugeai à propos de lui répondre d'une manière évasive. Quoique pleinement rassuré, je pensais qu'un excès de confiance n'était pas sans inconvénients, et en sortant de la boutique j'eus soin de prendre avec affectation une direction opposée à celle que je devais suivre.

La lune avait disparu ; les ténèbres s'épaississaient autour de moi ; je marchais presque au hasard à travers les taillis et les buissons. On aurait pu facilement épier mes pas, et il me semblait parfois que

j'étais suivi ; mais quand je m'arrêtais pour écouter, je n'entendais aucun bruit, et je chassais loin de moi des craintes imaginaires.

Vers la pointe du jour, après avoir fait un détour considérable, j'arrivai à la plantation abandonnée. Cassy était venue à ma rencontre. C'était la première fois que nous nous étions séparés si longtemps depuis notre évasion, et je fus aussi heureux de la voir que si mon absence eût duré une année. L'empressement avec lequel elle courut dans mes bras me prouva que mes sentiments étaient partagés. Nous passâmes trois jours à faire nos préparatifs, à discuter les bases de notre fuite, et à rêver un avenir de bonheur.

Au jour indiqué, je me rendis chez Gordon. J'approchai de sa maison non plus en tremblant, mais avec la confiance d'un homme qui va trouver un fidèle ami. Dès que j'eus frappé, le marchand ouvrit la porte ; il me saisit le bras, et voulut m'entraîner dans la boutique, mais je m'aperçus qu'il n'était pas seul.

Je me débarrassai de son étreinte, et reculai en lui disant à voix basse :

— Grand Dieu ! Jemmy, qui donc est avec vous ?

Il ne me fit aucune réponse ; mais j'avais à peine cessé de parler, quand j'entendis la voix rauque de M. Stubbs, qui criait : — Arrêtez-le ! arrêtez-le !

Je devinai que j'étais trahi. Je pris ma course ; mais je sentis bientôt une main se poser sur mon épaule. Heureusement je portais un gros bâton, et d'un coup vigoureux je renversai celui qui me poursuivait ; c'était le perfide Gordon. J'allais assouvir sur lui ma vengeance, quand une balle siffla à mes oreilles. Stubbs et un autre individu me serraient de près, le pistolet au poing. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je redoublai de vitesse, et je reconnus avec joie que j'étais plus agile que mes adversaires. Ils me tirèrent plusieurs coups de feu sans m'atteindre ; j'entrai dans un fourré, et au bout d'une demi-heure je les avais complètement perdus de vue.

Épuisé de fatigue, je me jetai à terre pour reprendre haleine et recueillir mes pensées. Il n'y avait pas de lune. Une brume légère cachait les étoiles, et je ne savais pas au juste où j'étais. Je déterminai de mon mieux de quel côté pouvait se trouver la plantation déserte, et je me remis en route. Telles avaient été mon agitation et mon ardeur, que je m'étais démis le pied presque sans m'en apercevoir. Maintenant que j'étais moins agité, la douleur se faisait sentir, et je marchais avec difficulté. Cependant je ne perdais pas l'espoir de gagner ma retraite avant le jour. Je traversai un grand nombre de champs et de bois que je n'avais jamais fréquentés ; mais enfin j'arrivai sur les bords d'un ruisseau que je reconnus. J'étais à ma soif, et je pour suivis courageusement ma route. J'étais encore à cinq ou six milles de mon asile, et obligé de suivre un chemin sinueux. Malgré ma diligence, le soleil était levé depuis longtemps lorsque j'arrivai à la source. Cassy m'attendait avec anxiété : mon retard lui causait de vives alarmes, que mon air fatigué et le désordre de mes vêtements n'étaient pas faits pour dissiper.

Au moment où je me penchais vers la source pour y boire, Cassy poussa un cri perçant. Quand je regardai autour de moi, j'aperçus trois individus qui descendaient précipitamment l'escarpement du ravin. Je me relevai, et je me sentis aussitôt saisi par derrière. Deux autres agresseurs m'avaient surpris tandis que je me préparais à livrer bataille à leurs associés.

CHAPITRE X.

Les Excuses d'un traître.

J'appris dans la suite que M. Stubbs et ses compagnons, qui m'attendaient chez Gordon, avaient eu l'intention de me tuer, mais que me voyant hors de la portée de leurs pistolets, ils étaient retournés à la boutique. Ils envoyèrent immédiatement chercher du renfort. Deux auxiliaires arrivèrent avec un chien appelé Jowler, célèbre dans tout le pays par son adresse à retrouver les esclaves marrons. On le conduisit en laisse sur ma trace, et il s'avança lentement, suivi de Stubbs et de sa bande. J'avais fait si péniblement la dernière partie de la route, que mes persécuteurs atteignirent mon gîte presque en même temps que moi. Ils se divisèrent en deux bandes, et me cernèrent comme je l'ai raconté. Avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, ma femme et moi avions les mains liées, et nous étions attachés ensemble par une chaîne solide, dont les deux bouts nous serraient le cou. Peu habituée à un pareil traitement, Cassy répandit d'abondantes larmes, et témoin de sa douleur, je me sentis suffoquer, quoique ma gorge ne fût pas trop comprimée par le carcan de fer. Les plaisanteries brutales de nos ravisseurs augmentèrent mon désespoir ; et si mes mains avaient été libres, j'aurais certainement châtié un de ces misérables.

Jemmy Gordon faisait partie de la troupe. Il avait la tête enveloppée d'un mouchoir ensanglanté ; mais au lieu de joindre ses railleries à celles de ses compagnons, il s'efforça de mettre un terme à leurs insultes.

— Laissez-les tranquilles, dit-il à Stubbs ; n'est-ce pas moi qui les ai découverts ? N'est-ce pas moi qui dois toucher la somme promise ?

Puisqu'il en est ainsi, comme vous ne sauriez le nier, je vous déclare qu'ils sont sous ma protection.

— En vérité, répondit Stubbs en ricanant, ils ont là un beau protecteur, et ils doivent vous savoir gré de votre conduite ! Que le diable vous emporte, vous et vos ridicules propos ! Je vous déclare que j'agirai comme bon me semblera ; n'est-ce pas moi qui suis le régisseur de l'habitation ?

A ces mots, il recommença de plus belle à nous plaisanter. Gordon ne le décida à nous accorder un peu de répit qu'en lui offrant de le régaler de whiskey. Le seul nom de cette boisson alcoolique produisit un effet magique sur toute la bande. Gordon exprima le désir d'avoir avec moi un entretien particulier. On lui en accorda volontiers la permission, et ses compagnons s'écartèrent à quelque distance, bien qu'il leur eût dit qu'il ne s'opposait pas à ce qu'on écoutât sa conversation.

Je fus assez surpris de cette façon d'agir. Gordon m'avait trahi, et je ne savais comment expliquer ces preuves de bon vouloir, après le préjudice irréparable qu'il m'avait causé. Ce n'était pas au fond un méchant homme ; il avait été incapable de résister à l'attrait de cinq cents dollars et des autres avantages que pouvait lui procurer ma capture ; néanmoins il n'oubliait pas que je lui avais sauvé la vie. Il s'approcha de moi, et balbutia ces mots :

— Quel coup vous m'avez donné, Archy !

— Je suis fâché de n'avoir pas frappé plus fort.

— Allons, allons, ne vous emportez pas. Voyez-vous, mon enfant, j'ai cru qu'il valait mieux m'assurer la récompense que de la perdre inutilement. J'étais certain que vous seriez repris, et j'ai fait pour vous des conditions auxquelles personne n'aurait songé. L'autre nuit, après votre départ, mes réflexions m'ont empêché de fermer l'œil. Je me suis dit : Le projet d'Archy est insensé ; il ne réussira pas, et lorsqu'on saura que j'en suis le complice, on me punira avec toutes les rigueurs de la loi. Je serai condamné à l'amende, mis au cachot, pour être ensuite déporté hors de la Virginie ; et qui plus est, un autre gagnera les cinq cents dollars. Or, puisque Archy m'a sauvé la vie, il faut que je fasse quelque chose pour lui, et que je l'empêche d'être fustigé, tout en empêchant la récompense. Je me suis donc rendu auprès du colonel Moore, et je lui ai dit :

— Colonel, j'ai appris que vous aviez promis de l'argent à celui qui vous rendrait deux esclaves marrons.

— Oui, a-t-il répondu en me regardant fixement ; vous savez où ils sont ?

— Précisément, colonel ; et je suis prêt à vous l'indiquer si vous voulez d'abord me faire une promesse.

— Laquelle ? a dit le colonel ; ne me suis-je pas engagé déjà à payer cinq cents dollars ? Que voulez-vous de plus ?

— Ce prix est raisonnable, colonel, et je suis loin d'exiger un supplément. Ce que je désire, c'est que vous ne fassiez pas donner le fouet au pauvre Archibald. Promettez-moi de ne pas le torturer ; donnez-moi quatre cent cinquante dollars, et je vous tiens quitte des cinquante autres.

— Quelle folie ! s'est écrié le colonel. Que vous importe, monsieur Gordon, que ce misérable reçoive le fouet, pourvu que vous touchiez votre argent ?

J'ai répondu : — Colonel, Jemmy Gordon n'est pas homme à oublier un service. Il y a trois ans, presque jour pour jour, qu'Archibald m'a retiré de la rivière où j'allais me noyer. Si vous engagez sur l'honneur à lui pardonner, je me charge de le rattraper ; sinon il n'y a rien de fait.

Le colonel a haussé les épaules ; mais ne sachant comment se débarrasser de moi, il m'a promis tout ce que je lui demandais. Alors je lui ai avoué que je vous avais vu, que vous deviez revenir, et il a aposté Stubbs pour s'emparer de vous ; voilà toute l'histoire. Ne soyez donc pas de mauvaise humeur, Archy ; vous voyez que j'ai agi dans notre commun intérêt.

— Monsieur Gordon, lui répondis-je, je vous félicite des arrangements que vous avez pris. Puissiez-vous perdre vos cinq cents dollars la première fois que vous jouerez aux cartes ! ce qui ne tardera pas.

— Vous êtes en colère, me répondit Gordon ; autrement vous ne me parleriez pas de la sorte. A vrai dire, je ne suis pas étonné de votre irritation ; mais plus tard, vous apprécierez mieux ce qui s'est passé. Vous avez failli me casser la tête ; j'y sens des élancements tels que je serais tenté de croire qu'elle va se fendre, et cela devrait suffire à votre vengeance.

Après cette péroraison, Jemmy Gordon alla rejoindre ses compagnons.

Je n'ai pas de motifs pour dire du bien de lui, mais je soutiens qu'il y a par le monde bien des hommes qui ne valent guère mieux. Il avait entrevu la possibilité de se concilier les bonnes grâces du colonel Moore, et de se procurer une existence honorable ; n'était-ce pas une tentation trop forte ? Non-seulement il avait mis sa conscience en repos, mais encore, après avoir stipulé des conditions en ma faveur, il s'était persuadé qu'il m'avait rendu service en me trahissant.

Quoique les Etats-Unis soient une république, la distinction entre les gens comme il faut et les hommes vulgaires y est plus marquée que partout ailleurs. Aussi la plupart des gentlemen rougiraient-ils

d'être comparés à Jemmy Gordon, et pourtant ils mettent chaque jour en pratique les principes en vertu desquels il prit la résolution de me livrer. Un grand nombre de propriétaires d'esclaves reconnaissent, au fond de leur conscience, qu'en retenant leurs semblables sous le joug, ils violent ouvertement les plus simples notions de la morale et de la justice. Ils avouent que l'esclavage, considéré théoriquement, n'est pas plus légitime que la piraterie ou le vol à main armée. Mais leurs esclaves sont leur propriété, ils ne sauraient s'en passer ; elle leur est indispensable pour tenir un rang dans le monde. Et puis, ils ont pour leurs noirs une bienveillance toute particulière ; ils n'hésitent pas à déclarer que leur bétail humain est cent fois plus heureux dans les fers que si on lui accordait la liberté. Puisque des hommes instruits et sensés se contentent de ces misérables sophismes, il faut bien avoir quelque charité pour le pauvre Jemmy Gordon.

CHAPITRE XI.

Scène d'horreur.

Il était plus de midi quand nous arrivâmes au Pré de la Source. Le colonel Moore nous attendait avec impatience ; mais il donnait ce jour-là un grand repas, et il était trop occupé de ses hôtes pour nous accorder une audience immédiate. Dès qu'il fut instruit de notre apparition, il envoya cinq cents dollars à M. Gordon, qui s'en saisit avec avidité. Je regardais fixement le traître, et ses yeux rencontrèrent les miens. Il rougit et pâlit tour à tour ; sa physionomie, où se peignait la joie, n'exprima plus que la honte, le remords et le mépris de soi-même. Il fourra précipitamment les billets dans sa poche, et s'éloigna sans proférer une seule parole.

Cassy et moi nous fûmes conduits aux écuries et enfermés dans une salle étroite et sombre, qui servait tantôt d'aire pour vanner le blé, tantôt de prison pour les esclaves. Faute de banc, nous nous assimes sur la dure, et ma pauvre femme se jeta dans mes bras. Ses angoisses et ses terreurs se renouvelèrent. J'essayai de lui prodiguer des consolations, mais plus je lui parlais, plus elle pleurait. Elle se cramponnait à moi avec une étreinte convulsive, et pour toute réponse elle murmurait ces mots à peine articulés :

— Il va nous tuer, il va nous séparer pour toujours !

Notre situation était vraiment digne de pitié. Si nous étions tombés entre les mains d'un brigand, nous aurions pu conserver quelque espérance ; sa conscience se serait peut-être émue ; il aurait redouté la justice vengeresse ; et au pis aller, une mort prompte aurait mis un terme à nos tourments. Mais nous étions des esclaves fugitifs, ramenés à un maître que la seule pensée de notre audacieuse évasion remplissait de rage. Il nous possédait légalement ; il savait que l'opinion publique et les lois l'autorisaient à nous infliger toutes les tortures dont la mort ne serait pas le résultat instantané. A la vérité, nous avions pris la fuite pour échapper aux derniers outrages ; mais ce n'était pas une excuse : les esclaves ne peuvent s'enfuir sous aucun prétexte. Il est de leur devoir — hélas ! peut-on prostituer ainsi ce mot ! — de se soumettre sans murmure aux insultes et à l'oppression.

Je partageai bientôt le trouble de ma femme. Je comprenais que nous étions ensemble pour la dernière fois, et le souvenir de mon bonheur passé rendait cette idée plus amère. C'était en vain que je tenais à Cassy le langage le plus tendre ; le feu qui brûlait ses joues n'était pas celui du plaisir, et les soupirs qui sortaient avec effort de sa poitrine n'annonçaient que le désordre de la plus violente douleur. La prévision de notre séparation prochaine nous mettait hors d'état de jouir des derniers moments qui nous restaient. Auprès de Cassy, j'aurais supporté le poids des chaînes et les ténèbres d'un cachot, si j'avais eu la certitude de l'habiter avec elle ; mais, craignant de la perdre, je ne trouvais aucune douceur à ses caresses. Ma tête reposait mal sur son sein ; mes baisers redoublaient son désespoir et le mien.

Plusieurs heures s'écoulèrent. Nous n'avions rien pris de la journée, et personne ne nous apporta même un verre d'eau. L'air vicié de notre cellule augmenta la fièvre qui nous consumait, et rendit notre soif presque intolérable. Combien je regrettais la source fraîche, l'atmosphère embaumée, la liberté que nous avions perdue !

Vers le soir nous entendîmes un bruit de pas, puis des voix que je reconnus pour celles du colonel et de son commandeur. Ils ouvrirent la porte, et nous ordonnèrent de sortir. D'abord la clarté m'éblouit au point qu'il me fut impossible de rien distinguer ; mais bientôt j'aperçus derrière les visiteurs le nègre Pierre, espion favori de M. Stubbs.

Le colonel Moore avait le teint échauffé, et je devinai qu'il avait bu, contrairement à son habitude. Il donnait des diners que la majorité des convives achevait sous la table ; mais, alléguant que son médecin lui avait ordonné la tempérance, il évitait de prendre part à l'orgie. Toutefois, il était facile de voir que dans la circonstance actuelle il avait oublié sa sobriété accoutumée.

Il ne m'adressa pas une parole, et mes yeux ne purent rencontrer les siens ; mais se tournant vers le commandeur, il lui dit à voix basse :

— C'est une lourde faute que vous avez commise en les enfermant ensemble. J'espérais que mes ordres seraient mieux compris.

Stubbs murmura des excuses inintelligibles; sans y faire la moindre attention, le colonel Moore lui ordonna de me délier. On ouvrit le cadenas avec lequel la chaîne était attachée à mon cou; on me mit presque nu, puis M. Stubbs me lia les mains, et, avec l'assistance de Pierre, il fixa le bout de la corde à une poutre placée au-dessus de ma tête. La corde était tellement tendue, que mes pieds touchaient à peine le sol.

Après avoir ordonné à ses acolytes de délivrer Cassy de ses chaînes, le colonel Moore lui mit un fouet à la main, et lui dit en me montrant :

— Allons ! jeune fille, ne faiblissez pas !

La pauvre Cassy fut stupéfaite : elle ne comprenait pas; elle n'avait pas l'idée d'une vengeance aussi atroce, d'un pareil raffinement de cruauté.

Le colonel réitéra ses ordres d'une voix terrible.

— Si vous voulez sauver votre vie, s'écria-t-il, frappez, et que le sang jaillisse à chaque coup. Je vous apprendrai à tous deux à vous jouer de moi.

Cassy saisit enfin le sens de ces affreuses paroles, et, remplie d'horreur, elle tomba sans connaissance. On envoya Pierre chercher de l'eau, dont il lui jeta quelques gouttes à la face pour la ranimer. Quand elle eut rouvert les yeux, on la releva, et le colonel Moore lui présenta de nouveau le fouet en lui enjoignant de me frapper.

Elle rejeta l'instrument de supplice, comme si le contact l'en eût blessée, et regardant son maître avec des yeux gonflés de larmes, elle lui dit d'un ton ferme, mais suppliant :

— Maître, c'est mon époux !

Ce titre d'époux exaspéra le colonel. Au comble de la fureur, il renversa Cassy, la foula aux pieds, et saisissant le fouet qu'elle avait jeté à terre, il me frappa avec tant de violence, que la lanière de cuir creusa de profonds sillons dans mes chairs. Le sang coula le long de mon corps, et forma de petites mares à mes pieds. Vaincu par une intolérable douleur, je poussai des cris lamentables.

— Ce misérable va mettre toute la maison en rumeur, dit mon bourreau.

Tirant un mouchoir de sa poche, il me le mit dans la bouche, où il le fit entrer en le forçant avec le manche de son fouet. Après m'avoir ainsi bâillonné, il me frappa avec un redoublement de fureur. J'ignore combien de temps dura mon supplice; ma vue s'obscurcit, ma tête se troubla, et un évanouissement me délivra de mes tortures.

CHAPITRE XII.

Le Départ.

Quand je repris connaissance, je me trouvais étendu sur un misérable grabat, dans une mesure en ruines; j'étais faible, presque incapable de me remuer; je sortais d'un violent accès de fièvre. Je n'avais d'autre garde-malade qu'une vieille femme sourde, habituellement chargée de ces fonctions, les seules que lui permit son âge. Oubliant son infirmité, je l'accablai de questions; je brûlais et je craignais à la fois d'avoir des renseignements sur le sort de Cassy. La vieille se contenta de me rappeler qu'elle n'entendait pas un mot, que je m'époumonnais en vain, et que j'étais d'ailleurs trop malade pour parler sans inconvénient.

Je ne pus me résoudre au silence; je réitérai mes clameurs, en y ajoutant des gestes et des signes; mais la mère Judy n'avait pas envie de satisfaire ma curiosité. S'apercevant qu'elle ne réussirait pas à me calmer, elle sortit, ferma la porte, et me laissa livré à mes réflexions. Elles étaient d'une nature peu agréable; toutefois, j'avais encore la tête si malade et les idées si confuses que je ne pouvais guère me vanter de réfléchir.

J'appris plus tard qu'en proie à une fièvre ardente je délirais depuis une semaine. Ma jeunesse et la vigueur de ma constitution m'avaient fait triompher de cette crise dangereuse, et je vivais pour souffrir encore.

Je me rétablis vite; mais, pour m'empêcher de faire mauvais usage de mes forces renaissantes, on me mit les menottes aux mains et les fers aux pieds. On m'en débarrassait environ pendant une heure tous les jours, et j'avais la faculté de me promener sous la surveillance de Pierre. Ce fut en vain que j'essayai d'obtenir de lui des renseignements concernant Cassy. Il refusa de s'expliquer. Je pensai qu'il serait peut-être disposé à me vendre le secret que je lui demandais, et je lui promis de lui abandonner une partie de mes effets, s'il consentait à me laisser visiter mon ancienne demeure; nous y allâmes ensemble. Grâce aux libéralités de madame Moore et de sa fille, j'avais pu garnir cette maison d'un mobilier comme on en trouve rarement dans les cases; mais il avait été mis au pillage. Les chaises et la commode avaient disparu; ma malle avait été forcée et ma garde-robe enlevée complètement. Les maraudeurs qui m'avaient dévalisé étaient indubitablement mes compagnons de servitude. Le désir d'acquiescer est un des penchants les plus énergiques du cœur humain, et l'esclave ne peut satisfaire cette passion que par le vol. Tels sont d'ailleurs les désastreux effets de l'esclavage qu'ils détruisent les germes de presque toutes les vertus. L'oppression trouble les facultés les

plus sages et pousse le plus honnête homme à des actes d'improbité. Celui qui se trouve spolié de sa naissance, de sa liberté et de son travail, son unique héritage, devient égoïste, et ne songe qu'à satisfaire à tout prix l'appétit du moment. On l'a volé, il vole à son tour, et sa rapacité s'assouvit même au détriment de ses compagnons d'infortune.

Me voyant sans meubles et sans habits, j'eus l'idée de chercher mon argent, mais il avait également disparu. Je me souvins qu'au moment où l'on s'était emparé de moi, M. Stubbs avait vidé mes poches pour en faire passer le contenu dans les siennes. Je ne devais plus m'attendre à revoir mon argent. Suivant le code de la Virginie, Stubbs était un homme honorable, dont la conduite en cette circonstance ne méritait point de reproche. Il avait compris combien il était dangereux de laisser à un esclave rebelle une somme considérable. Néanmoins, d'après les règles du même code, les esclaves qui avaient volé mes hardes étaient des misérables qui méritaient une punition sévère. Ce fut ce que déclara le commandeur, que je rencontrai en retournant à ma prison, et auquel je me plaignis du sac de ma maison. Il entra dans une violente colère, jura que s'il découvrait le voleur il le châtierait d'importance; mais malgré cette vertueuse indignation, M. Stubbs ne parla point de me rendre mes économies, et je ne jugeai pas prudent de les lui réclamer.

Au bout de trois semaines, ma santé était revenue; mes cicatrices étaient fermées; je commençais à me demander quelles étaient à mon égard les intentions du colonel Moore, lorsqu'un soir M. Stubbs me fit dire de me tenir prêt à partir au lever du soleil.

Il ne daigna pas m'apprendre où nous allions, et je ne m'en inquiétai guère. Ma situation ne pouvait que s'améliorer; il était impossible qu'elle empirât; et soutenu par cette idée, j'envisageais l'avenir avec une stupide indifférence, dont je suis étonné lorsque j'y réfléchis.

A la pointe du jour, M. Stubbs vint me chercher. Il était à cheval, le fouet à la main, suivant son habitude. Il m'ôta mes fers, en me laissant mes menottes, et m'entoura le cou d'une corde dont il attachait l'autre bout à sa ceinture. Après avoir pris ces précautions contre toute tentative d'évasion, il remonta à cheval, et m'enjoignit de marcher auprès de lui. J'étais encore faible; je trébuchais par intervalles, mais M. Stubbs me ranimait en me détachant un coup de son formidable fouet.

— Où allons-nous? lui demandai-je.

— Vous le saurez en arrivant, répondit-il.

Le soir, nous logeâmes dans une taverne; je passai la nuit dans la même chambre que lui; il était couché dans un bon lit, tandis que j'étais étendu sur le sol. Il m'avait ôté la corde que j'avais autour du cou, afin de me lier les jambes. Il m'avait serré si fort que la douleur m'empêchait de dormir. Je m'en plaignis à plusieurs reprises, mais il me dit de rester tranquille et de ne pas l'importuner de mes jérémiades. Le lendemain matin, quand il vint défaire mes liens, il s'aperçut que j'avais les chevilles enflées; il parut fâché d'avoir fermé l'oreille à mes réclamations, mais il s'excusa en disant que tous les esclaves étaient des menteurs.

— On ne sait jamais quand on doit vous croire, ajouta-t-il. Et puis je n'aime pas à me lever.

Le jour suivant, nous continuâmes notre voyage. La privation de sommeil et la fatigue de la marche avaient tellement épuisé mes forces, que le fouet du commandeur avait seul la puissance de les ranimer.

L'espace d'hébétément dans lequel j'avais été plongé jusqu'alors disparaissait à mesure que ma vigueur physique diminuait, et je pleurais comme un enfant. Enfin, à une heure avancée de la soirée, nous entrâmes dans la ville de Richmond. Il me serait difficile d'en faire la description, car je fus conduit immédiatement en prison, où l'on m'enferma sous bonne garde.

Je fus alors instruit du but de mon voyage. Le colonel Moore était las d'avoir affaire à un esclave aussi indiscipliné; il avait pris le parti de me vendre. Je ne l'avais pas vu depuis le jour où j'avais failli périr sous ses coups, et je ne le revis jamais. Étrange séparation d'un père et d'un fils !

CHAPITRE XIII.

Les Enchères.

Je devais être vendu à la criée avec plusieurs esclaves. Après m'avoir remis des chaînes aux pieds et aux mains, on me conduisit au marché, où le reste de la marchandise était déjà réuni. En attendant l'heure de la vente, je m'occupai d'examiner les divers groupes qui m'entouraient. Je remarquai d'abord un vieux noir dont les cheveux avaient été blanchis par l'âge, et sa petite-fille enfant d'une douzaine d'années; tous deux avaient des colliers de fer au cou, et ils étaient attachés ensemble par une lourde chaîne. On aurait pu croire que la décrépitude de l'un et l'innocente jeunesse de l'autre rendaient inutiles ces barbares précautions; mais leur maître s'était décidé à les vendre dans un accès de colère, et c'était moins pour s'assurer d'eux que pour les punir qu'on les avait chargés de fers.

Non loin de là était un jeune homme et sa femme, qui tenait un enfant dans ses bras. Ils semblaient s'aimer et craindre d'être séparés. La femme apostrophait avec volubilité les amateurs qui s'approchaient d'elle, et les invitait à acheter son mari en même temps qu'elle. L'homme avait les yeux baissés et gardait un morne silence.

Plus loin, une dizaine d'esclaves des deux sexes, aussi indifférents à la vente que de simples spectateurs, riaient, jasaient et échangeaient entre eux des plaisanteries. Un partisan de la tyrannie se serait sans doute félicité d'un pareil spectacle, et il aurait été en droit de soutenir qu'en définitive il n'était pas si terrible d'être vendu aux enchères publiques. Cet argument ne serait pas plus solide que tous ceux qu'invoquent journallement les propriétaires d'esclaves ; il rappelle le raisonnement d'un philosophe qui voyant à travers la grille d'une prison des condamnés rire et plaisanter ensemble, en conclut que la perspective du gibet devait avoir quelque chose de divertissant.

La vérité est que l'esprit humain aspire sans cesse au bonheur, et qu'au milieu des plus cruelles souffrances, à l'approche de la mort même, il cherche des distractions et des plaisirs. L'esclave chante en travaillant ; il est capable de rire à l'heure même où on le vend comme un bœuf au marché. Le tyran s'aperçoit qu'il n'a pu éteindre dans l'âme de sa victime une disposition naturelle à la gaieté ; et parce qu'il n'a pas entièrement étouffé des penchants innés chez l'homme, il ose s'applaudir de ne pas le rendre malheureux !

Le premier noir qui fut mis en adjudication avait une figure ouverte et prévenante. Avant d'être placé sur table, il ne s'attendait pas à être vendu ; son maître, qui habitait les environs, l'avait amené à Richmond sous prétexte de le louer. Quand le pauvre homme fut instruit du sort qui le menaçait, il fut saisi d'un tel tremblement qu'il avait peine à se soutenir. La plus profonde désolation était peinte sur son visage. Les deux principaux enchérisseurs étaient un planteur qui semblait le connaître, et un jeune marchand d'esclaves, qui venait de la Caroline du Sud dans l'intention de faire des emplettes.

Pendant que les enchères se poursuivaient, les angoisses du malheureux offrirent un spectacle aussi curieux qu'allégeant. Ses yeux étaient hagards, et sa figure s'allongeait toutes les fois que le marchand d'esclaves avait le dessus. Mais quand le planteur virginien l'emportait, le nègre pleurait de joie, et criait d'une voix touchante : — Dieu vous garde, mon maître ! Il interrompait la vente par ses vociférations, appelait par son nom l'enchérisseur préféré, et le conjurait de persévérer. Il promettait de le servir fidèlement jusqu'au dernier soupir, de s'exténuer pour lui rapporter de l'argent, pourvu qu'on ne le séparât point de sa femme et de ses enfants, qu'on le laissât dans son pays natal, où il jouissait d'une bonne réputation. Au milieu de ces supplications, il s'aperçut qu'il courait risque d'offenser le compétiteur, et il ajouta : — Je n'ai rien à dire contre ce gentleman ; il a sans doute d'excellentes qualités, mais il est étranger. Il m'emmènerait hors du pays, loin de ma famille. En prononçant ces mots, sa voix s'altéra, et il ne fit plus entendre que des sanglots inarticulés.

Les enchérisseurs luttèrent avec acharnement. L'esclave était de premier choix : ses instances avaient en outre touché le Virginien, qui se permit quelques allusions relatives au marchand d'esclaves. Son antagoniste en fut vivement irrité, et une querelle allait éclater sans l'intervention des assistants.

— On me contrarie ! s'écria l'homme de la Caroline du Sud : eh bien ! j'aurai ce noir à tout prix, ne fût-ce que pour lui apprendre à être honnête.

— Allons, allons, lui dirent quelques-unes des personnes présentes, renoncez aux enchères, et souffrez que ce pauvre diable reste dans sa patrie.

— Vous moquez-vous de moi ? s'écria le marchand : me croyez-vous assez bon pour me laisser toucher par d'aussi sottes considérations ?

Aussitôt il ajouta cinquante dollars à la dernière enchère. Le planteur virginien, malgré sa bonne volonté, fut obligé de renoncer à une acquisition trop coûteuse pour lui. Le commissaire-priseur prononça le mot sacramentel, et le noir, plus mort que vif, fut livré au domestique de son nouveau maître.

— On tolère l'insolence en Virginie, s'écria celui-ci ; mais je saurai l'en guérir. Qu'on lui donne à l'instant vingt coups de fouet !

Ces paroles excitèrent des murmures : mais le marchand d'esclaves mit la main sur le manche de son couteau ; et comme on voyait en outre deux pistolets sortir de ses poches, on ne jugea pas à propos de le troubler dans l'exercice du droit sacré de propriété.

La vente continua : mon tour vint. On me dépouilla de mes vêtements pour faire voir mes articulations et mes muscles, et on me plaça sur la table. Les amateurs me retournèrent dans tous les sens, examinèrent mes membres, et dissertèrent sur mes qualités dans un langage de maquignon.

— Il a une figure sinistre, dit un d'eux.

— A en juger par ses yeux, dit un autre, ce doit être un démon incarné.

— Ces esclaves de couleur claire, ajouta un troisième, sont tous des gredins.

— Messieurs, dit le commissaire-priseur, j'ai vu bien des esclaves, et tous ceux qui ont quelque valeur sont invariablement des fripons.

On me demanda où j'avais été élevé, pourquoi j'étais vendu, et ce que je savais faire. Je fis des réponses vagues et laconiques à toutes les questions. Je n'étais pas d'humeur à satisfaire la curiosité des enchérisseurs ; je n'avais pas l'ambition d'atteindre un prix élevé. Elle est cependant commune parmi les esclaves ; c'est la dernière forme sous laquelle se manifeste cet amour de la supériorité, qui exerce tant d'influence sur les actions humaines.

M. Stubbs se tenait à l'écart et ne disait rien. Il laissa faire le commissaire-priseur, qui me vanta en termes pompeux, prétendant que jamais on n'avait mis en vente de serviteur plus docile, plus fort et plus laborieux. Malgré ses éloges, on soupçonnait que mon maître avait pour me vendre des motifs qu'il n'osait pas avouer. Les uns disaient que j'étais phthisique ; d'autres, que je devais être sujet au mal caduc ; d'autres encore, ayant remarqué les cicatrices dont mon dos était couvert, émettaient l'avis que je devais être difficile à gouverner.

Enfin je fus adjugé, pour une faible somme, à un vieillard d'une tournure imposante, d'une figure gracieuse, nommé le major Thornton.

Dès que le marteau eut retenti, mon nouveau maître me parla avec affabilité, et ordonna qu'on m'enlevât mes fers. M. Stubbs et le commissaire-priseur s'y opposèrent, en représentant à l'acheteur que c'était une imprudence dont il aurait peut-être à se repentir.

— Cela me regarde, répondit le major ; mais j'ai pour principe de ne jamais conserver un esclave malgré lui.

CHAPITRE XIV.

Le major Thornton.

Quand mon nouveau maître eut appris que j'étais convalescent d'une dangereuse maladie, il me fit donner un cheval et nous partîmes pour sa plantation. Il demeurait à l'ouest de Richmond, dans la Virginie centrale. Pendant la marche, il lia conversation avec moi, et je le trouvai bien différent de tous les maîtres que j'avais eus jusqu'alors.

— Vous pouvez, me dit-il, vous estimer heureux d'être tombé entre mes mains, car je me fais un point d'honneur de traiter mes esclaves mieux que ceux de mes voisins. Quand ils sont maussades, rebelles, enclins à s'évader, je les vends et je m'en débarrasse. Je ne veux pas avoir chez moi de serviteurs de cette espèce ; mais comme ils savent très-bien qu'ils ne gagneraient rien à changer de maître, ils ont soin de ne pas me mécontenter. Soyez docile, mon garçon, remplissez vos devoirs ; je vous assure en revanche une nourriture abondante, des vêtements convenables, et une indulgence que vous ne trouveriez pas ailleurs.

Telles furent les instructions que me donna le major Thornton, et qu'il mit cinq ou six heures à me développer.

Il était tard quand nous arrivâmes à la Terre du Chêne ; c'était ainsi qu'on nommait la propriété du major Thornton. L'habitation, construite en brique avec des portiques de bois, n'était pas d'une grande étendue ; mais elle avait cet air d'aisance et de propreté qu'on remarque dans la plupart des maisons de la Virginie. Les jardins, dessinés avec art, étaient ornés de bouquets d'arbres et de parterres. Sur une éminence voisine s'élevaient des cabanes en brique, où logeaient les esclaves ; au lieu d'être rangées sur une même ligne droite, elles étaient groupées d'une manière pittoresque à l'ombre de grands chênes, sous lesquels on ne laissait croître aucune plante parasite. Jusqu'à ce jour, sur toutes les plantations que j'avais parcourues, j'avais vu les esclaves installés dans de misérables tanières, mal tenues, imparfaitement abritées contre l'intempérie des saisons, et presque ensevelies sous les herbes qui poussaient au hasard.

Les enfants qui jouaient autour des cases à nègres me causèrent une nouvelle surprise. J'étais habitué à voir les jeunes rejetons de la race africaine courir entièrement nus, ou revêtus de sales haillons qui pendaient en lambeaux sur leurs jambes. Les enfants de la Terre du Chêne étaient au contraire proprement habillés. Leurs figures joyeuses, leurs bruyants ébats ne réveillaient point l'idée d'une misère prématurée. Ils s'étaient lavé les mains en revenant du travail. Je n'aperçus pas parmi eux ces physionomies tristes et exténuées, ces costumes déguenillés, si communs dans les autres domaines.

Le major Thornton, qui ne cultivait pas de tabac, ne se qualifiait point de planteur. Ses principales récoltes consistaient en céréales, et il était grand partisan des prairies artificielles, qu'il semait avec un remarquable succès. Il possédait environ quatre-vingts esclaves, en y comprenant les enfants et les vieillards ; mais on n'en pouvait compter qu'une trentaine en état de service. Prétendant avec quelque raison que les gérants ruinaient les propriétaires, il administrait seul ses biens. Il était naturellement actif et industrieux ; l'agriculture était sa manie, mais cette manie lui rapportait plutôt qu'elle ne lui coûtait.

Les idées du major se trouvant en contradiction avec celles de ses

voisins, il n'était aimé de personne. Il évitait avec soin les courses de chevaux, les combats de coqs, les conciliabules politiques, les parties de cartes et les orgies. Il n'avait jamais eu de goût pour les folies ruineuses, et il disait que l'argent était trop difficile à gagner pour qu'on l'aventurât au jeu ou à de ridicules paris. Les propriétaires d'alentour, dont il dédaignait les amusements favoris, se vengeaient de lui en le représentant comme un avare à l'esprit étroit. Ils prétendaient même que c'était un mauvais citoyen; que son excessive indulgence pour les esclaves offrait un exemple funeste pour la sécurité publique. Ils allèrent même jusqu'à le menacer de provoquer son expulsion. Mais le major Thornton avait du cœur; il connaissait ses droits; il savait à quelle espèce de gens il avait affaire, et quels arguments il fallait employer contre eux. Il envoya un cartel au planteur qui s'était signalé par les propos les plus offensants à son égard. Le duel eut lieu, et l'antagoniste du major tomba mort au premier feu. Depuis ce temps, les voisins du major, sans avoir pour lui plus de sympathie, mirent plus de mesure dans leurs observations critiques, et ne se mêlèrent plus de ses affaires.

Le major Thornton n'était pas fils de planteur, et c'était pour cela sans doute qu'il s'était écarté de la routine ordinaire. Sa famille occupait un rang honorable; mais, orphelin dès son enfance, il n'avait reçu de son père qu'un modeste héritage, qu'il avait fait valoir dans le commerce. Grâce à son intelligence et à son économie, il avait amassé en peu d'années une somme considérable. À l'époque dont je parle, le commerce était généralement méprisé par les Virginiens; et les négociants n'aspiraient qu'à le quitter au plus vite pour devenir propriétaires terriens. Au moment où le major se trouva en état d'échanger ses fonds contre une plantation, le propriétaire de la Terre du Chêne, après avoir dépensé sa fortune en chiens, en chevaux et en débauches, fut obligé de vendre le domaine qui lui restait. Les bâtiments tombaient alors en ruine, faute de réparations; le sol était appauvri par ce système de culture économique si universellement adopté dans les États à esclaves. Le major se rendit adjudicataire, et eut bientôt transformé la plantation. Il démolit les vieux édifices, et en fit construire de nouveaux. Les jardins furent enclos de haies ou de murailles, et garnis d'arbustes d'agrément. Les champs, cultivés avec soin, recouvrèrent leur fertilité primitive. Ceux qui étaient nés planteurs, et dont les propriétés déperissaient, regardèrent avec autant de surprise que d'envie les heureux résultats que le major avait obtenus. Il leur donna des explications, car il aimait à parler et surtout à développer son système d'exploitation rurale; mais il eut beau vanter ses théories, il ne convertit personne. Il s'attacha à démontrer que le trèfle convenait aux terrains stériles; que le seul moyen d'avoir une plantation bien administrée était de l'administrer soi-même; et qu'il fallait donner aux esclaves des aliments en quantité suffisante, si on voulait les empêcher de piller les champs de maïs et de voler les bestiaux. Malgré toute son éloquence, le major ne trouva pas d'imitateurs; mais il persévéra dans ses innovations. Il s'appliqua principalement à réformer le régime auquel étaient soumis les esclaves. « Les hommes en général, disait-il, ont soin de leurs animaux domestiques; mais n'ayant pas été élevé sur une plantation, je ne puis m'accoutumer à l'idée de traiter mes serviteurs plus mal que des chevaux. Je conçois que mes voisins, qui sont habitués dès le plus bas âge à ce système, administrent de leurs propres mains quarante coups de fouet à un noir. Pour moi, bien que cela puisse paraître étrange, j'aimerais mieux les recevoir que de les donner. Je suis obligé parfois d'avoir recours aux punitions corporelles, mais j'en use le moins possible; voilà surtout pourquoi je n'ai point de commandeurs, gens qui ne connaissent que les fers et la peau de vache, et qui ne sauraient maintenir autrement la discipline. »

Ce discours du major contenait l'abrégé de son système. Comme tout autre propriétaire d'esclaves, c'était nécessairement un tyran. Il n'éprouvait aucun scrupule à faire travailler ses semblables pour accaparer les fruits de leurs labeurs, et c'est assurément la base essentielle de la tyrannie. Néanmoins, il était aussi humain et aussi raisonnable que le permettait sa condition. Les lois lui accordaient sur les esclaves un droit absolu, et il n'était pas plus disposé à y renoncer qu'à abandonner sa terre au premier occupant. Il traitait d'absurdité ridicule les idées d'émancipation et toutes celles qui avaient pour but de restreindre le pouvoir qu'il exerçait. Mais s'il réclamait en théorie les prérogatives du despotisme le plus illimité, il les mitigeait dans la pratique par un bon sens et une bienveillance qui sont rares chez les propriétaires d'esclaves.

Le major avait fait une découverte alors toute nouvelle : il s'était aperçu que l'on ne peut faire travailler les hommes sans les nourrir, et qu'il faut veiller à l'alimentation et au logement des esclaves, de même qu'on a soin de donner de la litière aux chevaux et de bien garnir leur râtelier. « Si vous voulez que les esclaves produisent et vous rapportent, disait le major, donnez-leur à manger; » et dans toute autre contrée que l'Amérique cet axiome ne l'aurait jamais fait accuser d'un excès d'humanité.

J'ai dit que le major avait horreur du fouet; il croyait pourtant avoir le droit de l'employer, et je l'entendis un jour dire à un prêtre méthodiste, qui l'interrogeait sur ce sujet scabreux, qu'il était aussi naturel de punir des esclaves que de prendre ses repas. Mais s'il avait infligé

des souffrances, il n'aurait pu y rester insensible; il n'était pas d'un caractère assez brutal, et n'avait pas été assez endurci par l'habitude pour battre un homme sans sourciller : aussi ne frappait-il que lorsqu'il était en colère, ce qui ne lui arrivait presque jamais.

Il y a peu de planteurs capables de contenir leurs esclaves dans le devoir autrement que par les supplices. Tout autre que le major, au bout de quelques années d'expérience, aurait abjuré une inopportune philanthropie et reconnu l'impossibilité de se passer du fouet. Mais Thornton demeura fidèle à ses principes. Pendant deux ans que je passai avec lui, il n'y eut pas plus d'une demi-douzaine d'esclaves condamnés à la fustigation.

Quand un esclave s'enfuyait, se rendait coupable de vols réitérés, de paresse, d'insolence, d'insubordination, le major Thornton le vendait. Par une étrange inconséquence, cet homme sensible, qui ne pouvait supporter la vue d'un supplice, n'hésitait pas à arracher un noir des bras de sa femme et de ses enfants, et à le soumettre aux chances de l'adjudication, qui pouvaient lui donner un maître implacable et féroce.

La crainte d'être vendu, toujours présente à nos yeux, tenait lieu de toutes corrections corporelles, et suffisait pour nous maintenir dans le devoir. Nous savions qu'il y avait peu de maîtres semblables au major Thornton; des coups de fouet réitérés n'auraient été ni plus terribles ni plus efficaces que la pensée d'échanger notre bien-être, nos distributions régulières de vivres et d'habits, contre le traitement barbare réservé à l'immense majorité des esclaves. Le major comprenait cela; il avait soin d'entretenir la terreur que l'idée de la vente nous inspirait, en faisant un exemple une ou deux fois par an.

Il avait en outre le talent d'exciter notre émulation par de légers présents. Il n'exigeait jamais de travail supplémentaire; il nous entretenait en bonne humeur en nous permettant pendant nos heures de récréation d'aller où bon nous semblait et d'agir à notre fantaisie. Nous nous gardions toutefois de parcourir inconsidérément les plantations voisines, dont les magnanimes propriétaires ne pouvant satisfaire leur dépit sur le maître, ne manquaient jamais l'occasion de maltraiter les esclaves.

Je rapporterai ici une aventure qui m'arriva, et qui contribuera à faire connaître les mœurs virginiennes; on y verra la preuve d'une vérité universelle : c'est que les lois qui vouent à l'oppression la moitié des habitants d'une contrée sont rarement respectées par l'autre moitié.

Un dimanche, je rencontrai sur la grande route le capitaine Robinson, qui avait eu de fréquentes altercations avec mon maître.

— Holà ! me cria-t-il, est-ce vous qui m'avez apporté hier une note insolente du major Thornton relative aux haies de ses prairies ?

— Oui, monsieur; c'est moi qui l'ai portée, et remise à votre gérant.

— Voilà un beau message ! Si mon gérant avait su son métier, il vous aurait attaché à un poteau et vous aurait tancé d'importance.

— Je ne mérite aucun reproche, répondis-je; je me suis simplement acquitté d'une commission que mon maître m'avait donnée.

— Ne me parlez pas, mauvais drôle ! je veux vous apprendre, à vous et à votre maître, ce qu'il en coûte pour insulter un gentleman. Holà ! Tom ! emparez-vous de ce faquin, pour que je l'étrille un peu.

Le domestique du capitaine descendit de cheval et se jeta sur moi; mais j'en serais facilement venu à bout, si le maître n'avait à son tour mis pied à terre. Ils parvinrent à me renverser, me dépouillèrent de mon habit, et me lièrent les mains. Ensuite le capitaine Robinson remonta à cheval, et me battit à coups redoublés de son fouet. Après avoir assouvi sa fureur, il s'éloigna sans prendre la peine de me délier les mains. Resté seul, je cherchai inutilement mon chapeau et mon habit; ils avaient été emportés par le maître ou par le domestique. Tom fut, je crois, le véritable auteur de ce larcin, car je le revis quelques jours plus tard à une réunion méthodiste, et il avait sur le dos un habit bleu qui ressemblait au mien d'une manière surprenante.

De retour au logis, je racontai à mon maître ce qui s'était passé. Dans le premier feu de sa colère, il s'appretait à courir chez le capitaine Robinson pour lui demander des explications; mais il se souvint que la cour du comté donnait audience le lendemain. Il était obligé de s'y rendre, ce qui lui fournissait l'occasion de consulter son avocat; et après un moment de réflexion, il crut ne pas devoir agir sans avoir pris l'avis d'un jurisconsulte.

— La loi est positive, répondit l'avocat; elle a prévu le cas, et elle a assuré le châtiment des coupables. Les ignorants s'imaginent que, dans les États à esclaves, les blancs peuvent battre les noirs quand bon leur semble, et que rien ne garantit des violences des hommes libres les personnes en état de servitude. C'est un mensonge, ou pour le moins une erreur. Le code n'admet point de distinction entre les hommes libres et les esclaves; il les protège avec impartialité. Quand un citoyen est assailli, il a contre l'agresseur une action en dommages et intérêts. Un esclave est-il maltraité, son maître, qui est son tuteur légal, peut intenter une action semblable. Dans l'es-pèce, major Thornton, il est évident que vous avez de justes griefs contre le capitaine Robinson, et nul doute que le jury ne rende un verdict en votre faveur. Je suppose que vous êtes à même de prouver les faits allégués ?

— Assurément, répliqua mon maître; vous avez devant vous Archibald, qui vous a raconté toute l'histoire.

— Fort bien, mon bon monsieur; mais vous oubliez qu'un esclave n'est pas admis à témoigner contre un blanc.

— En ce cas, reprit le major Thornton, à quoi me sert la loi que vous citez? Archy n'était-il pas seul quand Robinson l'a surpris? Croyez-vous que le capitaine ait eu la sottise de faire venir un blanc, qui aurait plus tard déposé contre lui? Malgré la protection de la loi, que vous faites sonner si haut, mes esclaves peuvent être tous les jours battus par Robinson sans que je tire la moindre satisfaction de ses brutalités. Que le diable emporte votre loi!

— Mais, mon cher monsieur, répondit l'avocat, songez qu'il y aurait de graves inconvénients à permettre aux esclaves d'être témoins dans les affaires civiles ou criminelles.



Gordon me montra un placard collé en face de la porte dans sa boutique.

— Oui, dit mon maître en souriant; si l'on admettait leurs dépositions, on exposerait à de graves inconvénients certaines gens de ma connaissance. Eh bien, monsieur, puisque le code ne m'est d'aucune utilité dans cette circonstance, c'est à moi à me faire justice. Je ne saurais tolérer qu'on maltraite mes esclaves, et je me charge de corriger ce coquin de Robinson.

En prononçant ces mots, le major quitta l'étude, et je le suivis. A peine avions-nous fait quelques pas dans la rue, que le hasard lui offrit l'occasion de mettre à exécution sa menace. Il se trouva face à face avec le capitaine, que des affaires amenaient également à la cour du comté. Sans s'amuser à parlementer, mon maître fit pleuvoir des coups de cravache sur les épaules de Robinson. Celui-ci prit un pistolet. Le major jeta sa cravache, et s'arma de même. Le capitaine tira le premier, mais inutilement. Le major allait riposter, quand son adversaire lui cria de ne pas viser un homme désarmé.

Après un moment d'hésitation, le major baissa son arme.

Cependant la foule s'était rassemblée. Un homme libre de couleur fut le seul qui essaya de séparer les combattants. Les autres assistants les encouragèrent, et les amis du capitaine Robinson lui présentèrent un pistolet chargé. La lutte prit le caractère d'un duel régulier. Les antagonistes firent feu en même temps; le capitaine Robinson tomba mortellement blessé; sa balle siffla aux oreilles de mon maître, et alla tuer le pauvre homme de couleur qui avait voulu empêcher le duel. Les témoins de cette scène déclarèrent qu'il avait mérité son sort, et que son exemple apprendrait aux affranchis à ne pas se mêler des affaires d'honneur.

Les amis du capitaine Robinson le relevèrent et l'emportèrent dans son domicile, tandis que le major s'éloignait triomphalement. L'affaire en resta là. De semblables combats sont rarement suivis d'une enquête judiciaire; mais on en parle beaucoup, et le vainqueur est sûr de grandir dans l'estime publique.

CHAPITRE XV.

Ivrognerie.

On peut s'imaginer que sous les lois d'un maître tel que le major je n'avais qu'à me laisser vivre. Si je n'avais eu que les instincts d'un animal, j'aurais joui tranquillement du bonheur matériel; mais j'étais homme, et ma félicité ne dépendait pas seulement de la satisfaction de mes appétits. Plusieurs de mes compagnons, naturellement peu sensibles et abrutis par la servitude, semblaient enchantés de leur sort. Le major, qui ne différait pas en cela de ses voisins, avait une estime particulière pour ces êtres dégradés. En général, plus un travailleur est stupide, plus il est choyé par son maître. Au contraire, l'esclave qui donne des signes d'intelligence passe pour un fourbe et un fripon.

Je m'aperçus bientôt de la prédilection de mon maître pour les imbéciles, et je me conciliai ses bonnes grâces en affectant l'idiotisme. Je jouai si bien mon rôle, que je fus peut-être le mieux traité de tous les esclaves de la plantation; mais la faveur dont je jouissais ne suffisait point pour me rendre heureux.

L'homme, sauf de rares exceptions, fait moins consister son bonheur dans les plaisirs du présent que dans les rêves de l'avenir. Les richesses, la puissance ou la gloire ne sont rien pour celui qui les possède. Elles n'ont de prix que par les efforts qu'elles ont coûté, par la lutte qu'il a fallu soutenir pour les atteindre. Les moralistes qui ont composé tant d'homélies sur l'obligation d'être content de son sort ont complètement méconnu la nature humaine. On se lasse vite de la plus magnifique position quand on est forcé de s'y tenir, sans faire un pas ni en avant ni en arrière. D'un autre côté, on supporte la plus infime situation pour peu qu'on ait l'espoir d'en sortir, et qu'on entrevoie sous l'empire des illusions une prospérité lointaine. La connaissance de ces dispositions de l'esprit donne la clef de mille faits mystérieux, de mille contradictions inexplicables.



Mort de William Moore.

Les hommes ne poursuivent pas le même but, mais ils sont tous soutenus par l'espérance du succès. Les uns veulent de l'autorité, de la réputation, du crédit, des couronnes de myrte ou de laurier; d'autres ne demandent qu'à passer de la détresse à une modeste aisance, ou n'ambitionnent que l'honneur d'être les premiers dans leur village natal, les oracles du canton. Quelle différence entre ceux-ci et ceux-là! Et pourtant, le sentiment qui les dirige est identique : c'est le désir de la supériorité sociale. Celui qui peut s'abandonner à ses penchants, et chercher la réalisation de l'idéal qu'il s'est créé, jouit de toute la somme de bonheur qui nous est accordée ici-bas. Qu'il réussisse ou non, peu importe; il suffit qu'il croie à la possibilité de réussir. Mais l'homme dont la fatalité contrarie les vœux, quelle que soit

d'ailleurs sa condition, est condamné à une douleur digne de compassion. Le premier travaille avec joie ; c'est un chasseur que la vue du gibier aiguillonne, et rend insensible à la fatigue. Le second ignore les plaisirs de l'espérance ; la vie est pour lui sans saveur ; le repos lui est pénible, et le travail intolérable.

Ceci n'est pas une digression. Ceux de mes lecteurs qui prendront la peine de lire le paragraphe précédent comprendront comment, malgré la bonté de mon maître, je n'étais ni heureux ni satisfait.

Ma tâche était facile, mon régime excellent, ma garde-robe bien montée. Comme le major le disait avec orgueil et à juste titre, — je l'ai constaté depuis, — j'avais des avantages inconnus à la plupart des hommes libres ; mais je ne possédais pas leur plus beau privilège, et cette privation suffisait à mon malheur. Je désirais la liberté, la liberté de travailler pour moi et non pour un maître, d'agir dans mon intérêt, et non dans l'intérêt d'autrui. Cette liberté allégerait le plus lourd fardeau. Nous aimons mieux manger du pain noir et grelotter en suivant nos caprices, que d'avoir une existence assurée, mais dépendante.

Je me tourmentais surtout faute de but. J'étais esclave, les lois ne me laissaient aucune chance d'émancipation. Les efforts les plus constants ne pouvaient ni améliorer mon sort, ni m'empêcher de tomber, dès demain peut-être, entre les mains d'un autre maître, dont la pratique du pouvoir aurait endurci le cœur et développé les mauvaises passions. Il pouvait m'arriver aussi bien qu'à un autre de mourir de faim ou de froid, d'être tué d'une balle, de périr sous le fouet ou d'être pendu sans forme de procès ; mais je ne pouvais espérer le moindre adoucissement à mes peines. J'étais prisonnier pour la vie, et prêt à tomber d'un moment à l'autre sous les coups d'un nouveau geôlier. J'étais étranger aux aspirations qui dirigent la conduite des hommes. Je ne pouvais rêver la possession d'une chaumière qui m'aurait appartenu en propre, d'un champ que j'aurais cultivé. Il m'était refusé d'élever une famille avec la certitude d'avoir dans ma vieillesse mes enfants pour consolateurs et pour soutiens. Ils pouvaient être arrachés des bras de leur mère, et vendus à un spéculateur ; leur mère elle-même pouvait être séparée de moi, et j'étais destiné à passer mes dernières années dans la détresse et l'abandon. Les motifs qui excitent l'ardeur et l'émulation d'un citoyen libre n'existaient point pour moi. Je ne travaillais que de peur d'être fustigé, à contre-cœur, avec un découragement presque insurmontable.

L'humanité, ou plutôt l'intérêt bien entendu du major Thornton, en préservant ses esclaves du dénûment, ôtait un stimulant à ceux qui n'étaient pas entièrement ravalés à l'état de brutes. Si, comme les travailleurs de la plupart des plantations voisines, nous avions été mal nourris et mal vêtus, nous nous serions adonnés à la maraude. Nos facultés se seraient exercées à combiner des excursions sur les domaines des environs, à imaginer des stratagèmes pour suppléer à l'insuffisance de nos ressources. Mais pourquoi aurions-nous volé ? En cas d'impunité, il devait en résulter peu de profit pour nous ; et si par hasard nos délits avaient été découverts, nous aurions été infailliblement vendus. L'argent nous faisait peu d'envie ; nous n'aurions pu l'employer qu'en vivres ou en vêtements, et nous en avions en abondance. Le whiskey était la seule douceur qui nous manquait, et nous pouvions en acheter avec nos économies, sans avoir recours au pillage. Le major, suivant l'usage, allouait à chacun de nous une pièce de terre ; mais contrairement aux habitudes des autres maîtres, il nous permettait de la cultiver. Pour nous déterminer à en tirer parti, il nous achetait nos produits ce qu'ils valaient, au lieu d'en fixer arbi-

trairement le prix, conformément à la coutume invétérée des planteurs.

Je l'avoue à regret, mais je dois constater que les esclaves du major, abusant des facilités qui leur étaient laissées, étaient presque tous des ivrognes. Notre maître prenait des précautions pour que la boisson ne nuisit pas à nos travaux. C'était à ses yeux une faute grave que de nous enivrer avant d'avoir achevé notre tâche ; mais quand la journée était finie, nous avions la liberté de boire à notre aise, pourvu que nos excès ne nous empêchassent point de retourner aux champs le lendemain matin. Le dimanche était ordinairement un jour de grande saturnale.

Jusqu'alors j'avais été sobre ; mais j'avais besoin d'une surexcitation factice pour relever mon esprit abattu. Le whiskey me la procura. Dans l'exaltation de l'ivresse, j'oubliais le présent et le passé, et l'avenir s'offrait à moi couronné d'une radieuse auréole. J'y trouvais des plaisirs que je me hâtais de renouveler, et qui furent bientôt les seuls

de ma misérable existence. La réalité était sombre et stérile, mon activité restait impuissante, mes désirs étaient enchaînés ; je cherchai du soulagement dans les rêves et les illusions.

L'ivrognerie, qui dégrade l'homme libre, élève en apparence l'esclave à la dignité d'homme.

Tous les jours, quand ma tâche était accomplie, je m'enfermais en tête-à-tête avec une bouteille. Je buvais solitairement ; j'aimais le trouble où me jetait l'abus des liqueurs spiritueuses ; mais je savais qu'il était accompagné d'un abrutissement que je ne me souciais point d'exposer aux regards de mes compagnons. Cependant il m'arrivait parfois, dans le paroxysme de mes orgies, d'ouvrir ma porte, que j'avais fermée soigneusement, et de courir après la société, que j'avais d'abord évitée.

Un dimanche, j'avais bu au point de m'être plus maître de mes actions. J'étais sorti dans l'intention de chercher un camarade pour prolonger avec lui mon orgie, mais j'étais hors d'état de me soutenir ; et après avoir erré quelque temps au hasard, je tombai presque sans connaissance sur le grand chemin.

Peu à peu je repris mes sens ; et j'essayais de rallier mes idées, quand je vis mon maître arriver à cheval avec deux autres gentlemen.

Mon ivresse ne m'empêcha pas de reconnaître que les deux compagnons du major étaient dans un état pareil au mien. Ils chancelaient en selle de la façon la plus grotesque, et leur chute paraissait imminente. Tout en les observant, j'étais étendu sur le sol, sans avoir conscience de ma position, sans songer que je pouvais être foulé aux pieds des chevaux.

Au moment de m'atteindre, les cavaliers m'aperçurent, et l'idée vint aux deux ivrognes de faire sauter leurs coursiers par-dessus moi. Le major Thornton essaya de les détourner de cet étrange projet, il réussit à dissuader l'un d'eux ; quant à l'autre, il parvint à dérober la bride de son cheval aux mains qui cherchaient à la saisir.

— Morbleu ! s'écria-t-il, l'occasion est trop belle pour être manquée !

Et il donna de l'éperon à son cheval ; mais celui-ci, peu familiarisé avec ce genre d'exercice, recula à mon aspect, et désarçonna son cavalier.

Ses amis s'empressèrent de mettre pied à terre et de lui prêter assistance. Avant d'être remis sur ses pieds, il réclama l'attention du major Thornton, et commença une grave harangue sur le danger de laisser les esclaves s'enivrer et courir les champs.

— Voyez, ajouta-t-il, ce qui peut en résulter, quand ces coquins avinés se mettent en travers des routes, effrayent les chevaux, et ex-



Les esclaves au travail.

posent les cavaliers à se casser le cou ! Vous prétendez, major, nous servir à tous de modèle ; si vous faisiez votre devoir, toutes les fois qu'un de ces drôles s'aviserait de se griser, vous l'attacheriez et lui donneriez cinquante coups de fouet. Voilà comme j'agis sur ma plantation.

Mon maître se plaisait tant à développer sa méthode d'administration, qu'il s'inquiétait peu si ses auditeurs étaient ivres ou à jeun. Profitant avec empressement de la circonstance, il dit en se frottant les mains :

— Mon cher monsieur, vous savez qu'il entre dans mon plan de laisser boire mes serviteurs tant qu'ils le veulent, pourvu qu'ils ne se dérangent pas de leur besogne. Les pauvres gens ! la débauche les empêche de songer à mal, et les rend bientôt si stupides, qu'on les mène comme des moutons.

Le major s'arrêta un instant ; puis, de l'air d'un homme qui a trouvé un argument irréfutable, il ajouta :

— D'ailleurs, quand un de ces ivrognes s'évade, la première chose qu'il fait est de boire, de sorte qu'on le rattrape sans difficulté.

J'étais encore sous l'influence du whiskey ; mais il me restait assez de présence d'esprit pour comprendre les paroles de mon maître. Dès qu'il eut achevé, malgré mon ivresse, je pris la résolution de renoncer aux liqueurs spiritueuses, et j'en ai rarement goûté à partir de ce moment. Je n'étais pas encore assez avili pour supporter l'idée d'être moi-même l'instrument de ma dégradation.

CHAPITRE XVI.

Nouvelle vente.

L'esclave est soumis comme les autres hommes aux malheurs inattendus et aux caprices de la fortune ; mais il n'a pas la possibilité d'y résister. Il a les mains et les pieds liés ; ce serait vainement qu'il essaierait d'éviter le coup dont il se voit menacé.

Le major Thornton, à la suite de courses imprudentes en plein soleil, fut atteint d'une fièvre qui ne tarda pas à prendre un fâcheux caractère. C'était la première fois qu'il était malade depuis longues années. La nouvelle du danger qu'il courait excita dans la plantation de vives alarmes, et même une espèce de terreur ; matin et soir nous nous réunissions autour de la maison pour apprendre comment se portait notre maître ; et quand on nous répondait : « Il ne va pas mieux », la douleur se peignait sur tous les visages. Les femmes avaient toujours été traitées avec les égards qu'exige la faiblesse de leur sexe, et qu'elle obtient si rarement. La maladie de leur maître leur fournit l'occasion de prouver combien le cœur féminin est plein de reconnaissance, et combien il est facile de s'en assurer l'affection dévouée. Elles rivalisèrent de zèle pour adoucir les souffrances du major, remplirent auprès de lui les fonctions les plus répugnantes avec empressement, et le veillèrent assidûment. Malheureusement nos soins, notre sympathie, nos angoisses furent sans effet ; la fièvre ne se ralentit point ; on eût dit qu'elle trouvait un aliment dans la forte constitution du malade ; mais cet aliment s'épuisa vite, et au bout de dix jours notre maître n'était plus.

Quand on nous apprit son décès, nous échangeâmes des regards de consternation. Une famille d'orphelins, privée de son dernier appui, n'aurait pu éprouver un accablement plus complet ; des larmes roulaient sur les joues des hommes, et les femmes se lamentaient en poussant des clameurs sauvages. Sa vieille bonne était surtout inconsolable, et ce n'était pas sans raison. A la mort du père du défunt, on l'avait vendue pour acquitter les dettes de la succession ; mais le major l'avait rachetée, placée à la tête de sa maison, et traitée constamment avec tendresse. Cette vieille femme l'aimait comme son enfant, l'appelait son cher fils Charlot, et le pleurait avec le désespoir d'une mère.

Nous suivîmes le convoi funèbre, et le bruit de la terre qui retombait sur la bière eut un écho dans tous les cœurs. Les funérailles terminées, nous restâmes à pleurer autour de la tombe. Qu'on ne doute pas de la sincérité de nos regrets : c'était pour nous-mêmes que nous nous attristions.

Le major Thornton était un vieux garçon, et il ne laissait point d'enfants dont les droits fussent reconnus par la loi. Sa mort imprévue l'avait empêché de faire un testament, et ses biens passaient à une bande de cousins pour lesquels, je le soupçonne, il n'avait jamais eu beaucoup d'affection ; jamais aucun d'eux ne s'était présenté à la terre du Chêne, du moins à notre connaissance. Ainsi nous allions devenir la propriété d'étrangers que nous n'avions jamais vus.

Ces héritiers étaient aussi pauvres que nombreux, et ils avaient hâte de convertir tous les biens de la succession en argent, afin d'entrer sans délai en jouissance de leur part respective. On obtint aisément un jugement de la cour du comté ; des affiches annoncèrent que les esclaves seraient vendus par autorité de justice, et un agent fut chargé de prendre à cet effet les mesures nécessaires. Bien entendu qu'on ne jugea pas à propos de nous faire savoir ce qui se passait, et ce que les nouveaux propriétaires comptaient faire de nous. Le secret fut soigneusement gardé, dans la crainte qu'il ne nous prit fantaisie de nous enfuir.

La veille du jour fixé pour la vente, les hommes et les femmes valides furent réunis ensemble par une longue chaîne. On plaça sur une charrette les vieillards et les nourrissons. Le reste des esclaves, hommes, femmes et enfants, fut chassé comme un troupeau devant trois conducteurs à cheval, armés, suivant l'usage, de fouets d'une énorme longueur.

Je n'essayerai pas de dépeindre notre détresse. Qui n'a lu des particularités relatives à la traite des noirs sur les côtes d'Afrique ? Quel est celui dont le cœur n'a point saigné au récit des tortures de tant de victimes enlevées à leur patrie ? Notre situation était à peu près semblable. La plupart d'entre nous étaient nés à la terre du Chêne ; c'était pour nous un foyer domestique, un asile où nous étions à l'abri des insultes et de l'oppression, et nous en étions arrachés à l'improviste pour être conduits au marché ! Comment ne pas comprendre les sentiments qui nous assaillaient ? Si nous étions partis volontairement pour tenter ailleurs la fortune, nous n'aurions pu rompre sans peine les liens qui nous attachaient à la terre du Chêne : quel devait donc être notre désespoir en la quittant ainsi !

Mais les pleurs silencieux des hommes, les sanglots des femmes, les cris des enfants, n'impressionnaient nullement nos conducteurs, qui faisaient claquer leurs longs fouets en se moquant de nos lamentations. Leurs clameurs, leurs rires, leurs imprécations interrompaient le cours de nos sombres rêveries ; mais nous ne disions rien, et nous nous avançons lentement, en jetant souvent derrière nous des regards de regret.

On nous logea le soir dans une auberge sur le bord de la route. Nos conducteurs dormirent et firent le guet à tour de rôle. Le lendemain, on nous amena dans la salle d'audience de la cour du comté ; et la vente commença. La compagnie était peu nombreuse, et les enchérisseurs se tenaient sur la réserve. La plupart des voisins de notre ancien maître étaient présents.

— En vérité, dit un d'eux, il y a parmi ces drôles de solides gailards : mais pour ma part, je craindrais d'en acheter un seul. Ils ont été tellement gâtés par une indulgence déplacée, qu'ils sont capables de propager l'esprit de révolte dans toute la contrée.

Ce discours fut accueilli par des applaudissements, et produisit son effet. Le commissaire-priseur s'efforça de le détruire en exaltant avec éloquence les qualités physiques dont nous étions pourvus.

— On vient de vous parler, ajouta-t-il, de l'excessive indulgence du major ; je n'en contesterai pas les inconvénients ; mais une bonne manière de cuir et une discipline sévère auront bientôt ramené les plus récalcitrants dans le devoir. D'après ce que je sais de la méthode adoptée par l'honorable préopinant, c'est précisément lui qui devrait acheter ces esclaves pour entreprendre de les corriger.

La saillie du commissaire-priseur excita quelques chuchotements, sans rendre les enchères plus actives. Les adjudications furent prononcées à des prix très-modérés. Un marchand d'esclaves acheta la plupart des jeunes gens, des femmes et des enfants ; on se débarrassa difficilement des vieillards. La bonne qui avait dirigé la maison de Thornton fut adjugée moyennant la faible somme de vingt dollars à un planteur bien connu pour sa cruauté envers ses esclaves. Il sourit quand le marteau retentit sur la table, et dit en secouant la tête : — Je crois que la vieille a encore la force de manier la houe, et elle servira au moins pendant une saison.

Depuis la mort de son maître, la vieille était plongée dans une sorte de stupeur ; mais elle oublia toutes ses peines, et même le triste sort qui lui était réservé, tant elle était indignée d'avoir été vendue si bon marché.

— Allez ! dit-elle à l'adjudicataire, je suis plus jeune et plus forte qu'on ne paraît le croire, et je vous assure que vous faites une excellente affaire.

Le planteur ne répondit que par un ricanement. Il était facile de lire dans ses pensées et de deviner que la vieille ne vivrait pas longtemps sous ses lois.

Quelques esclaves décrépits ne purent être vendus ; on n'en offrait rien ; ils ne valaient pas la peine d'être achetés, et j'ignore ce qu'ils devinrent.

Le marchand, qui avait acquis la grande majorité des enfants, refusa de se charger des mères qui avaient passé l'âge de la parturition. La séparation de ces familles fut une nouvelle scène de douleur. Ces petits êtres, récemment enlevés à leur séjour natal, joignaient les mains et criaient avec violence. Les mères pleuraient aussi. Une d'elles avait nourri quinze enfants qui avaient tous été vendus et dispersés, à l'exception d'une petite fille de douze ans. Cette enfant allait lui être ravie, et se cramponnait en pleurant à la robe de sa mère. Son nouveau maître la lui arracha, lui donna un coup de fouet, et lui ordonna de se taire. Un marchand d'esclaves, quoique revêtu d'un costume convenable et affectant les manières d'un gentleman, est toujours le même barbare, qu'il trafique sur la côte de Guinée ou au centre des États-Unis.

Lorsque notre maître eut terminé ses emplettes, il se mit en devoir de les emmener. Il était associé dans une maison de commerce d'esclaves, dont le siège principal était à Washington. C'était là qu'il comptait nous conduire. Nous étions environ quarante, subdivisés par portions presque égales en hommes, femmes et enfants. On nous

accoupla en nous mettant au cou des colliers de fer unis par une chaînette. Une lourde chaîne, à laquelle les plus petites aboutissaient, s'étendait dans toute la longueur du troupeau. En outre, dans chaque couple, la main droite de l'un était attachée à la main gauche de l'autre. En des circonstances ordinaires, les colliers de fer auraient suffi; mais notre maître savait par les voisins du major que nous étions des individus très-dangereux, et il n'avait voulu négliger aucune précaution.

Le convoi se mit en marche comme de coutume; des cavaliers munis de fouets le poussaient en avant. Ce fut un pénible voyage: les enfants, peu habitués à la fatigue, pliaient sous le poids de leurs chaînes; et nous étions tous demi-morts de faim, car notre maître était un négociant économe qui réduisait autant que possible les dépenses de la route. Au bout de plusieurs jours, nous traversâmes le Potomac, et nous entrâmes le soir dans la capitale des États-Unis d'Amérique. La cité fédérale offrait alors l'aspect d'un grand village, dont les maisons éparses sur une grande étendue étaient séparées par des champs déserts et par des bouquets d'arbres. Quelques édifices présageaient seuls la splendeur future de Washington. Le Capitole, quoiqu'inachevé, dessinait au clair de lune sa masse imposante. Des lumières brillaient aux fenêtres; peut-être le Congrès était-il rassemblé.

Ce ne fut pas sans émotion que je contemplai ce vaste monument.

— Voilà, me dis-je, le sanctuaire d'une grande nation, le centre où toute sa sagesse aboutit, le lieu où l'élite de ses enfants s'assemble pour consacrer ses veilles au bien-être de toute la communauté, pour poser les bases des lois justes et équitables qui conviennent à un peuple libre, à une grande démocratie!

Pendant mon soliloque, le collier de fer qui me serrait le cou vint à toucher la chair dans un endroit que le frottement avait excorié. Je tressaillis de douleur; le cliquetis des chaînes me rappela que les lois équitables d'un grand peuple et d'une grande démocratie maintenaient des millions d'hommes dans la servitude. Le claquement des fouets de nos conducteurs m'avertit qu'à deux pas du temple de la Liberté, presque à l'ombre de ses portiques, la plus détestable tyrannie s'exerçait sans contrôle et sans frein. Qu'est-ce donc que cette liberté dont la métropole est un marché d'esclaves, et qui laisse l'aristocratie des planteurs trôner insolemment dans le palais législatif?

Après avoir remonté la rue qui passait devant le Capitole, nous arrivâmes à l'établissement de nos nouveaux maîtres, MM. Savage frères et compagnie. Qu'on se représente un demi-acre de terrain entouré d'un mur de douze pieds de haut, dont le faite était hérissé de pointes de fer et de verre cassé. Au centre de l'enclos s'élevait une maisonnette de briques avec d'étroites fenêtres grillées, et une porte massive fermée solidement par des barres et des cadenas. C'était le magasin où MM. Savage frères et compagnie entreposaient les esclaves qu'ils achetaient dans les environs, jusqu'à ce qu'ils eussent l'occasion de les envoyer dans le Sud par terre ou par mer. De même que tous les chasseurs de gibier humain, MM. Savage frère et compagnie jouissaient de l'usage de la prison de ville; mais elle n'était pas d'une étendue proportionnée à l'importance de leurs opérations, et c'était pour cela qu'ils avaient construit une prison particulière. Elle était sous la direction d'un geôlier, et ressemblait à toutes les maisons de détention imaginables. Pendant le jour, les esclaves avaient la faculté de se promener dans la cour; à la nuit tombante on les enfermait pêle-mêle dans la salle commune, où régnaient une chaleur et une puanteur intolérables. J'en sortis souvent avec une soif ardente et la fièvre.

Les États de Maryland et de Virginie se vantent d'avoir contribué puissamment à l'abolition de la traite des noirs. On ne saurait leur contester cet honneur; mais ils avaient de bonnes raisons pour combattre les négriers. Tout en acquérant une réputation d'humanité, ils s'assuraient le monopole d'un commerce intérieur d'esclaves, beaucoup plus étendu que celui qui s'est jamais exercé sur la côte d'Afrique. Ils ont assimilé la traite africaine à la piraterie, tandis que la traite américaine se poursuit sur leur territoire comme un trafic légal, honnorable et légitime.

Grâce aux avantages de sa position, le district de Colombie, qui est situé entre les deux États dont j'ai parlé, est devenu le centre des opérations des marchands d'esclaves. La ville de Washington partage ce privilège avec Richmond, chef-lieu de la Virginie, et Baltimore, chef-lieu du Maryland. Les terres de ces deux États ont été épuisées par le mauvais système de culture qui prévalait toujours quand les domaines sont de grande étendue et les agriculteurs asservis. Elles ont les mêmes produits que celles des États libres du Nord et de l'Ouest; et pourtant ni le Maryland ni la Virginie ne peuvent soutenir la formidable concurrence du travail libre. Pour établir la balance entre son actif et son passif, plus d'un planteur virginien est forcé de vendre tous les ans un ou deux esclaves. C'est ce qu'on appelle « manger un noir; » et cette expression énergique devient chaque jour de plus en plus usitée. Un nombre considérable de planteurs ont cessé d'ensemencer leurs champs dans l'espoir d'en tirer un bénéfice. Ils s'efforcent de produire assez pour payer leurs dépenses courantes; mais leur seule chance de gain est l'élève des esclaves pour le marché du Sud. Ce marché est approvisionné d'esclaves par

la Virginie aussi régulièrement que de mules et de chevaux par le Kentucky.

Mais, en Amérique comme en Afrique, la traite a pour résultat inévitable la dépopulation. De vastes contrées de la basse Virginie sont déjà presque désertes. Les laborieux émigrent, les noirs succombent, et les plaines où les Anglo-Américains fondèrent leurs premières colonies reprennent rapidement leur caractère sauvage et solitaire. Des comtés tout entiers se couvrent de forêts impénétrables, où repaissent les daims et les bêtes fauves qui en étaient autrefois les seuls habitants.

CHAPITRE XVII.

Le Bal et le Sermon.

Revenons au récit de notre installation. On nous ouvrit une porte garnie de clous de fer, qui donnait accès dans la cour; les fortes serrures de la prison grincèrent avec fracas, et, sans plus de cérémonie, on nous entassa dans la maison de briques. Les rayons de la lune pénétraient par les fenêtres étroites et grillées; mais la clarté était si faible qu'il me fut d'abord difficile de distinguer les objets. Quand mes yeux se furent enfin accoutumés à cette pénombre, je me trouvai au milieu d'une centaine d'êtres humains composée en grande partie de jeunes gens et de femmes de dix-huit à vingt-cinq ans.

Les anciens détenus se levèrent presque tous à notre arrivée, et se rassemblèrent autour de nous pour nous demander qui nous étions et d'où nous venions. Ils semblaient charmés d'un incident qui rompait la monotonie de leur réclusion; mais, accablés de fatigue, nous n'étions guère d'humeur à répondre. Nous nous jetâmes sur le sol, et fûmes bientôt endormis, sans prendre garde aux miasmes fétides qui se développaient dans cette étroite enceinte. Le repos est la plus douce consolation des malheureux, et, par une grâce spéciale de la Providence, il ferme souvent les yeux de l'opprimé plus aisément que ceux de l'oppresser. Je crois qu'aucun des associés de la maison Savage frères et compagnie ne dormit cette nuit-là aussi profondément que la plus inquiète de leurs nouvelles victimes.

Le jour vint; la porte s'ouvrit, et on nous permit d'aller respirer dans l'enclos. On nous distribua la maigre ration de pain que nous octroyaient des maîtres riches mais parcimonieux. Mon repas achevé, je m'assis à terre, et j'observai ce qui se passait autour de moi. A quelques exceptions près, les détenus étaient divisés en groupes; les hommes y étaient en plus grand nombre que les femmes, auxquelles notre bande amena toutefois un renfort important. Celles que nous avions trouvées dans la prison avaient déjà formé de ces unions temporaires, dont la durée est limitée au temps que les deux contractants passent ensemble. Nos femmes furent très-recherchées et environnées bientôt d'adorateurs. Cependant un grand jeune homme, d'une physionomie originale, prit un violon à trois cordes, préluda par quelques accords, et joua un air vif et gai. On s'assembla autour de lui. Des danses s'organisèrent. Le musicien, s'échauffant à la tâche, précipita la mesure, et les danseurs gambadèrent en poussant des éclats de rire et d'assourdissantes clameurs.

C'est ainsi que les hommes chez lesquels les sources naturelles du plaisir sont taries ont recours à une excitation artificielle. Ils chantent ou dansent, non parce qu'ils sont joyeux, mais dans l'espoir de le devenir. Leur gaieté est moins le rayonnement d'une satisfaction intérieure que le masque de la douleur.

Toute la compagnie ne participa point à ce bal improvisé. C'était un dimanche; et certains dévots se seraient fait scrupule de danser le jour du Seigneur, et même tout autre jour de la semaine. Ils se rassemblèrent dans un coin opposé du préau; et un beau jeune homme, à l'air posé, à la figure intelligente, monta sur un baril renversé, tira de sa poche un recueil d'hymnes, et entonna un psaume méthodiste. Il avait la voix douce et claire, et sa manière de chanter était loin d'être désagréable. Ses coreligionnaires firent chorus, et leurs chants, s'élevant par degrés, étouffèrent les accords du violon et les éclats de rire des danseurs. Ceux-ci jetaient les yeux, par intervalles, du côté de la pieuse congrégation, et avant que le psaume fût achevé plusieurs femmes s'étaient éloignées sans bruit du musicien pour se rapprocher de l'officiant.

La prière succéda aux hymnes. Le jeune homme prit la parole et il s'exprima avec une facilité d'élocution, avec une ferveur et une onction qu'on ne trouve pas toujours chez les sermonnaires de profession. Plus d'un auditeur fut ému jusqu'aux larmes, et de profonds soupirs étouffèrent presque la voix de l'orateur. C'étaient peut-être des répons convenus, aussi peu sincères que ceux des clercs de paroisse pendant le service de l'église anglicane; et pourtant j'y crus remarquer tous les caractères d'une émotion réelle, tribut involontaire payé à l'éloquence et à la piété du prédicateur.

Après une longue prière, il choisit pour texte d'une exhortation un verset du livre de Job et essaya de traiter le sujet banal de la patience; mais, comme tous les orateurs ignorants et illettrés, il perdit bientôt de vue son thème primitif, et disserta au hasard sans méthode et sans transition. Son discours fut une étrange macédoine remplie

d'absurdités, du milieu desquelles jaillissaient de temps en temps des idées justes et sensées. Malgré ses défauts, cette harangue fut prononcée avec tant de volubilité et d'énergie qu'elle produisit un grand effet. Le nombre des danseurs diminua; les sons du violon s'affaiblirent; enfin le musicien jeta de côté son instrument; et suivi du peu d'adhérents qui lui restaient, il alla grossir l'auditoire de son heureux rival.

Pendant le sermon, les gémissements et les cris redoublèrent; quelques-uns des assistants, en proie à une agitation feinte ou véritable, se jetèrent à plat ventre, en vociférant comme s'ils eussent été possédés du démon. Cette sorte d'ivresse spirituelle avait une puissance si contagieuse, que moi-même, simple spectateur, je me sentis tenté de me mêler à la foule et de crier avec elle.

L'accès de dévotion était à son comble, et le prédicateur gesticulait avec véhémence, lorsqu'en frappant du pied il défonça le baril sur lequel il était juché, et tomba tout de son long au milieu de ses ouailles. Les cris et les gémissements cessèrent aussitôt pour faire place à des éclats de rire, et les assistants passèrent d'une attitude grave et solennelle à la gaieté la plus désordonnée. Au milieu du brouhaha, le musicien alla tout doucement ramasser son violon, et joua un air dont j'ai oublié le nom, mais qui, si ma mémoire est fidèle, faisait allusion au désastre de son rival. Le bal recommença, et le prédicateur découragé se retira avec un petit noyau de partisans déterminés. Le musicien déploya tous ses talents; les danseurs trépignèrent avec une vivacité toujours croissante, et ne s'arrêtèrent que lorsque leurs forces furent épuisées.

Les hommes nés et élevés dans la servitude ne sont pas des hommes, ce sont des enfants. Leurs facultés s'étiolent et ne prennent jamais leur essor. Le vœu de leurs maîtres, la conséquence nécessaire de leur condition est un état perpétuel d'imbécillité. La tyrannie s'oppose à toute espèce de développement intellectuel, car de l'ignorance naissent inévitablement la faiblesse et la dégradation.

Je fis la connaissance de bon nombre de mes camarades de geôle, et je liai conversation avec eux. Je m'aperçus qu'ils regardaient leur détention comme un temps de vacances; ils n'avaient rien à faire, et n'étaient pas forcés de travailler leur semblait le comble du bonheur. A la vérité, ils étaient enfermés entre quatre murs; mais le préau leur était livré, et la promenade y était tout aussi agréable que dans l'espace circonscrit par les haies d'une plantation. Ensuite, ils n'étaient pas importunés par des commandeurs; danser et dormir, c'était là toute leur vie. Il ne leur manquait qu'un peu de whiskey, et encore ne leur manquait-il pas tous les jours. Ils pouvaient noyer dans l'ivresse le souvenir du passé, la crainte de l'avenir, et se chauffer indolemment au soleil de leur félicité présente.

CHAPITRE XVIII.

Sur l'Océan.

Il y avait quinze jours que j'étais en prison, quand MM. Savage frères et compagnie choisirent dans leur marchandise une cargaison destinée au marché de Charleston. Je fis partie des cinquante esclaves expédiés, qui furent mis à bord du brick les *Deux-Sallys*. C'était un bâtiment de Boston, appartenant à un riche et respectable négociant, et commandé par le capitaine Jonathan Osborne.

Les citoyens des États du nord de l'Union américaine font de beaux discours contre l'esclavage, et en dépeignent avec indignation les horreurs. Cependant leurs négociants ont pratiqué la traite aussi longtemps qu'elle a été permise; et ces mêmes négociants ne refusent pas toujours d'employer leurs navires à la traite indigène, qui n'est pas moins vile et moins odieuse.

Les hommes d'État du Nord ont toléré l'esclavage partout où les lois constitutionnelles ne s'opposaient pas à ce qu'il fût conservé. Leurs tribunaux et leurs jurisconsultes accomplissent scrupuleusement l'obligation de rendre aux maîtres du Sud les victimes qui leur sont échappées, et sont venues chercher dans les États libres une protection illusoire. Les propriétaires méridionaux n'hésitent pas, au contraire, à incarcérer, à torturer, à mettre à mort, sans jugement ni jury, les citoyens du Nord, toutes les fois qu'ils s'imaginent que de pareilles rigueurs peuvent contribuer au maintien de leur despotisme. En cela ils violent audacieusement la Constitution, et le Nord les laisse faire avec impassibilité. On y compte même des aristocrates qui, dans leur profonde antipathie pour l'égalité, envient la condition de leurs frères du Midi, tout en affectant de la déplorer. Toutefois la partie septentrionale de l'Union ose se glorifier de s'être lavée de la souillure de l'esclavage; c'est une vaine forfanterie; les gens du Nord sont complices du crime; leurs mains et leurs vêtements sont tachés du sang de l'esclave.

Avant de nous faire sortir de la prison, on nous mit des menottes, ces emblèmes ordinaires de la servitude, et on nous amoncela dans la cale d'un navire où nous avions à peine assez d'espace pour nous remuer. Le brick appareilla dès que nous fûmes à bord, et descendit le Potomac. Deux fois, dans la journée, on nous laissa monter sur le pont pour humer un peu d'air pur; mais cette récréation fut courte. Le second des *Deux-Sallys* avait un bon naturel, et semblait

vouloir s'employer pour adoucir notre situation; le capitaine, au contraire, était un tyran farouche, et bien digne des fonctions qu'il remplissait.

Après deux jours de traversée, au moment où nous entrions dans la baie de Chesapeake, je me sentis subitement malade, et consumé par une fièvre ardente. C'était après le coucher du soleil; les écoutilles étaient fermées; il régnait une chaleur suffocante dans la cale où nous étions entassés au milieu des caisses et des tonneaux; je frappai contre le pont en demandant à grands cris de l'air et de l'eau.

Le second était de quart. Il demanda de quoi il s'agissait, et ordonna aux matelots de lever les écoutilles et de me transporter sur le pont. Je saisis avidement le vase qu'il me présentait; et quoique l'eau fût chaude et corrompue, elle me parut la plus délicieuse des boissons. J'en bus jusqu'à la dernière goutte, et en demandai d'autre; mais le second, craignant d'aggraver mon indisposition en me laissant boire à longs traits, refusa d'accéder à ma prière. J'avais besoin d'air autant que d'eau. Il me permit de rester étendu sur le pont; et j'aspirais par tous les pores la fraîche brise du soir, lorsque le capitaine parut au capot d'échelle. Dès qu'il m'eut aperçu, la colère contracta ses traits; il serra les poings, et dit au second :

— Comment osez-vous, monsieur, enlever les écoutilles sans mon ordre, après le soleil couché ?

Le second tenta de s'excuser en disant que j'étais tombé subitement malade, et que j'avais imploré du secours; mais, sans attendre ses explications, le brutal capitaine me donna un coup de pied, qui me jeta dans la cale sur la tête de mes compagnons. Il ne demanda pas si je m'étais cassé le cou, et ordonna tranquillement aux matelots de remplacer les écoutilles. Je faillis me briser le crâne contre les faux baux; mais j'en fus quitte pour quelques contusions. L'eau que j'avais bue et l'air frais que j'avais respiré diminuèrent ma fièvre, et j'entraî en convalescence.

Le jour suivant, le navire doubla le cap de Chesapeake, et gouverna au sud-est dans l'Océan Atlantique. Nous avançons rapidement, quand nous fûmes assaillis par un coup de vent terrible. Le tonnerre gronda avec fureur; le roulis et le tangage du bâtiment étaient intolérables pour nous, pauvres prisonniers enfermés dans une cale sombre, qui nous attendions à chaque instant à voir le navire se briser. La violence de l'orage redoubla; le craquement des agrès, les cris de l'équipage, le fracas des mâts qui pliaient et des voiles déchirées, ajoutaient à notre terreur. Bientôt on s'aperçut que le bâtiment faisait eau, on ouvrit les écoutilles, on nous fit monter sur le pont, et, après nous avoir ôté nos menottes, on nous ordonna de travailler aux pompes; j'ignore si c'était le soir ou le matin. Depuis que la tempête s'était déclarée, on nous avait tenus soigneusement enfermés. Quoi qu'il en soit, l'obscurité n'était pas complète: l'Océan était couvert d'une lueur sinistre plus effrayante peut-être que les ténèbres. D'énormes vagues noires, couronnées d'une écume bleuâtre, s'avancèrent vers nous comme des monstres de l'abîme. Tantôt nous tombions au fond d'un ravin liquide, entre deux précipices qui semblaient près de se refermer sur nous; tantôt, enlevés sur le sommet d'une lame, nous pouvions contempler une immense étendue d'eau tumultueuse. C'était un spectacle terrible pour un homme qui n'avait jamais vu la mer; et en le regardant avec stupeur, j'étais loin de penser que cet élément déchaîné deviendrait plus tard mon meilleur et mon plus sûr ami.

Le brick était presque complètement désemparé. Sa misaine était tombée à la mer; il était en panne, par la bordée de tribord, n'ayant dehors que son grand hunier au bas ris. J'emploie ici des termes que j'entendais alors prononcer pour la première fois, et dont je n'ai su que plus tard la signification; mais cette affreuse scène est aussi présente à mes souvenirs que si elle avait été peinte dans mon cerveau.

L'eau nous gagnait malgré tous nos efforts, et le capitaine reconnut bientôt qu'il serait impossible de maintenir le navire à flot. En conséquence, il fit ses préparatifs de départ. Ses lieutenants et lui s'armèrent d'épées et de pistolets, et l'on donna des coutelas à quelques gens de l'équipage. La chaloupe avait été emportée par une lame; mais on était parvenu à conserver le canot, qu'on mit à la mer sous le vent du navire.

L'équipage s'embarquait déjà avant que nous eussions compris son projet. Dès qu'il nous fut connu, nous nous précipitâmes à l'avant en demandant à prendre place dans l'embarcation. Les matelots avaient prévu ce mouvement, et se tenaient prêts à nous recevoir. Les uns nous tirèrent des coups de pistolet, les autres nous blessèrent avec leurs coutelas. En même temps, ils nous criaient de nous reculer en promettant de nous prendre à bord dès que le canot serait paré.

Il y eut parmi nous un moment d'incertitude, et les gens de l'équipage en profitèrent pour quitter le brick.

— Largue l'amarré! cria le capitaine.

Les matelots se courbèrent sur les avirons, et l'embarcation s'éloigna avant que notre hésitation eût cessé.

Nous poussâmes un cri d'effroi en nous voyant ainsi abandonnés. Trois ou quatre pauvres malheureux, par un mouvement irréflecti, se jetèrent à l'eau dans l'espoir de rattraper le canot; tous furent immédiatement engloutis, à l'exception d'un noir d'une force hercu-

léenne. Cet homme, prenant un élan énergique, s'était lancé bien au delà de ses compagnons; il se soutint sur une vague qui l'emporta à l'arrière de l'embarcation, et il n'eut qu'à étendre la main pour saisir le gouvernail. Le capitaine, qui tenait la barre, lui tira un coup de pistolet dans la tête. Nous entendîmes un cri perçant qui domina le tumulte de la tempête, et le nageur disparut pour toujours.

Il est impossible de donner une idée de la terreur qui s'empara de nous. Les femmes en délire priaient ou criaient tour à tour. Quatre ou cinq blessés gisaient sur le pont, noyés dans leur sang. La mort semblait planer dans les nuages amoncelés, et compter déjà ses victimes. Le navire avait toujours le cap au vent, mais il était couvert d'écume et embarquait d'énormes lames qui nous inondaient. Il me vint à l'idée que si l'on suspendait le jeu des pompes, le bâtiment ne tarderait pas à sombrer. M'adressant aux hommes qui semblaient conserver un peu de présence d'esprit, j'essayai de leur faire comprendre notre situation; mais ils étaient incapables de m'entendre. Pour dernière ressource, je m'élançai à l'avant en criant :

— Aux pompes, mes amis! aux pompes! il s'agit de votre vie!

C'était la phrase que le capitaine et ses lieutenants avaient continuellement répétée en dirigeant nos travaux. Mes compagnons, par une espèce d'instinct, obéirent à cet ordre, et se rassemblèrent autour des pompes. Leurs efforts, s'ils n'allégèrent point le bâtiment, servirent du moins à les distraire des horreurs dont ils étaient environnés. On travailla avec courage jusqu'à ce que l'une des pompes se brisa, et que l'autre fut bouchée et hors de service. Cependant l'orage s'était apaisé, et malgré nos appréhensions le navire se soutenait encore sur les vagues. Il se releva par degrés. Les nuages se réunirent en masses volumineuses, et commencèrent à disparaître en nous laissant par intervalles apercevoir le soleil. Nous ignorions s'il se levait ou s'il se couchait; mais, après une longue discussion, il fut décidé qu'il devait être neuf ou dix heures du matin.

Lorsque les femmes furent un peu remises de leur épouvante, elles s'occupèrent de panser les blessés, qu'on rassembla tous sur le gaillard d'arrière. Un de ces malheureux avait eu le corps traversé par une balle; sa femme lui soutenait la tête, et s'efforçait de l'empêcher de sentir le tangeage du bâtiment. Elle l'avait reçu entre ses bras au moment où il était tombé, l'avait transporté hors de la foule, et avait oublié ses propres dangers pour le soulager; mais ces soins affectueux furent inutiles. Le pauvre homme expira après une courte agonie. Quand elle le vit mort, sa douleur, qu'elle avait longtemps maîtrisée, éclata avec violence; ses compagnes se groupèrent autour d'elle, mais elles tentèrent vainement de la consoler.

Quelques-uns de nous s'aventurèrent en bas, et se permirent de piller le magasin aux vivres. Toutes les provisions étaient plus ou moins avariées par l'eau de mer; cependant on finit par trouver deux barils de pain qui étaient mangeables, et dont nous fîmes un délicieux repas.

Il n'était pas encore achevé, quand nous découvrîmes un navire qui gouvernait de notre côté. Nous le hélâmes en agitant des lambeaux de voiles; il mit en panne, et envoya une embarcation à bord. Quand l'équipage du canot eut escaladé les flancs du brick, le spectacle qu'offrait notre pont confondit d'étonnement tous les matelots. J'expliquai à l'officier que nous étions des esclaves partis de Washington, à la destination de Charleston; que le bâtiment avait été abandonné, et que nous avions réussi à le maintenir à flot.

L'officier se hâta de retourner à son bord, d'où il ramena le capitaine et le charpentier. Après s'être consultés, ils résolurent de conduire les *Deux-Sallys* à Norfolk, où ils se rendaient, et de le confier aux soins d'une partie de leur équipage. Le charpentier se mit aussitôt à réparer les pompes et à boucher les voies d'eau. On gréa un mât de fortune, on largua les ris du grand hunier, et on mit notre navire au vent.

Le bâtiment qui nous avait secourus était l'*Aréthuse*, de New-York, patron Charles Parker; prévoyant le cas où nous pourrions avoir besoin d'assistance, il diminua de voiles et navigua de conserve avec nous. Avant le soir on signala la terre, et un pilote nous aborda. Le lendemain nous entrâmes dans le port de Norfolk. Dès que l'*Aréthuse* eut touché le quai, on nous fit débarquer précipitamment pour nous enfermer dans la prison de la ville.

CHAPITRE XIX.

Le Presbytérien.

Nous fûmes détenus pendant trois semaines sans que personne daignât s'informer des motifs de notre emprisonnement et du sort qui nous était réservé. Nous apprîmes que le capitaine Parker et son équipage avaient provoqué la vente sur licitation des *Deux-Sallys* et de leur cargaison, et que le tribunal avait ordonné qu'elle aurait lieu pour le produit en être partagé entre les propriétaires et les auteurs du sauvetage. C'était de l'hébreu pour nous. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'on entendait par sauvetage ni par licitation, et je suppose que mes camarades ne le savaient pas mieux que moi. Personne ne se donna la peine de nous l'expliquer; on nous an-

nonça seulement que nous allions être vendus, sans nous apprendre pourquoi.

Comme j'avais été mis deux fois en adjudication, les enchères n'avaient plus pour moi l'attrait qui s'attache à la nouveauté. J'étais las de ma réclusion; et sachant que je devais finir par être vendu, j'aimais autant que ce fût tout de suite. Cette nouvelle vente n'offrit qu'une seule particularité remarquable. Quand arriva le tour des quatre blessés, dont deux n'étaient pas encore hors de danger, le commissaire-priseur s'écria :

— Messieurs, ce sont des articles avariés; je vous les offre au rabais et en un seul lot.

— Comme de vieilles casseroles fêlées, dit un des assistants; pour ma part, je n'ai aucune envie de spéculer sur la vaisselle de rebut, les esclaves blessés ou les chevaux malades.

On conseilla à un médecin qui était présent d'acheter ces quatre malheureux.

— Prenez-les, lui dit-on; s'ils viennent à mourir, ils seront inutiles à tout autre maître, mais un anatomiste comme vous peut tirer parti de leur corps.

On fit à ce sujet d'autres plaisanteries non moins brillantes. Elles furent accueillies par des éclats de rire qui contrastaient assez étrangement avec les sourds gémissements des blessés qu'on avait amenés à la vente sur de misérables paillasses, et dont l'attitude était celle de l'abattement moral et physique. L'hilarité générale fut subitement réprimée par un homme de haute taille, aux manières distinguées.

— Messieurs, dit-il d'un ton sévère, quand on vend des hommes sur leur lit de mort, il me semble qu'il n'y a pas là de quoi rire.

Il fit une offre supérieure à toutes celles des autres enchérisseurs, et le lot lui fut adjugé. J'espérais que le même gentleman voudrait bien faire l'acquisition de ma personne; mais il quitta la salle dès qu'il eut donné des ordres pour l'enlèvement des blessés. Peut-être avais-je tort de le regretter. Il avait cédé à un mouvement d'humanité, au dégoût que lui inspirait la brutalité du reste des assistants; mais il est probable qu'il n'était pas doué d'une philanthropie assez ferme et assez constante pour assurer à ses esclaves un traitement exceptionnel. Tout le monde, dans une circonstance fortuite, peut donner une semblable preuve de charité; mais ces accès passagers n'impliquent point un respect habituel pour les droits des faibles qui ne sont protégés ni par la loi ni par l'opinion publique.

Je fus acheté par un agent de M. James Carleton, demeurant à Carleton-Hall, dans un des comtés septentrionaux de la Caroline du Nord. Je partis immédiatement avec trois autres esclaves pour la plantation de mon nouveau maître. Nous y arrivâmes après un voyage de cinq jours. L'habitation ressemblait à la résidence du plus grand nombre des planteurs américains; c'était une maison basse et dépourvue d'ornements. Le quartier des noirs, situé à peu de distance, se composait de cases lézardées, entassées sans ordre, et à moitié cachées par les arbrisseaux qui poussaient alentour. Le jour même de notre arrivée, on nous conduisit en présence de M. Carleton, qui nous examina un à un en nous demandant ce que nous savions faire. Je lui dis que j'avais été destiné dès mon enfance aux fonctions de valet de chambre.

— Oh, oh! répondit-il, vos manières me plaisent; et puisque vous êtes au fait du service, je vous donnerai la place de mon domestique, qui s'est tellement adonné à la boisson, que j'ai été obligé de l'envoyer aux champs.

Je fus charmé de cet arrangement, car les esclaves occupés dans l'intérieur de la maison sont en général mieux traités que les travailleurs agricoles. Ils sont sûrs de recueillir les miettes qui tombent de la table du maître; et comme des haillons dépareraient la salle à manger, les domestiques appelés à l'honneur de servir sont convenablement vêtus. A la vérité, c'est moins pour leur avantage que pour satisfaire la vanité du propriétaire. En outre, par ostentation, on veut avoir un grand nombre de valets, et les occupations se trouvent tellement divisées entre eux, que la part de chacun est légère. Une bonne nourriture, peu de travail et des habits propres, ne sont point à dédaigner; mais une autre circonstance contribue à élever la condition du domestique au-dessus de celle du cultivateur. Les hommes, et surtout les femmes et les enfants, ne sauraient avoir auprès d'eux un chien, un chat, ou même un esclave, sans s'y intéresser insensiblement; le domestique finit par être le favori du maître, et l'on éprouve pour lui un sentiment qui offre une vague et lointaine analogie avec les affections de famille. Le service intérieur est le plus beau côté de l'esclavage, et c'est en en citant quelques exemples que de hardis sophistes ont osé faire l'éloge de la servitude, dont ils dissimulaient les monstrueux abus.

Toutefois, cette condition de valet de chambre, la meilleure que puisse désirer un esclave, devient trop souvent misérable. Loin d'être toujours bienveillants, les maîtres sont des tyrans capricieux, les maîtresses grondent leurs serviteurs à tout propos. A chaque heure de sa vie, l'esclave attaché à leur personne reçoit des reproches aussi rudes qu'immérités. Il est sans cesse menacé du fouet, ou exposé à des outrages plus cruels que le fouet même à un homme de cœur.

M. Carleton partageait les idées de la majorité des planteurs, mais

il différait d'eux sous un point essentiel. Zélé presbytérien, il servait avec dévouement la cause de sa religion. Si on lui avait dit qu'il était contraire à l'Évangile de tenir des hommes en servitude, il aurait sans doute invoqué les droits sacrés de la propriété; mais il n'en était pas moins rempli d'une véritable ferveur. Ses habitudes, ses entretiens, sa conduite, offraient les plus singuliers contrastes. Il avait la pitié d'un puritain; mais en même temps, comme presque tous les habitants du Sud, il était prêt à vider tout différend à coups de pistolet. Il observait scrupuleusement toutes les pratiques de sa secte, mais il parlait de tuer les gens avec autant d'aisance que s'il eût été un assassin de profession.

Ayant l'honneur de servir à table M. Carleton, et le plaisir d'écouter sa conversation quotidienne, je le sus bientôt par cœur, autant du moins que pouvaient le permettre les anomalies de son caractère. Matin et soir il y avait régulièrement chez lui des prières de famille qu'on faisait à genoux et qui duraient longtemps. M. Carleton implorait le ciel pour la propagation universelle de l'Évangile; il lui demandait ardemment que tous les hommes, étant enfants du même Dieu, eussent un jour la même croyance. Néanmoins aucun des esclaves de la plantation n'était invité à se joindre à ces pieux exercices; les domestiques eux-mêmes en étaient exclus. La porte était fermée, et au moment même où M. Carleton s'humiliait dans la poussière en la présence de son Créateur, il se croyait trop supérieur à ses serviteurs pour les admettre à ses dévotions.

Malgré ses préjugés, M. Carleton avait à cœur le triomphe de sa foi. Comme il y avait peu d'ecclésiastiques dans la contrée, il consacrait ses dimanches à la prédication, afin de combler cette fâcheuse lacune. Il entretenait à ses frais les trois églises des environs, qui, mal construites et à moitié ruinées, ressemblaient plutôt à des granges qu'à des édifices destinés au culte. Au reste, il croyait pouvoir se passer de temples. Pendant l'été, il présidait souvent des assemblées à l'ombre des futaies, au bord d'un frais ruisseau; en hiver, il réunissait ses auditeurs tantôt chez lui, tantôt dans une maison voisine. Le pays était à peine peuplé; les habitants n'avaient point de distractions, et ils étaient charmés de s'en procurer n'importe de quelle manière. D'ailleurs, M. Carleton n'était pas un orateur sans mérite, et valait la peine d'être écouté.

L'assistance qui se pressait à ses sermons se composait en grande partie d'esclaves; quoiqu'il ne daignât pas les initier à ses dévotions internes, il les voyait avec plaisir grossir la foule, et contribuer par leur présence à l'éclat de ses exhortations publiques. Vers la fin de ses harangues, il avait même la bonté de leur consacrer quelques phrases, mais il s'opérait alors un changement notable dans ses intonations. Il supprimait brusquement ces mots : — Mes très-chers frères, qu'il avait répétés à satiété dans la première partie de son discours. Prenant un air de protection et de condescendance, il enseignait aux hommes soumis à ses lois par la Providence que la seule condition de salut était pour eux la patience, l'obéissance, la soumission, la diligence et la subordination. Il les prémunissait contre le vol et le mensonge, leurs péchés favoris, et leur démontrait longuement qu'ils ne pouvaient sans folie être mécontents de leur sort. Les maîtres applaudissaient à cette doctrine, qu'ils trouvaient orthodoxe, et les esclaves l'accueillaient avec une déférence apparente que démentaient leurs secrètes pensées. Ceux dont M. Carleton se flattait d'avoir opéré la conversion n'étaient en réalité que des hypocrites qui couvraient leurs friponneries du manteau de la religion. Pouvaient-ils en être autrement, quand on leur présentait comme venant du ciel une théorie qui légitimait la tyrannie et réclamait le sacrifice perpétuel de la moitié du monde à l'autre moitié? À quoi sert que le christianisme ait prêché l'amour fraternel, le dévouement aux pauvres et aux opprimés, puisque les despotes de tous les siècles et de toutes les nations en ont fait l'excuse de leurs crimes?

Les esclaves qui assistaient aux sermons de M. Carleton n'en profitaient guère, mais ils les suivaient assidûment. C'était une occasion de faire diversion à leur existence monotone, et de se réjouir ensemble après que la séance était levée. Cette récréation était, suivant moi, le meilleur résultat des efforts du presbytérien.

M. Carleton était membre d'une société biblique, et distribuait des Bibles en abondance; mais je constatai bientôt que j'étais le seul esclave qui sût lire à plusieurs lieues à la ronde, et j'appris même que mon maître s'opposait à ce qu'on donnât à ses gens la moindre instruction. Il pensait, comme l'immense majorité de ses compatriotes, que la Bible était un livre révélé, essentiel au salut éternel; il faisait des sacrifices pécuniaires pour répandre dans le monde le texte sacré, pour le mettre comme un guide infaillible à la portée de toutes les familles; et pourtant il en interdisait la connaissance à ceux dont il était le tuteur légal, les exposant ainsi volontairement aux dangers d'une punition sans fin! Tel est le système qui prévaut aux États-Unis; et en fut-il jamais de plus outrageant pour l'humanité? D'autres tyrannies, qui privaient l'homme de sa prospérité temporelle, se sont soutenues par d'excessives rigueurs; mais est-il dans l'histoire un exemple d'opresseurs qui aient préféré condamner leurs victimes à une misère éternelle plutôt que de leur donner une instruction dangereuse pour leur autorité usurpée?

Cependant les propriétaires d'esclaves n'ont pas songé à tout; ils

auraient dû s'apercevoir que la science est funeste sous toutes ses formes, et que le moindre enseignement religieux peut inspirer aux esclaves l'idée de leurs droits. Qu'importe que la loi défende de leur apprendre à lire? l'instruction orale n'a pas moins d'inconvénients que l'instruction écrite; le catéchisme n'est que la Bible déguisée. Les propriétaires d'esclaves doivent y prendre garde; pour compléter leur œuvre, il faut qu'ils prohibent de la manière la plus absolue toute espèce d'éducation religieuse. Le temps n'est plus où les seules doctrines ayant cours étaient celles de M. Carleton sur l'obéissance passive. Un autre esprit s'est éveillé, et c'est grâce à l'enseignement religieux que cet esprit pénètre dans les masses. Il est impossible aujourd'hui de donner à l'esclave le titre de frère et de chrétien sans admettre en même temps qu'il a les droits d'un homme.

CHAPITRE XX.

Je retrouve ma femme.

Il ne fallait pas rester longtemps au service de M. Carleton pour découvrir que le seul moyen de se concilier ses bonnes grâces était de se montrer enthousiaste de ses pratiques religieuses. L'hypocrisie n'était point dans ma nature; mais la ruse m'était imposée par ma situation, et j'en concevais l'utilité. J'employai si à propos la flatterie que mon maître m'accorda toute sa confiance, et que je fus bientôt, après le régisseur, le personnage le plus important de la plantation. J'eus pour fonctions de servir spécialement M. Carleton, de l'accompagner aux meetings, de porter son manteau et sa Bible, et de prendre soin de son cheval, qu'il n'abandonnait qu'avec répugnance aux grooms maladroits du voisinage.

J'avais résolu de tenir secrètes les connaissances que je possédais; mais je les divulguai par inadvertance. En apprenant que je savais lire et écrire, mon maître fut d'abord assez contrarié; mais comme il ne pouvait m'enlever mon instruction, il prit le parti de l'utiliser. Il me chargea de mettre ses manuscrits au net, de lui transcrire des notes, d'écrire des passes pour les esclaves quand il n'avait pas le temps de le faire. Ma qualité de secrétaire me rehaussa dans l'opinion publique, et mes camarades ne tardèrent pas à me considérer comme le bras droit du maître.

M. Carleton était naturellement humain; il avait des accès d'impatience, mais ils passaient vite, et, se reprochant de ne les avoir pas réprimés, il cherchait à les faire oublier en redoublant d'indulgence et d'affabilité. Je parvins à profiter de ses bons moments, à éviter les mauvais, et ma faveur augmenta tous les jours.

J'avais des loisirs que j'employai utilement. La bibliothèque de Carleton-Hall, composée de deux ou trois cents volumes, passait pour une merveille, car les planteurs de la Caroline du Nord ont rarement une collection de livres aussi considérable. Presque tous les ouvrages qu'il possédait, et qui contribuaient à sa réputation d'homme instruit, étaient relatifs à la théologie; mais il s'en trouvait de plus intéressants. Mon titre de secrétaire me donnant un libre accès à la bibliothèque, je pus satisfaire à la dérobée cet amour de l'étude que j'avais contracté dans mon enfance, et qu'une servitude abrutissante n'avait pas éteint entièrement.

En somme, jamais je n'avais été plus heureux depuis la mort de mon premier maître. Je voudrais pouvoir dire, à l'honneur de M. Carleton, que mes compagnons étaient aussi bien traités que moi; mais il n'en était pas ainsi. Si les domestiques de la maison menaient une existence assez douce, les ouvriers des champs, dont le nombre s'élevait à cinquante, étaient accablés de misères.

Mon maître n'avait aucun goût pour l'agriculture; il n'y entendait rien, et ne s'en était jamais occupé. Après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation, il s'était converti pour s'adonner exclusivement à la piété, et il avait remis toutes ses affaires aux mains d'un régisseur intelligent et capable, mais d'une sévérité excessive et d'une probité équivoque. Ce régisseur, qui s'appelait Warner, était engagé à des conditions ruineuses pour le planteur et pour la plantation, quoique d'un usage général dans la Virginie et la Caroline. Au lieu de recevoir un salaire en argent, il prélevait une dime sur les récoltes, qu'il était de son intérêt de rendre abondantes par tous les moyens possibles. Peu lui importait d'épuiser les terres et les esclaves, ils ne lui appartenaient pas; et s'il parvenait au bout de dix ans à en réaliser la valeur, le bénéfice serait pour lui et la perte pour le propriétaire. Cette période de temps s'était écoulée depuis l'entrée en fonctions de M. Warner, et le dénouement approchait. Jamais la culture n'avait été habilement dirigée; mais le système d'épuisement avait été poussé à l'extrême. Dès qu'un champ ne rapportait plus, on le laissait en jachère; il était envahi par des bruyères, des genêts, des herbes parasites que brouaient en paix les bestiaux du voisinage. On défrichait de nouvelles terres, dont on tirait tout le produit possible, et qu'on abandonnait aussitôt que leur fertilité diminuait. À l'époque où j'arrivai, il n'y avait plus de nouvelles terres à exploiter dans le domaine de Carleton-Hall.

Ce fut alors que M. Warner parla de donner sa démission. M. Carleton ne le décida à conserver sa place qu'à force de supplications et

en lui accordant une plus grande part dans les produits, qui devenaient de jour en jour moins considérables.

Ce n'étaient point seulement les terres qui avaient souffert. Les esclaves étaient harassés de fatigue; des travaux au-dessus de leurs forces, une nourriture insuffisante, une sévérité que souvent rien ne justifiait, les avaient mis hors de service. Las de leurs tortures, ils s'évadaient par bandes de cinq ou six à la fois pour aller rôder dans les bois; et leur fuite attirait de nouvelles rigueurs sur les infortunés qui restaient.

Par une libéralité bien rare dans cette partie du monde, M. Carleton avait expressément ordonné de distribuer à chacun de ses esclaves une ration de viande. Cette ration, égale à la moitié de celle que pouvait consommer un enfant, avait cependant été acceptée avec reconnaissance; mais M. Warner trouvait moyen de la réduire, afin d'augmenter la part qui lui revenait dans les produits annuels de la plantation. Les esclaves osèrent deux ou trois fois se plaindre à M. Carleton, qui ne daigna pas examiner leurs griefs.

— M. Warner, dit-il, est un honnête homme et un chrétien. C'est surtout à cause de sa pitié que je lui ai confié l'administration de mes biens. Il est au-dessus de la calomnie. Mais quand un régisseur force les esclaves à faire leur devoir, on peut être sûr qu'ils s'en vengeront en inventant des histoires sur son compte.

Dans toutes les circonstances imaginables, M. Carleton prenait, comme dans celle-ci, la défense de son régisseur. Il avait en lui une confiance si aveugle, si déraisonnable, que Warner devait être tenté d'en abuser, et le bruit courait qu'il n'avait pas su résister à cette dangereuse épreuve.

Les supplices étaient à l'ordre du jour sur la plantation. Si le maître en avait été témoin, il en aurait été probablement révolté, quoiqu'il soutint en principe qu'ils étaient indispensables au maintien de la discipline. Mais il était souvent absent, et, pour l'empêcher de savoir ce qui se passait et ménager sa sensibilité naturelle, Warner avait défendu sous les peines les plus sévères d'aller réclamer à l'habitation. Grâce à cet ingénieux artifice, il faisait absolument ce qu'il voulait.

En réalité, M. Carleton n'avait pas plus d'empire sur ses domaines que sur ceux de ses voisins, et s'occupait aussi peu des uns que des autres.

Mon maître, dans ses jeunes années, avait fréquenté les maisons de jeu, parié aux courses de chevaux, et gaspillé follement des sommes importantes. Renonçant à cette vie dissipée, il était tombé dans un autre excès. Il consacrait annuellement beaucoup d'argent à l'achat de Bibles, à la réparation des églises; et, quoique son revenu diminuât, il ne pensait point à établir dans ses dépenses une réduction proportionnée. Par une conséquence naturelle de cette conduite, il avait contracté des dettes, et s'était appauvri pendant que son intendant s'enrichissait. Ses terres et ses esclaves étaient grevés d'hypothèques, et il commençait à recevoir les fâcheuses visites des huissiers; mais ses embarras financiers ne le détournaient point de ses travaux spirituels, qu'il poursuivait au contraire avec une nouvelle ardeur.

Il y avait environ sept mois que j'étais attaché à son service, quand nous partîmes un dimanche matin pour aller tenir un meeting en plein air, à huit milles de la plantation. Le lieu du rendez-vous était une colline en pente douce, ombragée çà et là de vieux chênes. Un vert gazon s'étendait à leurs pieds; les plantes parasites et les arbrisseaux n'avaient pu croître à l'ombre épaisse de ces arbres séculaires. On avait appuyé contre le tronc d'un des plus gros une plate-forme grossière, où devait se placer le prédicateur, et des bancs avaient été disposés tout autour. Quand nous arrivâmes, une douzaine de voitures et un nombre plus considérable encore de chevaux étaient déjà réunis au bas de la colline. Toutefois, les auditeurs blancs étaient en minorité; la foule se composait d'esclaves, les uns parés de leurs habits des dimanches, les autres déguenillés. Il y avait même des groupes d'enfants qui sortaient des plantations voisines et n'avaient pas un haillon pour cacher leur nudité.

Mon maître parut satisfait de l'empressement qu'on lui témoignait. Il mit pied à terre, et s'achemina vers sa chaise pendant que j'attachais nos chevaux à un arbre. Sachant qu'il n'aurait pas immédiatement besoin de mes services, je me promenai autour des équipages, et m'amusai à observer les diverses physionomies qui s'offraient à mes yeux.

Tout à coup, une voiture nouvelle arriva et s'arrêta près de moi. Le laquais qui montait derrière ouvrit la portière et abaissa le marche-pied. Le fond de la voiture était occupé par une dame âgée et par une jeune personne d'une vingtaine d'années. En face d'elles était une femme que je pris pour leur domestique sans la voir distinctement. Mon attention fut attirée d'un autre côté, et je détournai la tête. Quand mes regards se portèrent de nouveau sur les dames, elles gravissaient la côte, et leur femme de chambre, qui me tournait le dos, cherchait quelque chose dans la voiture. Un moment après, elle se mit en marche pour rejoindre ses maîtresses, et je la reconnus: c'était Cassy, c'était ma femme!

Je m'élançai vers elle; elle poussa un cri de surprise et de joie en me reconnaissant à son tour, et elle serait tombée si je ne l'avais retenue. Elle se remit promptement, et m'enjoignit de l'attendre, en me promettant de revenir à l'instant même. Elle porta à la plus jeune

des dames un éventail qu'elle venait de prendre sur les coussins, et je jugeai à ses gestes expressifs qu'elle sollicitait la permission de s'éloigner un moment. On la lui accorda, et elle revint auprès de moi. Je la pressai de nouveau sur mon cœur avec une ivresse qui m'était inconnue depuis longtemps; puis je la conduisis vers un petit bois, où nous pouvions nous parler sans être observés. Nous nous assîmes sur un arbre abattu, et, tenant ses mains dans les miennes, je lui adressai mille questions à la fois. De son côté, elle me demanda un récit de ce qui m'était arrivé depuis notre séparation. Je le fis aussitôt que les émotions causées par notre réunion imprévue se furent un peu calmées. Elle m'écouta avidement en fixant sur moi des yeux pleins de flammes. Sa poitrine était oppressée; tantôt ses joues pâlissaient, tantôt elles se couvraient d'une vive rougeur. Ses pleurs coulaient toutes les fois que je racontais un incident pénible, et quand je parlais de mes joies passagères le doux sourire qui rayonnait sur moi versait une nouvelle vie dans mon âme. Vous qui avez aimé comme nous nous aimions, vous qui avez été séparés comme nous sans espérance de vous revoir, vous qui vous êtes retrouvés comme nous par hasard ou par une faveur de la Providence, vous seuls pouvez comprendre ce que j'éprouvais alors!

Mon histoire achevée, Cassy me serra de nouveau dans ses bras en pleurant de joie; puis elle tomba dans une profonde rêverie. On eût dit qu'elle craignait d'être la dupe d'une vaine illusion; elle semblait douter du témoignage de ses sens, et se demander si c'était bien son époux qu'elle avait devant les yeux. Mes baisers l'arrachèrent à son incertitude; et je lui fis comprendre que si elle avait eu un vif désir d'apprendre mes aventures, je n'étais pas moins pressé de connaître les siennes.

CHAPITRE XXI.

Histoire de Cassy.

Ce fut avec la plus grande répugnance que Cassy reporta ses souvenirs au jour terrible de notre séparation. Elle hésitait, et semblait avoir à me faire des révélations embarrassantes. Son trouble m'inquiéta; malgré ma curiosité, si toutefois cette qualification peut s'appliquer aux sentiments qui m'animaient, j'étais près de désirer qu'elle gardât le silence. De sinistres appréhensions m'accablaient; mais elle se cacha la tête dans mon sein, et murmura d'une voix étouffée:

— Mon mari doit tout savoir!

Ensuite elle commença son récit.

Elle était déjà, me dit-elle, à demi morte d'horreur et d'effroi; et aux premiers coups que lui porta le colonel Moore, elle tomba inanimée sur le sol. Quand elle reprit ses sens, elle se trouva étendue sur un lit, dans une chambre qu'elle ne se rappelait pas avoir vue. De douloureuses contusions lui laissaient à peine la faculté de se remuer; néanmoins elle se leva pour examiner la chambre. Le lit était entouré de rideaux; les meubles ne manquaient pas d'élégance; dans un angle était placée une toilette; les dispositions de la pièce rappelaient celles de la chambre à coucher d'une dame, mais elle ne ressemblait à aucune des chambres de la maison du Pré de la Source.

Il y avait deux portes, qui étaient fermées à double tour. Cassy voulut regarder par les fenêtres; mais elles étaient garnies à l'extérieur de volets attachés de telle sorte, qu'il lui fut impossible de les ouvrir. Ces précautions lui démontrèrent qu'elle était prisonnière et qu'elle avait tout à craindre.

En passant devant la toilette, elle donna un coup d'œil au miroir. Elle avait la figure d'une pâleur mortelle, et ses cheveux roulaient en désordre sur ses épaules. En baissant les yeux, elle remarqua sur sa robe des taches de sang, sans pouvoir dire si c'était le sien ou celui de son mari. Elle s'assit au bord du lit; ses idées étaient confuses; la tête lui tournait; elle savait à peine si elle rêvait ou si elle était éveillée.

Une porte s'ouvrit, une femme entra: c'était Henriette, connue parmi les esclaves de Pré du la Source sous le nom de miss Ritty, jolie mulâtresse qui était alors la favorite en titre du colonel Moore. Le cœur de Cassy lui battit dès qu'elle entendit la clef tourner dans la serrure. Elle se rassura en voyant une femme, et une femme qu'elle connaissait. Elle courut à elle, la prit par la main, et lui demanda sa protection.

— Eh! de quoi avez-vous peur? dit en riant miss Ritty.

Cassy ne savait que répondre. Après un moment d'hésitation, elle conjura miss Ritty de lui dire où elle était et quel sort lui était réservé.

— Vous êtes dans une habitation charmante, répondit miss Ritty; quand votre maître viendra, vous apprendrez de lui quelles sont ses intentions à votre égard.

Cassy n'interpréta que trop bien le ton mystérieux avec lequel ces mots furent proférés. Quoique sa question eût été éludée, ses idées s'éclaircirent; elle se souvint qu'Henriette occupait une maison isolée, où le colonel Moore avait successivement installé les objets de ses volages amours. Ce manoir était situé au milieu d'un petit bois qui le dérobaux aux regards, et dont les esclaves s'approchaient rarement. Miss Ritty avait le sentiment de son importance, que nous ne con-

testions pas; elle daignait parfois nous faire des visites, mais elle ne se souciait pas qu'on les lui rendit. Cependant Cassy avait été admise plusieurs fois dans les deux premières pièces de cette retraite. Le reste de l'appartement était fermé; les esclaves assuraient que le colonel Moore en gardait la clef, et que miss Ritty elle-même n'y pénétrait jamais sans lui. C'était peut-être un faux bruit; mais Cassy se rappelait que d'épais volets mettaient les fenêtres de l'appartement secret à l'abri d'une curiosité indiscreète.

Elle fit part à miss Ritty de ses souvenirs. — Je vois où je suis, lui dit-elle; ma maîtresse sait-elle que j'ai été ramenée à la plantation ?

— Je l'ignore.

— Miss Caroline a-t-elle pris une autre femme de chambre à ma place ?

— Je ne saurais le dire.

— Je voudrais bien revoir ma maîtresse.

— C'est absolument impossible.



Et il donna de l'éperon à son cheval; mais celui-ci, peu familiarisé avec ce genre d'exercice, recula à mon aspect...

— N'y aurait-il pas moyen de lui faire dire où je suis, et que je voudrais bien la voir ?

— J'aurais le plus grand plaisir à vous obliger; mais je vais rarement à l'habitation. La dernière fois que je m'y suis présentée, madame Moore m'a si mal reçue que j'ai résolu de n'y plus retourner à moins que je ne sois absolument forcée.

Après avoir vainement épuisé toute son éloquence, la pauvre Cassy se jeta sur le lit et se cacha le visage dans les draps en sanglotant.

Miss Ritty tâcha de la consoler, lui caressa doucement les épaules, et tira d'une armoire une robe qu'elle lui fit admirer.

— Allons, ajouta-t-elle, calmez-vous et séchez vos larmes, votre maître va venir tout à l'heure.

C'était cette visite qu'appréhendait Cassy. Ne pouvant s'y soustraire, elle tenta du moins de la différer.

— Je me sens trop mal pour voir quelqu'un, dit-elle, ne me parlez ni de visites ni d'ajustements, laissez-moi mourir en paix.

Miss Ritty se mit à rire. Cependant le ton sérieux de Cassy l'inquiéta.

— Pourquoi mourir ? demanda-t-elle.

— J'ai souffert assez pendant la journée pour n'y pas survivre. J'ai la tête en feu, le cœur brisé; j'attends la mort : c'est mon seul remède... Mais qu'est devenu Archy ? où est-il ? qu'a-t-on fait de lui ?

Miss Ritty secoua la tête, et déclara qu'elle ne pouvait fournir aucun renseignement.

En ce moment la porte s'ouvrit, et le colonel Moore entra. Il avait l'air d'un homme qui vient de faire ou méditer un mauvais coup. Son visage était d'une pâleur livide. Jamais Cassy ne l'avait vu dans un pareil état, et elle trembla à son aspect. Il ordonna à Ritty de sortir,

en lui enjoignant de l'attendre dans l'antichambre, parce qu'il pouvait avoir besoin d'elle.

Il mit le verrou, et s'assit au bord du lit, auprès de Cassy. Elle tressaillit d'épouvante, et se retira dans le coin le plus éloigné de la chambre.

Le colonel sourit dédaigneusement. — Revenez, dit-il, et placez-vous à mes côtés; je vous l'ordonne !

Cassy obéit, car il lui était impossible de s'y refuser. Il la prit par la main et lui passa le bras autour de la taille. Elle recula et chercha à fuir; mais il frappa du pied, et lui dit avec colère : — Restez donc tranquille !

Il garda un moment le silence, et reprit tout à coup son gracieux sourire et ce ton de douceur insinuant que personne ne possédait comme lui. Il eut recours à la flatterie, aux paroles affectueuses, aux promesses libérales. Il lui reprocha, mais sans aigreur, de s'être constamment dérobée à ses bontés. Ensuite il parla de moi; mais sitôt qu'il eut prononcé mon nom, sa voix s'altéra, ses joues se colorèrent, et il y eut un instant à craindre qu'il fût incapable de se posséder.

Cassy l'interrompit : — De grâce, s'écria-t-elle, dites-moi comment il se porte et ce qu'il est devenu.

— Il va bien, répondit-il, beaucoup mieux qu'il ne le mérite; mais ne vous inquiétez plus de lui; dès qu'il sera en état de se mettre en voyage, je l'enverrai hors du pays. Ne comptez plus le revoir jamais !

— Oh ! je vous en conjure, dit Cassy, renvoyez-moi et vendez-moi avec lui !

— Pourquoi cette demande ? reprit le colonel en affectant une vive surprise.

— Après tout ce qui s'est passé, monsieur, il vaut mieux que je ne reste plus ici. Eh bien ! si je pars avec lui, si nous sommes mis en vente ensemble, la même personne m'achètera peut-être en même temps que mon époux.

Ce mot mit le colonel en fureur : — Vous n'avez pas d'époux, s'écria-t-il; c'est moi qui vous en tiendrai lieu ! Je commence à me lasser de vos folies !... Abstenez-vous désormais de plaintes, de crailleries, de gémissements qui m'offensent. Soyez bonne fille, cédez à mes vœux. Le devoir d'une esclave n'est-il pas d'obéir à son maître ?

— Laissez-moi, je vous en supplie; vous voyez bien que je suis triste et malade.

— Bah ! la maladie n'existe que dans votre imagination. Jamais vous n'avez été plus belle !

A ces mots, le colonel la saisit entre ses bras; elle se dégagea; il la poursuivit, et s'efforça de la ramener à la place qu'elle venait de quitter. La pauvre femme, sans perdre sa présence d'esprit dans un moment aussi terrible, repoussa avec énergie ces odieuses tentatives. Elle le regarda en face, aussi fixement qu'elle le pouvait, car sa vue était obscurcie par les larmes; et d'une voix qu'elle essayait de rendre ferme, elle lui cria : — Mon maître ! mon père ! est-ce là ce que vous exigez de votre fille ?

Le colonel Moore chancela comme s'il eût été frappé d'une balle. Une rougeur brûlante couvrit son visage; il voulut parler, mais la voix lui manqua. Son trouble ne dura qu'un instant. Quand il eut recouvré son sang-froid, sans relever les dernières paroles qu'avait prononcées Cassy, il lui dit seulement : — Je m'aperçois en effet que vous êtes malade, et je ne veux pas vous importuner.

Et il sortit de l'appartement.

Miss Ritty, avec laquelle il échangea quelques mots en passant, entra peu d'instant après. Elle entama une longue série de questions. Qu'avait dit, qu'avait fait le colonel ? Cassy ne daigna pas répondre.

— Puisque vous n'avez pas envie de parler, lui dit sa compagne en riant, vous pouvez vous en dispenser. J'étais aux aguets, j'ai tout vu par le trou de la serrure. Mais en vérité, ma chère, je ne vous conçois pas. Pourquoi faire tant d'embarras ? de la part d'une toute jeune fille, votre conduite serait excusable; mais une femme mariée se comporter ainsi, c'est vraiment inimaginable !

Telle est la moralité, la pudeur que l'on peut attendre d'une esclave !

La pauvre fille n'avait pas envie d'entamer une discussion, aussi ne daigna-t-elle pas répondre à ces ignobles propos. Elle commença même à entrevoir une lueur d'espérance. Il lui vint à l'idée que miss Ritty pouvait comprendre qu'en contribuant à se donner une rivale, elle s'exposait à perdre une situation qui semblait avoir des charmes pour elle. Cassy résolut donc de se servir de sa compagne, et de l'amener graduellement à faciliter un plan d'évasion. Il était nécessaire d'user de ménagement, de sonder le terrain, d'exciter l'inquiétude de la maîtresse sans blesser son orgueil. Ma femme s'y prit adroitement, et n'arriva à son but que par de longs détours. Miss Ritty, confiante dans le pouvoir de ses charmes, feignit d'abord de ne rien craindre; cependant, malgré sa forfanterie, il lui fut impossible de regarder en face sa rivale, sans reconnaître le danger. Peu à peu elle se laissa convaincre et se montra favorable aux vues de Cassy. La fuite était sans doute une triste ressource; mais c'était la seule. Il fallait la tenter ou accepter une condition faite pour inspirer l'horreur la plus profonde à une femme remplie d'honnêteté et de sentiments religieux.

— J'approuve votre résolution, dit miss Ritty. J'ignorais les liens qui vous unissaient au colonel Moore; ils changent complètement la

face des choses; je comprends maintenant votre résistance. D'ailleurs vous êtes méthodiste, et je sais que les gens de cette secte sont d'une excessive sévérité en ce qui touche la morale.

Quoique miss Ritty consentît à favoriser une évasion qui lui était avantageuse, elle craignait de se compromettre en y prenant une part active. Elle rejeta successivement tous les plans qui lui furent proposés, de peur de s'attirer le ressentiment de son maître par une intervention trop évidente. Après avoir longuement délibéré, les deux complices furent d'avis de gagner du temps en disant que Cassy était gravement malade; ce n'était guère s'écarter de la vérité, car la surexcitation causée par des événements extraordinaires avait seule soutenu la pauvre femme depuis vingt-quatre heures.

possédait; elle s'engagea en outre à n'annoncer l'évasion que vers la fin du jour suivant. Pour excuser ce retard, elle devait alléguer qu'elle n'avait pas trouvé le régisseur, et qu'elle ignorait s'il entrerait dans les vues du colonel que cette affaire fût révélée à des tiers.

Sitôt que les ténèbres se furent épaissies, Cassy, s'armant de résolution, sauta par la fenêtre, dit adieu à Ritty, et gagna à travers champs une grande route qui n'était guère fréquentée que par les habitants du Pré de la Source et de quelques plantations voisines. On ne risquait de rencontrer, à cette heure avancée, que des esclaves en contravention, et qui par conséquent désiraient, comme la fugitive, éviter tous les regards. Il n'y avait point de lune, mais Cassy se guida à la clarté des étoiles; le chemin lui était d'ailleurs connu, elle l'avait souvent parcouru en voiture avec sa maîtresse en se rendant au village où siégeait la cour du comté.

Tout était calme. On n'entendait que le bruissement monotone des insectes, auquel se mêlaient par intervalles le chant d'un coq ou l'aboïement d'un chien de garde. Le village où Cassy arriva se composait d'une demi-douzaine de maisons éparses, d'une auberge, d'une boutique de maréchal ferrant, et d'une salle d'audience délabrée. Il était situé à la jonction de deux routes, dont l'une était celle de Baltimore. Cassy désirait se rendre dans cette ville, où elle connaissait beaucoup de monde, et où elle comptait trouver des protections et de l'emploi; mais deux ou trois cents milles la séparaient de Baltimore, et elle ne savait pour quel chemin se décider. Elle ne pouvait se montrer, prendre des renseignements, demander un verre d'eau sans sans courir le risque d'être arrêtée et reconduite à la plantation d'où elle s'échappait.

Après un moment d'hésitation, elle prit une route au hasard, et se remit en marche avec courage. Les émotions qu'elle avait éprouvées depuis deux jours lui avaient donné des forces surnaturelles, et un voyage de plusieurs heures ne l'avait nullement fatiguée. Les premières clartés du matin lui rappelèrent qu'il n'était pas prudent de continuer son voyage. Elle pénétra dans un taillis dont le feuillage



Vente d'esclaves.

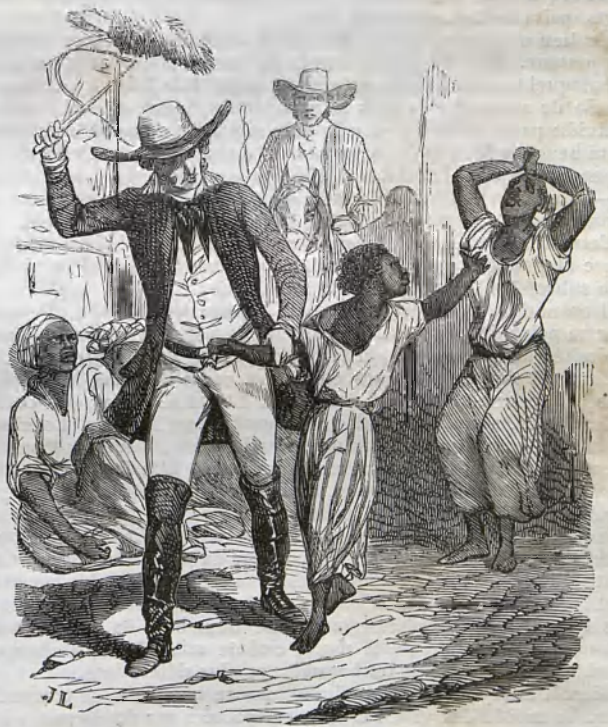
— Je me charge de parler au colonel, dit Ritty; je lui persuaderai que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de vous laisser en repos jusqu'à votre complet rétablissement; en attendant, je lui promettrai de vous donner des conseils, de raisonner avec vous, de vous convaincre qu'il est de votre intérêt et de votre devoir de vous rendre aux vœux de votre maître.

Ce plan venait d'être adopté, lorsque les confédérées entendirent dans l'antichambre les pas du colonel Moore. Ritty courut à lui, et, à force d'instances, elle le détermina à s'éloigner sans essayer de voir Cassy. Il la loua de son zèle, et promit de se laisser guider par elle.

Le lendemain une circonstance imprévue hâta le dénouement du complot. Une affaire pressante obligea le colonel à partir sans délai pour Baltimore. Avant de se mettre en route, il trouva un moment pour rendre visite à Ritty, à laquelle il recommanda de veiller assidûment sur sa prisonnière.

Il fallait agir; mais Cassy tenait à mettre son alliée à l'abri de tout soupçon. Elle ne pouvait s'échapper par la porte, dont Ritty avait la clef; l'évasion devait avoir lieu par la fenêtre.

Dans la plupart des habitations américaines, les fenêtres sont construites de manière à se lever en glissant dans une rainure. Celles de la petite maison s'ouvraient au moyen d'une espagnolette. Les volets dont elles étaient garnies au dehors étaient des lattes de sapin clouées aux châssis, et qu'il n'était pas difficile de briser. Ritty aida à les mettre en pièces avec des couteaux de table qu'elle apporta. Il fut convenu qu'elle dirait à son maître que tandis qu'elle dormait profondément, Cassy avait brisé les volets. Tout était prêt le soir même du départ du colonel. Ma femme regrettait de s'éloigner de moi; mais sachant qu'elle ne pouvait m'être d'aucun secours, et n'ayant obtenu aucun éclaircissement sur mon sort, elle crut devoir au moins, par considération pour moi, se préserver des violences qui la menaçaient. A la nuit tombante, elle embrassa son auxiliaire, qui ne put se défendre d'une vive émotion en la voyant ainsi s'aventurer seule et sans but déterminé. Après lui avoir donné des vivres pour plusieurs jours, l'obligeante mulâtresse y ajouta le peu d'argent qu'elle



Son nouveau maître la lui arracha, lui donna un coup de fouet, et lui ordonna de se taire.

était humide de rosée, et dont les épais ombrages lui promettaient un abri. Elle s'agenouilla, et, privée de toute assistance humaine, elle se plaça sous la garde du ciel. Après avoir pris un maigre repas, car il était indispensable d'économiser ses provisions, elle se fit avec des feuilles un lit grossier entre un labyrinthe d'arbustes et de hautes herbes. Il y avait trois nuits qu'elle ne dormait pas; mais elle répara le temps perdu, car elle ne se réveilla que dans l'après-midi.

Aussitôt que le soir fut venu, elle poursuivit son voyage. Le chemin était souvent bifurqué, et elle n'avait aucun moyen de déterminer quelle était la bonne voie. Faute de renseignements exacts, elle ne consultait que son caprice, en se disant qu'en tout état de cause, elle était sûre de s'éloigner du Pré de la Source. Pendant la nuit, elle rencontra divers voyageurs: tantôt, les apercevant de loin, elle eut le

temps de se cacher dans les buissons; tantôt ils passèrent sans la remarquer. Cependant quelques-uns l'interrogèrent; mais elle eut le bonheur de leur répondre d'une manière satisfaisante. Son teint, surtout dans les ténèbres, ne révélait point sa condition, et son langage ne laissait pas deviner une esclave. Un de ceux qui la questionnèrent secoua la tête en s'éloignant; un autre se retourna sur son cheval et la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu; un troisième déclara qu'elle lui était très-suspecte; mais tous la laissèrent passer. Elle avait peu d'importunités à craindre; car, en Virginie, les maisons ne sont pas ordinairement placées au bord des routes, les planteurs aiment mieux construire dans l'intérieur des terres. Les grands chemins traversent des hauteurs stériles, et leur aspect désolé donnerait à croire que le pays est inhabité.

Lorsque l'aurore reparut, Cassy se cacha de nouveau pour attendre l'obscurité.

Ce fut ainsi qu'elle marcha pendant quatre jours, ou plutôt pendant quatre nuits, au bout desquelles ses provisions étaient entièrement épuisées. Elle avait erré à l'aventure, et désespérait d'atteindre Baltimore. Elle ne savait que faire. Il lui était presque impossible d'aller plus loin sans secours étrangers; mais comment se procurer des aliments, s'assurer du lieu où elle se trouvait sans attirer les soupçons, quoiqu'elle pût à la rigueur se faire passer pour une femme blanche libre?

À la fin de la cinquième nuit, elle arriva, demi-morte de faim et de lassitude, sur les bords d'une grande rivière. Un bac était amarré à la berge, près de laquelle était la maison du passeur, qui semblait être en même temps aubergiste.

Nouvelle perplexité! Il fallait s'adresser à lui ou chercher une autre route; mais en adoptant ce dernier parti, Cassy serait infailliblement ramenée sur le rivage de la rivière, ou lancée dans une direction opposée à celle qu'elle voulait suivre.

Résolue d'attendre le lever du soleil, elle s'assit sur le bord du chemin, auprès d'un champ de maïs, dont les tiges étaient surmontées d'épis jaunissants. Elle n'avait pas de feu, pas de moyens d'en allumer; mais la substance laiteuse contenue dans les grains encore verts apaisa les tortures de sa faim.

Du lieu où elle se reposait elle était à même d'observer la maison du passeur. Aux premières clartés de l'aube, il en sortit un nègre, vers lequel Cassy s'avança précipitamment. Elle lui dit qu'elle avait besoin de se rendre le plus tôt possible de l'autre côté de l'eau. Cet individu parut assez surpris de voir une femme courir les champs à cette heure indue; mais, se remettant de son premier ébahissement, il pensa qu'il avait l'occasion de faire sans peine un honnête bénéfice.

— Il est bon matin, dit-il, et le bac ne part qu'au grand jour; mais donnez-moi un demi-dollar, et je vous passerai dans un canot.

Cassy n'hésita pas à payer la somme qu'on lui demandait. Le nègre empocha l'argent, et jamais il ne parla à son maître ni de ce gain subreptice ni de cette voyageuse matinale.

Il entra dans la barque avec elle. De peur de se trahir, elle ne lui adressa point de questions. De son côté le batelier montra moins de curiosité que de politesse, et la débarqua sans l'avoir interrogée.

Cassy fit encore quelques milles, se cacha dès que le soleil fut levé, et se remit en route à la nuit. Elle avait faim; ses souliers étaient usés, ses pieds gonflés, ses souffrances inouïes. Le chemin où elle se trouvait n'était pas une grande route; il semblait peu fréquenté, et traversait des champs en friche. Elle le suivit péniblement: elle était découragée et sans forces. À la pointe du jour, elle n'eut qu'une seule pensée, celle de trouver une maison. Elle était vaincue; elle aimait mieux perdre la liberté, courir même le danger d'être ramenée au Pré de la Source, que de périr d'inanition. Chose triste à dire! les plus héroïques résolutions, la plus noble constance, sont forcées souvent de céder aux vils besoins de la nature animale! Les tyrans savent exploiter la lâcheté humaine; ils comptent avec raison sur la crainte de la mort, crainte misérable qui change en humbles et lâches valets les hommes les plus déterminés.

Bientôt Cassy aperçut une vieilleasure construite en troncs d'arbres. La moitié des vitres étaient remplacées par des loques ou des planches vermoulues. La porte branlait sur des gonds rouillés; le jardin n'avait d'autre clôture que des fougères ou des ronces qui croissaient au hasard. Tout annonçait l'indolence et l'incapacité des propriétaires.

Elle frappa doucement à la porte; une voix de femme, dont le timbre était rauque et discordant, lui cria d'entrer. L'intérieur de la cabane ne se composait que d'une pièce, où l'on remarquait d'abord une femme d'un âge mûr, qui avait les pieds nus, une robe sale, une figure hâlée qu'encadraient des cheveux mal peignés. Assise devant une table boiteuse, elle travaillait aux préparatifs du déjeuner. Le feu pétillait dans un âtre de dimensions énormes, qui prenait tout un côté de la chambre; des galettes de maïs cuisaient sous la cendre. En face du foyer était un grabat où reposait encore le chef de la famille, sourd aux clameurs d'une demi-douzaine de bambins demi-nus. À l'aspect d'une étrangère, ils se turent, et se réfugièrent timidement derrière leur mère.

La femme invita Cassy à s'asseoir sur un banc grossier, le seul meuble qui tint lieu de chaise dans toute la maison.

— Que souhaitez-vous? dit-elle à la voyageuse en la contemplant avec curiosité.

Dès que Cassy eut rassemblé ses idées, elle répondit:

— Je vais de Richmond à Baltimore pour voir ma sœur, qui est malade. Je suis pauvre, obligée de faire la route à pied. J'ai perdu mon chemin, et depuis hier j'erre au hasard, sans savoir où je suis, où je vais. Je suis exténuée; j'ai faim. Donnez-moi quelque nourriture, et indiquez-moi la route que je dois prendre pour arriver à ma destination.

En même temps elle tira sa bourse, afin de prouver qu'elle était à même de payer ce dont elle avait besoin.

L'hôtesse, malgré son extérieur minable et grossier, fut touchée de ce lamentable récit.

— Gardez votre argent, dit-elle; je ne tiens pas une auberge, et je ne vous demande rien. Grâce au ciel, je puis encore donner à déjeuner à une femme pauvre et malheureuse.

Cassy était trop faible pour avoir envie de causer; d'ailleurs elle tremblait à chaque mot, craignant de laisser échapper par mégarde une phrase compromettante. Mais, à présent que la glace était rompue, la curiosité de l'hôtesse ne pouvait être facilement maîtrisée. Des questions répétées assaillirent l'infortunée Cassy; et toutes les fois qu'elle hésitait, qu'elle montrait de l'embarras, les yeux gris et perçants de son hôtesse se fixaient sur elle avec une expression bien faite pour accroître son trouble.

Dès que les galettes de maïs furent cuites, la femme secoua rudement son mari pour le réveiller. Arraché à son sommeil par cette salutation conjugale, il se leva sur son séant, et promena des yeux effarés autour de la chambre. La rougeur de ses paupières, la pâleur blafarde de sa figure attestaient qu'il n'était pas encore remis des effets de l'orgie de la veille. Sa femme parut comprendre ce qu'il désirait: elle prit un pot rempli de whiskey, et en versa dans un verre une dose abondante. L'époux le savoura longuement; sa digne moitié lui prit le verre des mains, le remplit à moitié, et en avala le contenu.

— Voyez-vous, dit-elle à l'étrangère, on n'est bon à rien tant qu'on n'a pas pris sa goutte du matin. En désirez-vous?

Cassy refusa, et l'hôtesse en parut étonnée.

Le bonhomme s'habilla tranquillement, et il avait à moitié achevé sa toilette avant de s'apercevoir qu'il y avait du monde à la maison. Il s'avança vers la voyageuse, et lui souhaita le bonjour; puis sa femme le prit à part, et tous deux entamèrent une conversation à voix basse. De temps en temps ils regardaient Cassy, qui, devinant qu'elle était le sujet de l'entretien, éprouva une agitation qu'une femme aussi naïve était incapable de dissimuler.

À l'issue de la conférence matrimoniale, Cassy fut invitée à s'approcher de la table. Le déjeuner se composait de galettes de maïs et de lard froid, mets peu appétissants en toute circonstance, mais que le long jeûne de Cassy lui fit trouver délicieux. Un affamé ne doit-il pas goûter avec délices même le plat de lentilles pour lequel il vend la liberté qu'il tient de Dieu?

L'hôtesse parut surprise et passablement alarmée de la manière rapide dont Cassy faisait disparaître les vivres. Le repas terminé, le maître du logis se mit à l'interroger. Il lui demanda des détails sur Richmond, sur diverses personnes qu'il lui nomma, et qui habitaient cette ville.

Les réponses que Cassy balbutia en rougissant prouvèrent clairement qu'elle ne la connaissait pas.

— Allons, reprit son interlocuteur, ne cherchez pas à m'abuser, il est évident que vous n'êtes jamais allée à Richmond; et si j'en juge à votre mine, vous êtes tout simplement une esclave marronne.

À ce mot terrible, le sang monta aux joues de Cassy; elle se sentit défaillir. Ce fut en vain qu'elle nia, qu'elle protesta contre une accusation trop fondée. Sa terreur, sa confusion confirmèrent les soupçons des deux époux, qui, charmés de leur capture, s'amusaient de son effroi comme un chat joue avec la souris dont il s'est emparé.

— Si vous êtes libre, dit le mari, vous n'avez aucune raison pour vous inquiéter, vous n'aurez qu'à faire venir vos papiers; et en attendant qu'ils soient venus de Richmond, vous resterez tranquillement en prison. Voilà tout!

C'était trop pour la pauvre Cassy. Elle n'avait pas de certificats, de lettres d'affranchissement à produire. Si elle entrait en prison, elle était sûre de n'en sortir que pour être livrée à la fureur et à la lubricité du colonel Moore. Il n'y avait qu'un seul moyen d'échapper à cette affreuse destinée.

— Eh bien, oui, dit-elle avec effort, je suis une esclave marronne; mais n'espérez pas que je vous révèle le nom de mon maître. Il demeure très-loin d'ici. Si je l'ai quitté, ce n'est point par insubordination, c'est parce que son injustice et sa cruauté me rendaient l'existence insupportable. Plutôt que de retomber entre ses mains, je suis prête à endurer les plus grands tourments... Sauvez-moi de lui; recueillez-moi; gardez-moi auprès de vous; je serai toute ma vie votre esclave fidèle et dévouée!...

L'homme et la femme se regardèrent; la proposition de Cassy semblait les séduire; ils n'étaient arrêtés que par la crainte de s'attirer des embarras en recélant une esclave évadée. Cassy employa toute son éloquence pour les décider; enfin l'avarice et l'amour de la domina-

tion l'emportèrent sur leurs appréhensions, et Cassy devint la propriété de M. Proctor : c'était ainsi que se nommait le maître du logis. Il pouvait du moins prétendre qu'elle s'était donnée volontairement, et le consentement de l'esclave est un titre de propriété que ne sauraient invoquer l'immense majorité de ses compatriotes.

Pour détourner les soupçons, il fut convenu que Cassy passerait pour une femme libre que M. Proctor avait prise à gages. Il était initié à l'art de l'écriture, art qu'ignorent assez généralement les petits blancs virginien. Il profita de son instruction pour fabriquer de fausses lettres d'affranchissement, qu'il remit à Cassy, afin qu'elle fût en mesure d'opposer un acte aux curieux impertinents.

C'était beaucoup que d'avoir obtenu de ne pas retourner au Pré de la Source; mais Cassy s'aperçut bientôt des inconvénients de la situation qu'elle avait acceptée. M. Proctor était le dernier représentant d'une famille riche et honorable. Les biens de cette famille, partagés entre de nombreux héritiers, avaient été diminués par leur paresse et leur mauvaise administration. Le père de M. Proctor ne possédait que quelques esclaves et un domaine d'une étendue considérable, mais dont les champs étaient épuisés. A sa mort, on avait vendu les esclaves pour payer les dettes, et la propriété avait été divisée. M. Proctor n'avait eu, pour sa part d'héritage, que quelques acres stériles; mais, malgré le triste état de sa fortune, il avait conservé les habitudes d'indolence et de dissipation d'un gentleman virginien. La terre qu'il possédait lui donnait des droits aux titres d'électeur et de propriétaire foncier, quoiqu'elle ne valût pas la peine que ses créanciers lui en disputassent la possession. Il avait tous les préjugés de la plus opulente aristocratie, et se considérait comme fort au-dessus d'un simple artisan. Fier et paresseux comme tous les nababs du pays, il passait le temps à jouer, à politiquer et à boire.

Heureusement pour M. Proctor, sa femme avait des qualités réelles. Elle ne se vantait pas de sortir d'une famille patricienne; et lorsque son mari vantait l'ancienneté de sa généalogie, elle lui fermait la bouche en disant qu'elle se croyait d'aussi bonne race que lui parce que ses ancêtres avaient été pauvres de père en fils depuis un temps immémorial. S'il fallait décider, d'après l'exemple des Proctor, des mérites respectifs de l'aristocratie et de la démocratie, les plébéiens triompheraient indubitablement. Le mari ne s'occupait que de battre la campagne et de se divertir; la femme labourait, plantait et récoltait. Sans son activité et son industrie, les habitudes aristocratiques de son auguste époux n'auraient pas tardé à le réduire à la mendicité.

Cassy fut très-utile à ses nouveaux maîtres. Madame Proctor résolut d'en tirer le meilleur parti possible, et la pauvre fille fut bientôt exténuée d'un travail forcé et auquel elle n'était pas accoutumée. Deux ou trois fois par semaine au moins, M. Proctor rentrait ivre; alors il maltraitait tout le monde, menaçait sa femme, et battait ses enfants sans miséricorde. Cassy ne pouvait s'attendre à être mieux traitée, et on ne sait où se seraient arrêtés les déportements de M. Proctor sans l'intervention de sa femme. Elle le prenait d'abord par la douceur; mais quand elle ne parvenait pas à l'amadouer, elle le faisait coucher de vive force, et employait comme moyen de coercition le formidable manche à balai.

La salubre influence de madame Proctor protégeait Cassy non-seulement contre les brutalités de l'ivrogne, mais encore contre les importunités du galant. Toutes les fois qu'il pouvait la trouver seule, il lui faisait les déclarations les plus brûlantes, et elle ne s'en débarrassait qu'en parlant de se plaindre à sa femme.

Sans cesse persécutée, elle finit par mettre sa menace à exécution.

Madame Proctor l'écouta gravement, la remercia de l'avoir avertie, et promit de s'en expliquer avec son infidèle époux. Mais elle ne pouvait s'imaginer qu'une esclave possédât la moindre parcelle de la vertu qui distinguait les femmes libres de la Virginie. Elle croyait peu vraisemblable que Cassy eût eu la force de résister à un individu aussi séduisant que M. Proctor; et justement indignée d'une pareille trahison, elle tourmenta sa rivale involontaire avec toute la fureur d'une femme jalouse.

Malgré son mérite réel, madame Proctor avait un défaut qu'elle avait probablement contracté pour plaire à son mari. Elle pensait qu'il était indispensable de prendre chaque jour une petite goutte de whiskey, si l'on voulait se préserver de la fièvre et des maladies contagieuses. Quand par inadvertance il lui arrivait de doubler la dose, son caractère s'aigrissait. Elle accablait Cassy d'injures et de coups.

Il y avait de quoi lasser la patience d'une sainte; mais comment s'affranchir de cette complication de misères? Cassy en fut délivrée à l'improviste par deux voisins, dont personne n'avait sollicité l'intervention. C'étaient, comme Proctor, des hommes de loisir, appartenant à de bonnes familles: l'un d'eux avait reçu une excellente éducation, et tenait de près ou de loin aux personnages les plus distingués de l'Etat; mais, ruinés par la débauche et l'oisiveté, ils n'avaient plus d'autre ressource que leurs petits talents. Ils s'étaient associés pour les exercer, et surtout pour faire des dupes aux courses de chevaux et aux tables de jeu.

Ces deux spéculateurs, intimement liés avec M. Proctor, savaient que Cassy était chez lui, et supposaient que c'était une affranchie. Comme le plus grand nombre des Virginien, ils trouvaient l'existence

d'une classe d'esclaves émancipés dangereuse pour les droits sacrés de la propriété, que tous les hommes vraiment libres de naissance devaient être fiers de défendre. Inspirés sans doute par ces idées patriotiques, animés par l'intérêt public, ils pensèrent qu'ils contribueraient à guérir une plaie sociale en enlevant Cassy pour la vendre. Ils ne se préoccupaient sans doute que subsidiairement des bénéfices qui pouvaient en résulter pour eux.

Ce genre de rapt est une conséquence naturelle de la servitude aux États-Unis. On le pratique en grand, il est organisé sur une vaste échelle. Les aventuriers qui volent des esclaves courent des dangers; mais tant qu'ils se contentent d'enlever des affranchis, ils peuvent se livrer à leur vocation sans se brouiller avec la justice. Ils ne s'exposent qu'à de légers inconvénients; loin de nuire, ils rendent service au public: car, suivant les doctrines en vogue parmi les politiciens américains, il suffirait d'exterminer la classe émancipée pour faire des États à esclaves un vrai paradis terrestre.

Cette opinion était sans doute celle des chevaliers d'industrie qui songeaient à enlever Cassy. En tout cas, ils étaient en droit aussi bien que d'autres d'alléguer les sophismes que la tyrannie a inventés pour sa justification.

D'après les renseignements que Cassy put recueillir, voici comment ils exécutèrent leur projet. Ils invitèrent M. Proctor à un festin. Quand les liqueurs alcooliques l'eurent mis dans un état d'insensibilité complet, ils dépêchèrent à madame un messenger pour lui annoncer que son mari était dangereusement malade et réclamait sa présence. Les deux époux s'aimaient, malgré leurs altercations passagères, et la bonne femme alarmée se mit en route sur-le-champ. Les conspirateurs avaient suivi leur émissaire, et, cachés dans un taillis auprès de la maison, ils attendaient avec anxiété le départ de la maîtresse du logis. Dès qu'elle eut disparu, ils coururent à Cassy, qui travaillait dans un champ, lui lièrent les pieds et les mains, la mirent dans un chariot couvert, et gagnèrent le large. Ils ne s'arrêtèrent que le lendemain matin dans un petit village, où ils rencontrèrent un marchand d'esclaves qui se rendait à Richmond. Ils entrèrent en négociation avec lui, et lui livrèrent Cassy en échange d'une somme d'argent.

Le marchand fut touché de la beauté et de la détresse de sa nouvelle acquisition, et la traita avec une bonté qu'on aurait pu croire inconciliable avec le métier qu'il exerçait. Elle portait des habits et des souliers usés, il lui en acheta d'autres! L'épouvante, la fatigue, la privation de sommeil, l'avaient mise sur les dents; il poussa la bienveillance jusqu'à rester un jour entier dans le village, afin qu'elle eût le temps de se reposer avant de partir pour Richmond!

Elle s'aperçut bientôt qu'il comptait recevoir le prix de ces attentions. A la fin de la première journée de voyage, quand on s'arrêta pour passer la nuit, il lui indiqua la chambre où il couchait, en l'invitant à venir l'y trouver.

Elle n'en tint aucun compte. Le lendemain, le marchand d'esclaves lui demanda des explications; et comme elle essayait de lui faire comprendre l'indignité de sa conduite :

— Je n'ai pas besoin de vos sermons, lui dit-il; pour cette fois j'excuse votre désobéissance, mais gardez-vous bien d'y revenir.

Le soir, elle reçut des ordres pareils à ceux de la veille, et ne s'y conforma pas davantage. Après avoir passé une partie de la nuit à boire et à jouer avec de joyeux compères, son maître rentra; et, furieux de ne pas la trouver dans sa chambre, comme il s'y était attendu, il entreprit de l'aller chercher. Par bonheur pour elle, il savait à peine ce qu'il faisait. En passant dans la cour de l'auberge il se heurta contre une pile de bois, et se blessa assez grièvement. Ses cris attirèrent auprès de lui les gens de la maison, qui le transportèrent tout meurtri dans sa chambre et le mirent au lit.

Il était tard quand il fut capable de se lever; mais aussitôt qu'il fut debout, il résolut de tirer une vengeance éclatante de son désappointement et de ses contusions. Il fit ranger tous ses esclaves en bataille devant l'auberge, et ordonna aux deux plus robustes de tenir Cassy par les bras tandis qu'il apprêtait son fouet. Les cris de la malheureuse amenèrent de ce côté les oisifs qui semblent constituer la majeure partie de la population d'un village virginien; quelques-uns demandèrent pourquoi on fustigeait cette femme, mais ils n'attachaient pas assez d'importance à leur question pour attendre la réponse. L'opinion générale fut que le maître avait bu, et que la correction qu'il administrait était un caprice d'ivrogne; mais qu'il fût ou non sous l'influence de la boisson, personne ne songea à le troubler dans l'exercice de ses droits. Sans l'approuver, on le regardait avec indifférence; un grand nombre de spectateurs semblaient même prendre au supplice de Cassy autant de plaisir que des enfants en prennent parfois aux souffrances d'un chat.

Cependant une chaise de poste s'arrêta devant l'auberge, deux dames y étaient placées; quand elles virent ce qui se passait, elles furent saisies d'une compassion naturelle dans le cœur des femmes, et que ne saurait éteindre l'habitude de la tyrannie. Elles enjoignirent au marchand brutal de cesser de battre la pauvre fille, et lui demandèrent compte de sa conduite.

Le marchand s'interrompit à regret, et répondit d'un ton bourru : — C'est une insolente, une insubordonnée, mesdames! elle ne mérite



pas que vous vous occupiez d'elle. Si je la traite comme vous voyez, c'est uniquement pour son bien.

Peu satisfaites de l'explication, les dames descendirent de voiture. Cassy était dans un état pitoyable. Ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules, son visage était inondé de larmes et contracté par la douleur. Néanmoins les deux dames furent frappées de ses charmes. Entrant en conversation avec elle, elles apprirent qu'elle avait été femme de chambre, et que son maître actuel faisait le commerce d'esclaves.

Ces dames s'appelaient Montgomery; l'une était la mère, l'autre la fille. Elles revenaient d'un voyage dans le Nord, et sur la route leur domestique leur avait été subitement enlevé par la fièvre jaune. Elles retournaient dans la Caroline.

La jeune fille insinua que Cassy conviendrait à merveille pour remplacer la femme de chambre qu'elles avaient perdue.

— Mais, ma chère, objecta la mère, nous ne connaissons point cette femme; nous n'avons point de renseignements sur elle, nous ne savons pas même pourquoi son ancien maître l'a vendue.

Les larmes, les prières, les supplications de Cassy vinrent à l'appui des instances de la jeune fille. Madame Montgomery se rendit, et demanda au marchand combien il voulait vendre son esclave.

Il fixa un prix très-élevé; mais madame Montgomery était une de ces femmes qui après s'être déterminées à un acte de bienfaisance, ne reculent devant aucun sacrifice. Elle dit au trafiquant de préparer le contrat de vente.

Dès que le marché fut conclu, madame Montgomery monta avec Cassy dans une chambre de l'auberge, où elle fit transporter ses bagages, et donna à sa nouvelle femme de chambre des ajustements plus convenables que ceux qu'elle devait à la générosité intéressée du marchand d'esclaves.

Cassy était habillée, l'argent donné, l'acte de vente terminé, quand arriva à cheval le frère et compagnon de voyage de madame Montgomery. Il la railla de la manie qu'elle avait d'intervenir entre les maîtres et leurs serviteurs. Il lui reprocha sévèrement d'avoir acheté une esclave inconnue et de l'avoir payée si cher.

— Tôt ou tard, ajouta-t-il en secouant la tête, votre folle confiance, votre générosité vous seront fatales.

Madame Montgomery ne prit pas en mauvaise part les remontrances de son frère. Après avoir échangé quelques mots avec lui, elle remonta en voiture et le voyage continua.

C'était avec madame Montgomery et sa fille que Cassy était venue au meeting. Elles demeuraient à dix milles de Carleton-Hall, et depuis plus de six mois j'étais à mon insu près de ma femme. Elle me parla de sa maîtresse en termes qui peignaient son affection et sa reconnaissance. Elle était heureuse de servir sa bienfaitrice. Celle-ci avait une douceur uniforme dont on peut ne pas être douée même quand on est momentanément capable des actes les plus généreux.

Après avoir achevé son long récit, Cassy se jeta à mon cou, me regarda en face avec des yeux pleins de larmes, et murmura en poussant un soupir : — Ah! c'est trop de bonheur pour moi! Avec une pareille maîtresse, auprès d'un mari que j'aime, et que je croyais séparé de moi pour toujours, qu'ai-je à désirer de plus?

CHAPITRE XXII.

Le Bois de Peupliers.

Nous nous étions à peine dit la moitié de ce que nous avions à nous dire, lorsque le mouvement de la foule nous annonça la fin des cérémonies religieuses. Jamais le sermon de mon maître ne m'avait paru aussi court. Nous nous empressâmes de nous rendre auprès de nos maîtres. En approchant de la chaire rustique, je vis M. Carleton en conversation avec madame Montgomery et sa fille. Nous nous arrêtâmes à peu de distance de ce groupe. Miss Montgomery nous aperçut, fit signe à Cassy d'avancer, et lui demanda si j'étais l'époux dont la rencontre imprévue l'avait jetée le matin même dans une aussi vive agitation. Cette question attira l'attention des deux autres interlocuteurs, et mon maître me dit d'un air étonné :

— Qu'est-ce que cela signifie, Archy? j'apprends aujourd'hui pour la première fois que vous êtes marié! Est-ce que vous avez vraiment la prétention d'avoir cette jolie fille pour femme?

— Sans doute, répondis-je : mais il y avait près de deux ans que je n'en avais eu de nouvelles. Si je ne vous en ai point parlé, c'est que je désespérais de la revoir jamais. C'est le hasard qui nous a rapprochés.

— Eh bien, Archy, puisque c'est votre femme, je ne saurais vous en vouloir; mais je prévois qu'il faudra vous laisser passer la moitié de vos jours au Bois de Peupliers. N'est-ce pas ainsi que vous nommez votre plantation, madame Montgomery?

— Précisément, dit la dame; et elle ajouta après un moment de silence : Je crois que le mariage entre les esclaves n'est ni assez respecté ni assez encouragé. Pour ma part, je le regarde comme sacré. Si Cassy et votre Archibald sont réellement unis, si votre esclave est un jeune homme de bonne conduite, je ne m'oppose nullement à ce qu'il vienne au Bois de Peupliers tant que vous le lui permettez.

Mon maître se porta garant pour moi, et m'ordonna d'amener les chevaux. J'allai les chercher avec toute la diligence possible; néanmoins, à mon retour, mesdames Montgomery étaient parties avec leur femme de chambre. Nous montâmes en selle, et quand nous fûmes sur la route de Carleton-Hall mon maître sembla se rappeler que je venais de retrouver une femme dont j'avais été longtemps séparé. Il lui vint à l'idée que je ne serais peut-être pas fâché de lui consacrer le reste de la journée, et il me fit part de sa découverte d'un ton moitié sérieux, moitié railleur, comme s'il eût craint de se départir de sa dignité en montrant trop de sympathie pour un esclave.

Sachant que M. Carleton avait réellement bon cœur, je lui passais ses manières cavalières; et sa proposition me charma, malgré le ton dont il la faisait. Il m'écrivit une passe au crayon; je lui demandai quelle route je devais prendre et, donnant de l'éperon à mon cheval, j'eus bien vite rejoint la voiture de madame Montgomery, que je suivis jusqu'au Bois de Peupliers.

C'était une de ces élégantes maisons de campagne si rares dans la Virginie et les Carolines, et qui prouvent que les habitants de ces Etats, malgré leur indifférence pour l'architecture et les commodités intérieures, n'y sont pas absolument étrangers. Une large avenue de vieux et vénérables chênes conduisait à la maison, qui avait un caractère d'antiquité. Elle était en état parfait de conservation, et les jardins, divisés par des haies, étaient entretenus avec soin.

Je me présentai au moment où les dames descendaient de voiture. Je dis à madame Montgomery que mon maître m'avait permis de rendre visite à ma femme, et que j'espérais qu'elle m'en accorderait de son côté l'autorisation.

— Je suis trop contente de Cassy pour lui rien refuser, répondit la dame : quant à vous, vous viendrez ici toutes les fois que bon vous semblera; pourvu que vous vous comportiez convenablement.

Elle m'adressa ensuite diverses questions relatives à notre mariage et à notre séparation. La douceur de sa voix, l'aménité et la simplicité de ses manières attestaient la bonté de son cœur. Sans doute on trouve bien des maîtresses comme elle sur le vaste territoire des Etats-Unis d'Amérique; mais à quoi sert leur bienveillance? Elle n'est efficace que par intervalles. Elle n'a pas le pouvoir d'alléger les souffrances des milliers de malheureux qui n'entendent jamais de voix plus douce que celle d'un commandeur.

Les domestiques de la maison du Bois de Peupliers étaient traités avec indulgence, et très-attachés à la famille; mais là comme ailleurs les ouvriers des champs étaient loin de jouir des mêmes avantages. Trois années auparavant, en vertu du testament de son mari, madame Montgomery était devenue maîtresse absolue de la propriété; son bon naturel et son amour de la justice la portèrent à étendre au gouvernement de la plantation son système d'administration intérieure. Pendant la vie de son mari, le quartier des esclaves était à plus de trois milles de l'habitation; et comme ils n'y venaient jamais sans être mandés, madame Montgomery les connaissait à peine. Elle ignorait leurs besoins, leurs peines, leurs occupations. Elle passait la plus grande partie de l'année chez ses parents de Virginie ou dans les villes du Nord; quand elle était chez elle, son mari lui interdisait formellement de s'occuper d'affaires d'intérêt : si bien qu'elle ignorait complètement ce qui se passait. Une fois mise en possession des biens dont elle était légataire, elle ne put s'accoutumer à l'idée de n'avoir aucun souci du bien-être de plus de cent créatures humaines qui travaillaient du matin au soir à son bénéfice. Elle entreprit une réforme complète, fit rebâtir le quartier des esclaves auprès de la maison, afin d'être à même de les surveiller et de pourvoir à leurs besoins. Elle remarqua avec peine que le défunt ne leur avait accordé qu'une insuffisante nourriture, et qu'il leur avait assigné en revanche une tâche quotidienne exorbitante. Instruite des cruautés commises par son régisseur, elle le renvoya et en prit un autre. Les esclaves n'eurent pas plutôt découvert que leur maîtresse leur portait intérêt, qu'ils l'accablèrent de plaintes et de pétitions : l'un voulait une couverture, un autre une marmite, un troisième une paire de souliers; chacun d'eux réclamait quelque menu présent, qu'on ne croyait pouvoir refuser sans barbarie; et chaque requête fructueuse était suivie d'une douzaine d'autres non moins raisonnables; mais avant la fin de l'année, l'ensemble de ces dons insignifiants se montait à une somme qui égalait la moitié des revenus ordinaires de la plantation. Il ne se passait pas un jour sans que les esclaves vinssent protester contre l'excessive sévérité du nouveau régisseur, et demander à être exemptés des punitions dont on les menaçait. Deux ou trois fois madame Montgomery reprocha à son représentant d'abuser de l'autorité, et ce succès encouragea les réclamations des noirs. Il y eut force enquêtes contradictoires sur des faits qu'il était en définitive impossible d'éclaircir, puisque les esclaves soutenaient toujours une version et que l'accusé en soutenait une autre.

Le second régisseur fut congédié; un troisième se dégoûta de ses fonctions, et refusa de les conserver. Un quatrième, prenant le parti d'entrer dans les vues de l'indulgent propriétaire, laissa les esclaves agir à leur guise; et bien entendu qu'ayant la liberté de ne rien faire, ils en profitèrent largement. A chaque saison, depuis que madame

Montgomery avait commencé ses expériences, on remarquait un déficit dans les produits; cette année, ils avaient été presque nuls.

Les amis de la dame jugèrent à propos d'intervenir; son frère, qu'elle aimait, et dont elle écoutait les conseils avec déférence, lui avait fait depuis longtemps de vives représentations. Il s'expliqua plus clairement :

— Vous vous ruinerez, lui dit-il, si vous continuez à vous occuper ainsi du bonheur de vos esclaves. A quoi bon vouloir être plus humaine que vos voisins ? N'est-ce pas une folie que de vous mettre dans la misère, vous et vos enfants, pour satisfaire votre philanthropie sentimentale, pour chercher à réaliser des plans impraticables ?

Madame Montgomery se défendit avec chaleur. Elle croyait, disait-elle, avoir des devoirs à remplir envers les infortunés que Dieu avait mis en son pouvoir et placés sous sa protection. Elle alla même jusqu'à soutenir qu'il était injuste de vivre dans le luxe des fruits d'un travail forcé; elle décrivit éloquemment les sauvages violences des régisseurs, les supplices qu'ils imposaient.

— Assurément, lui répliqua son frère, vous êtes inspirée par un sentiment généreux; mais vos belles idées sont improductives, elles ne donnent ni blé ni tabac. Prêchez tant que vous voudrez; mais si vous voulez vivre de vos revenus, administrez votre plantation suivant les règles établies. Tous ceux qui s'y connaissent vous diront que pour obtenir des récoltes il faut prendre un régisseur énergique, lui mettre un fouet à la main, et lui donner le droit illimité de s'en servir. Si vous adoptez cette méthode, vous vous direz à juste titre maîtresse de la plantation; mais tant que vous persisterez dans votre système actuel, vous ne serez guère que l'humble esclave de vos esclaves. Votre philanthropie vous mettra dans la nécessité de les vendre tous pour acquitter vos dettes, et vous resterez sur le pavé.

Ces paroles produisirent une impression profonde sur madame Montgomery. Elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître que la plantation avait périclité sous ses lois, et que ses esclaves, malgré tout ce qu'elle avait fait pour eux, étaient paresseux et insubordonnés. Pourtant elle ne se rendit pas encore.

— Les idées que j'ai sur les rapports mutuels du maître et de l'esclave sont, disait-elle, conformes à la justice et à l'humanité. Il n'est pas permis de les repousser, pour peu qu'on ait de la conscience et des principes.

Cette assertion n'était peut-être pas dénuée de fondement. Si madame Montgomery avait découvert un homme tel que le major Thornton, et qu'elle en eût fait un régisseur, elle aurait probablement réussi; mais de pareils hommes ne sont pas communs, surtout dans les États à esclaves. La masse des régisseurs américains forme la race la plus ignorante, la plus intraitable, la plus obtuse et la plus volontaire qui ait jamais existé. Que pouvait une femme obligée d'avoir recours à eux, et en butte à l'animadversion de ses voisins ?

Tout alla de mal en pis. L'argent comptant que son mari lui avait laissé disparut, ses affaires s'embrouillèrent, et elle se vit dans la nécessité d'implorer l'assistance de son frère. Il refusa positivement de se mêler de la gestion de ses biens, si elle ne lui en laissait la direction absolue. Après un semblant de résistance, elle accepta ces dures conditions.

Il se mit aussitôt à la tête de la maison. Les cases furent replacées à l'endroit qu'elles occupaient primitivement. On remit en vigueur l'ancien règlement, qui interdisait aux noirs l'accès de l'habitation quand ils n'y étaient pas appelés par un ordre spécial. On réduisit leurs rations de vivres; et il fut expressément stipulé que madame Montgomery n'aurait aucun empire sur le nouveau régisseur, et n'écouterait jamais les plaintes qui seraient faites contre lui.

Un mois après la restauration de l'ancien régime, un tiers des travailleurs était en fuite.

— On devait s'y attendre, dit le frère de madame Montgomery. Vous avez tellement gâté ces coquins, qu'ils sont incapables de supporter des rigueurs nécessaires au maintien du bon ordre.

Après de longues et coûteuses recherches, on retrouva tous les évadés, à l'exception de deux, et la plantation fut graduellement replacée sous la discipline ordinaire du fouet et du travail forcé. Malgré les peines qu'on prenait pour entretenir madame Montgomery dans l'ignorance de ce qui se passait, elle apprit accidentellement quelques actes de barbarie. Dans le premier accès de son indignation, elle déclara qu'elle préférerait le dénuement le plus complet à une opulence dont elle était redevable au fouet d'un commandeur. Mais la réflexion fit taire bientôt ces sentiments généreux. Elle fut contrainte de s'avouer à elle-même qu'il lui était impossible de renoncer au luxe dont elle était entourée depuis son enfance. Elle ferma les yeux sur des iniquités que son cœur condamnait, mais auxquelles elle n'avait ni le courage ni le pouvoir de porter remède. En dépit de tous ses raisonnements, elle se sentait responsable d'un despotisme qui s'exerçait par délégation; et pour échapper à ses remords, elle s'enfuit de la maison : tandis que ses esclaves, aiguillonnés par la terrible lumière de cuir, travaillaient sans relâche sous le soleil brûlant de la Caroline, elle essayait d'oublier leurs tourments au milieu des plaisirs de New-York ou de Sorotoga.

Obligée toutefois de passer une partie de l'année au Bois de Peupliers, elle était soumise à de pénibles épreuves, dont j'eus un

exemple le jour de ma première visite. Le régisseur, qui était un presbytérien rigide, avait donné une passe à un noir de la plantation pour se rendre au meeting de M. Carleton. Au moment où l'assemblée se dispersait, madame Montgomery aperçut ce noir, l'appela, et le chargea d'une commission pour le propriétaire d'une plantation voisine. Par un malheureux hasard, le régisseur du Bois de Peupliers se trouvait chez le planteur quand le messager s'y présenta.

— Quelle affaire vous amène, drôle ? s'écria le régisseur en fronçant le sourcil; votre passe vous autorise seulement à vous rendre au meeting et à en revenir.

Le noir alléguait qu'il agissait par les ordres de sa maîtresse.

— Madame Montgomery, dit le régisseur, n'a point à se mêler des affaires de la plantation.

Et pour graver ce fait dans la mémoire du noir, il lui donna sur-le-champ une douzaine de coups de fouet.

Le pauvre homme eut l'audace d'entrer à la maison et de déposer sa plainte. Madame Montgomery s'emporta; mais les conventions qu'elle avait faites avec son frère ne lui permettaient pas de récriminer. Elle fit un présent à l'esclave, en lui disant qu'il avait été injustement puni, et lui recommanda de garder le secret sur sa démarche, afin de s'épargner un second châtiment. Cependant, comme je le sus plus tard, le régisseur apprit ce qui s'était passé; et, pour consolider son autorité menacée, il infligea au noir une correction plus sévère que la première.

Tels sont les effets désastreux de l'esclavage, que trop souvent les efforts tentés en faveur de l'esclave avec la bienveillance la plus sincère ne servent qu'à augmenter sa misère. Il est impossible d'édifier le bien sur le mal, de tirer un parti avantageux d'un système qui pèche par la base. La bonté d'un propriétaire d'esclaves ressemble à celle du bandit, qui, touché de la nudité d'un voyageur, lui jette généreusement sur les épaules un manteau qu'il lui a volé. Comment être à la fois humain et cruel, libéral et injuste ? La première chose qu'on puisse faire en faveur de l'esclave, et sans laquelle tous les autres bienfaits sont inutiles, c'est de le rendre libre !

CHAPITRE XXIII.

Le Fils de l'Esclave.

Quand on permet des mariages entre des esclaves de différentes plantations, c'est ordinairement le dimanche que les membres dispersés de la même famille trouvent l'occasion de se réunir. Beaucoup de planteurs interdisent absolument ces sortes d'unions. Quand ils ont une surabondance de serviteurs, ils aiment mieux donner cinq ou six maris à une seule femme que d'exposer leurs esclaves à se corrompre en leur permettant de frayer avec les travailleurs des autres plantations.

D'autres maîtres, habiles calculateurs, ne souffrent pas que leurs esclaves mâles se marient au dehors; mais ils autorisent les femmes à chercher des époux partout où elles en peuvent trouver. Voici le motif de cette conduite : quand un mari rend visite à sa femme demeurant sur une autre plantation, il ne vient jamais les mains vides. Il apporte toujours des comestibles volés à son maître, afin d'être favorablement accueilli, et de payer sa bienvenue. Tout ce qui est introduit de la sorte diminue d'autant les frais de nourriture, et procure un bénéfice net.

Le dimanche n'était pas un jour de congé pour moi, car j'étais obligé de suivre mon maître dans ses tournées religieuses. Pour me dédommager, M. Carleton m'accorda les jeudis, et je pus voir Cassy au moins une fois par semaine.

L'année qui suivit notre réunion fut la plus heureuse de ma vie, et j'y songe encore avec un plaisir qui ranime un cœur accablé de mille souvenirs douloureux.

Avant la fin de l'année, Cassy me rendit père. Le fils était beau comme la mère, et celui qui a savouré les douceurs de la paternité peut seul comprendre avec quelle joie je le serrais dans mes bras. Mais, hélas ! était-il vrai que ce gage d'un amour mutuel, cet enfant tant désiré, ne fût pas à moi ? N'était-il pas de mon devoir de veiller sur sa faiblesse, de l'entourer de soins, de le guider dans la vie, afin qu'il fût à son tour mon appui quand je serais vieux ? C'était mon devoir, mais ce n'était pas mon droit : un esclave n'a point de droits. Sa femme, son enfant, son labeur, son sang, son existence, et tout ce qui la rend précieuse, ne lui appartiennent pas. Il ne tient tout cela que du bon plaisir de son maître. Il ne peut rien avoir en propre; et s'il semble posséder quelque chose, c'est par la tolérance de l'homme qui le possède lui-même.

Cet enfant pouvait être arraché de mes bras, vendu à un étranger, et je n'avais pas le droit de m'y opposer. Si on daignait me le laisser, quelle triste destinée l'attendait ! Il fallait l'élever pour qu'il fût esclave !

Esclave ! que d'idées comprend ce seul mot ! En le prononçant, on se représente des chaînes, des ordres insolemment donnés, des tortures morales ou corporelles, l'avarice insatiable exploitant les forces humaines, la crainte avilissant les âmes, l'humanité outragée, les liens de famille dédaignés, les lumières de la science éteintes par une main

sacrilège, enfin l'homme privé de ses plus nobles qualités pour être ravalé au niveau de la brute !

Et c'était pour être esclave que tu venais de naître, mon fils ! Que le ciel soit miséricordieux pour toi, car l'homme ne le sera point !

Aussitôt que ces pensées m'assailirent, je sentis s'évanouir la joie instinctive et irréfléchie dont j'avais d'abord été transporté. Des idées diverses, mais toujours sombres, me poursuivaient toutes les fois que je contemplais ce cher enfant endormi sur le sein de sa mère, ou répondant par des sourires à ses caresses. Il était charmant, je l'aimais avec ardeur ; mais je prévoyais que, s'il arrivait à l'âge d'homme, loin de me récompenser de ma tendresse, il maudirait celui qui lui avait transmis avec la vie le lourd fardeau de l'esclavage !

Je ne trouvais plus dans la société de Cassy le même plaisir qu'autrefois. Je ne l'aimais pas moins ; mais la naissance de ce fils répandait une nouvelle amertume dans la coupe de la servitude. Dès que je le regardais, mon esprit se remplissait d'affreuses images. L'avenir prenait pour moi des formes visibles. Mon malheureux fils m'apparaissait nu, chargé de fers, couvert de cicatrices ; il se dégradait insensiblement ; sa mâle fierté l'abandonnait ; je voyais déjà en lui le plus avili des misérables, un esclave content de son sort !

Ces idées allumaient ma colère. Un jour, je me levai dans un transport subit ; j'arrachai l'enfant des bras de sa mère, et en le couvrant de baisers je me demandai s'il ne fallait pas mettre un terme à cette vie qui n'était qu'une émanation de la mienne semblait n'avoir pour but que de prolonger mes souffrances.

Mes yeux devaient être hagards ; ma physionomie, convulsivement contractée, devait porter l'empreinte de mes sinistres projets. Ma femme sembla les deviner. Quoiqu'elle fût trop douce pour éprouver de ces farouches passions qui déchirent le cœur, elle avait une sollicitude maternelle qui l'avertissait du danger. Elle se leva précipitamment, me reprit l'enfant sans dire un mot ; et, en le pressant sur son sein, elle me lança un regard qui me révéla toutes ses alarmes, et me fit comprendre que la vie de la mère était liée à celle de l'enfant.

Ce regard me désarma ; mes bras tombèrent sans force, et je restai plongé dans une morne stupeur. J'avais été détourné de mon dessein ; mais, en le formant, était-il certain que je n'eusse pas rempli les devoirs d'un père envers son fils ?

Telle fut la question que je m'adressai, que je méditai longtemps ; plus j'y réfléchis, plus je demeurai persuadé qu'il valait mieux pour l'enfant qu'il mourût. Ce crime mettait mon âme en péril ; mais j'aimais assez mon fils pour ne pas reculer même devant la certitude de l'éternelle damnation !

Mais sa mère ?

J'aurais discuté avec elle, mais jamais la raison d'une femme n'aurait prévalu contre les sentiments d'une mère. Une seule des larmes qui tombaient à la dérobée sur ses joues suffisait d'ailleurs pour contre-balancer mes plus forts arguments.

Le projet d'arracher mon fils par un crime à un avenir de désolation passa dans mon esprit comme un éclair au milieu d'un orage nocturne. L'enfant devait vivre, je n'avais pas le droit de lui ôter l'existence que je lui avais donnée, dût-il attirer sur ma tête de nouveaux malheurs, dût-il même m'accuser un jour !

CHAPITRE XXIV.

Dernière entrevue.

Un dimanche matin, trois mois après la naissance de mon fils, deux étrangers qu'on n'attendait pas arrivèrent à Carleton-Hall. Mon maître avait à conférer avec eux, et fut obligé de renoncer au meeting qu'il avait projeté ; ce qui me permit de visiter ma famille.

On était en automne, l'atmosphère était pure et embaumée, et le feuillage des bois se diaphanisait de couleurs variées qui avaient plus de charmes que celles du printemps. La sérénité du ciel et la beauté du paysage répandaient le calme dans mon cœur ulcéré par les contrariétés qui m'étaient survenues pendant le cours de la semaine. Il me semblait maintenant que je souffrais doublement pour mon fils et pour moi des traitements indignes auxquels m'exposait ma position. Je m'étais mis en route avec des dispositions assez tristes ; mais elles firent place à un enjouement que je n'avais point éprouvé depuis plus d'un mois.

Je trouvais Cassy occupée à parer son enfant de nouveaux habits que sa maîtresse lui avait donnés. Elle me le fit admirer après l'avoir placé sur mes genoux, et me signala les traits de ressemblance qu'il avait avec moi. J'aurais dû me montrer sensible aux sourires et aux caresses d'une femme adorée ; et pourtant la vue du pauvre innocent avait renouvelé ma mélancolie.

Séduits par la beauté du jour, nous allâmes nous promener dans les bois portant l'enfant à tour de rôle. Cassy avait mille choses à me dire sur les premiers signes d'intelligence que donnait son nourrisson, je lui répondis à peine. Si j'avais commencé à parler, je n'aurais pu m'empêcher de dévoiler le désordre de mon esprit ; et je ne voulais pas empoisonner le plaisir de ma femme.

Les heures s'écoulèrent, et le soleil était déjà sur son déclin lorsque je songeai à partir, pour me conformer aux ordres de mon maître,

qui m'avait enjoint de revenir le soir. Je serrai l'enfant contre mon cœur, j'embrassai Cassy sur la joue en lui pressant la main. Elle parut peu satisfaite de ces froids adieux, elle se jeta à mon cou et me couvrit de baisers. Cette manière d'être contrastait si complètement avec sa réserve et sa timidité ordinaires, que j'en cherchai vainement l'explication : Cassy avait-elle un pressentiment instinctif de ce qui allait arriver, devinait-elle que nous étions exposés à ne jamais nous revoir ?

CHAPITRE XXV.

Expropriation.

Quand je rentrai à Carleton-Hall, je trouvai toute la maison en rumeur. M. Carleton, éprouvant depuis un an de grands embarras pécuniaires, avait eu recours à l'emprunt, et en donnant hypothèque sur ses esclaves il avait obtenu de certains usuriers de Baltimore une somme importante. Après avoir apaisé les plus pressés de ses créanciers, il s'était flatté de l'espoir de renouveler son hypothèque à l'expiration du délai fixé pour le remboursement ; mais les prêteurs impitoyables venaient d'envoyer leurs agents pour prendre possession de la propriété engagée. Les deux étrangers que j'avais vus le matin, munis de titres exécutoires, avaient déjà fait main basse sur les esclaves qu'ils avaient trouvés, et dès que j'eus franchi le seuil de la maison je fus arrêté et placé sous bonne garde.

Mon pauvre maître, au comble de la désolation, proposait vainement d'entrer en accommodement. Les instructions données aux agents étaient formelles ; ils étaient chargés d'exiger le paiement intégral de la somme prêtée, faute de quoi ils emmèneraient tous les esclaves au marché de Charleston dans la Caroline du Sud. Ils n'accordaient à M. Carleton qu'un répit de vingt-quatre heures.

Il était impossible à mon maître de se procurer en si peu de temps les fonds nécessaires. Les travailleurs de la plantation étaient perdus pour lui sans remède ; mais il voulait sauver ses domestiques, et il supplia les agents de lui en laisser au moins quelques-uns pour faire sa chambre et préparer ses repas.

— Monsieur, dit l'un de ces hommes, nous sommes réellement fâchés de la situation désagréable dans laquelle vous vous trouvez ; mais depuis que vous avez consenti une hypothèque sur vos esclaves il en est mort plusieurs qui étaient compris dans le contrat ; d'autres ont été estimés bien au-dessus de leur valeur ; le prix des esclaves a considérablement baissé depuis un an, et il tend à baisser encore ; tout bien considéré, il est douteux que la propriété hypothéquée suffise à l'acquittement de la dette. Toutefois, nous désirons concilier les intérêts de nos clients avec les égards dont vous êtes digne. Choisissez les esclaves que vous voulez garder et payez-nous-en la valeur, nous recevrons volontiers de l'argent comptant en leur lieu et place.

M. Carleton n'avait pas cinquante dollars chez lui ; mais il alla sur-le-champ faire une tournée chez ses voisins. La nouvelle de ses tribulations l'avait précédé. On savait qu'indépendamment de l'hypothèque de Baltimore, il devait à Dieu et au diable ; on le regardait comme ruiné, et personne n'était fort tenté de lui prêter de l'argent. D'ailleurs la plupart des planteurs du pays n'étaient pas dans une condition plus favorable que celle de mon maître, et ne pouvaient rien lui avancer. Après avoir couru toute la journée, il réussit à trouver quelques centaines de dollars en garantie desquelles il hypothéqua les esclaves qu'il se proposait de racheter. Au moment où je reparus, il revenait de sa tournée et se demandait à part lui quels esclaves il devait garder.

— Mon pauvre Archy, me dit-il, vous m'avez servi fidèlement, et c'est avec la plus grande répugnance que je me sépare de vous. Malheureusement, n'ayant pas assez d'argent pour vous racheter tous, je dois donner la préférence à ma vieille bonne et à sa famille. La mère dirige ma maison depuis longues années, les enfants sont nés chez moi, et ma conscience me reprocherait de ne pas les garder.

Les agents relâchèrent les esclaves que M. Carleton avait désignés ; les autres furent détenus, et reçurent l'ordre de se tenir prêts à partir le lendemain matin.

J'avais encore un espoir : je pensai que madame Montgomery m'achèterait si elle était instruite de ma position. J'en parlai à mon maître.

— Ne vous en flattez pas trop, me répondit-il : madame Montgomery a déjà plus de domestiques que sa maison n'en peut tenir. Néanmoins je vais lui écrire un mot pour lui expliquer ce qui se passe, et je l'enverrai porter par un des fils de ma bonne.

J'attendis la réponse avec impatience. Le messager revint annoncer que madame Montgomery et sa fille étaient parties le matin même pour aller passer trois ou quatre jours chez son frère, qui demeurait à dix milles du Bois de Peupliers. J'avais appris cette nouvelle dès le matin, mais dans mon trouble je l'avais oubliée.

Ma dernière espérance s'évanouissait, c'était un coup terrible ! Lorsque j'avais été séparé de ma femme, le délire de la fièvre me rendait insensible à la douleur morale. Maintenant j'étais séparé de ma femme et de mon fils, sans avoir même la triste distraction que donnent les peines corporelles. Une colère impuissante soulevait

ma poitrine; mon front brûlait, et je n'avais pas même la consolation de pouvoir pleurer. Mes larmes refusaient de couler, la fièvre qui consumait mon cerveau en avait tari la source. J'eus l'idée de m'évader; mais les agents des créanciers de Baltimore avaient trop d'expérience pour laisser échapper leurs victimes. Nous étions surveillés avec soin et enfermés dans une grange. Au reste, la plupart des travailleurs des champs ne songeaient nullement à s'enfuir. Ils étaient tellement las de la tyrannie du régisseur, qu'ils changeaient volontiers de condition. Quand leur maître, leur faisant une visite d'adieu, leur adressa des compliments de condoléance, quelques-uns eurent l'audace de lui dire qu'ils n'étaient pas à plaindre et qu'ils ne seraient jamais plus maltraités qu'ils ne l'avaient été par M. Warner. Cette déclaration hardie ne contribua guère à consoler le malheureux Carleton, qui nous tourna le dos brusquement.

Notre départ eut lieu le lendemain. On nous enchaina deux à deux suivant l'usage, après avoir mis sur une charrette les provisions et les petits enfants.

Le voyage ne dura pas moins de trois semaines. Pour des esclaves conduits au marché, nous fûmes traités avec une humanité inattendue. Le troisième jour les femmes et les enfants furent délivrés de leurs chaînes, et au bout de la première semaine une partie des hommes obtint la même faveur. Le but de nos conducteurs paraissait être de nous mettre en bon état afin de nous vendre plus avantageusement. Nos étapes étaient courtes. Nous avions des souliers et des rations abondantes. La nuit, nous campions au bord de la route; on allumait un grand feu pour faire cuire du manioc, et nous dormions sous des ajoupas de branchages. Plusieurs d'entre nous déclarèrent qu'ils n'avaient jamais été mieux traités; ils riaient et chantaient comme des hommes qui font un voyage d'agrément, plutôt que comme des esclaves menés au marché. Le noir est si peu accoutumé à l'indulgence, que les moindres attentions le jettent dans l'extase. Le don d'une ration supplémentaire de vivres suffit pour lui faire aimer même un commandeur.

La gaieté de mes compagnons ne servait qu'à augmenter ma mélancolie. Ils s'en aperçurent, et firent de généreux efforts pour me distraire. Jamais l'on ne m'avait témoigné plus de cordialité, et j'en éprouvai quelque soulagement; car la sympathie des êtres les plus vils a une puissance qu'affectent vainement de méconnaître les riches et les grands de ce monde. J'étais aimé des esclaves de Carleton-Hall parce que je m'étais donné la peine de leur plaire. Depuis longtemps j'avais renoncé au fol orgueil qui m'avait autrefois aliéné mes camarades. L'expérience m'avait rendu plus sage, j'avais cessé de me ranger du côté des oppresseurs en adhérant à leurs préjugés. Je m'étais intéressé à ceux qui partageaient ma condition sans être tout à fait de la même couleur que moi, et la faveur dont je jouissais auprès de M. Carleton m'avait mis à même de leur rendre de légers services. Parfois j'avais dépassé le but, et je m'étais attiré de fâcheuses affaires en révélant à mon maître les cruautés de son régisseur. Les tentatives que j'avais faites dans l'intérêt des esclaves n'avaient pas été couronnées de succès, néanmoins ils m'en savaient gré. Quand ils me virent tristes, ils cessèrent leurs chants et s'entretenaient à voix basse de peur de m'importuner. Je devinai leur intention bienveillante; mais je ne voulais pas contrarier les plaisirs dont ils jouissaient. Je leur dis que j'étais charmé de les voir de bonne humeur, et, malgré les soucis qui m'accablaient, j'entonnai une joyeuse chanson. Elle fut répétée à la ronde et à pleins poumons. Les rires recommencèrent, et la gaieté bruyante de mes compagnons de chaîne me permit de retomber dans un morne silence.

J'éprouvais pour ma femme et mon enfant une tendresse bien naturelle. S'ils m'avaient été enlevés par la mort ou par une nécessité inévitable, j'aurais versé des larmes, sans doute, mais ma douleur n'aurait été mêlée d'aucune amertume. Si je souffrais, c'était surtout parce que les liens du mariage et de la paternité avaient été brisés violemment, sans avertissement préalable, au caprice d'un créancier qui n'était pas le mien. L'idée d'être ainsi enchaîné et vendu pour payer les dettes d'un homme qui se disait mon maître m'exaspérait au dernier point; je maudissais le peuple dont les lois autorisaient de pareilles infamies, et la rage qui remplissait mon cœur me tourmentait plus que la douleur causée par cette soudaine séparation.

Les plus violentes émotions se guérissent d'elles-mêmes; et si le malade survit à une première crise, l'équilibre ne tarde pas à se rétablir dans sa constitution. Mon agitation se calma par degrés, et céda la place à une sorte de torpeur. Un esclave qui a conservé des sentiments humains peut oublier sa misère dans un moment d'excitation passagère; mais ses souvenirs reprennent bientôt leur cours, et le harcèlent comme des remords.

CHAPITRE XXVI.

Séjour de Loosahachee.

Enfin nous arrivâmes à Charleston, capitale de la Caroline du Sud. On nous accorda plusieurs jours de repos pour nous refaire des fatigues d'un long voyage, puis on nous mit en vente après nous avoir

revêtus d'habits neufs. Les femmes et les enfants, enchantés de leur toilette inusitée, ne manifestèrent aucune inquiétude, et semblaient désirer un maître qui les achetât cher aussi vivement que si le marché eût été conclu à leur profit. Nous fûmes achetés presque tous par le général Carter, un des plus riches planteurs de la Caroline du Sud, et nous partîmes aussitôt pour une de ses plantations, qu'on appelait Loosahachee.

La partie basse de la Caroline du Sud, depuis l'Océan jusqu'à une distance de cent milles dans l'intérieur des terres, est une des plus affreuses contrées de l'univers. Le sol n'est qu'un sable aride, couvert de forêts de pins à longues feuilles. La moitié de cet État se compose de déserts élevés de quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, et qu'on nomme les landes des pins. Les troncs droits et élancés de ces arbres, montant vers le ciel comme de minces colonnes, sont couronnés de branches noueuses et hérissées d'un feuillage anguleux où la brise passe avec un murmure monotone, pareil à celui des vagues qui déferlent sur la plage. Ça et là croissent des palmiers nains ou des herbes chétives que broutent des bestiaux à demi sauvages. Dans certains endroits s'étendent d'impénétrables marécages où poussent le chêne blanc des marais, le cyprès, le laurier-cerise, et autres arbres d'où pendent en festons des guirlandes de mousse semblables à des draperies funèbres. Les rivières, larges et peu profondes, grossies par les pluies abondantes du printemps ou de l'hiver, débordent sur une vaste étendue de savanes en exhalant des vapeurs délétères. Même en devenant accidenté, le pays conserve longtemps son caractère de stérilité; ce n'est qu'une suite de collines sablonneuses confusément entassées. Tantôt elles n'ont d'autre végétation que des chênes nains; en certaines parties on ne voit pas même un arbrisseau, et le sable est balayé par les vents. Dans cette contrée, dont l'industrie humaine pourrait cependant tirer parti, les bords des rivières sont seuls cultivés. Le long de la mer, depuis l'embouchure de la Santee jusqu'à celle de la Savannah, se succèdent des îles plus fertiles, et dont les produits sont même célèbres sur les marchés à coton. Elles sont séparées du continent par d'innombrables canaux. Leur rivage, escarpé du côté de l'Océan, est bas et marécageux du côté de la terre. Elles étaient primitivement couvertes de magnifiques chênes verts. Le sol est léger, mais d'une fécondité inépuisable; les terres sont protégées par des levées contre l'envahissement du flux, et desséchées au moyen de fossés et de fréquentes saignées. On cultive en rizières les champs où l'on peut amener facilement l'eau douce; les autres produisent le cotonnier en arbre, qui fournit le duvet le plus long, le plus souple et le plus abondant.

Ces belles contrées forment un contraste frappant avec les solitudes de la partie basse de la Caroline du Sud. De quelque côté que se portent les yeux, ils aperçoivent de riches plaines coupées par des crêtes et des rivières. Les habitations des planteurs sont souvent de beaux édifices, situés sur des éminences qu'ombragent des arbres de toute espèce. Elles ne sont occupées que pendant l'hiver; en été, les propriétaires sont forcés d'émigrer tant par les ennuis d'une oisiveté monotone que par l'insalubrité du climat. Ils se rassemblent à Charleston, ou vont éblouir le Nord par leurs folles prodigalités. Les plantations sont abandonnées aux soins de régisseurs qui composent avec leurs familles la population libre permanente. Les esclaves sont dix fois plus nombreux que les hommes libres. Les riches productions de ce pays servent à entretenir le luxe princier d'une centaine de grands seigneurs, indolents, débauchés, à charge à eux-mêmes comme au reste du monde. C'est encore dans le même but que cent mille créatures humaines végètent dans l'ilotisme le plus abject.

La plantation où l'on nous installa, quoique d'une grande étendue, n'était qu'une faible partie des propriétés du général Carter. En y arrivant, nous y trouvâmes des habitudes bien différentes de celles de la Virginie. Les rations de viande y étaient inconnues; et en notre qualité d'étrangers, nous ignorions les moyens que les esclaves de la Caroline mettent en usage pour suppléer à l'insuffisance de leur régime alimentaire. Notre unique ressource était d'invoquer la générosité de notre maître, et l'occasion s'en présenta environ quinze jours après notre arrivée. Le général, accompagné de plusieurs de ses amis, fit une fugue de Charleston à Loosahachee, pour voir si les récoltes s'annonçaient bien. Il fut décidé entre nous qu'une pétition lui serait adressée, mais que nous nous bornerions à demander peu de chose afin de ne pas être éconduits sans cérémonie. Après une longue délibération, mes camarades me chargèrent de porter la parole en leur nom et de réclamer une ration de sel : assaisonnement auquel nous étions accoutumés, mais qui n'était pas compris dans la distribution de vivres à Loosahachee.

Lorsque le général Carter et ses amis vinrent dans le champ où je travaillais, je m'avançai hardiment vers lui.

— Que voulez-vous, dit-il, et pourquoi quittez-vous ainsi votre ouvrage?

— Maître, répondis-je, je suis un des esclaves que vous avez achetés récemment. Nous sommes nés les uns dans la Virginie, les autres dans la Caroline du Nord. Nous ne sommes pas habitués à manger notre bouillie de maïs sans assaisonnement, et vous nous accorderiez une grande faveur en voulant bien nous faire donner un peu de sel.

— Comment vous nommez-vous ? reprit le général étonné de mon audace.

— Archibald Moore.

— Archibald Moore ! s'écria-t-il d'un ton railleur : et depuis quand, je vous prie, vos pareils se permettent-ils d'avoir deux noms ? Vous êtes le premier esclave de mes domaines qui se soit rendu coupable d'une telle impertinence. Dorénavant, monsieur Archy Moore, vous aurez la complaisance de vous appeler Archy tout court.

Suivant un usage inoffensif et très-répandu en Virginie, j'avais pris le nom de mon maître en quittant le Pré de la Source ; mais les habitants de la Caroline du Sud sont, de tous les Américains, ceux qui ont poussé au plus haut degré de perfection la théorie et la pratique de la tyrannie, et ils se montrent jaloux de tout ce qui semble élever leurs esclaves au-dessus de leurs animaux domestiques.



Sa femme lui soutenait la tête, et s'efforçait de l'empêcher de sentir le tangage du bâtiment.

Sans me déconcerter, je réitérai ma requête dans les termes les plus respectueux.

— Vit-on jamais des drôles plus déraisonnables ! s'écria mon maître. Si je les laissais faire, ils mangeraient volontiers tout mon bien. J'achète du blé pour eux tant qu'ils en ont besoin, et ils ne sont pas contents. Mon garçon, il y a de l'eau de mer près d'ici ; si vous voulez du sel, vous n'avez qu'à en faire.

A ces mots il s'éloigna en riant et son hilarité fut partagée par ses compagnons, qui semblaient trouver sa réponse fort plaisante.

CHAPITRE XXVII.

Anne et Thomas.

Parmi les esclaves de M. Carleton, ou plutôt parmi les anciens esclaves de M. Carleton, mais qui étaient devenus la propriété du général Carter, il y avait un nommé Thomas. Pendant que nous demeurions ensemble à Carleton-Hall nous étions devenus amis intimes, et nous continuâmes de l'être. Il était de sang africain pur, avait de beaux traits, des formes athlétiques : c'était, sous divers rapports, un homme très-remarquable. Il se distinguait moins encore par sa force corporelle, par la facilité avec laquelle il supportait les privations et les fatigues, que par l'originalité de son caractère. Ses passions étaient énergiques et même violentes ; mais, ce qui est très-rare parmi les esclaves, il en était complètement maître, et se montrait, dans ses paroles et dans ses actions, aussi doux qu'un agneau. La vérité est que, jeune encore, il était tombé dans les mains de certains méthodistes, qui habitaient et exerçaient dans le voisinage. Leurs leçons avaient fait une impression si forte et si durable sur lui, il s'était si complètement imbu de leurs doctrines, qu'il semblait avoir arraché de son sein quelques-uns des penchants inhérents à la nature humaine.

Paris. Typographie Plou frères, imprimeurs de l'Empereur, rue de Vaugirard, 36.

Dans cet esprit naturellement orgueilleux et superbe, ses pieux éducateurs avaient profondément inculqué le dogme de l'obéissance passive et de la patience infatigable : dogme qui sous le masque de la religion a contribué plus que le fouet et les chaînes à maintenir la tyrannie et à prévenir la résistance d'esclaves superstitieux et tremblants. On lui avait enseigné, et il le croyait, que Dieu l'avait créé esclave ; qu'il était de son devoir d'obéir à son maître, et d'être content de son sort. Quelles que fussent les cruautés exercées par un maître omnipotent, il était de son devoir de s'y résigner sans murmurer ; et si ce maître le frappait sur une joue, il devait encore lui présenter l'autre. Ceci n'était pas pour Thomas un vain assemblage de mots appris par cœur et bientôt oubliés. Jamais dans toute ma vie je n'ai connu un homme soumis d'une manière plus absolue à l'empire de ses croyances.

La nature l'avait destiné à être un de ces esprits altiers qui terrifient les tyrans et soutiennent la liberté ; mais sous l'influence des idées religieuses il était devenu un esclave passif, humble et obéissant. Il s'était fait un point d'honneur d'être en toutes choses fidèle à son maître. Jamais il ne goûtait de whiskey. Il eût mieux aimé mourir de faim que de voler, être fustigé que de mentir. Ces qualités, si rares chez un esclave ; son obsequiosité, l'activité qu'il mettait à son travail, lui avaient gagné les bonnes grâces de Warner lui-même. On regardait Thomas comme un homme de confiance. On lui remettait souvent les clefs, en le chargeant de nous distribuer nos rations, et il s'acquittait si scrupuleusement de tous ses devoirs, que le capricieux régisseur n'avait jamais pu le trouver en faute. Et pourtant il avait vécu à Carleton-Hall pendant dix ans.

Ce qui était le plus remarquable, le plus extraordinaire, c'est qu'en même temps qu'il obtenait l'estime du régisseur, Thomas avait conquis l'amitié de tous ses camarades. Jamais on ne vit d'humeur plus égale, de cœur plus compatissant. Il n'y avait rien qu'il ne fût disposé



Tenant ses mains dans les miennes, je lui adressais mille questions à la fois.

à faire pour aider l'un de ses compagnons malheureux ; il était toujours prêt à partager ses provisions avec ceux qui avaient faim, à aider les plus faibles et les plus fatigués, à finir leur pénible tâche. De plus, guide spirituel de la plantation, il priait et prêchait presque aussi bien que son maître.

Je n'avais point de sympathie pour son enthousiasme religieux, mais comme homme je l'aimais, je l'admirais, et nous avions vécu longtemps ensemble dans les termes d'une étroite intimité.

Thomas avait une femme nommée Anne, jolie fille, vive et bonne, qu'il aimait infiniment. C'était une grande consolation pour lui de n'en avoir point été séparé en quittant Carleton-Hall, et il n'hésitait pas à remercier la Providence de ce bienfait comme d'une faveur spéciale. Jamais homme ne s'était montré plus heureux, plus reconnaissant que Thomas quand il avait vu qu'Anne et lui étaient achetés par le général Carter. Qu'ils tombassent entre les mains du même

acqureur, c'était le comble de ses vœux; et dans son nouveau service il ne se départit point du zèle et du dévouement, que, suivant ses doctrines, l'esclave devait à son maître. Tandis que nous avions tous, à notre arrivée à Loosahachée, débuté par nous plaindre d'avoir trop de besogne et pas assez de vivres, Thomas n'avait pas dit un mot; il s'était mis à travailler avec vigueur, et avait promptement acquis la réputation d'être un des meilleurs ouvriers de la plantation.

La femme de Thomas avait un enfant de quelques semaines seulement; suivant la coutume de la Caroline, on le lui amenait dans les champs pour qu'elle l'allaitât; car les planteurs de la Caroline, prodigues en toute autre chose, se conformaient aux règles de l'économie en ce qui concerne les esclaves.

Dans l'après-midi d'une brûlante journée, Anne, assise au pied d'un arbre, avait pris son enfant des mains d'une petite fille qui en avait soin pendant le jour quoiqu'elle fût elle-même à peine en état de marcher.

Anne avait accompli sa tâche maternelle et retournait, lentement, avec répugnance peut-être, à sa tâche servile, quand le régisseur, à cheval, parut de ce côté. Il se nommait Martin et passait pour un commandeur habile, fort surtout sur la discipline. Il avait établi, comme règle, qu'on ne devait point flâner à Loosahachée. Le pas était une allure trop lente pour lui; si l'on avait besoin de traverser du bout d'un champ à l'autre, c'était en courant qu'on le devait faire. Anne avait oublié cet article bizarre du règlement de la plantation, ou du moins elle ne s'y conformait pas. Le régisseur s'en fut à peine aperçu qu'il avança au galop, la traita de fainéante, de vagabonde, et la frappa sur la tête avec le manche de son fouet. Le hasard voulut que Thomas travaillât à quelque distance. Il sentit les coups plus vivement que s'ils étaient tombés sur ses propres épaules. C'était là une épreuve trop rude pour les principes artificiels de sa foi religieuse, et il fit un pas en avant comme pour aller au secours de sa femme.

Nous le supplîâmes de s'arrêter, et nous lui dîmes qu'il ne réussirait qu'à s'attirer des désagréments. Mais les cris et les sanglots de sa femme le rendaient sourd à nos avertissements; il s'échappa de nos mains, et avant que le régisseur fût sur ses gardes il lui arracha le fouet des mains en lui disant :

— A quoi pensez-vous, de battre ainsi une femme innocente ?

A en juger par l'air profondément étonné de M. Martin, c'était un trait de courage, ou, selon lui, d'insolence et d'insubordination, auquel il n'était pas le moins du monde préparé. Il fit faire deux ou trois pas en arrière à son cheval; puis fouillant dans sa poche, après un moment de réflexion il en tira un pistolet, l'arma et ajusta Thomas, qui laissa tomber le fouet pour s'enfuir. Mais le régisseur avait la main trop tremblante pour viser juste, il manqua Thomas; celui-ci poursuivit sa course, franchit la haie, et disparut dans les taillis. Après avoir mis le mari en fuite, le régisseur se tourna du côté de la femme tremblante et éplorée. Il paraissait avoir résolu d'assouvir sa fureur sur cette malheureuse sans défense. Il appela le piqueur qui dirigeait les travaux des champs, lui adjoignit quelques autres individus, et leur ordonna de dépouiller Anne de ses vêtements.

Ces préparatifs terminés, M. Martin commença le supplice. Le fouet s'enfonçait profondément dans la chair à chaque coup, et quand la pauvre misérable levait ses bras suppliants le sang coulait à terre par torrents. Ses cris étaient épouvantables. Accoutumé comme je l'étais à des scènes de cette nature, le cœur me bondit, et je me sentis des éblouissements dans la tête. Je brûlais de saisir le monstre à la

gorge et de le broyer sous mes pieds. Comment je me contins, c'est ce que j'ignore. Il faut à coup sûr que cette condition d'esclave rende un homme bien lâche et bien ignoble, pour que j'aie pu voir ainsi torturer une femme sans intervenir.

Avant que M. Martin se fût lassé, la pauvre Anne était tombée sans connaissance. Il nous ordonna de faire un brancard avec des bâtons et des manches de houe, et de la porter chez lui. Nous la déposâmes dans l'allée. Le régisseur apporta une lourde chaîne, dont il lui attacha un bout autour du cou, et l'autre aux solives du plafond.

— Bah ! dit-il, son évanouissement n'est qu'une feinte; si je ne l'enchaîne pas, elle se sauvera pour aller rejoindre son mari.

Nous reçûmes ensuite tous l'ordre de courir dans les bois à la recherche de Thomas. Nous nous séparâmes et eûmes l'air d'examiner tous les endroits où il aurait pu se cacher; mais à l'exception des piqueurs et de deux ou trois misérables qui cherchaient à capter les bonnes grâces du régisseur, je crois que pas un de nous ne se donna beaucoup de mal pour trouver le fugitif.

Non loin de la haie était un terrain marécageux couvert de joncs épais et d'arbres à gomme. Comme je traversais cet endroit, je me trouvai tout à coup face à face avec Thomas, appuyé contre le tronc d'un gros arbre.

Il me mit la main sur l'épaule.

— Eh bien, me dit-il, comment le régisseur s'est-il conduit envers ma femme ?

Je répondis évasivement, en lui dissimulant une partie de l'affreuse vérité. — Mais, ajoutai-je, M. Martin jette feu et flamme; et vous ferez bien de vous tenir caché jusqu'à ce que sa colère soit calmée. Demeurez ici; vous êtes à peu près sûr de ne pas y être inquiété. Je reviendrai ce soir, et vous apporterai de quoi souper.

Cependant on nous ordonna de cesser notre chasse infructueuse pour nous remettre au travail. Après avoir achevé ma tâche en toute hâte, je courus à ma case, mis quelques provisions dans un panier, et me rendis auprès d'Anne, que je retrouvai étendue dans l'allée. Elle était revenue à elle pour souffrir. — De grâce, me dit-elle, ôtez-moi cette chaîne que j'ai au cou; elle me blesse et m'empêche de respirer.

Je me penchai, et j'essayais de donner plus de

jeu au carcan de fer, lorsque madame Martin se montra à la porte.

— Eh bien, que faites-vous là ? s'écria-t-elle d'un ton sévère; de quel droit vous occupez-vous de cette femme ? Laissez-la tranquille, et allez à vos affaires... Qu'est-ce que ce panier ? emportez-le, un ou deux jours de jeûne apprendront à cette coquine à se bien comporter.

Je repris mes provisions et m'éloignai le cœur gros. A la nuit tombante j'allai rejoindre Thomas, en ayant soin de faire un long détour pour n'être pas suivi par le régisseur ou par ses espions. Je le retrouvai au même endroit.

Thomas me conjura de ne lui rien cacher des souffrances de sa femme. Je cédaï à ses instances, et mon récit produisit sur lui une profonde émotion. Tantôt il pleurait comme un enfant; tantôt il essayait de se calmer en répétant à haute voix des prières ou des textes de l'Écriture. Tout à coup, s'abandonnant à sa fureur, oubliant ses scrupules religieux, il s'écria : — Maudit soit ce féroce régisseur ! Qu'il tremble, car je vengerai ma femme !... Mais, hélas ! reprit-il un moment après, c'est moi qui l'ai excité ! c'est par affection pour ma femme que je me suis imprudemment jeté entre elle et ce bourreau ! Ma folle intervention n'a servi qu'à aggraver les peines de celle que je voulais défendre !

Cette idée le bouleversait; mais bientôt sa désolation fit de nouveau place à la colère; sa figure se contracta; sa poitrine se souleva



Le chien bondit pour sauter à la gorge de Thomas, mais ne réussit qu'à se jeter sur son bras gauche...

péniblement, et il murmura d'une voix entrecoupée des menaces et des imprécations.

Il me consulta sur ce qu'il avait à faire. Je savais que le régisseur était dans une rage terrible contre lui. Je lui avais entendu dire que si un pareil acte d'insolence n'était pas puni de la manière la plus exemplaire, c'en serait assez pour jeter le désordre et l'insurrection dans toutes les plantations du voisinage. Je savais bien que M. Martin n'oserait pas le mettre à mort. Mais la défense de commettre un meurtre est la seule limite à l'autorité d'un régisseur, et je n'ignorais pas qu'il avait à la fois le droit et la volonté d'ordonner des tortures en comparaison desquelles les douleurs ordinaires de l'agonie ne sont rien. Je conseillai donc à Thomas de fuir, puisque, en supposant qu'il fût repris, on ne pourrait pas lui infliger de châtement plus sévère que celui qui l'attendait certainement s'il se rendait de son plein gré.

Il parut d'abord goûter cet avis. Son visage prit une expression d'audace et de résolution que je ne lui avais pas vue jusqu'alors, mais qui disparut promptement.

— Puis-je quitter ma femme? me dit-il. Elle est faible, timide; et quand même elle serait en état de me suivre, elle n'y consentirait peut-être pas. Non, Archy, je ne saurais m'évader, abandonner ma femme!

Qu'avais-je à lui répondre?

Je le comprenais; mes sentiments étaient d'accord avec les siens. L'objection qu'il me faisait me semblait irréfutable, et je ne pouvais prendre sur moi de la combattre. N'ayant point d'autre conseil à donner, je gardai le silence.

Pendant quelques minutes, Thomas, les yeux baissés, demeura plongé dans la rêverie. Il en sortit pour me dire : — Ma résolution est prise; j'irai à Charleston, et j'en appellerai à mon maître.

Il suffisait d'avoir vu une fois le général Carter pour compter médiocrement sur sa justice et sa générosité; mais comme Thomas semblait satisfait de son plan, et que c'était sa seule ressource, je fus forcé d'y applaudir. Il prit les aliments que je lui avais apportés, et résolut de se mettre immédiatement en route. Il n'était allé qu'une seule fois à Charleston depuis notre installation à Loosahatchee; mais comme c'était un de ces hommes qui, lorsqu'ils sont allés une fois dans une localité, ne sont pas embarrassés d'y retourner, j'étais convaincu qu'il saurait trouver sa route.

Je revins à ma case; mais j'étais si préoccupé de la démarche de Thomas, qu'il me fut impossible de dormir. Au point du jour, je me rendis à mon travail; l'anxiété m'aiguillonnait, et j'eus fini ma besogne bien avant mes compagnons.

A mon retour des champs, j'aperçus la voiture du général Carter, et au moment où elle passa près de moi, je distinguai le pauvre Thomas enchaîné derrière, sur le siège du laquais. La voiture se dirigea vers la maison. Le général Carter en descendit, et envoya en toute hâte chercher M. Martin, qui avait pris son fusil dès l'aube, et était allé battre les bois à la recherche de Thomas. En l'attendant, le général Carter donna l'ordre de rassembler tous les esclaves de la plantation.

A la fin M. Martin arriva. Dès que le général Carter l'aperçut, il s'écria :

— Eh bien ! monsieur, je vous ramène votre fuyard. Le croiriez-vous ? cet individu a eu l'impertinence de venir m'apporter à Charleston le récit de ses griefs !... De son propre aveu, il s'était rendu coupable de la plus haute insolence dont j'aie jamais entendu parler. Arracher le fouet des mains d'un régisseur !... Ou irons-nous, si ces misérables entreprennent de justifier de pareils actes d'insubordination ? La première chose qu'ils feront immédiatement après sera de nous couper la gorge. Dans tous les cas, j'ai fermé la bouche à celui-ci avant qu'il ait eu le temps de dire quatre paroles. Je lui ai dit que je pardonnerais tout plutôt que de l'insolence envers mon régisseur. J'aimerais infiniment mieux excuser quelque impertinence qui me serait personnellement adressée. Et pour lui faire savoir ce que je pensais de sa conduite, vous voyez que je vous l'ai ramené; et je l'ai fait au risque d'être obligé de coucher ici cette nuit, et d'attraper la fièvre du pays. Fouettez-le-moi comme il faut, monsieur Martin, fouettez-le bien ! J'ai fait rassembler tous les noirs afin qu'ils soient témoins de son châtement, et que cela leur serve de leçon !

Cédant à cette invitation, M. Martin fondit sur sa proie avec la férocité d'un tigre; mais je ne suis pas tenté de recommencer la description des tourments dont le fouet est en Amérique l'instrument actif et incessant. Ceux qui seraient curieux de les connaître feront bien d'aller passer six mois sur une plantation. Ils ne tarderont pas à se convaincre que le chevalet était une invention superflue, et que le fouet, entre les mains de ceux qui ont l'art de s'en servir, répond à tous les besoins de la tyrannie.

Thomas eut la peau tailladée par la lanière de cuir; deux piqueurs le flagellèrent jusqu'à ce qu'il se fut évanoui, épuisé par la douleur et la perte de son sang; cependant telles étaient la vigueur de sa constitution et la noble fermeté de son caractère, qu'il subit cet affreux supplice en héros. Il dédaigna de demander grâce, de pousser les cris de détresse qu'on entend si souvent en pareille occasion. Il se rétablit assez vite, et quelques jours après il avait repris ses travaux habituels.

Il n'en fut pas ainsi de sa femme. Elle était naturellement délicate; peut-être aussi n'était-elle pas entièrement remise de ses couches récentes. La fustigation, les chaînes dont on l'avait chargée, la privation de nourriture, ces différentes causes, ensemble ou isolément, ébranlèrent sa constitution. On crut d'abord qu'elle se remettrait; mais il lui resta une fièvre lente qui lui ôta les forces, l'appétit et le courage. Son pauvre enfant, qui semblait sympathiser avec elle, dépérit graduellement et mourut. Sa mère ne lui survécut pas longtemps. Elle languit pendant deux semaines, sous la garde d'une vieille femme sourde et décrépète. Thomas était obligé de se rendre aux champs comme à son ordinaire; à son retour, un soir, il la trouva morte.

Un des piqueurs, homme vil, espion de Martin, était le seul prédicateur de Loosahatchee; il présidait à ces momeries que les esclaves, dans leur ignorance, confondent avec la religion. Il rendit visite à l'époux affligé, et lui offrit de diriger les funérailles. Thomas avait assez de bon sens naturel pour ne pas se laisser abuser, comme beaucoup de dévots, par le premier individu qui feignait la piété. Il connaissait de longue date le piqueur hypocrite et le méprisait souverainement. Il refusa donc de l'employer, et dit en me désignant :

— Mon ami et moi nous nous chargerons d'enterrer cette pauvre fille.

Il voulait ajouter quelques mots, mais l'image de sa femme s'offrit à lui; la voix lui manqua, ses yeux se remplirent de larmes, et il fut obligé de garder le silence.

C'était un dimanche. Le prédicateur nous quitta, et le pauvre Thomas passa toute la journée à veiller le corps de sa femme. Je restai auprès de lui, sans perdre mon temps à lui prodiguer d'inutiles consolations.

Vers le coucher du soleil, plusieurs de nos camarades entrèrent dans la case, et furent suivis par la majorité des habitants de la plantation. On enleva le corps, et on le porta au champ du repos. C'était une éminence couverte de grands arbres, qui servait depuis longtemps de cimetière; plusieurs tertres, les uns à peine visibles, les autres tout récents, indiquaient l'emplacement des tombes.

Le mari se mit à genoux près du corps de sa femme tandis que l'on creusait la fosse, qui fut bientôt prête. Nous restions silencieux, comptant sur une prière, une hymne, ou quelque pieuse allocution. Thomas essaya de parler, mais il ne prononça que des sons inarticulés. Il secoua la tête, et nous dit d'une voix étouffée de placer le corps dans la tombe. Nous obéîmes, et la terre le recouvrit.

Il faisait déjà nuit; l'inhumation était terminée; les assistants se hâtèrent de retourner dans leurs cases. Le malheureux mari était resté debout à côté de la fosse; je lui pris le bras, et essayai doucement de l'entraîner. Il me repoussa, et levant à la fois la tête et les bras, il s'écria avec un sourd gémissement :

— Assassinée ! assassinée !

En prononçant ces paroles, il se tourna vers moi. Ses yeux étincelaient d'indignation et de colère. Il était évident que les sentiments naturels reprenaient le dessus sur le système artificiel de contrainte dans lequel il avait été élevé. Je sympathisais avec lui, et lui pressai la main pour le lui faire entendre. Il me rendit cette étreinte, et après une courte pause il ajouta :

— Le sang pour le sang, n'est-ce pas, Archy ?

Il y avait quelque chose de terrible dans le ton froid, mais ferme et décidé, dont il parlait. Je ne savais quelle réponse lui faire; et il semblait ne pas en attendre. Quoiqu'il eût eu l'air de m'adresser une question, il semblait n'avoir voulu parler qu'à lui-même. Je lui pris le bras, et nous nous éloignâmes en silence.

CHAPITRE XXVIII.

Le Piqueur.

Il est d'usage dans la Caroline du Sud de donner congé aux esclaves depuis le jour de Noël jusqu'au 1^{er} janvier. Cette indulgence s'étend si loin, que pendant une semaine on leur permet à presque tous de quitter le théâtre de leurs travaux et de leurs souffrances de chaque jour, et d'errer à peu près suivant leur volonté et leurs caprices dans toute la contrée. Les grandes routes présentent à cette époque un coup d'œil singulier. Les esclaves des deux sexes et de tout âge, abandonnant leurs habitations, vêtus des plus beaux atours qu'ils ont pu se procurer, se pressent en grand nombre sur les chemins, se groupent autour des marchands de liqueurs, et offrent un spectacle qu'on ne voit qu'aux vacances de Noël.

Les marchands de liqueurs vivent surtout du commerce de riz et de coton volés, commerce que la fureur vengeresse des planteurs, soutenue par de nombreux actes législatifs, n'a pas encore extirpé. C'est la principale ressource, — le seul moyen d'existence d'une portion considérable des membres infimes de l'aristocratie blanche. Il en est dans la Caroline de même que dans la Virginie; les petits blancs y sont ignorants, grossiers, et peu accoutumés aux jouissances de la civilisation. Ils sont paresseux, dissipés et vicieux, avec toute cette brutalité vulgaire du vice que la pauvreté et l'ignorance rendent plus sensible et plus répugnante. Ne possédant pas de terres, ou n'ayant

tout au plus que quelques parcelles d'un sol nu ou épuisé; ne se livrant à aucun commerce, à aucun métier; regardant tous travaux manuels comme dégradants pour des hommes libres et bons seulement pour des esclaves, les petits blancs sont devenus un objet de dérision pour ceux-ci, en même temps que de crainte et de haine pour la classe des riches planteurs. Ce n'est que le droit de suffrage qu'ils possèdent qui leur conserve l'ombre de considération dont ils jouissent encore. Ce droit de suffrage, dont les vrais aristocrates ne demanderaient pas mieux que de les priver, est la seule sauvegarde des petits blancs. Sans lui, on les foulerait impitoyablement aux pieds, et, au nom de la loi, on les réduirait bientôt à une condition peu supérieure à celle des véritables esclaves.

Aux vacances de Noël, qui suivirent mon arrivée à Loosahatchee, un grand nombre d'esclaves, dont je faisais partie, s'étaient rassemblés autour d'une boutique sur la grande route voisine, riant, causant, buvant du whiskey, s'amusant chacun à sa façon. Tandis que nous passions ainsi notre temps, je vis venir à cheval, sur la route, un homme d'aspect misérable, mal vêtu, de ce teint de couleur cadavérique qui donne à la classe inférieure des blancs, dans la Caroline, l'aspect de cadavres ambulants. Il était monté sur un méchant bidet si maigre qu'il semblait que les os allaient lui percer la peau, et il tenait à la main un long fouet qu'il faisait claquer avec une grâce familière qu'on acquiert rarement sans avoir été longtemps conducteur de nègres. Quand il passa devant nous, je remarquai que tous ceux des esclaves qui avaient un chapeau le lui ôtaient. Mais comme je ne voyais rien dans l'extérieur de cet individu qui commandât particulièrement le respect, et que je ne connaissais pas l'étiquette de la Caroline, qui exigeait de tout esclave des manières obséquieuses envers tout homme libre, je gardai mon chapeau sur la tête. L'individu le remarqua, lança vers moi sa rossinante, et me regarda attentivement. A la couleur de mon teint, il pensa d'abord que j'étais un blanc; mais mon costume et la compagnie dans laquelle je me trouvais lui donnaient lieu de croire avec non moins de raison que je devais être esclave. Il prit des informations; et apprenant que j'appartenais au général Carter, il revint sur moi le fouet levé, et me demanda pourquoi je ne lui avais pas ôté mon chapeau; et sans attendre ma réponse, il se mit à me cingler les épaules. Évidemment ce misérable était ivre, et ma première impulsion fut de lui arracher le fouet des mains. Fort heureusement je ne la suivis pas, car toute tentative faite pour résister même à un blanc en état d'ivresse, pour repousser même l'attaque la moins justifiée, aurait pu me coûter la vie, aux termes des lois de la Caroline.

Je sus que cet individu avait été régisseur, mais qu'il avait été renvoyé il y avait déjà quelque temps, comme soupçonné d'infidélité. Il n'avait pas tardé à ouvrir un débit de whiskey à un demi-mille de distance de Loosahatchee. D'après ce qu'il raconta au marchand dont nous consommions ce moment les liquides, il paraissait que sa boutique n'avait pas été aussi fréquentée dans les vacances qu'il aurait pu le désirer. En me battant, il avait passé sa colère avinée sur le premier objet qui lui en avait fourni le prétexte. J'appris de plus que cet individu, nommé Christie, était cousin de notre régisseur, M. Martin. Ils avaient été d'abord amis intimes; mais ils avaient eu récemment une violente querelle. Christie avait donné un coup de couteau à Martin, et celui-ci avait tiré sur lui avec son fusil à deux coups. Il s'était vengé plus efficacement en coupant court aux relations des esclaves de Loosahatchee avec Christie, sur lesquelles il avait fermé les yeux jusqu'alors, et qui consistaient à échanger du whiskey baptisé contre le riz et le coton du général Carter.

Instruit de ces détails, je fus frappé de l'idée que je tenais Christie en mon pouvoir, et je résolus de lui faire durement payer les coups de fouet dont il m'avait gratifié. Il est vrai que j'étais obligé de jouer le rôle d'espion et de dénonciateur; mais ce sont là les seules ressources que nous laisse la condition servile. Aussitôt donc que je fus à la maison, je me hâtai de me rendre chez le régisseur, et sous une foule de prétextes hypocrites, après maintes protestations de zèle pour le service de mon maître, je lui révélai, comme un grand secret, que M. Christie avait l'habitude de trafiquer avec les esclaves, et d'acheter tout ce qu'ils lui apportaient, sans s'informer d'où les denrées pouvaient venir.

— Parbleu! je le sais bien, répondit M. Martin, et je vous donnerai cinq dollars si vous voulez m'aider à prendre Christie sur le fait.

Le marché fut conclu. Le régisseur me livra une certaine quantité de coton; et une nuit qu'il faisait clair de lune, je me rendis chez le sieur Christie.

Il me reconnut tout d'abord, et s'égaya beaucoup au sujet des coups de fouet qu'il m'avait donnés. La chose lui paraissait éminemment comique, et il entra dans mon plan de sembler en avoir la même opinion. Il me consentit assez facilement à trafiquer avec moi, à la condition que je lui laisserais mon coton pour un dollar la quarte.

Peu de jours après, je fis une seconde visite à M. Christie. Cette fois M. Martin et un de ses amis étaient embusqués en dehors de la boutique, où ils pouvaient, à travers les fentes de la porte, être témoins de la négociation.

Acheter du riz, du coton, enfin quoi que ce soit d'un esclave, à moins que celui-ci ne produise une permission de vente écrite de la

main de son maître, c'est, suivant les lois de la Caroline, un des plus grands crimes qu'un homme puisse commettre. M. Christie fut cité aux prochaines assises; il fut déclaré coupable, sur la déposition de M. Martin et de son compagnon, condamné à mille dollars (5,000 fr.) d'amende et à un an d'emprisonnement. L'amende absorba le peu qu'il pouvait posséder. Quant à la prison, je n'ai jamais su s'il en était sorti. La plupart des jurés qui le condamnèrent étaient véhémentement soupçonnés de s'adonner aux mêmes pratiques; mais la crainte d'encourir de nouveaux soupçons, ou peut-être la jalousie de métier, les rendit les plus acharnés à sa perte.

M. Martin fut si satisfait de mes services dans cette affaire, où il crut que j'avais joué en sa faveur le rôle du chat qui tire les marrons du feu, qu'il me prit en amitié et commença à m'employer comme un de ses espions, de ses dénonciateurs ordinaires. Sur une grande ou sur une petite échelle, la tyrannie ne se peut soutenir qu'à l'aide d'un système d'espionnage et de trahison, dans lequel les plus vils des opprimés deviennent les agents de l'oppression.

Il y a beaucoup d'adoucissement aux misères de l'esclavage à attendre de la faveur et de l'indulgence d'un régisseur. Rappelons-nous aussi que les amorces dont dispose le pouvoir sont si séduisantes, que, même parmi les hommes libres, on trouve des milliers d'individus toujours prêts à contribuer à dépouiller leurs frères des droits les plus sacrés, et à se rendre les complices volontaires d'un tyran placé plus haut qu'eux. Que peut-on donc attendre d'hommes qu'on a soigneusement et systématiquement dégradés? Est-il étonnant que les plus empressés, les plus infatigables instruments de l'oppression se trouvent parmi les opprimés?

Comme je savais que je pouvais tirer un bon profit de la faveur de M. Martin, j'eus grand soin de ne pas lui laisser soupçonner avec quel mépris, avec quel dégoût j'envisageais les fonctions qu'il me voulait confier. Mais pendant qu'il me croyait du cœur et de la main dans ses intérêts, je le contre-minai bien souvent en communiquant ses plans et ses stratagèmes à ceux qu'il croyait surprendre. Ce Martin, quoique absolu vice-roi de trois cents hommes au moins, était ignorant et stupide. En plusieurs circonstances, une personne un peu fine m'eût pris la main dans le sac; mais je réussis si bien à fermer les yeux de M. Martin, qu'il continua à avoir dans ma fidélité une confiance aveugle. Il ne tarda pas à m'en donner une preuve éclatante; car, se promenant un jour à cheval dans le champ où je travaillais, et ne trouvant pas que les choses allassent exactement à sa fantaisie, il appela le piqueur de la bande, et lui arracha des mains le fouet qu'il portait comme insigne de son autorité. Il me fit venir ensuite, et après m'avoir d'abord administré vingt ou trente coups de fouet, comme cela est d'usage en pareille circonstance, il m'institua piqueur de la bande, et m'ordonna de commencer mes fonctions sur les épaules de celui que j'avais l'honneur de remplacer.

C'est sous l'inspection de piqueurs choisis entre les esclaves, à la volonté du régisseur, que s'accomplissent les travaux agricoles sur une plantation carolinienne. Les régisseurs ont trop bien appris à singler les airs et l'indolence de ceux qui les emploient pour s'amuser à courir à cheval toute la journée, et par un soleil brûlant, afin de surveiller les travailleurs. Les esclaves sont divisés en troupes, et chacune est confiée à un piqueur, généralement choisi en raison de sa lâcheté, de sa servilité, de ses dispositions à tyranniser et trahir ses compagnons. Le piqueur est investi de l'autorité absolue et illimitée du maître lui-même. Il reçoit double ration, et n'a pas de tâche à faire; toute sa besogne consiste à avoir l'œil sur la troupe, à s'assurer que chacun fait l'ouvrage qui lui a été imposé. Pour remplir ses fonctions, il s'installe au milieu des noirs, le fouet à la main. Quand le régisseur paraît dans un champ, tous les piqueurs se rassemblent autour de lui pour recevoir ses ordres. Chaque piqueur est responsable de l'exécution des travaux assignés à sa troupe, et afin qu'il comprenne mieux comment il doit s'y prendre, le régisseur lui donne l'investiture en lui détachant des coups de ce même fouet qu'il lui met ensuite dans la main pour s'en servir contre ses compagnons d'infortune.

Le régisseur abuse souvent, je devrais dire toujours, de son pouvoir absolu, mais le piqueur a fait un pas de plus vers la perfection de la tyrannie. Ce piqueur copie fidèlement l'arrogance, l'insolence du régisseur dont il a reçu sa commission; et comme il est toujours au milieu de sa troupe, son autorité y pèse bien plus lourdement. Ce n'est qu'un esclave, et ses camarades supportent plus impatiemment son autorité que celle d'un individu qu'ils sont habitués à considérer comme d'une classe supérieure, et que dans tous les cas ils respectent en sa qualité d'homme libre. En outre, les piqueurs sont loin de borner leurs exigences, comme le régisseur le ferait, à la tâche déterminée. Ils ont une foule de rancunes à satisfaire, d'idées personnelles à faire prévaloir. Ils sont en réalité les maîtres absolus de tout ce que peuvent posséder les noirs de leur troupe; ils disposent des femmes aussi bien que le régisseur et le maître. Même quand le hasard voudrait qu'un piqueur ne fût pas naturellement enclin à abuser de son autorité, la peur de perdre sa position, la certitude qu'on le rendra responsable de la négligence ou de l'inconduite de ses subordonnés, en font nécessairement un être exigeant, dur et cruel.

Le ciel m'est témoin que tant que je remplis les fonctions de pi-

queur, j'employai l'autorité qu'elles me donnaient à alléger autant qu'il était en moi la condition de mes camarades. Ma troupe se composait des anciens esclaves de Carleton, dont j'avais longtemps fait partie, que je regardais comme des amis et des compagnons d'infortune. Bien souvent, quand j'en voyais un plier sous le faix, incapable d'achever sa tâche, je déposais le fouet pour m'armer de la houe, et au lieu de stimuler l'homme faible en le frappant, je l'encourageais en lui portant secours; quand M. Martin me surprenait, il me répétait que j'avais tort, que je ravalais la dignité de piqueur; mais je n'en persistais pas moins dans mon système.

N'ayant pas intention d'écrire mon panégyrique, je n'hésiterai pas à confesser la vérité tout entière. Il y a eu des circonstances où j'ai abusé de mes fonctions; et je crois sincèrement qu'il n'est aucun homme, investi d'une autorité illimitée, qui n'en ait abusé comme moi. La conscience de ma supériorité me rendait insolent et irritable; en dépit de ma haine sincère pour la tyrannie, le fouet n'avait pas été plutôt placé dans mes mains que je me surpris à jouer moi-même le rôle de tyran.

Le pouvoir est toujours dangereux et enivrant; l'humaine nature ne le peut supporter. Il faut qu'il soit constamment tenu en échec, contrôlé, limité, ou bien il dégénère inévitablement en despotisme. Tous les charmes de la vie de famille, l'amour conjugal, la tendresse plus vive encore du père pour les enfants, secondés par l'influence de l'habitude et de l'opinion, n'ont pas paru des garanties suffisantes pour que l'on confiât au chef de famille un pouvoir absolu dans son intérieur. Quels termes sont assez forts pour exprimer combien est vaine, ridicule, absurde, la folie d'attendre autre chose que des abus d'un pouvoir qui n'est contrôlé ni par la moralité ni par la loi?

CHAPITRE XXIX.

Les Maraudeurs.

Depuis la mort de sa femme il s'était opéré chez Thomas un changement remarquable. Il avait perdu son air de contentement et de bonté; il était devenu sombre et morose. Au lieu de se montrer le travailleur le plus empressé et le plus industrieux de la plantation, comme il l'avait toujours été, il semblait avoir pris le travail en horreur. S'il avait été sous la loi d'un autre piqueur que moi, sa paresse et sa négligence lui auraient attiré de graves inconvénients. Mais je l'aimais, j'en avais pitié, et je dissimulais ses écarts.

La barbarie avec laquelle il était traité depuis son arrivée à Loosabachee semblait avoir détruit dans son cœur les principes qui avaient jusqu'alors réglé sa conduite. C'était un sujet dont il n'aimait pas à s'entretenir et que je ne me souciais pas d'aborder. Mais j'étais intimement convaincu qu'il avait renoncé aux doctrines qu'on lui avait enseignées et qui pendant longtemps avaient exercé sur lui une influence si puissante. Il revenait quelquefois en secret à la pratique de certains rites que, dans sa première jeunesse, lui avait transmis sa mère, qui, enlevée à la côte d'Afrique, était restée, comme il me l'avait souvent répété, attachée aux superstitions de son pays. Quelquefois il parlait en termes vagues et bizarres de l'esprit de sa femme, qui lui était apparu, et des promesses qu'il avait faites au spectre. Je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il était atteint d'une aliénation mentale intermittente.

En tout cas, il n'était point reconnaissable. Ce n'était plus l'esclave humble, obéissant, content de son sort. Au lieu de prendre les intérêts de son maître, il semblait se proposer comme but de lui faire le plus de tort possible. Il y avait sur l'habitation deux ou trois hommes indisciplinés, pleins de ruse et d'audace; autant il les avait fuis, autant il les rechercha. Il obtint bientôt leur confiance. Ils le trouvèrent non moins prudent que hardi; et s'apercevant qu'on pouvait compter sur sa discrétion comme sur son intelligence, ils le placèrent à leur tête. Ils s'associèrent quelques autres noirs dont l'amour du pillage était le seul mobile, et ils étendirent leurs déprédations sur toutes les parties de l'habitation.

Dans ce nouveau rôle, Thomas montra encore qu'il n'était pas un homme ordinaire. Il conduisait ses entreprises avec une singulière adresse, et quand ses stratagèmes n'avaient pu empêcher ses camarades d'être pris, il avait encore une ressource qui prouvait la noblesse naturelle de son âme. Telles étaient la fermeté inébranlable de son esprit et la mâle vigueur de sa constitution, qu'elles lui permettaient d'accomplir des actes dont peu d'hommes auraient été capables. Il savait braver même la torture du fouet, torture, comme je l'ai déjà dit, qui n'est pas moins terrible que celle du cheval au poteau. Quand ses ruses avaient échoué, il était toujours prêt à protéger ses compagnons par une confession volontaire, et à concentrer sur lui seul des châtimens qui étaient au-dessus de leurs forces corporelles ou morales. Une telle magnanimité est regardée chez un homme libre comme l'apogée de la vertu; peut-on l'admirer assez chez un esclave?

Grâce à Dieu, la tyrannie n'est pas toute-puissante!

Foulant aux pieds ses victimes, elle les abrutit par tous les moyens qu'elle peut imaginer; elle ne saurait cependant étouffer en elles le

noble esprit de l'homme. C'est un feu qui couve secrètement; tôt ou tard il allumera un incendie qu'on ne pourra ni contenir ni éteindre.

Tant que j'avais eu la confiance de M. Martin, j'avais été en état de rendre à Thomas de signalés services, en lui donnant avis des soupçons, des plans et des stratagèmes du régisseur. Malheureusement cette confiance me fut retirée. M. Martin était loin de me soupçonner; rien n'était si facile que de jeter de la poudre aux yeux d'un être aussi stupide; mais je ne comprenais pas comme il l'aurait voulu les obligations d'un piqueur. Il régnait beaucoup de maladies cette année, et comme les hommes qui composaient ma troupe revenaient d'un pays plus septentrional, et n'étaient pas encore acclimatés à l'atmosphère pestilentielle des rizières, ils étaient souvent hors d'état de travailler. Je l'avais expliqué à M. Martin, et il avait paru satisfait de mes raisons; mais un jour qu'il arrivait à cheval dans les champs, mal disposé et peut-être aussi surexcité par la boisson, il ne trouva que la moitié de ma troupe occupée; encore les travailleurs présents avaient-ils à peine commencé leur tâche.

Il m'en demanda la raison.

— Mes hommes sont malades, répondis-je.

— Les coquins! s'écria-t-il, cela leur sied bien! Je suis las d'entendre sans cesse parler de maladies; ces prétendues indispositions sont des excuses inventées par la paresse, et je ne souffrirai pas qu'on se moque de moi plus longtemps. Si vos noirs, Archy, se plaignent encore d'être malades, vous n'avez qu'à les fouetter comme il faut, et les mettre à l'ouvrage.

— Mais, dis-je, s'ils sont réellement malades?

— Malades ou non malades, faites ce que je vous dis. S'ils ne le sont pas, ils ont bien mérité le fouet; si, au contraire, ils le sont, rien n'est plus salutaire que de leur tirer un peu de sang.

— En ce cas, lui dis-je, vous feriez mieux de nommer un autre piqueur; je ne me sens pas d'humeur à battre des gens malades.

— Taisez-vous, insolent drôle!... Qui vous a permis de me donner des avis, ou de discuter mes ordres? Donnez-moi votre fouet, misérable!

Je le lui donnai, et M. Martin m'en administra une rude correction, comme il l'avait fait en me le confiant. Ainsi finirent mes fonctions de piqueur; et quoique je perdisse ma double ration, et que je fusse obligé de retourner aux champs faire ma tâche comme les autres, je ne puis dire que la perte de ma place m'inspirât trop de regrets. C'est un emploi dont on ne doit se charger que si l'on est complètement pervers.

A dater de ce moment je m'unis plus intimement avec la bande de Thomas et pris part à toutes ses entreprises. Nos déprédations devinrent à la fin si considérables que M. Martin fut obligé d'établir une garde régulière, composée de ses piqueurs et de quelques-uns de leurs subordonnés; ils allaient toute la nuit en patrouille, de sorte que nous n'aurions pu marauder sans danger. Cette mesure fut prise à la suite d'un événement qui donna lieu à une enquête sévère, mais sans résultat. En une seule et même nuit, un incendie consuma les vastes magasins et les beaux moulins à riz du général Carter. Plusieurs esclaves, et entre autres Thomas, furent soumis à une espèce de torture, dont le but était de leur faire avouer la part qu'ils avaient prise à ce désastre. Cette cruauté fut inutile. Ils soutinrent tous énergiquement qu'ils ne savaient rien. Thomas, quoique mon ami intime, ne me parla jamais de cet incendie; mais comme c'était un de ces hommes bien rares qui savent garder leurs secrets, j'ai toujours pensé qu'il en savait là-dessus plus qu'il n'en voulait dire.

Quoi qu'il en soit, il était évident que Thomas obéissait à un mobile plus puissant que le simple amour du pillage. Depuis la mort de sa femme, il buvait quelquefois avec excès; mais cela arrivait rarement. En général, personne n'était plus tempérant et moins difficile que Thomas. Autrefois il était vêtu avec soin, à présent il négligeait sa toilette. Il n'aimait pas la société, n'avait guère de rapports qu'avec moi, et semblait même éviter parfois ma compagnie. Thomas n'aurait guère su à quoi employer sa part du pillage; aussi généralement la distribuait-il parmi ses compagnons.

Quand on proposa de porter nos déprédations au delà des limites de Loosabachee, cette idée ne parut pas d'abord lui sourire. Mais nous ne pouvions plus les continuer en sûreté sur ce territoire, et pour renoncer au pillage nous étions trop habitués à l'aisance qu'il nous procurait. Thomas céda enfin à nos pressantes sollicitations, et nous conduisit chaque nuit sur quelques-unes des plantations voisines. Nos excursions attirèrent l'attention des régisseurs. D'abord ils crurent que les voleurs devaient être quelques-uns de leurs esclaves, et exercèrent des cruautés sans nombre sur ceux qu'ils soupçonnaient. Mais rien n'y faisait, et les déprédations continuaient. Telle était l'adresse de Thomas à varier le théâtre et la mise en scène de nos attaques, que pendant longtemps nous évitâmes tous les pièges et toutes les embûches qu'on nous tendit.

Nous étions une nuit dans un champ de riz, et nos sacs étaient presque remplis, lorsque Thomas, toujours aux aguets, crut entendre un bruit de pas. Il supposa que c'était la patrouille, qui, au lieu de se distraire comme d'habitude, aux sons d'un violon, autour d'une bouteille de whiskey, se décidait à remplir enfin quelques-uns des devoirs d'une garde de nuit. Sous cette impression, il nous invita par

un signal à nous échapper sans bruit, dans un ordre qu'il avait déterminé d'avance.

Le champ était borné d'un côté par une rivière large et profonde, des eaux de laquelle le protégeait une haute levée. Nous étions venus par eau, et notre canot était amarré au bas de la berge, caché par des touffes d'arbrisseaux qui croissaient sur la jetée. Nous rampâmes un à un vers la grève, en ayant soin de nous tenir dans l'ombre des buissons, et déjà nous étions tous embarqués, à l'exception de Thomas. Nous attendions notre chef, qui se tenait toujours à l'arrière-garde dans les retraites, lorsque nous entendîmes des cris de victoire qui semblaient nous indiquer qu'il était découvert, pour ne pas dire pris. Le bruit de deux coups de fusil tirés rapidement accrut notre terreur. Nous nous hâtâmes de démarrer, et le flux qui montait nous entraîna rapidement.

Les cris continuaient, mais devenaient de plus en plus faibles, et semblaient s'éloigner de la rive. Nous fîmes alors jouer nos avirons, pour gagner une petite anse où nous placions ordinairement notre canot et où nous avions coutume de nous embarquer. Nous le tirâmes à terre, et le cachâmes soigneusement dans les herbes. Alors, sans prendre nos sacs de riz, et laissant même nos souliers dans le canot, nous courûmes dans la direction de Loosahachée, que nous atteignîmes sans autre aventure.

J'étais très-inquiet de Thomas; mais je m'étais à peine jeté sur mon lit, que j'entendis frapper à la porte. Je reconnus sa manière de frapper; je sautai à bas de mon lit, et le fis entrer. Il était hors d'haleine et couvert de boue. Il me dit qu'au moment où il allait franchir la jetée, il avait regardé derrière lui, et avait vu deux hommes s'avancer d'un pas rapide. Ils venaient de l'apercevoir, et lui crièrent d'arrêter. S'il avait essayé de gagner le canot, il les aurait amenés dans cette direction, et c'eût été peut-être la perte de toute la bande. Au moment où on lui criait d'arrêter, il avait laissé tomber son sac de riz, et se baissant autant qu'il l'avait pu, il s'était frayé une route à travers le champ de riz, du côté opposé à la rivière. Ceux qui le poursuivaient avaient poussé de grands cris et lui avaient tiré deux coups de fusil sans l'atteindre. Il avait sauté plusieurs fossés, et s'était dirigé vers des hauteurs situées à quelque distance de la rivière en entraînant la patrouille sur ses traces. On l'avait suivi de près; mais comme il était agile et vigoureux, et qu'il connaissait parfaitement la localité, il avait réussi à échapper à travers les fossés et les jetées des rizières. Arrivé sur les hauteurs, il avait pris alors la route de Loosahachée. Mais quoiqu'il eût gagné de l'avance sur ceux qui le poursuivaient, ils n'avaient point perdu sa piste, et il s'attendait d'un moment à l'autre à les voir paraître.

Tout en me racontant ses aventures, Thomas s'était débarrassé de ses habits mouillés et avait lavé à grand renfort d'eau la boue dont tout son corps était souillé. Je lui fournis des vêtements secs, qu'il emporta dans sa case, qui était contiguë à la mienne. Je me hâtai de courir à celle de tous nos compagnons, pour les avertir de la visite à laquelle ils devaient s'attendre. Bientôt l'aboïement des chiens de l'habitation leur annonça l'approche de la patrouille. Ceux qui la composaient avaient réveillé le régisseur; ils arrivèrent, des torches à la main, et firent des perquisitions dans toutes les cases. Mais nous étions préparés à les recevoir. Ils nous trouvèrent plongés dans un profond sommeil, et nous parûmes extrêmement étonnés qu'on nous dérangerait mal à propos.

Ces visites domiciliaires furent inutiles; mais comme la patrouille était certaine d'avoir suivi l'homme qui fuyait jusqu'à Loosahachée, le régisseur de la plantation que nous avions ravagée se présenta le lendemain pour chercher à son tour et punir le coupable. Il était accompagné d'autres hommes qui paraissaient de francs tenanciers du pays, choisis suivant les formes, ou plutôt avec l'oubli de toutes formes, que les lois de la Caroline prescrivent en pareil cas. Cinq francs tenanciers caroliniens, désignés au hasard, composent un semblant de tribunal auquel partout ailleurs on confierait à peine la décision d'une affaire correctionnelle. Dans cette partie du monde, non-seulement il connaît de toutes les plaintes portées contre les esclaves et condamne les accusés à la peine de mort, mais encore, ce que les Caroliniens regardent sans doute comme plus important, il peut mettre à la charge de l'État le remboursement du prix des coupables. Cette loi, qui veut qu'on rembourse au maître, après estimation, la valeur complète des esclaves condamnés, prive ces malheureux de la protection qu'ils auraient trouvée dans l'intérêt pécuniaire de leur maître, et les laisse ainsi complètement exposés aux préjugés, à l'insouciance et à la sottise des juges. Mais pourquoi s'attendre à de la loyauté, à de l'équité, dans l'exécution de lois qui ne sont basées elles-mêmes que sur la plus révoltante injustice?

Une table avait été dressée devant la porte de la maison du régisseur; on y avait placé des verres et une bouteille de whiskey, et la cour entra en séance. Nous fîmes tous amenés et examinés l'un après l'autre. Les seuls témoins étaient les hommes de la patrouille qui avaient poursuivi Thomas, et la cour les appela à désigner les coupables. Cela était assez difficile : nous étions soixante à soixante-dix sur la plantation; la nuit avait été sombre et sans lune, et la patrouille n'avait aperçu que de loin en loin, et dans l'obscurité, l'homme qu'elle poursuivait. La cour parut contrariée de l'hésitation des hommes de

la patrouille. Ils ne s'accordaient pas entre eux sur le signalement du maraudeur : l'un prétendait qu'il était petit, l'autre d'une taille colossale; l'un disait que c'était un individu solide et bien découplé, l'autre un être maigre et chétif.

Cependant la première bouteille de whiskey étant vide, on en avait apporté une seconde. La cour déclara aux témoins qu'ils engageaient mal l'affaire, et que s'ils continuaient ainsi, le coupable échapperait à coup sûr. A ce moment même arriva à cheval le régisseur de la plantation saccagée, et aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il vint au secours des témoins.

— Messieurs les juges, dit-il pendant que la cour s'organisait, j'ai eu le temps d'aller examiner la rizière où le maraudeur a été surpris. La terre était battue en plusieurs endroits; j'y ai remarqué un grand nombre d'empreintes; mais toutes sont pareilles, et semblent avoir été faites par le même individu. J'en ai marqué sur le bâton que voici la longueur et la largeur exactes.

Thomas connaissait à merveille ce moyen de découvrir les délinquants, et il s'était arrangé en conséquence. Tous les pillards qu'il dirigeait portaient des souliers coupés sur le même patron et de dimensions énormes. Nos empreintes paraissaient toutes provenir de la même personne, et laissaient supposer qu'elle avait de grands pieds.

Le discours du régisseur ranima l'espoir des juges. Ils nous firent tous asseoir à terre, et l'on mesura nos pieds. Il y avait sur la plantation un certain Billy, naïf inoffensif, complètement étranger à nos affaires, mais qui, malheureusement, se trouva le seul esclave dont le pied correspondît tant soit peu à la mesure. La longueur du pied de ce malheureux lui fut fatale. Les juges s'écrièrent d'une commune voix, et en termes bien dignes d'un pareil tribunal, qu'ils voulaient être damnés si ce n'était pas là le voleur. Ce fut en vain que le pauvre hère nia les charges de l'accusation et demanda grâce. Sa terreur, sa confusion, sa surprise, confirmèrent tous les soupçons des magistrats. Plus il multiplia les dénégations et les prières, plus les membres de la cour furent convaincus de sa culpabilité. Sans autre forme de procès, ils le déclarèrent coupable, et le condamnèrent à être pendu.

La sentence ne fut pas plutôt rendue qu'on commença les préparatifs de l'exécution. On se procura un tonneau vide que l'on plaça sous un arbre qui se trouvait devant la porte. Le pauvre diable y fut placé; on lui mit au cou une corde dont on attachait l'autre extrémité à une branche. Les juges étaient tellement ivres, qu'ils s'inquiétaient peu de donner à la justice un appareil imposant, et de conserver la dignité de la magistrature. Un d'eux donna un coup de pied au tonneau, et la malheureuse victime de la justice carolinienne fut lancée dans l'éternité.

L'exécution terminée, les esclaves furent renvoyés aux champs, tandis que les juges, les témoins, et quelques curieux que le bruit de l'affaire avait amenés à Loosahachée, commencèrent une orgie en règle qu'ils continuèrent tout le jour, et même toute la nuit suivante.

CHAPITRE XXX.

Supplice de M. Martin.

En général, les maîtres ne règnent sur leurs esclaves que par la terreur. Le seul de tous les sentiments humains sur lequel ils cherchent à asseoir leur autorité, c'est une crainte lâche et rampante. Quand il fut résolu qu'on pendrait le pauvre diable dont j'ai raconté l'histoire dans le chapitre précédent, les juges ne savaient pas s'il était innocent ou coupable, et s'en souciaient fort peu, je crois. Leur but était de jeter la terreur dans l'âme des survivants et de prévenir toutes déprédations ultérieures sur les plantations voisines, par un exemple de ce qu'ils appelaient une sévérité opportune et salutaire. Ils y réussirent; car bien que Thomas s'efforçât de remonter notre moral, nous étions abattus et nous nous sentions peu disposés à seconder son courage, qui semblait s'accroître en raison directe des obstacles qu'il rencontrait.

Un de nos associés, en particulier, fut tellement alarmé du sort du pauvre Billy, qu'il ne semblait plus maître de lui-même, et qu'à chaque instant nous craignions qu'il ne vînt à nous trahir. Dans le premier paroxysme de son épouvante, le soir du jour où il avait été témoin de l'exécution, je crois qu'il eût volontiers fait sa confession tout entière s'il avait trouvé un seul blanc assez de sang-froid pour la recevoir. Au bout de quelque temps il se calma; mais dans le cours de la journée, il avait laissé échapper quelques mots que l'un des piqueurs avait soigneusement recueillis. Ce dernier en fit, comme je l'appris depuis, l'occasion d'un rapport au régisseur; mais M. Martin était encore trop ivre pour comprendre une syllabe de tout ce qu'il put lui dire.

Nous commençons à revenir de nos frayeurs, quand survint un incident qui nous détermina à chercher notre salut dans la fuite. Quelques personnes, en passant le long du rivage, découvrirent notre canot, que, dans la précipitation de notre retraite, nous n'avions pas suffisamment caché. Il contenait non-seulement nos sacs pleins de riz, car nous n'avions pas repris assez de courage pour aller les chercher,

mais aussi nos souliers, dont la grandeur correspondait exactement à celle qui avait été produite devant le tribunal. Il était donc prouvé que plusieurs personnes avaient pris part à ces actes de déprédation; et comme il avait été démontré que l'une d'elles appartenait à Loosahachée, il était raisonnable de chercher ses complices sur la même plantation. Heureusement j'eus vent de cette découverte par l'une des esclaves, domestique du régisseur, avec laquelle j'avais eu la politique de me lier assez intimement. Un homme, accourant à toute bride sur un cheval blanc d'écume, était arrivé chez le régisseur et avait demandé à lui parler. À peine entré, l'étranger avait sollicité un entretien secret, et M. Martin l'avait introduit dans une seconde pièce dont il avait fermé la porte. La jeune fille qui me servait d'espion, sous les dehors de la plus entière simplicité, était pleine d'intelligence et de ruse; elle se fit un devoir d'écouter cette conversation particulière, non-seulement par suite de la curiosité naturelle à son sexe, mais encore parce qu'elle soupçonna que la chose pourrait me concerner.

Elle se cacha donc dans un cabinet qui n'était séparé que par une légère cloison de la pièce dans laquelle le régisseur s'était enfermé avec l'étranger; elle entendit raconter la découverte du canot, et apprit de plus que la cour devait tenir le lendemain une nouvelle session à Loosahachée, ce dont elle se hâta de m'informer. Elle ne connaissait point nos aventures, mais elle avait quelques raisons de penser que cette nouvelle ne nous serait pas tout à fait indifférente. J'instruisis Thomas de tout ce qu'elle m'avait dit. Nous convinmes immédiatement que notre meilleure chance de salut était dans la fuite. Nous communiquâmes à nos complices notre résolution et la cause qui nous l'avait fait prendre. Ils partagèrent tous notre avis, se déclarèrent prêts à nous accompagner, et nous résolûmes d'un commun accord de partir la nuit suivante.

Aussitôt que celle-ci fut venue, nous quittâmes la plantation et gagnâmes tous ensemble la forêt. Comme nous prévoyions qu'on ne tarderait pas à nous poursuivre, nous jugeâmes plus prudent de nous séparer. Je restai avec Thomas; les autres se dispersèrent par deux et par trois dans diverses directions. Tant que dura l'obscurité, nous marchâmes avec toute la vitesse dont nous étions capables. Quand le jour commença à poindre, nous plongeâmes dans la partie la plus épaisse d'un bois marécageux; nous nous fîmes, en brisant de jeunes branches, le lit le plus sec que nous pûmes, et nous nous étendîmes pour dormir profondément, car nous avions grand besoin de repos après un voyage si long et si rapide.

Il était plus de midi quand nous nous réveillâmes. Nous avions un violent appétit, mais pas l'ombre de provisions. Au moment où nous commençons à nous demander ce que nous allions faire, nous entendîmes à distance les aboiements d'un chien. Thomas écouta un moment, puis il s'écria qu'il reconnaissait cette voix. C'était celle d'un fameux chien de chasse à l'éducation duquel M. Martin s'était longuement consacré, et dont il vantait avec orgueil l'aptitude à chasser les nègres marrons.

Nous étions dans une savane marécageuse; il était impossible d'y marcher, difficile même de s'y tenir debout. Il ne fallait pas songer à la traverser. Nous résolûmes d'en atteindre la lisière et de continuer notre fuite. Nous le fîmes; mais le chien gagnait rapidement sur nous, et à chaque instant ses aboiements devenaient plus distincts. Thomas tira de sa poche un couteau solide et bien affilé. Nous étions en ce moment hors de la savane et sur le terrain solide; en jetant un regard autour de nous, nous vîmes le chien qui continuait de s'avancer le nez à terre, et lançait de temps à autre de redoutables aboiements. Plus loin derrière lui nous aperçûmes un homme à cheval que nous supposâmes devoir être M. Martin lui-même.

Evidemment le chien était sur notre trace, et la suivant à l'endroit où nous nous étions cachés dans la savane, il disparut un moment à notre vue. Mais nous continuâmes d'entendre ses clameurs, qui continuaient désormais sans interruption. Bientôt même, par le craquement et l'inclinaison des arbrisseaux, nous comprîmes qu'il devait être sur nos talons. En ce moment nous fîmes volte-face, comme le sanglier au gîte, Thomas devant, son couteau à la main, moi immédiatement derrière, avec une grosse branche que j'avais coupée en forme de canne ou de massue. Tout à coup le chien sortit de la savane, et dès qu'il nous vit, il redoubla ses aboiements, et se précipita en avant, la gueule ouverte et écumeuse. Il bondit pour sauter à la gorge de Thomas, mais ne réussit qu'à se jeter sur le bras gauche que celui-ci lui présentait comme un bouchier. Thomas lui enfonça son couteau jusqu'à la garde en pleine poitrine, et l'homme et le chien roulèrent à terre, luttant l'un contre l'autre. On ne saurait dire comment le combat se serait terminé si Thomas eût été seul, car les blessures que le chien avait reçues ne faisaient qu'accroître sa férocité, et il redoublait d'efforts pour saisir son adversaire à la gorge. Mon gourdin rendit alors de grands services : trois ou quatre coups bien appliqués sur la tête du chien l'étendirent sans vie à nos pieds.

Tant que nous avions attendu son attaque et pendant tout le temps qu'avait duré la lutte, nous ne nous étions guère préoccupés de son maître; mais levant les yeux dès qu'elle fut terminée, nous aperçûmes M. Martin déjà très-près de nous. Quand le chien s'était jeté dans la savane, il l'y avait suivi, il en était sorti derrière lui, et

se trouva sur nous avant que nous pussions nous y attendre. Il nous coucha en joue, et nous cria de nous rendre. Aussitôt que Thomas vit le régisseur, il ne fut plus maître de lui-même, et courut à lui, le couteau à la main. M. Martin tira, mais la balle alla se perdre dans le feuillage; et comme il essayait de tourner bride, Thomas se précipita sur lui, le saisit par un bras et le jeta à terre. Le cheval effrayé se sauva dans le bois, et ce fut en vain que je m'efforçai de le rattraper. Nous regardâmes autour de nous, nous attendant à nous voir attaqués par quelques autres des chasseurs. Il n'y en avait aucun en vue, et nous profitâmes de cette occasion pour nous retirer dans la savane, entraînant avec nous notre prisonnier.

Nous apprîmes de lui qu'au moment où la cour et ses officiers arrivaient à Loosahachée, on avait découvert notre fuite, qu'il avait été immédiatement résolu de convoquer les voisins, et de commencer une battue générale. On avait mis en réquisition tous les chevaux, tous les chiens, tous les hommes dont on pouvait disposer. On s'était divisé en plusieurs bandes, et on avait immédiatement commencé la chasse dans les bois et les savanes.

Une de ces bandes, composée de cinq ou six hommes, outre M. Martin et son limier, avaient découvert trois de nos compagnons dans une fondrière. Les chasseurs étaient descendus de cheval et avaient suivi le chien dans le marais, leurs fusils à la main. Nos pauvres camarades étaient tellement accablés de fatigue, qu'ils ne s'étaient réveillés qu'au moment où le chien avait fondu sur eux. Il en avait saisi un à la gorge et l'avait renversé. Les autres avaient pris la fuite, et l'on avait fait feu sur eux. L'un d'eux était tombé mort, le corps criblé de chevrotines; l'autre avait continué de courir. Aussitôt qu'on eut forcé le chien à lâcher l'homme qu'il tenait, ce qui ne fut pas facile, on le lança sur la trace du fugitif. Il la suivit jusqu'à la rivière; mais arrivé là il la perdit. Probablement l'homme avait plongé et gagné l'autre rive à la nage; mais comme le chien refusa absolument de se jeter à l'eau et que l'on regardait la rive opposée comme impraticable, on renonça à la poursuite; la chasse cessa dans cette direction, et force fut de laisser le pauvre diable échapper provisoirement.

Les chasseurs se séparèrent en ce moment. Deux d'entre eux se chargèrent de ramener à Loosahachée le prisonnier qu'ils avaient fait, et les trois autres avec M. Martin et son chien continuèrent à donner la chasse au reste des fugitifs. Ils avaient appris de leur prisonnier le lieu où nous nous étions séparés et la direction qu'avaient prise nos différentes bandes. Après avoir battu les buissons pendant quelque temps, le chien nous sentit, et se mit à donner de la voix avec fureur; mais les chevaux des compagnons de M. Martin étaient tellement épuisés, que dès qu'il se mit à éperonner le sien il les laissa de beaucoup en arrière. M. Martin termina son récit en nous exhortant à nous rendre, nous donnant sa parole de gentleman et de régisseur que si nous voulions ne pas exercer de violence contre lui, il nous préserverait de tout châtiment et nous récompenserait même avec libéralité.

Le soleil allait se coucher. Le court crépuscule qui suit une belle journée dans la Caroline allait faire place à l'obscurité d'une nuit nuageuse et sans lune. Nous étions à peu près certains de ne pas être immédiatement poursuivis. Je regardai Thomas, comme pour lui demander ce que nous devions faire. Il me prit à part, après avoir examiné les liens de notre prisonnier, qu'il avait attaché à un arbre à l'aide de cordes trouvées dans la propre poche du régisseur, et qui probablement étaient destinées à un autre usage.

Thomas s'arrêta un moment, comme pour rassembler ses idées, puis me montrant du doigt M. Martin : — Archy, me dit-il, cet homme mourra ce soir.

Il y avait une énergie sauvage et en même temps une froide résolution dans le ton dont il me parlait. Cela me frappa; je ne répondis pas d'abord; mais je regardai Thomas en face, et je vis dans ses traits l'expression d'une joie farouche et d'un parti pris que rien ne changerait. Ses yeux lançaient du feu, lorsqu'il me répéta, mais d'une voix basse et tranquille qui contrastait singulièrement avec ses paroles : — Je vous le répète, Archy, cet homme mourra ce soir. Elle le commande, je l'ai promis, et le moment est venu.

— Elle le commande ! qui, elle ?

— Pouvez-vous me le demander, Archy ! cet homme a été le meurtrier de ma femme.

Quoique Thomas et moi eussions vécu dans la plus grande intimité, c'était peut-être depuis la mort de sa femme la première fois qu'il m'en parlait aussi formellement. Il est vrai que de temps à autre il y avait fait des allusions éloignées, et je me rappelais même qu'en diverses occasions il m'avait donné à entendre d'une manière étrange et incohérente qu'il entretenait avec elle de fantastiques relations.

Quand il mentionna le nom de sa femme, il lui vint aux yeux des larmes, qu'il se hâta d'essuyer, et reprenant son air de froide et tranquille résolution, il me répéta toujours à voix basse : — Je vous le dis, Archy, cet homme mourra ce soir.

Quand je me rappelais les circonstances de la mort de la femme de Thomas, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que M. Martin avait été son assassin. J'avais sympathisé alors avec Thomas, et je sympathisais encore avec lui en ce moment. Le meurtrier se trouvait

en son pouvoir; il se croyait appelé à en faire justice, et j'étais contraint d'avouer que cet homme avait mérité son châtement. Cependant j'éprouvais une sorte d'horreur instinctive à l'idée de répandre le sang; peut-être à mon insu restait-il encore dans mon cœur quelque chose des sentiments de l'esclave, quelques traces de cette crainte servile dont s'était affranchi le courage de Thomas. Je confessai que le régisseur était digne de mort; mais en même temps je rappelai à Thomas que M. Martin, dans le cas où nous voudrions le reconduire en sûreté chez lui, nous avait promis d'obtenir notre pardon et de nous protéger contre tout châtement.

Un sourire dédaigneux effleura les lèvres de mon camarade tandis que je parlais. — Oui, me répondit-il, Archy, pardon et protection! et puis peut-être après cent coups de fouet, et puis peut-être demain la potence! Non, mon garçon, je ne veux pas de pardon; je ne veux pas de pardons comme ceux que ces gens-là peuvent accorder. J'ai été esclave trop longtemps. Aujourd'hui je suis un homme libre, et je leur permets volontiers de me tuer quand ils pourront me prendre. En outre, nous ne pouvons pas nous fier à lui. Non, quand nous le voudrions, nous ne le pourrions pas. Vous savez bien que c'est impossible. Ces gens-là ne se croient pas obligés de tenir les promesses qu'ils nous font. Pour nous avoir en leur puissance, ils feront tous les serments imaginables; mais plus tard, leurs engagements ne vaudront pas un fétu. Ma parole est plus sûre que la leur; et ne vous ai-je pas dit que j'avais promis de tuer cet homme? Oui, je l'ai juré, et je vous le dis une fois pour toutes, cet homme mourra ce soir.

Il y avait dans son ton et dans ses gestes une force et une résolution qui me subjuguèrent. Je ne résistai pas plus longtemps, je lui dis de faire comme il voudrait. Il chargea le fusil qu'il avait pris à M. Martin, et qu'il avait tenu à la main pendant tout ce dialogue. Cela fait, nous retournâmes près du régisseur, qui était assis au pied de l'arbre auquel nous l'avions attaché. Quand nous approchâmes, il nous regarda avec anxiété, et il nous demanda si nous étions décidés à retourner à la plantation.

— Nous avons résolu, répondit Thomas, de vous accorder une demi-heure pour vous préparer à la mort. Utilisez-la le mieux possible. Vous avez à vous repentir de bien des péchés, et le temps est court.

Il est impossible de rendre l'air de terreur, d'étonnement et d'incrédulité avec lequel le régisseur entendit ces paroles. Par moments il nous commandait d'un ton d'autorité de le délier; l'instant d'après il s'efforçait de rire, et affectait de traiter ce que disait Thomas comme une pure plaisanterie. Puis, cédant à ses craintes, il pleurait comme un enfant, criait, et demandait miséricorde.

— En avez-vous jamais montré? répondit Thomas; en avez-vous montré à ma pauvre femme? Vous êtes son meurtrier, et c'est sa vie que vous allez payer de la vôtre.

M. Martin prit Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable. Il est vrai qu'il avait puni la femme de Thomas, mais il n'avait fait en cela que ce qu'exigeaient ses devoirs de régisseur, et il était impossible que quelques coups de fouet qu'il lui avait donnés eussent pu occasionner sa mort.

— Quelques coups de fouet! s'écria Thomas; remerciez Dieu, monsieur Martin, de ce que nous ne vous faisons pas subir les mêmes tortures que vous lui avez infligées! Ne parlez plus, car vous ne feriez qu'aggraver vos souffrances. Confessez vos crimes; dites vos prières; n'employez pas vos derniers instants à ajouter le mensonge au meurtre.

Le régisseur demeura anéanti. Il se couvrit la face de ses deux mains, baissa la tête, et passa quelques moments dans un silence qui n'était interrompu que par des sanglots inarticulés. Peut-être il essayait de se préparer à mourir; mais la vie lui semblait trop douce pour ne pas tenter encore quelques efforts pour la conserver. Il voyait qu'il était inutile de s'adresser à Thomas, et quand il releva la tête, il se tourna de mon côté. Il me pria de me rappeler la confiance que, disait-il, il avait autrefois mise en moi, et les faveurs qu'il m'avait accordées. Il promettait de nous acheter tous les deux, de nous donner notre liberté; il nous promettait tout ce que nous voudrions, pourvu qu'on lui laissât la vie.

Ses larmes et ses lamentations m'émouvaient; je sentais la tête et le cœur me manquer, j'allais me trouver mal, et je fus obligé de m'appuyer contre un arbre.

Thomas, lui, se tenait debout, les bras croisés et appuyés sur son fusil.

Il ne fit aucune réponse aux prières et aux promesses réitérées du régisseur, il ne paraissait pas même les entendre.

Ses yeux étaient fixes; il semblait plongé dans ses réflexions.

Après un espace de temps considérable, pendant lequel le malheureux régisseur réitéra ses prières et ses lamentations, Thomas releva la tête, fit quelques pas en arrière et épaula son fusil.

— La demi-heure est écoulée, dit-il, monsieur Martin, êtes-vous prêt?

— Oh! non! non! épargnez-moi! oh! ne me tuez pas. Encore une demi-heure; j'ai beaucoup...

Il n'eut pas le temps d'achever la phrase, le coup partit, la balle se logea dans son cerveau.

Et il tomba roide mort.

CHAPITRE XXXI.

Le Camp des Marrons.

Nous creusâmes dans le sable une fosse dans laquelle nous plaçâmes le cadavre du régisseur. Nous traînâmes au même endroit celui du limier et nous le couchâmes auprès de son maître. Ils étaient bien faits pour reposer côte à côte.

Après cette inhumation, nous reprîmes notre fuite, non pas, comme quelques-uns pourraient se l'imaginer, avec la crainte hâtive et la conscience troublée de deux meurtriers, mais avec l'idée d'avoir vengé la dignité humaine et châtié la tyrannie, avec le sentiment qui animait Wallace et Guillaume Tell lorsqu'ils fuyaient, au milieu de la nuit, pour respirer sur le sommet des montagnes de leur pays l'air pur de la liberté.

Nous n'avions pas, nous, de montagnes pour nous abriter; mais cependant nous continuâmes de fuir à travers les marécages et les déserts de la Caroline, décidés à mettre le plus de milles que nous pourrions entre nous et Loosahatchee. Il y avait plus de vingt-quatre heures que nous n'avions pris de nourriture; mais telle était l'animation de nos esprits, que non-seulement nous ne tombions pas d'épuisement, mais que nous n'éprouvions pour ainsi dire aucun sentiment de fatigue ou de faiblesse.

Nous marchâmes dans la direction du nord-ouest, nous guidant sur les étoiles, et nous fîmes probablement beaucoup de chemin; car nous ne nous arrêtâmes pas une seule fois pour nous reposer. Nous traversâmes une vaste forêt de pins largement espacés, où la marche était presque aussi facile que sur une grande route. Quelquefois une fondrière ou les signes distinctifs d'une plantation nous forçaient à abandonner la ligne droite; mais nous y rentrions dès que l'obstacle était tourné.

L'obscurité de la nuit, que pendant les deux dernières heures était venu accroître un brouillard humide, commençait à disparaître sous les rayons incertains de l'aube naissante. Nous longions un ravin desséché, mais qui dans l'hiver avait dû être le lit de quelque petit ruisseau; nous cherchions quelque endroit où nous cacher, lorsque tout à coup nous nous heurtâmes presque contre un homme étendu, et, à ce qu'il nous parut, endormi, derrière un buisson, la tête appuyée sur un sac de blé. Sa figure ne nous était pas inconnue. C'était un esclave appartenant à une plantation voisine de Loosahatchee, et qui s'était évadé trois mois auparavant. Secoué par la main robuste de mon ami, il se réveilla en donnant des signes de terreur.

— Ne craignez rien, lui dit Thomas; nous sommes marrons comme vous, et nous avons besoin de votre assistance. La faim nous talonne; nous ne connaissons pas le pays. Venez-nous en aide.

L'homme se tenait sur ses gardes; il croyait voir en nous des moutons chargés de faciliter sa capture. Cependant ses soupçons se dissipèrent graduellement, et quand il fut satisfait de nos explications il nous dit :

— Venez avec moi, vous allez avoir à manger.

Chargeant son sac de blé sur ses épaules, il suivit le ravin, qui s'élargissait à deux milles plus loin pour se transformer en un vaste étang couvert d'arbres. Nous quittâmes alors le ravin et suivîmes pendant quelques minutes le bord de l'étang; tout à coup notre guide entra dans l'eau et nous cria de le suivre, ce que nous fîmes; mais avant que nous fussions loin, il posa son sac sur un tronc d'arbre couché, et retournant en arrière, il effaça avec soin les traces que nos pas avaient pu laisser sur les bords vaseux de l'étang. Il reprit la tête, et nous conduisit l'espace d'un demi-mille, ayant de la boue et de l'eau jusqu'à la ceinture. Les arbres gigantesques au milieu desquels nous marchions s'élevaient droits comme des colonnes au-dessus de la surface de l'eau; leurs troncs étaient ronds, blanchâtres et sans branches jusqu'à une certaine hauteur; leurs feuilles, qui ne se trouvaient qu'à l'extrémité supérieure, formaient sur nos têtes une sorte de dais. Il n'y avait guère d'arbres d'une taille inférieure, si ce n'est quelques vignes vierges énormes qui serpentaient comme de gros câbles autour des arbres, grimpaient jusqu'à leur sommet, et dont les feuilles augmentaient encore l'obscurité. Les ténèbres étaient si épaisses et les arbres si rapprochés, qu'on voyait à peine à deux pas devant soi dans cette forêt aquatique.

L'eau devenait plus profonde et la forêt plus sombre, et nous nous demandions où notre guide prétendait nous conduire, lorsque tout à coup nous nous trouvâmes sur un îlot qui s'élevait de quelques pieds au-dessus de la surface des eaux; cette île était si régulière dans sa forme, qu'elle avait plutôt l'air d'une levée artificielle que d'un accident de terrain. Peut-être était-ce l'ouvrage des anciens habitants de ce pays et les restes de quelque fort. Elle avait à peu près un arpent d'étendue; elle était couverte d'arbres épais, mais d'une essence différente, moins hauts et moins majestueux que ceux du lac qui l'entourait. Ses bords étaient garnis d'arbustes et de buissons dont le feuillage lui donnait l'aspect d'un massif de verdure. Notre guide nous montra dans les buissons une ouverture par laquelle nous montâmes, et il nous conduisit à travers un sentier étroit et sinueux, qui aboutissait à une cabane grossière faite d'écorces et de branches.

Il siffla d'une façon particulière, on lui répondit de l'intérieur, et bientôt nous vîmes paraître deux ou trois hommes.

Ils parurent très-surpris de nous voir, surtout moi, qu'apparemment ils prenaient pour un homme libre. Notre guide leur assura que nous étions des amis et des compagnons d'infortune, puis il nous introduisit dans la cabane. Nos nouveaux hôtes nous accueillirent de la façon la plus affectueuse; et apprenant depuis combien de temps nous n'avions pas pris de nourriture, ils s'empressèrent d'apaiser notre faim avant de nous adresser aucune question. Ils nous servirent en abondance du bœuf et du manioc, dont nous mangeâmes notre satisfaction.

On nous demanda alors notre histoire, et nous entrâmes dans le récit détaillé de nos aventures, supprimant cependant tout ce qui avait rapport au destin du régisseur. Notre guide, qui nous connaissait, confirma une partie de notre récit, et nos hôtes nous admirèrent avec empressement dans leur petite communauté.



A chaque instant, les aboiements du chien devenaient plus distincts. Thomas tira de sa poche un couteau solide et bien affilé...

Ils étaient six sans nous compter, tous braves gens qui, lassés de leur tâche quotidienne et de la tyrannie des régisseurs, avaient réussi à reconquérir une liberté sauvage et clandestine. Malgré ses privations et ses dangers, elle était mille fois préférable au travail forcé et à la misérable servitude auxquels ils avaient échappé. Notre guide était le seul que nous eussions jamais vu auparavant. Le chef de la bande s'était enfui d'une plantation voisine avec un seul compagnon, il y avait déjà deux ou trois ans. Ils ne connaissaient pas à cette époque l'existence de cette retraite; mais vivement pourchassés, ils avaient essayé de traverser le marais, ce que probablement personne n'avait osé avant eux. C'est dans cette tentative qu'ils avaient découvert l'île inconnue qui leur avait offert une retraite assurée. Ils n'avaient pas tardé à faire une ou deux recrues, et leur nombre s'était successivement élevé jusqu'à six.

Notre guide, à ce qu'il paraît, avait été envoyé sur une plantation voisine pour y faire un achat de blé, comme nos nouveaux amis en faisaient continuellement aux esclaves des ateliers les plus proches. L'affaire conclue, les vendeurs avaient offert une bouteille de whiskey, dont notre camarade avait pris une si large part, que les jambes lui avaient manqué au bout de quelques instants. Il était tombé à l'endroit où nous l'avions trouvé, et s'y était profondément endormi.

Or, boire du whiskey en dehors de la cabane, c'était, suivant les prudentes lois de la communauté, un délit prévu et puni de trente-neuf coups de fouet, qui lui furent administrés avec la plus louable énergie. Il les reçut de la meilleure grâce du monde, comme l'exécution d'une loi qu'il avait lui-même consentie, et qu'il concevait avoir été promulguée aussi bien dans son intérêt que dans celui de ses camarades.

La vie que nous commencions avait au moins le charme de la

nouveauté. Pendant le jour nous mangions, nous dormions, nous racontions des histoires, surtout celles des dangers que nous avions courus, ou bien nous nous occupions à préparer des peaux, à nous en faire des vêtements, à saler et à sécher de la viande. Mais la nuit était consacrée aux entreprises aventureuses. Comme l'automne approchait, nous rendions de fréquentes visites aux champs de blé et de pommes de terre, sur lesquels nous ne nous faisions pas scrupule de lever d'importantes contributions; mais cela ne durait qu'un mois ou deux. Notre ressource régulière et certaine consistait dans les troupeaux de bestiaux sauvages qu'on laissait errer dans les forêts de pins pour s'y nourrir des rudes herbages qu'ils y pouvaient trouver. Nous en abattions autant que nous voulions; nous en coupions la viande en longues tranches que nous faisons sécher au soleil. Ainsi préparée, cette viande était excellente; non-seulement nous en faisons notre nourriture, mais encore elle nous fournissait le principal article du commerce que nous entretenions constamment, mais non sans précaution, avec les esclaves de plusieurs des plantations voisines.

La vie sauvage des forêts a ses privations et ses souffrances; mais elle a aussi ses charmes et ses plaisirs, et, à l'envisager sous son aspect le moins favorable, elle est encore mille fois préférable à cette civilisation contre nature qui dégrade le noble sauvage et en fait un esclave abruti et sans volonté, — cette civilisation qui achète l'indolence et le luxe d'un seul maître au prix des soupirs, des larmes, du travail forcé et rebutant, de la dégradation, de la misère et du désespoir d'une centaine de ses semblables! — Oui, il y a plus de virilité dans la courageuse poitrine d'un marron que dans une nation entière de tyrans lâches et d'esclaves rampants.

CHAPITRE XXXII.

Excursion; incident tragique.

A la fin de l'hiver, les troupeaux de bestiaux qui avaient coutume de fréquenter les environs étaient singulièrement diminués, et les herbes étaient si rares et si sèches, que la plupart des bœufs n'étaient plus que des squelettes ambulants qui ne valaient guère la peine d'être tués.

Cependant les régisseurs des plantations voisines commençaient à comprendre qu'ils étaient exposés à des vols réguliers et habilement combinés. Nous apprîmes par les esclaves avec lesquels nous trafiquions qu'on parlait beaucoup de la rapide disparition du bétail, et qu'il était question d'organiser une grande chasse contre les pillards.

Dans le double but de désappointer nos chasseurs et en même temps de trouver des troupeaux en meilleur état, il fut décidé que cinq d'entre nous tenteraient une expédition lointaine, tandis que les autres se tiendraient cachés dans notre commune habitation.

Un de nous entreprit de nous conduire près d'une plantation située de l'autre côté de la Santee, et sur laquelle il avait été élevé. Il connaissait parfaitement les environs; il y avait quantité d'excellentes retraites où nous pourrions nous réfugier pendant le jour, et des bois d'une immense étendue devaient nous fournir du butin en abondance. Nous partîmes donc sous sa direction, et pendant plusieurs jours, ou plutôt plusieurs nuits, nous marchâmes en nous dirigeant au nord. Le cinquième ou sixième jour on se mit en route immédiatement après le coucher du soleil; et quand le détachement eut voyagé jusqu'après minuit sur des monticules de sable, notre guide nous dit :

— Nous voici dans les environs de la plantation où je veux vous mener; mais le temps est sombre, la lune a disparu, et je ne saurais dire exactement où nous sommes. Nous ferons donc bien de camper ici et d'attendre le jour. Demain je vous indiquerai une retraite plus sûre.

On applaudit à cette proposition. Nous étions las, et pressés de dormir. Après avoir allumé du feu et fait cuire ses provisions, toute la bande se livra au repos, à l'exception d'un seul homme, qui fut posé en faction.

Je dormais profondément, rêvant à ma pauvre Cassy et à notre enfant, quand mon sommeil fut interrompu par un bruit qui me parut celui de la mousqueterie et d'un galop de chevaux; je me levai sans trop savoir si j'étais éveillé. En ce moment mes yeux tombèrent sur Thomas, et je m'aperçus que ses vêtements étaient teints de sang. Lui aussi était déjà sur pied; et sans en demander davantage, nous courâmes tous deux vers le taillis voisin et nous mîmes à fuir sans trop savoir ce que nous faisons. A la fin, Thomas me cria qu'il ne pouvait aller plus loin; il avait perdu beaucoup de sang, et ses blessures devenaient douloureuses. Le jour commençait à poindre. Nous nous assîmes à terre, et nous efforcâmes de bander ses plaies le mieux qu'il nous fut possible. Une balle ou une chevrotine avait traversé la partie charnue de son bras gauche entre l'épaule et le coude. Une autre balle l'avait atteint dans le flanc; mais, autant que nous en pouvions juger, elle avait dû glisser sur une côte, et ainsi n'avait entamé aucune partie essentielle. Je pensai de mon mieux ses blessures et les lavai avec l'eau d'un ruisseau voisin.

Après nous être reposés et rafraîchis, nous nous demandâmes de quel côté nous nous tournerions et ce que nous allions faire. Nous

n'osions pas revenir au camp où nous avions passé la nuit; en effet, nous n'étions pas sûrs de le retrouver : la matinée avait été obscure; nous avions mis beaucoup de précipitation dans notre fuite, sans nous préoccuper du chemin que nous suivions. Quant à l'île qui nous servait de retraite habituelle, elle était à sept ou huit lieues de marche; et comme c'était de nuit que nous avions voyagé sans trop remarquer la route, il était assez difficile de la reprendre. Cependant Thomas, qui se piquait d'être habile à se guider dans les bois, prétendait que, bien qu'il n'y eût pas apporté toute l'attention désirable, il se faisait fort de me reconduire à l'îlot.

Mais ses blessures étaient trop récentes, et il se trouvait trop faible pour penser à partir immédiatement; de plus, il faisait grand jour, et nous avions les meilleures raisons du monde pour ne voyager que de nuit; en conséquence, nous cherchâmes un taillis, afin de nous y cacher jusqu'au soir.



Il n'eut pas le temps d'achever la phrase, le coup partit, la balle se logea dans son cerveau, et il tomba roide mort.

Le soir venu, Thomas déclara qu'il se sentait mieux, et nous résolûmes de nous mettre en marche pour commencer notre retraite. Mais d'abord il nous parut convenable d'essayer de retrouver notre camp de la nuit dernière, dans l'idée que quelques-uns de nos camarades auraient échappé à la fusillade, et que le hasard pourrait nous les faire rencontrer.

Après avoir erré pendant quelque temps, nous retrouvâmes enfin notre camp. Deux cadavres étaient là roides et sanglants. Nos compagnons avaient dû être tués dans leur sommeil; pas un de leurs membres n'avait bougé. Les buissons portaient des traces de sang que nous suivîmes inutilement à une distance considérable; probablement c'était celui de notre factionnaire, qui s'était endormi et nous avait laissé surprendre.

Peut-être il était là dans les broussailles, blessé et sans secours. Cette idée ranima notre courage, nous poussâmes à plusieurs reprises de grands cris; mais ils retentirent vainement dans toute la forêt, et ils demeurèrent sans échos. Nous revînmes à notre camp, et portâmes de nouveau nos regards sur nos camarades morts; nous ne pûmes supporter l'idée de les voir rester ainsi sans sépulture. Je creusai à la hâte une fosse, où ils furent ensevelis. Nous versâmes des larmes sur leur tombe, et, tristes, abattus, découragés, nous partîmes pour un voyage long et sans but.

CHAPITRE XXXIII.

Capture et Délivrance.

Après avoir cheminé lentement toute cette nuit-là, dès l'aube du jour nous nous cachâmes et nous étendîmes à terre pour dormir. Les blessures de Thomas allaient beaucoup mieux et semblaient près

de se cicatriser. Celle qu'il avait au côté se trouva bien moins dange-reuse que nous ne l'avions craint d'abord, et comme ses douleurs étaient singulièrement calmées, il put enfin reposer.

Nous dormîmes assez bien tous les deux; mais nous nous réveillâmes faibles et exténués par le défaut de nourriture, car il y avait plus de vingt-quatre heures que nous n'avions rien pris. Le soleil n'était pas encore couché; nous résolûmes cependant de nous mettre en route immédiatement, dans l'espoir que la clarté du jour nous permettrait peut-être de découvrir quelque substance alimentaire.

Nous allions au hasard dans les bois, quand une grande route s'offrit à nos yeux, au moment où le soleil disparaissait à l'horizon.

— Il faut la prendre, dit Thomas; elle doit nous mener à quelque ferme près de laquelle nous trouverons à manger.

Ce fut une fatale idée. Nous avions à peine fait un demi-mille, qu'arrivés sur la crête d'une petite colline nous nous trouvâmes en face et à quelques pas seulement de trois voyageurs à cheval que les ondulations de la route nous avaient empêchés d'apercevoir plus tôt. Nous nous arrêtâmes mutuellement surpris. Les voyageurs serrèrent les guides de leurs chevaux, et nous examinèrent avec défiance. Il est vrai que notre extérieur était bien de nature à attirer l'attention: nos vêtements, ou du moins le peu que nous en avions, étaient en loques; au lieu de souliers, nous portions des espèces de bottes faites de cuir de bœuf non tanné, et sur la tête des bonnets de même étoffe. Nos habits, ceux de Thomas surtout, étaient couverts de sang et de boue. Ils me prirent pour un homme libre, et l'un d'eux me cria :

— Hé là-bas! étranger, qui êtes-vous? où allez-vous? et quel est cet homme qui est avec vous?

Je tentai de tirer avantage de mon teint et de passer pour un blanc, mais bientôt je m'aperçus que ma ruse était inutile. Les voyageurs n'avaient pas d'abord deviné ma véritable condition; cependant notre accoutrement était si étrange, qu'ils m'interrogèrent de très-près. Comme je ne savais pas au juste où nous étions, et que je n'avais nulle idée des localités voisines, je ne pus répondre convenablement



Elle tenait un couteau, elle se baissa et s'en servit pour couper les cordes dont nous étions attachés.

aux nombreuses questions qu'ils m'adressèrent; mes explications devinrent de plus en plus confuses et contradictoires. Elles ne firent qu'exciter leurs soupçons; et tandis que je répondais à celui des trois qui semblait le principal personnage de la troupe, un second, sautant tout à coup à bas de son cheval, me saisit au collet, et jura que j'étais ou un marron ou un voleur de nègres. Les autres furent à terre en un moment; et tandis que l'un d'eux me saisissait par le bras, l'autre essaya de s'emparer de Thomas.

Celui-ci évita l'attaque et se prit à courir. Il était déjà à une certaine distance, lorsque, regardant en arrière et me voyant à terre, il oublia immédiatement ses blessures, sa faiblesse et son propre danger, pour voler à mon secours. Ils m'avaient frappé des pieds et des poings jusqu'à ce que je fusse étendu sans force et presque sans

connaissance; et tandis que l'un d'eux me tenait encore le genou sur la poitrine, les deux autres se relevèrent pour aller à la rencontre de Thomas; celui-ci en jeta un à terre d'un coup de bâton, et s'apprêtait à en faire autant à l'autre, qui l'esquiva adroitement et entra en lutte avec lui. Ce nouvel antagoniste était à la fois agile et vigoureux. Thomas ne pouvait se servir que d'un bras, et ses forces avaient été singulièrement diminuées par la fatigue et le sang qu'il avait perdu; cependant il résistait vigoureusement, et il avait même un avantage marqué, lorsque celui qu'il avait d'abord jeté à terre, ayant recouvré ses sens, se releva et vint au secours de son compagnon. Ils l'eurent bientôt terrassé, et lui lièrent les mains; ils m'en firent autant; et l'un d'eux ayant tiré de sa valise un rouleau de cordes, ils nous en passèrent à chacun un bout autour du cou, et nous contraignirent à coups de fouet à suivre le pas de leurs chevaux.

Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à une misérable maison isolée sur le bord de la route. C'était une sorte d'auberge ou de taverne, et c'était là que nous devions loger. Il ne paraissait pas qu'il y eût d'autres habitants qu'une femme qui tenait l'auberge et une petite fille de dix à douze ans; en somme, cette cabane était l'image de la saleté et de la misère. A peine nos vainqueurs eurent-ils mis leurs chevaux à l'écurie, qu'ils demandèrent des chaînes, n'importe de quelle espèce, pourvu qu'elles fussent solides. Mais, à leur grand désappointement, l'aubergiste leur déclara qu'elle n'en avait d'aucune sorte. Toutefois elle leur procura quelques vieux morceaux de corde avec lesquels ils nous attachèrent; puis ils nous firent asseoir dans l'allée.

— Ce doivent être des esclaves marrons, leur dit l'aubergiste, car nous en sommes infestés depuis quelque temps. Il y a trois nuits qu'on donne la chasse à ces coquins, et tout récemment on en a surpris une bande endormie autour d'un feu allumé dans les bois. Elle était assez nombreuse pour tenir tête aux agresseurs, qui n'étaient pas plus de cinq ou six; on a décidé qu'il n'échapperait pas un seul des marrons. Le planteur auquel on croyait qu'ils appartenaient a déclaré qu'il valait mieux les tuer tous que de les laisser errer dans la contrée. On les a cernés; on a tiré sur eux; puis les chasseurs se sont retirés, sans s'assurer de l'effet de leur feu. Mais ils visent juste; les esclaves fugitifs ont dû être tués sur place ou grièvement blessés; et comme ceux que vous amenez sont couverts de sang, je soupçonne qu'ils en étaient.

Dans la conversation qui s'engagea entre l'hôtesse et les voyageurs, nous apprîmes que la fusillade dont nos compagnons étaient tombés victimes avait été destinée à une autre bande de fuyards. Ce genre d'attaque est souvent mis en usage dans la basse Caroline, quand des chasseurs d'esclaves rencontrent une bande de marrons trop nombreuse pour être facilement réduite.

Si les assaillants s'étaient dispersés après la première décharge, c'était par suite d'un vieux préjugé traditionnel. Dans la loi de la Caroline, c'est un meurtre que de tuer un esclave; probablement, cette loi n'a jamais été mise à exécution, et un jury de modernes propriétaires d'esclaves la regarderait sans doute comme une vicelle et fanatique absurdité. Cependant il reste encore au fond du cœur de ces hommes comme une sorte d'horreur de l'homicide commis de sang-froid, comme une crainte superstitieuse de se voir peut-être appliquer la loi. Pour endormir leur conscience et pour éviter la possibilité d'une investigation judiciaire, chacun des chasseurs a soin de ne voir aucun de ses compagnons quand ceux-ci doivent tirer, et aucun d'eux ne reste pour constater le nombre de marrons tués ou blessés. Les pauvres diables qui n'ont pas eu le bonheur d'être tués sur le coup sont laissés là en proie aux tourments de la soif, de la fièvre, de la faim et de la gangrène; et quand ils meurent de la faim, leurs squelettes blanchissent au soleil de la Caroline, comme preuve de la civilisation et de l'humanité des Etats à esclaves!

Pendant que ceux qui nous avaient pris étaient à souper, la petite fille de l'aubergiste vint nous regarder, couchés que nous étions dans l'allée. C'était une jolie enfant, et ses yeux bleus étaient pleins de larmes quand elle les fixa sur nous. Je lui demandai de l'eau; elle courut aussitôt en chercher, et s'informa si nous n'avions pas aussi besoin de manger. Je lui dis que nous étions demi-morts de faim; aussitôt elle courut et reparut avec un gros morceau de pain.

Nos bras étaient attachés si serré que nous ne pouvions nous en servir; la petite fille rompit le pain, et de sa propre main nous le mit à la bouche.

N'est-ce pas là une preuve que la nature n'avait pas fait l'homme pour être un tyran? L'avarice, un amour aveugle de la domination, les fausses mais spécieuses suggestions de l'ignorance et des passions, se réunissent pour le rendre tel; la pitié finit par être chassée de son âme. Alors elle cherche un refuge dans le cœur de la femme; et quand les progrès de l'oppression l'ont encore bannie de cet asile, la pitié, triste et hésitante, préparant ses ailes pour remonter au ciel, s'arrête encore un moment dans le cœur de l'enfant.

En écoutant attentivement la conversation des voyageurs, auxquels l'aubergiste avait servi une bouteille de whiskey, et qui devenaient de plus en plus communicatifs, nous apprîmes que nous étions à quelques milles de la ville de Cambden, sur la grande route du Nord qui conduit de cette ville dans la Caroline septentrionale. Ceux qui nous

avaient pris avaient traversé Cambden, et se rendaient à ce qu'il paraissait dans la Virginie pour acheter des esclaves.

Après avoir discuté longuement la question, ils résolurent de retarder leur voyage d'un jour ou deux, et de nous ramener à Cambden dans l'espérance d'obtenir une récompense de notre maître pour nous avoir arrêtés. Si personne ne nous réclamait immédiatement, ils nous logeraient dans la prison, feraient des annonces dans les journaux, et s'occuperaient de cette affaire à leur retour.

En ce moment la bouteille de whiskey était vidée, et nos voyageurs se préparèrent à dormir. Il n'y avait dans la maison que deux chambres; l'aubergiste en occupait une avec sa fille, et l'on fit des lits dans l'autre pour les locataires. On nous introduisit dans leur chambre. Après avoir déploré de nouveau que l'hôtesse n'eût pas de chaînes à leur fournir, ils s'assurèrent de la solidité des cordes dont ils nous avaient liés, les serrèrent encore davantage, se déshabillèrent et se mirent au lit. Ils étaient probablement fatigués du voyage, et le whiskey augmentant encore la disposition qu'ils y avaient, ils ne tardèrent pas à donner par leurs ronflements des signes non équivoques d'un profond sommeil.

Je leur enviais ce bonheur, car mes liens trop serrés et la position gênante que j'étais obligé de garder m'empêchaient de dormir. Les rayons de la lune tombaient d'aplomb sur la fenêtre et rendaient tous les objets parfaitement distincts. Thomas et moi nous nous lamentions à voix basse sur notre déplorable condition; nous nous consultations vainement sur les moyens d'en sortir; mais nous n'en prévoyions pas, lorsque tout à coup nous vîmes apparaître la petite fille de l'aubergiste. Elle marcha vers nous sans faire de bruit, et nous fit signe d'une main de garder le silence; de l'autre elle tenait un couteau, elle se baissa et s'en servit pour couper les cordes dont nous étions attachés.

Nous n'osions pas parler; mais nos cœurs battaient bien fort, et nos regards, j'en suis sûr, lui disaient notre reconnaissance. Nous nous mimes sur pied en faisant le moins de bruit possible, et déjà nous gagnions la porte, quand une idée survint à Thomas. Il appuya sa main sur mon épaule pour appeler mon attention, et commença à ramasser l'habit, les souliers et les autres vêtements d'un des voyageurs. Je compris tout de suite son attention, et je suivis son exemple. La petite fille parut étonnée et mécontente de ce procédé, et nous engagea par signes à ne pas agir ainsi; mais, sans paraître la comprendre, nous franchîmes la porte, les vêtements sous le bras, marchant lentement et avec précaution, évitant que le bruit de nos pas ne donnât l'alarme. Cependant la petite fille caressait la tête du chien de la maison et le forçait à se tenir tranquille. Quand nous fûmes à une certaine distance, nous primes notre course, et nous ne nous arrêtâmes plus jusqu'à ce que la respiration nous manquât.

Aussitôt que nous l'eûmes un peu reprise, nous nous dépouillâmes de nos guenilles, que nous cachâmes dans les buissons. Heureusement les vêtements dont nous nous étions emparés nous allaient assez bien, et nous donnaient un air infiniment plus respectable et bien moins propre à exciter les soupçons. Nous marchâmes encore pendant deux ou trois milles, pour arriver à une route qui coupait celle que nous avions suivie jusque-là dans la direction du sud.

Pendant tout ce temps, Thomas n'avait pas dit une parole; il n'avait pas même eu l'air de comprendre mes observations et les questions que je lui adressais. Quand nous fûmes arrivés au carrefour, il s'arrêta tout court et me prit par le bras. Je croyais qu'il voulait entrer en conférence avec moi sur le parti que nous avions à prendre, quand, à ma grande surprise, je l'entendis me dire : — Archy, c'est ici que nous nous séparons.

Je compris à peine le sens de ses paroles, et le regardai en face pour lui demander une explication.

— Vous voilà maintenant, me dit-il, sur la route du nord. Vous avez de bons vêtements, autant d'instruction qu'un régisseur. Vous pouvez facilement vous faire passer pour un homme libre. Ce ne sera pas une affaire pour vous que d'arriver dans ces Etats libres dont je vous ai souvent entendu parler. Si je continue de marcher avec vous, nous serons tous deux arrêtés et questionnés. Il est évident qu'on va se mettre à notre poursuite; si nous restons ensemble et que nous suivions la même route, certainement nous serons rattrapés. Il y a loin d'ici aux Etats libres; j'ai peu de chance, peu d'espoir d'y arriver; et puis qu'est-ce que j'y gagnerais? Je m'en vais essayer de rentrer dans les forêts et d'y vivre comme je pourrai. Il est probable que je parviendrai à retrouver notre ancien asile. Mais vous, Archy, vous pouvez essayer quelque chose de mieux; en continuant de marcher au nord, il est presque certain que vous êtes sauvé. Allez, mon garçon, et que Dieu vous bénisse!

J'étais profondément ému, et il se passa quelque temps avant que je fusse capable de répondre. L'idée de sortir de ma condition actuelle de dangers et de misère, d'arriver dans un pays où je pourrais jouir des droits d'un homme libre, me jeta dans un transport de joie qui ne laissait de place à aucun sentiment. Cependant mon amitié pour Thomas, la reconnaissance que je lui devais combattaient mes nouvelles espérances, et une voix intérieure parlant du fond de mon cœur me criait de ne pas abandonner mon ami. Après une trop longue pause et trop d'hésitation, je me décidai à lui répondre. Je parlai

de ses blessures, de l'amitié que nous nous étions jurée, du danger qu'il avait récemment encouru à cause de moi, et terminai en disant que je voulais rester avec lui jusqu'à la fin. Je m'exprimai, je le crains bien, avec trop peu de zèle et de conviction; du moins tout ce que je dis ne parut que confirmer davantage Thomas dans sa résolution. Il me répliqua que ses blessures se cicatrisaient, qu'il commençait à se sentir aussi fort que jamais, que si je restais avec lui je pourrais me compromettre sans lui être utile en rien. Il me montra la route, et d'une voix impérieuse me dit de la suivre, tandis que lui prendrait celle du midi. Quand Thomas avait une fois adopté un parti, il y avait dans le ton de sa voix une fermeté suffisante pour prévenir toutes les objections. Dans ce moment je n'étais que trop disposé à me laisser convaincre. Il vit l'avantage qu'il avait sur moi et en profita : — Partez, Archy, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi. Si vous restiez avec moi et que nous fussions pris, je ne me le pardonnerais jamais!

Peu à peu mes bons sentiments fléchirent, et je consentis enfin à notre séparation. Je pris la main de Thomas, je la pressai sur mon cœur. Jamais il n'exista un plus noble caractère. Je n'étais pas digne de me dire son ami.

— Dieu vous bénisse, Archy! dit-il.

Et il me quitta.

Pendant que je le regardais s'éloigner rapidement, il me sembla que j'étais au moment de m'abîmer sous terre, tant j'éprouvais de honte et de mortification. Une fois ou deux je pensai à courir après lui; mais une prudence égoïste me retint. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu, et puis je me remis en route.

C'était un lâche abandon que ne pouvait même excuser l'amour de la liberté.

CHAPITRE XXXIV.

Liberté.

Je marchai aussi vite que possible jusqu'au lever du soleil, sans rencontrer un seul individu et sans passer devant plus de deux ou trois maisons isolées et de l'aspect le plus misérable. Au moment où le soleil commençait à rayonner, je me trouvai au sommet d'une côte assez considérable. Il y avait une petite maison sur le bord de la route; un cheval sellé et bridé était attaché à un arbre voisin. Ce cheval était proprement étrillé et en bon état, et d'après la coupe du porte-manteau, je jugeai qu'il devait appartenir à quelque docteur qui était venu faire une visite matinale à quelque patient en danger. C'était une occasion séduisante. Je regardai prudemment de côté et d'autre, et ne voyant personne, je détachai l'animal et me jetai en selle. Je le menai d'abord au pas, mais je ne tardai pas à lui faire prendre un temps de galop qui en peu d'instants me conduisit hors de vue de la maison.

C'était là une précieuse acquisition; car, comme je suivais la même route que devaient prendre les voyageurs auxquels j'échappais, il était évident qu'à pied j'aurais couru grand risque d'être dépassé et reconnu. Voyant que mon cheval avait à la fois de l'ardeur et du fond, je l'éperonnai vigoureusement, et nous courûmes d'un train formidable. Mon bonheur ne s'arrêta pas là; car, mettant par hasard la main dans la poche de mon nouvel habit, j'en tirai un portefeuille qui, outre un certain nombre de papiers inutiles, renfermait en billets de banque une somme assez rondelette. Cette découverte ranima mon courage; et je galopai toute la journée sans m'arrêter, si ce n'est, de temps à autre, pour faire reposer ma monture à l'ombre d'un arbre protecteur.

Le soir venu, je soupai et fis donner l'avoine à mon cheval à une petite auberge borgne, et je repartis dès que la lune se montra. Au matin, mon cheval était rompu. Reconnaisant des services qu'il m'avait rendus, car à mon compte il ne m'avait pas fait faire moins de trente-trois lieues en vingt-quatre heures, je le débarrassai de tous ses harnais, et l'envoyai se rafraîchir librement dans un champ de froment. Je poursuivis mon chemin à pied; j'aurais pu craindre, si j'avais conservé mon cheval, que sa possession ne m'occasionnât quelques difficultés; et puis il était tellement fatigué qu'il n'aurait pu m'être utile à grand chose. J'avais une avance considérable sur ceux dont j'aurais pu craindre la poursuite, et j'avais la certitude d'aller aussi vite à pied qu'eux à cheval.

Avant le coucher du soleil, j'arrivai à un gros village, où je me passai le luxe d'un bon souper et d'un bon lit. J'avais besoin de l'un et de l'autre. Je dormis dix heures, et me réveillai plein d'une vigueur nouvelle. Je repris mon voyage, que je continuai sans craindre d'être inquiété; toutefois je jugeai prudent de ne m'arrêter que le moins possible. Je traversai la Caroline du Nord, la Virginie, le Maryland, et tournant Baltimore, j'entrai dans la Pensylvanie, me réjouissant de fouler enfin un sol cultivé par des hommes libres. J'avais à peine franchi la frontière des pays à esclaves, que le changement devint visible : le printemps commençait, et toute la campagne semblait fraîche, verdoyante et belle; les champs étaient bien cultivés, les clôtures nombreuses, les fermes bien tenues, les routes couvertes de chariots et de voyageurs. Tous ces signes de bonheur et de travail

universel me montraient que j'étais enfin arrivé dans un pays où le travail était honorable et où chacun travaillait pour soi-même.

C'était un délicieux aspect, qui contrastait avec ce que j'avais remarqué dans la première partie de mon voyage. Jusque-là qu'avais-je vu? des routes tristes et solitaires traversant des bois qu'on n'exploitait pas, des champs en friche ou mal cultivés, des terres abandonnées qui ne produisaient que des genêts et du bouillon blanc. De loin en loin j'avais aperçu quelques maisons tristes et chétives, et à cinquante milles de distance peut-être un pauvre village tombant en ruines, avec une maison de justice élevée d'un étage ou deux, une foule de flâneurs devant la porte d'une taverne, mais aucun signe d'industrie ou de progrès.

J'aurais désiré voir Philadelphie; mais cette ville, située trop près sur les confins des États à esclaves, partageait sans doute quelques-uns des sentiments qui y régnaient, car les plus affreux fléaux sont les plus contagieux. Je la tournai donc, et me hâtai d'arriver à New-York. Je traversai le noble Hudson, et j'entrai dans la ville. C'était la première grande cité que je visitais, ou du moins la première qui fût réellement digne de ce nom. Quand je vis son port spacieux plein de navires, ses rues nombreuses, la longue file de ses magasins, ses boutiques splendides et ses essaims de population effrayée, je fus étonné et ravi des idées nouvelles que j'acquerrais sur les ressources de l'art et de l'industrie de l'homme. J'en avais entendu parler, mais pour comprendre et sentir il faut voir par soi-même.

Pendant plusieurs jours je ne fis rien autre chose que de flâner çà et là, regardant, admirant la bouche béante sans pouvoir satisfaire ma curiosité. Certainement New-York devait être à cette époque bien inférieur à ce qu'il est devenu depuis, et les restrictions apportées à son commerce devaient nécessairement gêner son accroissement et sa prospérité.

Cependant pour un homme sans expérience, qui sortait de la campagne, cette ville en apparence sans limites, le bruit des voitures et des charrettes sur le pavé, la foule empressée de traverser les rues, surpassait de beaucoup tout ce que l'imagination pouvait rêver d'une grande et importante cité.

Il y avait à peu près une semaine que j'étais à New-York. Un soir que je me trouvais sur une pièce de gazon triangulaire, presque au centre de la ville, regardant un magnifique bâtiment de marbre blanc, qu'un passant venait de me dire être l'hôtel de ville, je me sentis saisi par le bras. Je me retournai, et avec autant d'horreur que de confusion, je vis auprès de moi le général Carter, l'homme qui dans la Caroline du Sud s'était appelé mon maître, mais qui dans un pays fier du titre d'État libre n'aurait plus dû avoir aucun droit sur moi.

Que personne ne se laisse prendre à ce titre orgueilleux et faux qu'ont assumé les États du Nord de l'Union américaine. Est-il juste qu'ils s'appellent États libres après avoir passé avec les États à esclaves un traité, en vertu duquel ils sont obligés de remettre dans les mains de leurs oppresseurs tous les misérables marrons qui ont pu chercher un asile sur leur territoire? Les citoyens des États libres n'ont pas d'esclaves eux-mêmes, cela est vrai. Oh! non! ils avouent que la possession d'esclaves est un horrible crime. Ils n'ont pas d'esclaves eux-mêmes, mais ils se font les complices, les garde-chiourmes de ceux qui en possèdent!

Mon maître, puisque je dois continuer de l'appeler ainsi, même dans la ville libre de New-York, m'avait saisi par un bras, et un de ses amis me tenait par l'autre. Il m'appela par mon nom, et, dans un premier moment d'étonnement et d'effroi, je ne réfléchis pas qu'il était impolitique de ma part de sembler même le connaître. Un cercle s'était formé autour de nous; et lorsqu'on y apprit que j'étais arrêté comme esclave fugitif, quelques-uns de ceux qui le formaient parurent indignés qu'un homme de couleur blanche subit cet outrage. Ils semblaient avoir cru jusque-là que ce n'étaient que les nègres qu'on pouvait réclamer ainsi. Tel est en effet l'artifice incessant de la tyrannie, qu'il en reste toujours quelque chose au sein des hommes libres, et qu'il y a toujours quelque préjugé, résultat de l'ignorance et des idées préconçues comme tous les préjugés du monde dont il n'a jamais appris à s'affranchir.

Plusieurs personnes du groupe se servirent d'expressions énergiques à l'égard de mon oppresseur; mais pas une ne fit le moindre effort pour me tirer de ses mains, et je fus entraîné vers ce même hôtel de ville que j'admirais tout à l'heure. Je fus conduit devant un magistrat quelconque; on prit note de quelques questions, de quelques réponses, des serments furent prêtés, des notes furent écrites. J'étais si peu remis de l'étonnement qui m'avait saisi au moment de mon arrestation; cette cour, ce magistrat, ces constables étaient si nouveaux pour moi que je suis à peine ce qui fut dit, ce qui fut fait en cette occasion. La seule chose qui m'ait frappé, c'est que le magistrat refusa de rendre im médiatement le jugement, mais qu'il consentit à signer un *warrant* pour me retenir en prison en attendant que l'on me traduisit devant un autre tribunal.

Le warrant signé fut remis à une espèce d'huissier chargé de son exécution. La salle d'audience était pleine de la foule qui nous y avait suivis. Ces gens se pressèrent autour de nous au moment où nous allions sortir; je compris par leurs regards et par quelques mots

qui me furent adressés à voix basse qu'ils ne demandaient pas mieux que de favoriser mon évasion. J'affectai d'abord envers l'huissier l'air de la plus entière soumission; mais à peine eûmes-nous fait quelques pas, que, bondissant tout à coup, je retirai mon bras du sien et me lançai au milieu de la foule qui s'ouvrit pour me frayer un passage. J'entendis du bruit, un tumulte, des cris poussés derrière moi; mais bientôt j'eus franchi la grille qui entoure l'hôtel de ville, et traversant une des rues qui y aboutissent, je me jetai dans une ruelle tortueuse et étroite. Les gens me regardaient avec stupéfaction et criaient: *Au voleur!* Une ou deux personnes eurent envie de m'arrêter; mais je fis un premier, puis un second détour; puis enfin, ne me voyant point poursuivi, je repris un pas de promenade.

Je remerciai de cette délivrance non les lois de New-York, mais le bon vouloir de ses habitants. Les vues secrètes et égoïstes des législateurs les entraînent souvent dans l'erreur; les instincts naturels et désintéressés des masses les guident presque toujours bien. Il est vrai que les suppôts de la tyrannie, que ses avocats stipendiés, en ameutant les voleurs et les filous, qui ont toujours intérêt à jeter le désordre dans une grande ville, peuvent quelquefois entraîner les hommes jeunes, ignorants ou dépravés à des actes de violence en faveur de cette même tyrannie. Mais l'amour de la liberté est si naturel au cœur de l'homme qu'il ne brûle pas avec plus de force dans l'âme des sages et des héros que dans celle des hommes les plus insoucians et les moins lettrés, quand il n'y est pas éteint par des préjugés de basses passions ou de sinistres influences.

Dans mes promenades antérieures autour de la ville, j'avais découvert la route par laquelle on en sortait pour se diriger au Nord; je me hâtai de prendre cette route, impatient de secouer la poussière de mes pieds au seuil de cette ville, où j'avais été si près de retomber dans un état de dégradante servitude.

Je voyageai toute la journée; et la nuit venue, l'aubergiste chez lequel je m'arrêtai pour passer la nuit m'apprit que j'étais dans le Connecticut. Je poursuivis ma route pendant plusieurs jours encore à travers un pays de montagnes magnifiques, telles que je n'en avais jamais vu. La noblesse du paysage, les rochers escarpés, les collines accidentées formaient un contraste avec l'excellente culture des vallées, l'universelle activité et l'industrie des habitants. Quand la liberté soutient le bras de l'homme, c'est en vain que des rochers et des montagnes de granit s'opposent aux progrès de la culture. La liberté, mère de l'industrie, lui enseigne l'art d'arracher l'aisance et le bien-être du sein de la terre la plus rebelle et la plus ingrate.

Je savais que Boston était le grand port de mer de la Nouvelle-Angleterre; j'y portai mes pas, résolu d'abandonner un pays, quelque attrayant qu'il me parût du reste, dont les lois ne voulaient pas me reconnaître pour un homme libre. A mesure que j'approchai de la ville, le paysage perdit beaucoup de son aspect pittoresque et de sa grandeur montagnaise; mais j'y trouvai une ample compensation dans la beauté de champs mieux cultivés, de jolies et nombreuses maisons répandues le long de la route, et qui font que les environs de la cité ont l'air de ne former sans interruption qu'un village ravissant. Boston lui-même, situé sur les hauteurs, termine admirablement le paysage.

Je traversai une large rivière sur un beau pont, et j'entrai bientôt dans la ville; mais je ne m'arrêtai pas à la visiter. La liberté était un bien trop précieux pour le sacrifier à la satisfaction d'une vaine curiosité. A New-York la multitude m'avait rendu à la liberté; il était possible qu'à Boston la multitude saisisse avidement l'occasion de me rendre à la servitude. Je me dirigeai vers les quais, à travers des rues tortueuses et irrégulières. Il y avait beaucoup de navires à l'ancre dans les bassins; à force de recherches et de questions, j'en découvris un qui allait mettre à la voile pour Bordeaux. Je m'offris comme matelot. Le capitaine me questionna, et rit beaucoup de ma gaucherie rustique; mais enfin il m'accepta, à condition de ne me donner qu'une demi-payé. Il m'en avança un mois. Le second lieutenant, beau jeune homme qui semblait avoir pitié de me voir ainsi sans amis et sans expérience, m'aida à acheter les vêtements qui pouvaient m'être nécessaires pendant le voyage.

Au bout de quelques jours notre chargement était complet, et le navire sous voiles. — Il quitta le quai, courut des bordées entre les nombreux îlots et le long des caps du port de Boston; passa devant le château et le phare; ensuite il renvoya le pilote, et, toutes voiles dehors, secondé par une brise favorable, il laissa bientôt la ville loin derrière lui. Je me tenais debout sur le gaillard d'avant, et contemplant la terre qui ne paraissait plus que comme une petite tache à l'horizon, et que bientôt nous allions perdre de vue, il me sembla que j'avais un poids énorme de moins sur l'estomac. Mes chaînes étaient tombées: je me sentais libre, et je regardais la côte qui s'éloignait rapidement avec un sentiment de sécurité et d'orgueilleux mépris. Adieu, mon pays! — Tels furent les sentiments qui assiégerent mon âme et se pressèrent sur mes lèvres pour se livrer un passage. — Quel pays! Un pays qui se vante d'être le temple choisi de la liberté, où tous les droits sont égaux, à ce que l'on assure, et où cependant une portion si notable de la population est tenue dans un état honteux d'esclavage et de misère!

— Adieu, mon pays!... que je te dois de reconnaissance et de remerciements! Terre de tyrans et d'esclaves, adieu!

Salut à vous, vagues bondissantes de l'Océan agité! vous êtes les emblèmes et les filles de la liberté... Je vous salue comme mes sœurs... car, enfin, moi aussi je suis libre!... libre!... libre!...

CHAPITRE XXXV.

Combat naval.

La brise favorable avec laquelle nous étions partis ne dura pas longtemps. Le vent tourna à la tempête; nous fûmes environnés de brouillard, et contrariés par les vents. Nous eûmes beaucoup de fatigues à supporter; mais, loin de m'en plaindre, je les accueillais avec une sorte de plaisir. C'était pour moi que je travaillais, et cette pensée me donnait de la force et du courage.

Je m'appliquai avec le plus grand zèle et la meilleure volonté à apprendre mon nouvel état. D'abord, mes camarades riaient de mon ignorance et de ma maladresse; mais, quoique ce fussent des hommes ignorants et grossiers, ils ne manquaient ni de générosité ni de bon naturel. Dès la première semaine de notre navigation, je fus forcé de boxer avec l'Hercule de l'équipage: je lui donnai une bonne leçon, et l'on avoua qu'il y avait quelque chose à faire de moi.

J'étais leste et vigoureux; je m'attachai à imiter, en ce qui concernait le service, tout ce que je voyais faire aux gens de l'équipage, et je fus étonné du peu de temps qu'il me fallut pour apprendre à courir sur les manœuvres et à me hasarder sur les vergues. Les termes de marine, qui d'abord m'avaient effrayé, me devinrent bientôt familiers. Avant que nous eussions franchi l'Océan, je savais prendre un ris et tenir le gouvernail aussi bien que le premier homme du bord, et tout l'équipage proclamait que j'étais né matelot.

Mais il ne me suffisait pas de savoir carguer des voiles ou haler des bouts de corde; je voulais comprendre l'art de la navigation. Un des matelots était un jeune homme bien élevé qui servait à l'avant, pour se préparer à commander lui-même un navire. Il avait à bord ses livres et ses instruments, et comme il avait déjà fait un ou deux voyages, il savait unir la théorie à la pratique, et tenait un livre de loch. Ce jeune matelot, qui s'appelait Tom Turner, était d'un extérieur grêle, et sa force ne répondait pas à son courage. J'avais gagné ses bonnes grâces en me mettant de son côté dans une de ces nombreuses farces que les matelots se permettent à l'avant; et comme il vit que j'étais désireux de m'instruire, il entreprit de se faire mon professeur. Il me prêta son *Cours de Navigation*; et toutes les fois que j'étais de quart en bas, je le lisais constamment. D'abord, ce livre me parut un mystère incompréhensible; et je fus quelque temps avant d'y rien pouvoir déchiffrer. Mais Tom, qui parlait facilement et aimait à communiquer son savoir, me donna des explications, qui éclaircirent bientôt mes idées.

Pendant tout ce temps nous courions des bordées dans les parages de Terre-Neuve; et comme nous étions continuellement assaillis par des tempêtes et contrariés par le vent, nous faisions peu de chemin. Nous avions perdu une couple de huniers et plusieurs de nos espars: il y avait soixante-dix jours que nous étions en route par le mauvais temps. Je ne m'en désolais pas; je n'étais nullement pressé d'être à terre, j'avais choisi l'Océan pour mon pays. Lorsque les vents mugissaient, que les nuages ployaient et que les mâts craquaient, je boutonnais mon paletot et m'amarrais au premier objet que je rencontrais, pour étudier mon *Cours de Navigation*. Tout ceci, bien entendu, quand j'étais en bas; une fois de quart sur le pont, j'étais toujours prêt à répondre au commandement, et le premier à monter dans les hunes.

A la fin le temps se modéra, et nous fîmes voile pour les côtes de France. Nous commencions à atterrir, et nous n'étions plus qu'à quelques lieues de notre port, lorsqu'un brick portant pavillon armé s'avança sur nous, nous tira un coup de canon, et envoya une chaloupe pour nous aborder.

A cette époque, les navires américains étaient tout à fait accoutumés à des visites de ce genre; aussi notre capitaine n'en parut-il pas autrement alarmé. Mais à peine l'officier qui commandait la chaloupe eut-il posé le pied sur notre pont qu'il tira son épée, et déclara au capitaine qu'il était son prisonnier. On était en 1812; pendant que nous courions des bordées sur les parages de Terre-Neuve, l'Amérique s'était armée de courage, et avait enfin déclaré la guerre à l'Angleterre. Le brick anglais était un corsaire, et nous étions sa première prise. D'abord on nous commanda tous de descendre dans notre pont, puis on nous fit remonter, et on nous laissa le choix, de nous engager dans l'équipage du corsaire, ou d'être conduits prisonniers en Angleterre. Environ la moitié d'entre nous étaient ce que les matelots appellent des Hollandais, c'est-à-dire des gens de la mer du Nord ou des côtes de la Baltique. Ces aventuriers s'engagèrent sans hésiter. Tom Turner, qui devait porter la parole pour les Américains proprement dits, étant appelé à suivre cet exemple, répondit avec un gros juron:

— Nous aurons le plaisir de vous voir pendre auparavant!

Quant à moi, je n'éprouvais pas de scrupules patriotiques, j'avais

renoncé à ma patrie, si l'on peut appeler la patrie d'un homme le pays qui en lui donnant la naissance lui enlève par des lois iniques tout ce qui peut rendre la vie désirable. En dépit des murmures et des huées de mes compagnons, je m'avancai, et je signai mon nom sur le rôle de l'équipage. S'ils avaient connu mon histoire, probablement ils n'auraient pu me blâmer.

Après avoir croisé quelque temps avec succès, nous rentrâmes à Liverpool pour réparer nos avaries. Nous primes quelques recrues, et nous retournâmes bientôt à la mer. En croisant sur les côtes de France, notre brick s'empara de plusieurs navires, mais dont pas un n'avait d'importance. Il fit voile ensuite pour les Antilles, et dans le voisinage des Bermudes, étant au plus près du vent, la barre droite, il découvrit à l'ouest un navire, et lui donna la chasse.

Ce navire ralentit son allure pour nous donner le temps d'arriver. Cette manœuvre nous fit soupçonner que ce pouvait bien être un navire de guerre, et comme nous étions plus amateurs de pillage que de combats, nous virâmes de bord. Mais ce fut le navire étranger qui se prit à nous donner chasse à son tour, et comme il était plus fin voilier, il gagna rapidement sur nous.

Quand nous vîmes qu'il n'y avait pas moyen de nous échapper, nous carguâmes nos petites voiles, nous mîmes en panne, nous hissâmes pavillon anglais et fîmes notre branle-bas de combat.

L'ennemi était un schooner, corsaire américain, de la même force à peu près que notre brick quant à la taille et à l'armement, mais beaucoup mieux coupé et dirigé plus habilement. Il courut sur nous; son équipage poussa trois hurrahs, et, passant par le travers de nos bossoirs, il nous envoya une bordée qui nous fit beaucoup de mal. Il vira de bord, manœuvra jusqu'à ce qu'il eût trouvé une position favorable, et rouvrit son feu avec tant de précision, qu'il semblait tout en flammes. Notre capitaine et notre premier lieutenant furent bientôt blessés et hors de combat. Nous rendions à l'ennemi ses coups de notre mieux; nos hommes tombaient rapidement, et notre feu commençait à se ralentir. Le beaupré du schooner s'engagea dans les agrès de notre grand mât, et nous entendîmes distinctement donner l'ordre d'abordage. Nous saisismes nos piques; mais une partie des ennemis avait déjà le pied sur le pont du brick. Ils blessèrent le dernier officier qui nous restait, et repoussèrent nos matelots en désordre du côté du gaillard d'avant.

Je compris notre danger, et l'idée de retomber dans les mains des tyrans auxquels j'avais échappé ranima mon courage chancelant. Il me sembla sentir au dedans de moi-même une énergie surhumaine. Je me mis à la tête de notre équipage abattu et qui allait céder, et combattis avec le courage d'un héros de roman. Je jetai à terre deux ou trois de nos adversaires, et les voyant lâcher pied devant moi, j'appelai mes compagnons, et les engageai à charger. Mon exemple parut les ranimer. Ils se rallièrent, et combattirent avec un nouveau courage. Ils chassèrent les ennemis devant eux, en jetèrent une partie à l'eau, et reconduisirent les autres jusque sur leur propre vaisseau.

Notre succès ne s'arrêta pas là. Nous les abordâmes à notre tour, et le pont du schooner devint le théâtre d'un combat aussi sanglant que celui qui venait d'avoir lieu sur le brick. La fortune continua de nous être favorable, et nous forçâmes bientôt l'ennemi à se réfugier sur le gaillard d'arrière. Nous leur disions de se rendre, mais leur capitaine, brandissant son sabre sanglant, refusa tout accommodement. Il encouragea ses hommes à charger une fois encore, et se précipita sur nous comme un forcené. Son coutelas se heurta contre ma pique, et lui échappa de la main; lui-même glissa et tomba sur le pont. En un moment la pointe de ma pique fut sur sa poitrine; il me demanda quartier. Il me sembla que je reconnaissais sa figure.

— Votre nom ?

— Osborne !

— Jonathan Osborne, ci-devant capitaine des *Deux-Sallys* ?

— Moi-même !

— En ce cas, meurs ! Un misérable comme toi ne mérite pas de pitié !

En disant ces mots, je lui plongeai mon arme dans le cœur : et j'éprouvai comme une joie sauvage d'avoir accompli cet acte de justice !

Mais la justice ne devrait jamais être souillée par d'aveugles emportements, et autant que possible elle devrait être pure de sang. Si dans ma conduite en ce moment il y avait quelque chose de noble, il y avait aussi trop de colère brutale et d'amour de la vengeance. Cependant, d'après ce que j'éprouvai alors, je comprends le courage féroce et la barbare énergie de l'esclave qui cherche, l'épée à la main, à reconquérir sa liberté, et qui regarde presque le meurtre de ses oppresseurs comme une dette dont il s'acquitte envers l'humanité.

L'équipage ne vit pas plutôt son capitaine tué, qu'il jeta ses armes et demanda quartier. Le schooner était à nous, et jamais plus beau vaisseau ne traversa l'Océan.

Tous les officiers de notre brick étaient blessés; tous reconnaissaient que la prise m'était due en grande partie, et, avec l'approbation de tout l'équipage, je fus placé à son bord en qualité de capitaine.

CHAPITRE XXXVI.

Nouvelles d'Amérique.

On arriva à Liverpool après une courte traversée. Le schooner y fut déclaré de bonne prise, et acheté par les armateurs de notre brick; ils le réarmèrent en corsaire, et sachant la part que j'avais eue à sa capture, ils m'en offrirent le commandement. J'acceptai sans hésitation, et ayant choisi un marin expérimenté pour premier lieutenant, je réunis un équipage, et repris la mer.

La croisière que je préférais était celle des côtes d'Amérique. A la hauteur du port de Boston, nous fîmes assez heureux pour rencontrer un bâtiment revenant de l'Inde avec un riche chargement de thé et de soieries. Nous détachâmes quelques-uns de nos hommes pour le conduire à Liverpool, où il arriva sans accident, et nous produisit de fort belles parts de prise.

Nous nous dirigeâmes ensuite au sud, et pendant un mois ou deux nous croisâmes à quelque distance des caps de la Virginie. Comme nous approchions de la côte, je me sentis souvent le désir d'envoyer à terre une chaloupe pour aller enlever dans leur lit les premiers planteurs sur lesquels on pourrait mettre la main. Mais je ne crus pas prudent de hasarder cette leçon, dont les Virginiens avaient pourtant si grand besoin.

Mes aventures de corsaire, les chasses que je donnai ou qu'on me donna, les dangers de toute nature que je courus rempliraient un volume; mais ils n'ont point de rapport avec le but que je me propose dans ce livre. Qu'il me suffise de dire que je tins la mer tant que dura la guerre, et que, celle-ci finie, je quittai l'autre à regret.

Mes parts de prise m'avaient assuré une aisance que la modération de mes désirs me faisait regarder comme une fortune. Mais comment remplacer maintenant ce stimulant que j'avais trouvé dans la profession de corsaire, qui seule m'avait soutenu jusque-là en empêchant mon esprit de se replier sur lui-même, et d'être accablé d'amers souvenirs ? Les images de ma femme, de mon fils, et de l'ami auquel je devais tout, s'étaient souvent présentées à moi pendant mes voyages; mais le cri de : « Une voile à l'avant ! » donnait le change à mes pensées, et mes idées mélancoliques se dissipaient bientôt dans le feu de l'action. A présent, au contraire, que je me trouvais à terre sans famille, seul, étranger, sans rien qui occupât mon esprit, la pensée de ces trois êtres malheureux et souffrants me poursuivait sans relâche. La première chose que je fis ce fut de chercher un agent digne de confiance, afin de l'envoyer à leur recherche. J'en trouvai un tel que je le désirais. Je lui donnai tous les détails qui pouvaient l'aider à accomplir sa mission, je lui ouvris un crédit illimité sur mon banquier, je stimulai son zèle par de fort belles avances et la promesse d'une récompense beaucoup plus considérable s'il réussissait. Il fit voile pour l'Amérique à la première occasion, et je me berciai de l'espérance que sa recherche serait fructueuse. Dans l'intervalle, afin de me créer une occupation qui détournerait le cours de mes idées sombres et pénibles, je m'appliquai à l'étude. Enfant, j'avais aimé beaucoup à lire et éprouvé un ardent désir de m'instruire; l'atroce régime de l'esclavage avait endormi pour un temps ce désir, mais ne l'avait pas totalement éteint. Je fus étonné de le retrouver encore si vivant en moi. Une fois que j'eus tourné mon attention de ce côté, mon esprit se remplit de toutes sortes de connaissances, comme la terre desséchée absorbe la pluie. Je ne lisais pas les livres, je les dévorais. A peine prenais-je le temps de dormir : je n'avais pas fini un livre que je me jetais sur un autre, sans choix et sans discernement. Il se passa longtemps avant que j'apprisse à comparer, à peser, à juger. Il m'arriva ce qui arrive au genre humain tout entier. Dans ma soif d'instruction, j'acceptais tout de confiance, et ne prenais pas la peine de distinguer entre les faits réels et les fictions; mais tandis que je me laissais imposer une foule de mensonges et de sottises sous le manteau de la vérité, j'avais, je l'avoue, peu de goût pour les ouvrages déclarés à l'avance de pure imagination. Je ne trouvais aucune utilité à ces sortes d'ouvrages, et me demandais dans quel but leurs auteurs les avaient écrits. Je méprisais les poètes, mais je dévorais indistinctement et sans choix les voyages sur terre et sur mer, les histoires et récits d'aventures annoncées comme réelles. Le temps et la réflexion m'ont permis depuis d'extraire quelques vérités et de tirer quelque philosophie de ce chaos de notions accumulées.

Pendant un certain temps, les études auxquelles je me livrais eurent sur mon esprit la même influence bienfaisante qu'avait eue auparavant l'activité physique que j'avais développée. Elles le soutenaient et m'empêchaient de fléchir sous le poids des mauvaises nouvelles que je recevais d'Amérique. Mais ce n'était là après tout qu'un palliatif, et quand mon agent m'apprit que toutes ses recherches n'avaient abouti à rien, je ne trouvai aucun secours contre la douleur qui m'accablait.

Du peu d'informations qu'il avait recueillies il semblait résulter que madame Montgomery, la maîtresse de Cassy, avait répondu pour des sommes considérables de ce même frère qu'elle avait laissé se mettre à la tête de ses affaires. Ce frère était planteur, et, parmi les plan-

teurs américains, le jeu effréné est une passion presque universelle, car c'est l'un des excitants peu nombreux qui leur permettent de secouer l'indolence de leur inutile existence. Le frère de madame Montgomery avait donc joué, et joué malheureusement. Après s'être lui-même ruiné, il se prit à ruiner sa sœur, en détournant à son profit toutes les sommes qu'il avait à elle; et comme il avait l'administration entière de sa fortune, et que tout son revenu était à sa disposition, il l'avait engagée sous différents motifs à signer des billets et des obligations s'élevant à un chiffre considérable. Ces billets et obligations donnèrent lieu à des poursuites, dont il prit soin de lui dérober la connaissance, pour reculer le plus longtemps possible la révélation de son infamie, et sa malheureuse sœur n'en apprit la première nouvelle qu'en voyant ses propriétés vendues par autorité de justice.

Ma femme et mon fils avaient été vendus avec les meubles, car c'est la loi en Amérique de vendre des hommes et des enfants pour payer les dettes d'un joueur.

Cassy et son enfant étaient tombés entre les mains d'un gentleman, — c'est l'appellation américaine, — qui suivait l'honorable et lucrative profession de marchand d'esclaves. Mon agent sut à peine son nom, qu'il se mit à sa recherche. Mais il apprit que cet honnête homme était mort depuis un an ou deux, et qu'il n'avait laissé aucun papier qui pût mettre sur la trace de ses opérations commerciales. Sans se laisser encore décourager, mon agent avait parcouru toute la route que le marchand d'esclaves avait coutume de suivre. Il avait réussi même à découvrir les traces du troupeau d'esclaves que ce négociant avait acheté à la vente des biens de madame Montgomery. Il les suivit de village en village jusqu'à Augusta, dans l'État de Géorgie; mais là il les perdit entièrement. Cette ville étant un des grands marchés à esclaves de l'Amérique, il est très-probable que ceux dont il s'enquerrait y avaient été vendus; mais à qui? C'est ce qu'il lui fut impossible de découvrir.

Après avoir ainsi échoué dans ses recherches, mon agent eut recours aux annonces dans les journaux; il y donna le signalement exact de ma femme, avec le nom de son dernier propriétaire connu, et promit une bonne récompense à quiconque pourrait mettre sur sa trace ou sur celle de son enfant. Ces annonces lui procurèrent un grand nombre de réponses, mais pas une satisfaisante; en sorte qu'après avoir consacré deux ans à ses investigations, il les abandonna comme désormais inutiles.

Tout ce qu'il avait pu apprendre de Thomas, c'est que le général Carter n'avait jamais pu le reprendre. Souvent on avait vu un homme de sa taille et de sa tournure traverser les bois, et rôder autour des habitations; il était probable qu'il vivait encore, et qu'il était le chef d'une bande de marrons.

Telles furent les nouvelles que me rapporta mon agent.

Tant qu'il était en Amérique, quelque peu encourageantes que fussent ses lettres, il me restait quelque espérance; mais son retour m'arrachait la dernière. A quoi me servait d'avoir secoué mes propres chaînes si elles pesaient encore et plus lourdement peut-être sur mon meilleur ami, sur ma femme et sur mon cher enfant? La tyrannie est un fléau multiple, infini! — Elle me transportait par la pensée au delà de l'immense Atlantique, et quand je songeais à Cassy et à mon fils, je frémissais et je tremblais comme si j'eusse encore été chargé de fers et comme si le fouet sanglant du régisseur eût sillonné encore autour de ma tête!... Dieu tout-puissant! pourquoi avoir créé des êtres destinés à de telles douleurs?

Je me rétablis lentement du choc qui m'avait d'abord abattu; mais, bien que j'eusse regagné une sorte de tranquillité relative, je ne pouvais jouir de rien qui ressemblât à un plaisir. J'avais au cœur un ver qui me rongerait et que rien ne pouvait apaiser. Jamais il n'exista un homme plus disposé que moi à goûter les tranquilles plaisirs de la famille, et je ne trouvais que tortures à me rappeler que j'étais époux et père. Oh! si j'avais eu avec moi ma femme et mon cher enfant, dans quelle douce retraite j'aurais pu passer mes derniers jours! le souvenir de tant d'anciennes souffrances aurait prêté un nouveau charme au bonheur actuel!

Le sentiment d'isolement qui m'oppressait, les pensées amères, les images lugubres qui assiégeaient sans cesse mon esprit me firent de la vie un fardeau et me portèrent à chercher un soulagement dans les émotions du voyage. Je visitai tous les pays de l'Europe, et je cherchai des distractions dans l'examen de leur système social, dans l'étude de leurs lois et de leurs mœurs. Je traversai la Turquie et les pays orientaux, autrefois le séjour des arts et de l'opulence, mais depuis longtemps ruinés par la main pesante de la tyrannie et les extorsions du pillage militaire. Je parcourus les déserts de la Perse, et j'ai vu dans l'Inde une nouvelle et meilleure civilisation s'élever lentement sur les ruines de l'ancienne.

L'intérêt que j'éprouvais pour la race malheureuse et opprimée à laquelle je me rattachais du côté de ma mère me fit de nouveau franchir l'Océan. Je gravis les crêtes majestueuses des Andes, j'errai dans les forêts embaumées du Brésil.

Partout je vis le détestable empire de l'usurpation aristocratique étendre la main sur l'existence, la liberté et le bonheur des hommes. Mais partout ou presque partout je vis les serfs de la glèbe commencer

à oublier la langue traditionnelle de la soumission et s'essayer à bégayer les premiers mots de la liberté. J'ai vu cela partout, excepté aux Etats-Unis, excepté dans mon pays natal.

Il y a des esclaves dans d'autres pays; mais nulle part l'oppression n'est aussi incessante, aussi dénuée d'entrailles. Nulle part ailleurs, et à aucune époque, la tyrannie a-t-elle adopté cette forme satanique? Nulle part ailleurs, dans le reste du monde, la loi s'est-elle ouvertement proposé pour but, d'accord avec les maîtres, d'abrutir l'intelligence de la moitié de la population et d'éteindre pour toujours l'aptitude à la liberté et l'espérance d'en jouir?

Dans le Brésil catholique, dans les colonies espagnoles, où l'on pouvait s'attendre à voir la tyrannie aggravée par l'ignorance et la superstition, un esclave est encore regardé comme un homme et comme ayant encore quelque droit à la sympathie des hommes. Il peut s'agenouiller devant l'autel à côté de son maître, et entendre le prêche catholique proclamer ouvertement du haut de la chaire cette sainte vérité que tous les hommes sont égaux. Il peut trouver quelques consolations, quelques secours, dans l'espérance de devenir libre un jour; il peut acheter sa liberté à prix d'argent; il peut la réclamer comme un droit légal, s'il a été puni sans motifs; il peut l'attendre de la reconnaissance ou de la générosité de son maître, ou enfin des efforts généreux d'un prêtre sur la conscience d'un moribond. Une fois devenu libre, il a tous les droits d'un homme libre; il jouit d'une égalité réelle ou pratique, dont la seule idée glacerait d'horreur et d'indignation nos Américains.

Dans ces pays, par la force de causes actives, l'esclavage approche rapidement de sa fin. Que la traite à la côte d'Afrique soit une bonne fois abolie, et avant l'expiration d'un demi-siècle on ne trouvera plus un seul esclave dans l'Amérique espagnole ou portugaise. C'est dans les Etats-Unis, dans ce pays si disposé à s'arroger le monopole de la liberté, que l'esprit despotique se développe sans contrainte. C'est là seulement que l'oppression n'est retenue ni par la crainte de Dieu ni par la pitié pour l'homme.

Pour donner au despotisme une dernière garantie, les propriétaires américains d'esclaves, en refusant hautement d'abandonner le moindre de leurs titres à régner par le fouet, se sont privés eux-mêmes par une loi spéciale du droit d'émancipation; et ainsi ils ont, habilement, cruellement, bouché la seule ouverture par laquelle un rayon d'espérance aurait pu réchauffer le cœur de leurs victimes.

Et toi, mon enfant! quel bonheur t'est destiné dans ta jeunesse! peut-être déjà toute ardeur virile est-elle éteinte en toi, peut-être déjà le poids de la servitude a-t-il brisé ton âme! peut-être ne penses-tu déjà plus, peut-être n'es-tu plus un homme!

Non! oh non! non, cela ne peut pas être, cela ne doit pas être, cela ne sera pas! enfant! tu as encore un père qui ne t'a pas oublié, qui ne te fera pas défaut. Ta misère est grande! et grands seront ses efforts: c'est un amour peu digne que celui que le désappointement fatigue ou que le danger fait reculer.

Oui! je l'ai résolu, je visiterai de nouveau les Etats-Unis; et dans toute leur étendue, j'irai chercher mon enfant. Je l'arracherai des mains de ses oppresseurs, ou je périrai. Si j'étais reconnu et arrêté!... ce n'est pas en vain que j'ai lu l'histoire romaine. Je sais un moyen d'échapper aux tyrans. Que le crime retombe sur leurs têtes! Je ne puis être esclave une seconde fois.

CHAPITRE XXXVII.

Retour dans ma patrie.

Une fois que j'eus formé la résolution dont j'ai parlé à la fin du dernier chapitre, je commençai mes préparatifs pour l'exécuter.

Depuis plusieurs années je menais une vie malheureuse et pleine d'angoisses, poursuivi pour ainsi dire par les spectres de ma femme et de mon enfant pâles, pleurant, étendant des mains suppliantes comme pour m'appeler à leur secours et à leur délivrance.

Du moment où je commençai les préparatifs de mon nouveau voyage, je me sentis soulagé, allégé, comme si l'on m'eût ôté de dessus la poitrine un poids considérable; maintenant du moins j'avais devant moi une entreprise qui valait la peine d'être tentée. C'était une ombre peut-être, bien fragile, bien incertaine, puisque, après avoir échoué dans mes premières recherches j'avais cru inutile de les continuer; mais mieux vaut encore poursuivre une ombre si l'on peut parvenir à se persuader un moment qu'elle a quelque réalité que de demeurer oisif et sans but dans la vie. L'homme a été créé pour espérer et pour agir.

Avant de quitter l'Angleterre, j'eus soin de me pourvoir de passe-ports comme sujet anglais au nom du capitaine Archer Moore, sous lequel j'étais connu en Angleterre, et de lettres d'introduction pour les premiers négociants des principales villes des Etats-Unis. Ce fut en qualité de voyageur curieux d'étudier la société américaine que je revis mon pays natal.

Comme c'était de Boston que j'étais parti, je résolus d'y débarquer, et de visiter successivement les pays où s'était écoulée ma jeunesse.

Vingt ans s'étaient passés depuis que j'avais cherché sur l'Océan la liberté que me refusaient les lois américaines, j'étais alors prêt à

tout affronter; je lançais un regard de défi à la terre natale, qui disparaissait à mes yeux. Que mes dispositions étaient changées quand je la revis! Je contemplai avec attendrissement ce pays, théâtre de mon esclavage, mais où je pourrais encore, avec l'aide du ciel, retrouver une femme, un enfant longtemps perdus?

Comme nous débarquions sur le quai et que nous entrions dans la ville, nous la trouvâmes dans un grand état de confusion. Une foule, composée en grande partie de personnes bien mises, se pressait autour d'un bâtiment, que j'appris depuis être l'hôtel de ville. Un malheureux, la corde au cou, était entraîné au milieu de la rue, arraché probablement de quelque maison voisine. Un cri s'éleva: «Pendez-le! pendez-le!» Et les gentlemen, habillés de drap fin, entre les mains desquels il était tombé, semblaient disposés à exécuter les ordres de la multitude et ne cherchaient qu'une lanterne pour assouvir leur vengeance. Nous étant frayés avec grande difficulté un passage dans la rue voisine, nous la trouvâmes presque obstruée par une foule de gens bien vêtus au milieu desquels quelques femmes se tenant par la main cherchaient à se dérober à l'indignation publique.

En arrivant à mon hôtel, appelé, je crois, Tremont-House, je m'empressai de demander au maître quelle était l'occasion de ce tumulte. Il me répondit qu'il avait été occasionné par l'obstination des femmes que je venais de voir dans la rue. En dépit des remontrances des citoyens, exprimées dans un grand *meeting* tenu dernièrement, et auquel avaient pris part les principaux négociants et hommes de loi, ces femmes entêtées avaient persisté à se réunir pour prier Dieu en faveur de l'abolition de l'esclavage. Ce qui était pis, elles avaient entendu à ce sujet les exhortations d'un émissaire récemment envoyé d'Angleterre. Le but de l'attroupement, que composaient, à ce qu'il m'assura, les plus riches et les plus notables de la ville, avait été d'arrêter cet émissaire s'il était possible et de le punir comme le méritait son insolence.

— Mais, permettez, dis-je, puisque vous n'avez pas d'esclaves à Boston, ni, à ce que je puis croire, dans tout le pays environnant, pourquoi ce zèle déployé contre ces pauvres dames? Anglais moi-même, je dois confesser que je m'intéresse au sort de celui de mes compatriotes que les gentlemen de Boston me paraissent avoir envie de pendre. Vos avocats et vos négociants jouent le rôle du chien dans le garde-manger; ils ne veulent pas eux-mêmes l'abolition, et ils ne permettent pas à ces femmes de la demander au ciel.

— En votre qualité d'étranger et d'Anglais, me dit l'aubergiste, qui, bien qu'irrité contre ces femmes coupables, ne me parut pas dépourvu de bons sentiments, ceci peut vous paraître assez extraordinaire. Mais permettez-moi de vous suggérer une idée prudente. Il me serait on ne peut plus désagréable de voir l'un de mes voyageurs arrêté comme émissaire anglais, et soumis à l'interrogatoire et peut-être aux insultes d'une troupe d'agents de la police volontaire. Qu'il me suffise de vous dire qu'en ce moment les cotons sont très en hausse, et que le commerce avec les États du Midi est d'une grande importance. New-York et Philadelphie ont donné l'exemple d'une émeute contre les abolitionnistes; et si nous ne le suivions pas, nous courrions risque de perdre tous nos clients du Sud. De plus, à un *meeting* récemment tenu ici, nous autres gens de Boston nous avons présenté un candidat pour la présidence; et si nous ne faisons pas preuve de zèle pour les intérêts du Midi, comment pouvons-nous compter sur ses voix?

Après cet échantillon de la politique de Boston, je ne voyais rien qui fût de nature à m'y retenir, et je me hâtai de partir pour New-York. Ce ne fut pas sans une émotion bien vive que je me retrouvai dans le parc, à l'endroit même où le général Carter m'avait arrêté et réclamé comme son esclave. La scène tout entière avec ses incidents se représenta à mon esprit, aussi fraîche que si elle se fût passée la veille, et je marchai droit vers la chambre du conseil, où j'avais été autrefois traîné. Il y avait un grand nombre de prévenus à la barre, la salle était encombrée de spectateurs, et il était évident que l'interrogatoire ou le jugement qui allait avoir lieu présentait un immense intérêt. Je ne tardai pas à comprendre que les personnes arrêtées étaient accusées d'avoir mis à sac et pillé un grand nombre de maisons dont les habitants étaient soupçonnés d'abolitionnisme, et de plus d'avoir incendié et démolie une église africaine. Cependant, les sympathies de l'auditoire semblaient en général se dessiner en faveur des accusés; et, d'après ce que m'apprirent les journaux et les conversations, c'était là l'opinion générale de la ville. L'opinion dominante semblait être que les vrais coupables de l'émeute étaient ses victimes, puisque c'étaient leurs opinions pestilentielles et impopulaires qui avaient excité la multitude à saccager et à piller leurs maisons.

Ce que j'avais vu à New-York et à Boston me guérit d'une erreur assez généralement répandue: j'avais cru que dans les États libres, ou qui s'appellent ainsi, il existait réellement quelque liberté. J'avais appris par ma propre expérience que les esclaves fugitifs du Sud n'y trouvaient pas d'asile; mais je me serais imaginé que ceux de leurs habitants qui y étaient nés jouissaient au moins d'une certaine indépendance. Je ne tardai pas à reconnaître combien je m'étais trompé. Il n'était permis à personne, à New-York ou à Boston, à l'époque du moins où j'ai visité ces villes, d'avoir ou d'exprimer publique-

ment l'horreur du système de l'esclavage, le désir, l'espérance de sa prompte abolition, sans encourir les effets de l'indignation publique. Ces utopistes étaient heureux s'ils y échappaient sans que leurs personnes fussent insultées ou leurs propriétés détruites. Les chefs politiques, hommes de loi ou négociants de ces villes, à l'instigation desquels ces outrages se commettaient, ne semblaient pas moins redouter la colère des planteurs du Sud que les esclaves même qui habitaient sur les plantations. Ces esclaves, eux, étaient retenus par la crainte du fouet, et les soi-disant hommes libres du Nord par leur propre pusillanimité et l'amour dégradant de l'or. J'en étais de fait arrivé à me demander si l'esclavage volontaire de ces hommes soi-disant libres, — volontaire pour une majorité accablante, en dépit des efforts d'une minorité noble et généreuse, — n'était pas plus affligeante, plus déplorable que l'esclavage forcé des nègres du Midi. Jusqu'alors j'avais détesté le pays aux prisons duquel je n'avais échappé qu'avec difficulté, et qui détenait encore sous le joug, à moins que la mort ne les en eût heureusement affranchis, les êtres qui me touchaient de plus près. A cette haine se joignit maintenant un profond mépris pour cette population lâche, qui contenait plus d'esclaves volontaires que d'esclaves forcés.

De New-York je passai à Philadelphie et de là à Washington, où j'avais été logé dans la prison de MM. Savage frères et compagnie.

Dans chaque village, dans chaque ville, sur la route, j'entendis les mêmes exécutions contre les abolitionnistes, les mêmes détails d'émeutes dans lesquelles ils avaient souffert. On parlait d'un nouveau projet de loi pour leur infliger des châtiments moins arbitraires. On eût dit qu'il y avait une conspiration générale contre la liberté de la parole et la liberté de la presse.

Un docte magistrat de Massachusetts, après avoir itérativement dénoncé les abolitionnistes comme incendiaires, proposait de les citer, aux termes de la loi commune, comme coupables de sédition, si ce n'est de trahison. L'excellent gouverneur du même État non-seulement approuvait le magistrat, mais ajoutait de nouvelles raisons à celles qu'il avait données. La seule personne de quelque considération qui dans la Nouvelle-Angleterre avait osé braver la rumeur publique et dire un mot en faveur de ces malheureux abolitionnistes, était le docteur Channing, que ses écrits ont rendu célèbre dans tous les pays où la langue anglaise est connue, mais qui en protestant contre l'iniquité perdit pour longtemps le crédit dont il jouissait et auquel on reprocha de n'avoir pas au moins favorisé par son silence les persécutions dont il était témoin.

Je trouvai Washington dans un grand état d'agitation. Un malheureux botaniste, qui était venu recueillir des plantes dans le voisinage, fut accusé d'être abolitionniste. Sa chambre, sa valise et sa personne furent fouillées: on trouva en sa possession un certain nombre de journaux, qui lui servaient à sécher, presser et conserver des plantes. Or, en examinant de près ces journaux, on trouva qu'ils contenaient plusieurs articles dans le sens de l'abolition. Le district entier de la Colombie s'émut tout d'un coup. L'infortuné botaniste avait été immédiatement arrêté sous l'inculpation d'avoir en sa possession des publications incendiaires. L'alarme était arrivée à son plus haut point, mais quand on apprit que ce misérable, qui avait voulu mêler les fleurs et les herbes dans une sanglante conspiration, était sous les verrous, sans qu'on lui eût accordé de caution, la ville de Washington, et surtout les membres méridionaux du congrès, se reprirent à respirer librement, comme délivrés d'une destruction imminente. Je ne comprenais pas l'excès d'agitation, d'alarme et de terreur que je voyais partout, et qui, suivant tous les récits, était universel dans les États-Unis. Je ne crois pas que même la loi du timbre ait jamais causé une émotion pareille. La prise de Washington par les Anglais n'aurait pas produit plus d'alarme que je n'en remarquai dans la ville et dans ses environs. A Boston quelques femmes s'étaient réunies en société afin d'adresser au ciel des prières en faveur de l'abolition de l'esclavage; on avait trouvé une série de journaux abolitionnistes dans la Colombie: ces faits suffisaient-ils pour justifier tant d'émoi? Dans le Connecticut, une certaine miss Prudence Crandall avait ouvert une école dans laquelle elle admettait les enfants de couleur sur un pied d'égalité avec ses élèves blanches; était-ce là une circonstance bien grave? les notables du Connecticut ne s'étaient-ils pas empressés de fermer l'école et de chasser de la ville l'institutrice? On m'assura que la société des femmes de Boston, l'école de miss Prudence n'étaient que des indices secondaires d'un grand complot formé par les abolitionnistes. Ils voulaient tout simplement couper la gorge à tous les hommes blancs dans le Midi; commettre d'horribles indignités sur les femmes blanches, ruiner le commerce du Nord, détruire le Midi, et dissoudre l'Union.

Quelques-unes des personnes les plus charitables avec lesquelles j'eus occasion de causer admettaient que, peut-être, les abolitionnistes ne se proposaient pas ouvertement ces résultats désastreux; mais ils demandaient l'abolition immédiate de l'esclavage, chose qui, évidemment, ne pouvait pas en avoir d'autres.

J'étais singulièrement curieux de savoir qu'elles étaient ces formidables conspirateurs, objets de tant d'alarmes et de terreurs. Je connaissais assez bien les affaires de l'Amérique, mais je n'avais jamais entendu parler de ces terribles abolitionnistes; on eût dit, en

effet, qu'ils étaient sortis tout d'un coup de terre. J'appris, en m'en informant, que, peu de temps auparavant, il s'était créé dans la Nouvelle-Angleterre et ailleurs plusieurs sociétés dont les délégués s'étaient réunis récemment à New-York, au nombre de douze, et avaient constitué une société nationale. Le principe fondamental de cette société était que tenir des hommes dans un esclavage forcé est politiquement une faute, socialement un crime, et théologiquement un péché; que ceux qui en étaient coupables n'étaient ni bons démocrates, ni bons citoyens, ni bons chrétiens, et que, nationalement et individuellement, cette faute, ce crime, ce péché étaient choses qu'il fallait immédiatement abolir, et dont on devait faire pénitence. Ces fanatiques s'étaient rapidement accrus en nombre; plusieurs riches négociants, plusieurs prêtres éloquents et zélés s'étaient réunis à eux.



— Partez, Archy, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

On avait réuni une grande somme d'argent; environ 40,000 dollars (200,000 fr.) ou 50,000 dollars (250,000 fr.) avaient été recueillis et employés à propager cet effroyable *Credo* tant au moyen d'agents et de missionnaires que par la publication de journaux et surtout de petits traités où l'on s'attachait à démontrer l'iniquité et l'injustice de l'esclavage, et qu'on avait envoyés par la poste dans tous les États-Unis, particulièrement dans ceux du Sud.

C'étaient ces petits traités qui avaient jeté tout le Midi, planteurs, hommes politiques, négociants et prêtres, dans une terreur que partageaient même les populations du Nord, à ce point que, pour écarter d'horribles innovateurs, on était prêt à fouler aux pieds toutes les garanties regardées jusque-là comme les plus sacrées. On ne devait plus tolérer la liberté de parler ou d'écrire, elle devait être, du moins quant à ce qui concernait l'esclavage, supprimée dans toute l'Union au moyen de violences populaires.

Quelques centaines d'hommes et de femmes, la plupart obscurs et inconnus, en tenant quelques *meetings* publics et en imprimant quelques brochures, avaient mis un grand pays tout entier en combustion. Lorsque saint Jean-Baptiste prêcha que le royaume du ciel approchait, il n'inspira pas plus de craintes au roi Hérode, aux scribes et aux pharisiens; et, on jugea, en Amérique comme en Judée, que le massacre des innocents était le meilleur moyen de prévenir la catastrophe dont on était menacé.

De même qu'il y a des cavités dans les montagnes, où les mots prononcés de la voix la plus faible reviennent comme des coups de tonnerre répétés par des milliers d'échos; de même il y a des circonstances et des époques où les cœurs humains vibrent à l'énonciation de la plus simple vérité, et attestent sa force, tantôt en y répondant par des applaudissements et des bravos, tantôt par d'assourdissantes clameurs d'indignation.

CHAPITRE XXXVIII.

Lo Pré de la Source.

Lorsque j'eus atteint Richmond, en me dirigeant vers le sud, je t'ouvai que cette ville était aussi en proie à l'alarme générale. On y

Paris. Typographie Plon frères, imprimeurs de l'Empereur, rue de Vaugirard, 36.

avait institué un comité de vigilance, qui s'occupait vigoureusement de la suppression des publications incendiaires. Nous vîmes en entrant dans la ville, et dans la principale rue, un grand feu de joie, alimenté par les publications qu'on avait dernièrement saisies et condamnées. J'appris que l'un des livres ainsi brûlés ne se composait absolument que d'extraits de discours prononcés quelques années auparavant dans l'assemblée des délégués de la Virginie, discours dans lesquels on dépeignait sous de vives couleurs les maux de l'esclavage. Mais, quelque liberté qu'on eût accordée antérieurement, rien de pareil ne pouvait plus être toléré à l'avenir.

Je me procurai à Richmond un cheval et un domestique, car il n'y avait pas en basse Virginie de moyens de transport en commun, et je partis pour le Pré de la Source, mon lieu de naissance. Pour satisfaire aux questions, car à cette époque tout étranger, tout inconnu était nécessairement suspect, je donnai à entendre que, dans un voyage de plusieurs années antérieur, j'avais fait la connaissance de la famille domiciliée au Pré de la Source, et que j'en étais même parent éloigné. En approchant de ce pays, je reconnus ce caractère distinctif de ruine et d'abandon qu'on remarque dans toute la Virginie; il était frappant avant mon départ, mais les choses me parurent singulièrement empirées. Comme j'avais seul, absorbé dans mes pensées, j'aperçus tout à coup le magasin et la maison d'habitation de M. Jemmy Gordon, situés sur le bord de la route, à quelque six ou sept milles du Pré de la Source. C'était par une belle et chaude soirée d'été; et, sur une sorte de banc rustique, en dehors de la maison, était assis, plutôt endormi qu'éveillé, un vieux gentleman, qui, si mes souvenirs étaient fidèles, ne pouvait être que M. Jemmy lui-même. Je lui adressai donc la parole en l'appelant M. Gordon. Il me fit les honneurs de sa maison avec beaucoup de grâce, me pria d'entrer et de me rafraîchir d'un verre d'eau-de-vie de pêche. Il avoua toutefois que j'avais un avantage sur lui, et qu'il lui était impossible de se rappeler mon nom. Je le priai de se rappeler un certain M. Moore, un jeune Anglais, qui, quelque vingt ans auparavant,



En disant ces mots, je lui plongeai mon arme dans le cœur...

avait passé une semaine au Pré de la Source, et était venu plus d'une fois se promener à cheval jusqu'à son magasin. Après un grand nombre de signes de tête affirmatifs, de réflexions silencieuses, il finit par me déclarer qu'il me connaissait parfaitement. Quand je m'enquis du Pré de la Source et de ses propriétaires, M. Gordon secoua tristement la tête :

— Partis, monsieur; tous ruinés ! Le colonel Moore, dans sa vieillesse, a été obligé d'émigrer dans l'Alabama, avec ceux de ses esclaves qu'il a enlevés au shérif, et ce sont les dernières nouvelles que j'en ai eues. La vieille plantation a été abandonnée il y a dix ans, et, la dernière fois que j'y allai, le toit de la maison d'habitation venait de s'effondrer.

Comme je savais qu'il n'y avait pas de maisons plus proches que

celle de Gordon, je le priai de m'héberger un jour ou deux, tandis que je ferais une promenade autour de la vieille plantation. J'appris en causant avec lui que son commerce avait singulièrement diminué par suite de la dépopulation du voisinage, et que, tout vieux qu'il était, il songeait, lui aussi, à émigrer dans l'Alabama, ou dans quelque autre pays au sud-ouest. Le lendemain matin, de bonne heure, laissant mon cheval et mon domestique, je partis seul, à pied. Mais je ne fus pas plutôt hors de vue de la maison de Gordon, que je dirigeai mes pas, non point du côté du Pré de la Source, mais vers cette vieille plantation déserte, dans les terres élevées, où j'avais cherché un asile avec Cassy, et où, marrons que nous étions, mais pleins de jeunesse et d'insouciance confiance, nous avions passé quelques semaines de bonheur, terminées, il est vrai, par une affreuse catastrophe. La grande maison était complètement écroulée, et n'offrait plus qu'un amas confus de ruines; mais la petite laiterie en briques était presque dans le même état que lorsque nous y avions trouvé un refuge temporaire. Comme tout le passé se retraça à ma mémoire quand je m'assis sous l'un des grands arbres qui ombrageaient mon ancien asile!

Après une heure ou deux de rêveries, je me rendis à travers les bois au Pré de la Source, où m'attendait une scène de désolation. Le jardin où j'avais passé tant d'heures heureuses à jouer avec maître James était maintenant envahi par les mauvaises herbes et les plantes parasites. Elles étouffaient le peu de fleurs et d'arbres fruitiers qui y végétaient; cependant on reconnaissait encore de loin en loin les anciennes allées, et il restait une portion considérable de la serre où nous nous étions assis des heures entières, maître James et moi, nous cachant de son frère William pour étudier nos leçons ensemble. Près de là était le cimetière de la famille, et je versai une larme sur la tombe de James. Il me fallut chercher en un autre endroit de la plantation la tombe de ma mère. Quel étranger amené par le hasard en ce lieu pouvait distinguer à l'aspect du gazon ou des arbres qui l'entouraient le lieu où reposait le maître de celui où reposait l'esclave? Ces tombes silencieuses déjà à moitié effacées non moins que les ruines qui s'accumulaient sur cet ancien séjour de la grandeur et de la richesse attestaient assez que ce n'est pas par la compression que les familles se perpétuent, que les grandes communautés se fondent et que s'assure le triomphe permanent de l'homme sur la nature.

CHAPITRE XXXIX.

Le Comité de vigilance.

A mon retour à Richmond, j'y trouvai une agitation toujours croissante. On avait suspendu le cours de toutes les lois ordinaires; un comité de vigilance dont les membres s'étaient nommés eux-mêmes avait entrepris de dicter aux citoyens quels journaux il leur était permis de recevoir, quels livres ils pourraient lire ou même conserver dans leurs maisons. Dans un pareil moment rien n'était plus facile que d'éveiller les soupçons, et déjà j'avais attiré l'attention sur moi à la table d'hôte par une malheureuse plaisanterie sur la grande frayeur qu'avaient causée à l'Etat de Virginie quelques petits livres à gravures; car c'étaient surtout les planches dont ces brochures étaient illustrées qui avaient échauffé les têtes. Mon retour me fit regarder de mauvais œil. J'avais à peine eu le temps de me laver les mains et de passer un habit, quand je reçus la visite de trois graves personnages, des plus respectables citoyens de la ville, à ce que m'as-

sura mon hôte. En termes très-polis, mais très-péremptoirs, ils me prièrent de vouloir bien me rendre immédiatement au sein du comité de vigilance, alors en séance à l'hôtel de ville. J'avais apporté avec moi des lettres d'introduction pour un négociant qui se trouvait, comme presque tous ceux des villes du Midi, originaire du Nord, et qui m'avait fait à mon arrivée les politesses d'usage. Après quelques difficultés, j'obtins des délégués du comité de surveillance qu'ils voulussent bien envoyer chercher ce gentleman, ainsi qu'un autre avec lequel je m'étais trouvé à sa table, et qu'on m'avait dit être avocat.

Le négociant envoya bientôt auprès de moi pour s'excuser de ce qu'il ne venait pas. Sa femme avait été surprise tout à coup d'une maladie dangereuse, qui le mettait dans l'impossibilité de la quitter. Mais quand je lus son billet aux trois huissiers volontaires, qui pendant ce temps buvaient à mes dépens du grog à la menthe, ces trois hommes m'écoutèrent avec un sourire d'incrédulité, et un d'eux s'écria : — Peut-on compter sur un misérable Yankee? il veut ne se compromettre en aucune circonstance, voilà tout!

L'avocat ne tarda pas à paraître; et après avoir reçu de moi des honoraires anticipés, il s'occupa de ma cause avec un empressement qui n'était pas entièrement factice.

— Monsieur, lui dis-je, je désirerais savoir si ceux qui m'ont mandé devant eux sont investis d'une autorité légale, et si je dois me rendre à leurs injonctions. Je croyais que la Virginie était un pays régi par des lois, et que je n'étais tenu de répondre qu'aux accusations portées contre moi devant un magistrat. Suis-je obligé de me laisser interroger par ce comité de vigilance?

— Monsieur, répondit l'avocat, dans l'état actuel des esprits, les lois perdent leur empire. La nécessité de la conservation sociale domine la situation. Vu l'imminent danger auquel est exposé le Sud, tout doit être sacrifié à la sûreté générale. On craint une insurrection des esclaves; la vie des blancs, la pudeur de leurs femmes et de leurs filles sont en péril. Deux maîtres d'école, originaires de l'Amérique du Nord, ont été expulsés hier de Richmond. Ils ont eu le bon esprit de ne point s'opposer à l'exécution de leur sentence, ils ont trouvé des protecteurs; sans cela,

peut-être auraient-ils été fustigés en public et, finalement, enduits de goudron et de plumes. En tout cas ils ont été forcés de fuir, parce qu'ils n'avaient pas su réprimer l'intempérance de leur langue.

Ces derniers mots avaient peut-être pour but indirect de me reprocher la franchise avec laquelle j'avais exprimé mes opinions.

— Et pourquoi, demandai-je, ces instituteurs ont-ils été persécutés?...

— Ils ont été dénoncés, reprit l'avocat, par un individu dont l'un d'eux réclamaient en justice le paiement de plusieurs mois d'école dus pour ses enfants. Il est possible que c'était été de la part du dénonciateur un moyen commode de régler ses comptes; mais il n'en est pas moins vrai que les circonstances sont critiques. Ce que vous avez de mieux à faire, si vous voulez éviter des désagréments, c'est de montrer la déférence la plus absolue pour les ordres du comité de vigilance. Je ferai mes efforts pour arranger l'affaire.

— Ne puis-je parler au consul anglais?

— Il est absent en ce moment; venez donc avec moi, et rendons-nous au comité.

Je suivis mon avocat. Un second détachement d'huissiers volontaires s'était déjà présenté, à la tête d'un rassemblement de fâcheux augure. Ils avaient ordre de m'emmener de force, si je différais davantage. Ceux qui s'étaient déjà emparés de moi s'efforcèrent de me



Je reçus la visite de trois graves personnages, des plus respectables citoyens de la ville, à ce que m'assura mon hôte.

protéger; mais je n'échappai pas complètement aux insultes de la foule.

Arrivé en présence de l'auguste comité, je fus minutieusement interrogé par le président, homme au nez pointu, aux yeux gris ombragés de lunettes, diacre de l'église presbytérienne. Après m'avoir demandé mon nom, le lieu de ma naissance, ma profession, il ajouta :

— Quel but vous a amené dans ce pays ?

— J'y suis venu, répliquai-je, pour observer les mœurs et coutumes, et, à vrai dire, elles me paraissent très-singulières, et dignes de la curiosité d'un voyageur.

A cette saillie intempestive, les membres du comité de surveillance froncèrent le sourcil et mon avocat, assis dans un coin, me lança un coup d'œil improbateur.

En répondant à l'interrogation, je fis allusion à la lettre d'introduction que j'avais apportée pour le négociant. Un ordre lui fut immédiatement envoyé d'avoir à comparaître devant le comité, et d'apporter cette lettre avec lui. Il faut croire que sa femme avait éprouvé un mieux subit, car le négociant apparut, au bout d'un intervalle très-court, la lettre à la main. Le pauvre homme avait la sueur au front, et tremblait, en proie à une épouvante bien propre à lui nuire, ainsi qu'à moi. Le hasard voulut que la lettre fut de MM. Tappan, Wentworth et compagnie, banquiers de Liverpool, bien connus. A peine le président eut-il regardé la signature, que sa figure déjà assez sérieuse et assez longue s'allongea bien davantage encore et prit l'aspect de celle d'un homme qui aurait tout à coup vu un fantôme ou quelque chose d'aussi effrayant.

— Tappan! Tappan! répéta-t-il plusieurs fois d'une voix aiguë et criarde, — Tappan! Tappan! nous y voilà, c'est un émissaire de meurtre, sans aucun doute! Vous le savez, ajouta-t-il se tournant vers ses collègues, c'est le nom d'un riche négociant en soieries de New-York, qui est un des principaux complices de cette damnable conspiration; il a dépensé je ne sais combien de mille livres sterling pour la publication de ces infernales brochures. Oh! que je voudrais le tenir entre mes mains, ce gueux-là! je serais heureux d'aider à lui passer une corde autour du cou! Ah! monsieur Doeface, ajouta-t-il en lançant un regard de mauvais augure sur le pauvre négociant auquel s'adressait ma lettre de recommandation, ah! monsieur Doeface, je suis réellement peiné que vous ayez de pareils correspondants.

Des exclamations, des menaces, des juréments, s'élevèrent de tous les points de l'auditoire; et avant que M. Doeface eût eu la force de dire un mot, des messagers furent envoyés pour fouiller la maison du négociant, de la cave au grenier, aussi bien que ses magasins, dans l'espérance d'y trouver quelques-unes des brochures condamnées. D'autres furent expédiés pour examiner le contenu de mes malles; mais j'empêchai qu'elles ne fussent brisées en en donnant la clef. Cependant, avec grande difficulté, j'amenai l'honorable président et ses collègues à reconnaître que cette lettre, qui avait produit une telle commotion, était datée non pas de New-York, mais de Liverpool, et comme le hasard voulait que j'en eusse deux ou trois autres dans la poche émanant de la même raison sociale, et adressées à des négociants de Charleston et de la Nouvelle-Orléans, je parvins enfin à leur faire comprendre que ce n'étaient pas là des preuves évidentes et palpables de trahison et de sédition, comme on l'avait d'abord supposé.

Heureusement mon ami le négociant yankee n'était pas un homme littéraire. Après une recherche très-sévère de ses papiers, les inspecteurs du comité ne purent trouver chez lui que quelques livres à gravures à l'usage de ses enfants, et vingt ou trente brochures, qu'on apporta pour les soumettre à l'examen des membres du comité. A la vue des livres à gravures, ils prirent un air plus digne et plus grave que jamais, et le président lança par-dessus ses lunettes un regard moitié de pitié, moitié de reproche au malheureux négociant, dont les dents claquèrent, et dont les yeux gris semblaient aussi hagards que s'il avait été surpris volant un cheval ou fabriquant un faux billet. Mais après un examen sérieux et solennel, pendant lequel tout l'auditoire retint son haleine et montra le poing et les dents au prétendu coupable, on ne trouva rien de plus condamnable que le Petit Poucet et le Petit Chaperon Rouge. Un vieux membre du comité, aux joues bouffies, aux yeux empourprés, peu versé, à ce qu'il paraît, dans la littérature juvénile, et peut-être aussi un peu poussé de liqueurs, trouva que ces brochures-là étaient incendiaires, d'autant plus qu'il se trouvait beaucoup de rouge dans les gravures. Mais ses collègues lui affirmèrent que c'étaient là de très-anciens livres, depuis longtemps en circulation. La Déclaration d'Indépendance, l'Histoire de Moïse, la Délivrance des Israélites, et le Bill des Droits de la Virginie avaient en eux-mêmes un mauvais aspect, on ne pouvait pas dire cependant qu'ils rentrassent exactement dans la classe des publications abolitionnistes et incendiaires, et le fait de les avoir eus en sa possession ne prouvait pas qu'on fût un conspirateur.

Quant à moi, je fus plus sérieusement compromis; le hasard voulut que le seul livre que j'eusse dans ma malle fût le *Voyage sentimental* de Sterne, et que le frontispice représentât un prisonnier enchaîné dans un cachot, et en manière d'épigraphie la célèbre exclamation de Sterne : « Déguise-toi comme tu le voudras, esclavage, tu

seras toujours une coupe d'amertume, et par cela que des milliers d'hommes ont été forcés de te boire, tu n'en es pas moins amer. »

La production de ce livre, avec cet horrible frontispice et cette épigraphie incendiaire, occasionna une profonde sensation. Les yeux gris de mon ami le négociant yankee se dilatarent à cette vue et prirent la dimension de deux soupentes. Heureusement plusieurs membres du comité étaient passablement versés dans la littérature anglaise, et purent affirmer à la multitude assemblée que Laurence Sterne n'était pas un abolitionniste. Ce n'est pas chose facile que de s'élever au-dessus de la contagion des passions populaires, quelque absurdes qu'elles puissent être; néanmoins deux ou trois membres du comité comprenaient parfaitement combien ils devaient me paraître absurdes, et quelle pauvre idée je devais emporter de leur ville. Mais ils n'osèrent en souffler mot, de crainte d'être soupçonnés d'être insensibles aux dangers publics ou disposés à protéger les abolitionnistes. Il était triste et risible à la fois, que devant un comité de vigilance illettré, la possession fortuite d'un pareil livre avec ce malheureux frontispice, pût suffire pour faire pendre un homme sans formes de procès.

Enfin, après de nombreuses recherches et un examen approfondi, conduit, ainsi que dirent les journaux de Richmond du lendemain, « avec la plus grande convenance et le plus strict respect pour tous les principes d'équité, » les griffrs contre moi se réduisirent à la plaisanterie inopportune que je m'étais permise à table d'hôte sur les petits livres à images. C'était là un manque de respect envers l'Etat de la Virginie et l'institution de l'esclavage, que je ne pouvais dénier, et qui ne fut pas attesté par moins de sept témoins.

Toutefois, les membres du comité, désireux, ainsi qu'ils le déclarèrent, de conserver autant que possible l'ancienne réputation d'hospitalité de la Virginie, prenant en considération ma qualité d'étranger, jugèrent à propos de m'acquitter. Préalablement, le président aux yeux gris et au nez pointu m'adressa une harangue qui tenait le milieu entre une réprimande et un sermon. Il mit tant d'onction à me démontrer qu'il était dangereux de toucher aux choses sacrées, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Il ne leva pas la séance sans me donner à entendre que, tout bien considéré, ce que j'avais de mieux à faire serait de quitter Richmond le plus tôt possible.

CHAPITRE XL.

Carleton-Hall.

Je ne perdais pas un moment pour mettre à profit l'avis de mon président. Grâce au concours de mon avocat, qui semblait réellement désireux d'assurer mon salut, j'échappai à la populace ameutée dans la rue, et qui semblait disposée à me mettre en jugement une seconde fois. Je me procurai bien vite une voiture, qui me conduisit hors de la ville pour y attendre le passage de la grande diligence du Midi, mon ami l'avocat s'engageant à me faire tenir mes bagages. Deux ou trois jours de voyage dans cette diligence, où j'étais le seul voyageur, me menèrent à un petit village, avec cour de justice, prisons et tavernes, où était le bureau de poste le plus proche de Carleton-Hall et du Bois de Peupliers, que j'avais intention de visiter d'abord. Quand la malle arriva, qui n'était guère qu'un misérable fourgon, je vis réunis devant la porte de la taverne une ou deux douzaines de ces flâneurs comme on en rencontre devant la porte de toutes les auberges sur les grandes routes. La plupart avaient bu, et plus de la moitié était décidément ivre. Ils étaient à discuter avec des gestes de la dernière véhémence ce qui me semblait l'unique sujet de toutes les conversations depuis que j'avais mis le pied en Amérique, — le détestable complot et la sanglante conspiration des abolitionnistes. Un d'eux tenait à la main une petite brochure qui était intitulée « *les Droits de l'homme*, » et dont la seule vue semblait produire sur l'auditoire et sur lui l'effet de la morsure d'un chien enragé; ils avaient tous l'écume à la bouche, et semblaient éprouver le besoin, sinon de mordre, du moins de pendre quelqu'un. J'appris que l'homme qui tenait à la main la brochure se portait comme candidat au Congrès pour ce comité. Il semblait soupçonner que l'envoi de cette brochure des *Droits de l'homme* était un tour d'un de ses antagonistes pour lui faire perdre des voix dans le pays, d'autant plus qu'on connaissait à cet antagoniste un frère qui habitait New-York. Mais l'opinion qui prévalut fut que la brochure était, *bona fide*, un libelle abolitionniste, une sorte de bombe pleine de séditions et de meurtres, qui pouvait faire explosion d'un moment à l'autre; et quoique quelques-uns fussent d'avis de la conserver comme une preuve palpable de la réalité de la conspiration, la majorité décida que le plus sûr était de la brûler immédiatement. En conséquence, elle fut solennellement déposée dans le feu de la cuisine, au milieu de juréments et d'exécration. Les auteurs de l'*auto-da-fé* regrettèrent qu'on n'y mit pas en même temps quelques abolitionnistes. Immédiatement toute la compagnie, ayant à sa tête le candidat au congrès, assiégea la malle, et insista pour ouvrir les dépêches, afin de voir s'il s'en trouvait quelques-unes de dangereuses. Le seul moyen qu'imagina le conducteur pour protéger le dépôt qui lui était confié, ce fut de leur affirmer avec serment que la malle avait été fouillée à Rich-

mond. J'avais pris soin de me gagner les bonnes grâces de ce conducteur, garçon intelligent du Maine, qui parla de moi en fort bons termes au maître d'hôtel; ce qui, avec une prudente dissimulation de ma part, me préserva de nouvelles contrariétés. Le conte qui m'avait déjà servi, à savoir : que dans un voyage d'une vingtaine d'années antérieures j'avais reçu l'hospitalité à Carleton-Hall et au Bois de Peupliers, parut une excuse suffisante pour désirer revoir ces plantations et demander quelques renseignements sur leurs habitants anciens et actuels. J'appris peu de chose sur les premiers. M. Carleton avait pris la commune ressource d'émigrer dans le Sud-Ouest. Quant aux Montgomery, ils étaient partis, dit-on, pour Charleston; mais l'on ne savait rien davantage. Les deux plantations appartenaient à présent à un M. Mason, qui serait ravi, me dit-on, de me voir.

Je dormis la nuit, ou plutôt j'essayai de dormir dans la taverne; mais j'y réussis peu, troublé que j'étais par le bourdonnement des moustiques, l'aboïement des chiens, et, ce qui était infiniment pire, par le bruit des moulins à bras que faisaient mouvoir les esclaves toute la nuit pour préparer leur pain du lendemain. A peine tombais-je dans un demi-sommeil que ce son bien connu se mêlait à mes rêves, et que je me figurais que j'étais encore moi-même à tourner le moulin.

Je me levai le matin sans avoir beaucoup reposé; je me rendis à cheval à Carleton-Hall. Je me présentai tout d'abord comme l'ami des anciens propriétaires, et fus reçu de la manière la plus hospitalière, suivant l'usage du Midi, où l'oisiveté nonchalante des planteurs assure toujours à l'étranger un accueil cordial et empressé. Je trouvai dans M. Mason un vrai gentleman, dont les manières, l'éducation et les sentiments eussent fait honneur à quelque partie du monde que ce soit. Pendant la semaine que je passai chez lui, j'appris de lui que son père, homme d'une grande énergie naturelle, après être parti de bien bas et avoir été régisseur pendant un grand nombre d'années, avait acheté Carleton-Hall et le Bois de Peupliers lorsque ces deux plantations étaient sorties des mains de leurs anciens propriétaires. Comme il avait reçu lui-même fort peu d'éducation, et qu'à peine il savait signer son nom, il n'en fut que plus empressé d'en donner une excellente à son fils, qu'il avait d'abord envoyé au collège dans un des Etats du Nord, et qu'ensuite il avait fait voyager en Europe. Bien différent de la plupart des gens du Midi, M. Mason avait beaucoup appris, et il était revenu quatre ou cinq ans avant, juste à temps pour recevoir la bénédiction de son père, sa fortune et la tutelle de deux jeunes sœurs, deux charmantes petites filles, cohéritières avec lui des plantations et des nègres qui s'y trouvaient.

Celle de Carleton, au lieu d'être épuisée et prête à être abandonnée comme presque toutes celles du voisinage, me parut beaucoup mieux cultivée que lorsque je l'avais connue auparavant. Tous les bâtiments étaient en bon état de réparation, et les cabanes des nègres, toutes bien encloses, ayant chacune un petit jardin, avaient un air si propre, si coquet, qu'au lieu de nuire au paysage, comme c'est le cas ordinaire, elles semblaient avoir été construites pour y ajouter de nouveaux ornements.

A travers la profonde dissimulation dont les nègres semblent s'être fait une étude dans toutes ses variétés, depuis l'indifférence stupide jusqu'aux apparences des émotions les plus fortes, soit de joie, soit de chagrin, il est souvent difficile de pénétrer leurs pensées réelles. Mais il n'y avait pas moyen de méconnaître le sourire franc et naturel avec lequel nous étions accueillis. M. Mason et moi, par les vieillards, les hommes faits et les femmes, et surtout les enfants, qui se groupaient autour de lui en poussant des cris d'allégresse.

Nous allâmes les voir dans ce qu'il appelait son école, où on les rassemblait chaque jour, non pour leur rien enseigner, mais pour les tenir loin du mal, sous la surveillance d'une vénérable vieille femme à cheveux blancs, courbée en deux par l'âge, et qu'ils appelaient *granny* (grand'maman). C'était un joyeux spectacle. Il y avait, depuis des enfants de trois à quatre mois, dans les bras de petites bonnes juste assez grandes pour les porter, jusqu'à des enfants de douze à treize ans. Tous étaient proprement vêtus, chose que je n'avais jamais vue auparavant sur une plantation. Les plus grands avaient la jouissance d'un préau où ils prenaient de l'exercice et faisaient des tours d'agilité dont des singes auraient été jaloux. La seule chose que *Granny* entreprenait de leur enseigner, c'étaient les belles manières, et ses discours à ce sujet, du moins quand il y avait des visiteurs, étaient d'un comique achevé.

M. Mason me dit que le titre de *granny* n'était pas purement nominal pour elle. Elle était de fait aïeule, bisaïeule ou trisaïeule de presque tous ses élèves. M. Mason ne l'appelait jamais lui-même que la mère Dolly, et lui parlait avec autant de bonté et d'affection que si elle eût été sa propre grand-mère : traitement auquel elle avait, disait-il, bien droit, puisqu'elle était la cause et la source de la fortune de sa famille. Il y avait environ cinquante ans que son père avait employé ses premières épargnes à acheter la mère Dolly, alors mère de trois ou quatre enfants. Elle en avait eu neuf autres depuis, en tout douze, et rien que des filles. Celles-ci n'avaient pas été moins fécondes que leur mère, et c'était ainsi que s'était trouvée peuplée toute la plantation aussi bien que celle du Bois de Peupliers. Son

père, qui ne laissait pas que d'avoir quelques scrupules, n'avait jamais vendu un esclave de sa vie, et n'en avait jamais acheté d'autres que la mère Dolly et, sur sa demande spéciale, un certain nombre de maris pour ses filles et petites-filles¹.

Le système d'administration que M. Mason avait en partie reçu de son père, et qu'il avait perfectionné, différait essentiellement de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, si ce n'était qu'en certains points il me rappelait celui du major Thornton, auquel j'avais moi-même autrefois appartenu. De même que le major, M. Mason était son propre régisseur; il avait cependant un adjutant dans chacune des deux plantations; c'étaient comme lui des hommes pleins d'intelligence, d'humanité et d'éducation; il les avait longtemps cherchés, et avait pris bien de la peine à les former. Tout marchait avec la régularité d'une horloge. Les fournitures faites aux esclaves tant en aliments qu'en vêtements étaient copieuses et de bonne qualité, tandis que leurs tâches étaient excessivement raisonnables. On ne faisait usage du fouet que bien rarement, et plus souvent pour punir les délits des esclaves les uns envers les autres que ceux qu'ils pouvaient commettre contre le maître.

— Je ne suis pas seulement directeur de plantations, me disait M. Mason, je suis en même temps juge et magistrat pour décider toutes nos petites disputes intérieures, et il n'y a pas sur la plantation un esclave plus occupé que moi. Combien croyez-vous qu'il y ait de planteurs de la Caroline du Nord qui voudrussent accepter ma propriété à condition de l'administrer ainsi?

Le grand stimulant au travail paraissait être l'émulation. Les esclaves étaient divisés en huit ou dix classes, selon leur capacité et leur aptitude. Ils montaient ou descendaient de l'une dans l'autre, suivant qu'ils travaillaient plus ou moins bien. Chaque classe avait certains privilèges et des vêtements particuliers. La classe inférieure était appelée la classe des paresseux, et tous avaient grande horreur d'y tomber, à l'exception de deux ou trois fainéants de profession qui n'en sortaient presque jamais et se trouvaient en butte aux plaisanteries de toute la plantation. A la fin de chaque récolte, il y avait un bal costumé où il était permis à chacun de prendre le pas, suivant l'ordre de mérite. Les meilleurs travailleurs choisissaient les premiers leurs personnages; le nombre en était assez limité; on y voyait depuis le général Washington, l'épée au côté et le chapeau à cocarde sur la tête, jusqu'à M. Mason, le vieux père de mon hôte. Mais depuis que le général Jackson avait été élu président, on lui faisait quelquefois aussi l'honneur d'adopter son costume. Après ces rôles avantageux, chacun choisissait le sien par ordre hiérarchique. Comme M. Mason accordait une petite indemnité en argent pour le travail fait au delà de la tâche, le désir de se procurer des vêtements pour figurer au bal costumé encourageait les ouvriers, surtout les femmes. Quelques-uns de ces nègres étaient d'excellents mimes; il n'y avait pas dans le voisinage un médecin, un ministre, un régisseur, dont ils n'attrapassent la caricature. En somme, M. Mason me disait que quelques-uns se montraient aussi bons comédiens qu'aucun de ceux qu'il avait vus applaudir sur les planches à New-York, et même à Londres. Il avait pris cette idée de bal à un planteur des Antilles qu'il avait autrefois connu en Angleterre.

CHAPITRE XLI.

Le Bois de Peupliers.

Deux ou trois jours après mon arrivée à Carleton-Hall, M. Mason et moi, qui étions déjà devenus grands amis, allâmes à cheval visiter le Bois de Peupliers. De tous les bâtiments autrefois réservés aux esclaves il ne restait plus qu'une chaumière que madame Montgomery avait fait construire pour Cassy et moi, et dans laquelle était né notre enfant. Le chèvrefeuille que nous avions planté en souvenir de cet événement, et qu'elle avait entrelacé avec tant de soin au-dessus de la porte, y était encore, quoique donnant des symptômes de vieillesse. Il était noueux, courbé, et l'extrémité de ses jets commençait à mourir. Le petit jardin qui entourait la cabane était encore très-proprement entretenu; il me sembla même reconnaître quelques-uns des rosiers que Cassy et moi avions plantés. M. Mason ne se douta guère des pensées qui m'assiégeaient quand nous passâmes devant la porte de cette demeure. Oh! combien j'aurais voulu être seul en ce moment! oh! combien j'aurais donné pour n'avoir la personne qui me pût observer! J'eus toutes les peines du monde à ne pas sauter de cheval pour m'élancer dans la maisonnette; il me semblait presque que j'y aurais retrouvé Cassy et notre enfant.

J'appris par la conversation de M. Mason que les résultats pécuniaires de son système n'avaient pas été moins satisfaisants que ses résultats moraux. Grâce à la trop grande faiblesse de son père à

¹ Le texte porte *aunt Dolly*, littéralement la tante Dolly. C'est encore une nouvelle preuve que cette qualification correspond à celle de mère en français. Les titres de *tante* et d'*oncle* caractérisent évidemment en Amérique des personnes respectables par leur âge et leurs vertus, comme les titres de *mère* et de *père* en France. Ceux qui n'ont pas traduit *uncle Tom* par *père Tom* ont fait un véritable contre-sens.

prêter sa signature à un ami, les plantations, quand il en avait hérité, se trouvaient grevées d'une lourde hypothèque qui maintenant était presque entièrement éteinte. Je ne manquai pas de féliciter ce digne gentleman d'avoir approché de si près de la solution d'un problème qui, d'après ce que j'avais vu, m'avait semblé insoluble, à savoir rendre, sur une plantation, l'existence tolérable aussi bien pour les esclaves que pour les hommes libres; mais quoique évidemment flatté de mes compliments, M. Mason secoua la tête.

— Je ne nierai pas, monsieur, me dit-il, que je n'éprouve un certain plaisir à me voir ainsi apprécié par un homme de votre expérience et de votre discernement. J'ai fait tous mes efforts pour me bien conduire dans la position difficile et embarrassante où la Providence m'a placé. Mais après tout, monsieur, vous aurez beau faire, cet esclavage est une abominable affaire pour tous tant que nous sommes, blancs et noirs.

Quoique nous eussions parlé avec beaucoup de liberté jusque-là, que j'eusse fait part à M. Mason de ce qui m'était arrivé à Richmond, et que je lui eusse assez ouvertement fait connaître mes sentiments et mes opinions, cependant il s'était tenu sur la réserve, comme s'il avait craint de ne pouvoir s'ouvrir à moi en sûreté. Comme je ne demandais pas mieux que de le faire s'expliquer davantage, je lui répondis :

— Certainement, monsieur, si tous les maîtres étaient comme vous, l'esclavage serait une toute autre chose que ce que nous voyons, et infiniment plus supportable.

— Oh! me dit-il avec un sourire significatif, si tous les maîtres étaient comme moi, demain l'esclavage aurait cessé d'exister.

— Quoi! m'écriai-je, êtes-vous donc abolitionniste?

Je regrettais cette question au moment même où je venais de la faire; je m'aperçus immédiatement que cette tête si solide, que ce cœur si bon, n'était pas encore à l'épreuve d'un mot si terrible pour une oreille méridionale.

Il nia d'abord que l'épithète lui fût applicable; mais il changea bientôt de langage.

— Pas plus abolitionniste, me dit-il, que Washington ou Patrick Henry. C'est là un fléau, un système maudit, contre lequel ne peuvent rien les efforts individuels, et que l'action publique pourrait seule anéantir. J'ai la conviction que si demain on rendait la liberté à tous les esclaves, les plus grands maux qu'il en pourrait résulter n'équivaudraient pas à la somme de ceux qu'ont soufferts les blancs et les noirs dans chaque période de dix ans pendant lesquels on a laissé continuer l'esclavage.

— Eh quoi! m'écriai-je, pensez-vous qu'il fût prudent de mettre demain en liberté tant de milliers d'esclaves ignorants, et cela sans aucune préparation? L'opinion générale parmi les propriétaires d'esclaves paraît être que si on les mettait ainsi en liberté, ils commenceraient par couper la gorge à leurs anciens maîtres, à s'emparer de leurs femmes et de leurs filles, pour finir par mourir de faim, n'ayant plus personne pour prendre soin d'eux; aussi disent-ils qu'il faudrait commencer par les préparer à la liberté avant que de la leur donner.

— Ce n'est guère la peine, me répondit M. Mason, de discuter les résultats d'un fait aujourd'hui aussi peu probable que l'affranchissement des esclaves par un acte spontané de leurs maîtres. Oui, je le crains, il faudrait de grandes préparations avant cet affranchissement; mais les esclaves en auraient moins besoin que les maîtres. Dans mon opinion, les esclaves sont dès aujourd'hui aussi préparés à la liberté qu'ils peuvent et doivent jamais l'être. D'après les observations que j'ai faites chez nous et à l'étranger, ils sont décidément plus intelligents, meilleurs, plus faciles à gouverner que les paysans anglais ou irlandais. La difficulté, la seule difficulté, celle de les amener à travailler pour un salaire, est précisément la même qui a fait échouer à ma connaissance deux ou trois essais de culture de plantations par des ouvriers libres venant d'Europe. Nous avons beaucoup plus de terres que d'habitants, et tant qu'il en sera ainsi dans nos États du Midi, les nègres préféreront, plutôt que de travailler pour un salaire, se répandre dans la campagne, et se créer à chacun sa petite plantation, comme le font actuellement les petits blancs. C'est ce qui est arrivé à Haïti. Les plantations de sucre, qui demandent le concours d'un grand nombre de bras, ont été presque toutes abandonnées, tandis que la culture du café, à laquelle chaque propriétaire d'une mesure peut se livrer isolément, a continué de prospérer et forme la principale production de cette île.

— S'il en est ainsi, répondis-je, les esclaves me sembleraient en bien moins grand danger de mourir de faim que quelques-uns de leurs maîtres. Mais, monsieur, que pensez-vous des massacres et de toutes ces autres énormités dont on nous menace?

— Ce sont autant d'histoires de loups-garous que nous ont transmises nos grand-mamans. Les sauvages, pour la plupart prisonniers de guerre, qu'on importait autrefois d'Afrique, lorsqu'ils se mettaient en insurrection, débutaient assez naturellement par couper la gorge à leurs maîtres. De nos jours, une insurrection sera certainement repoussée par les balles, le couteau, la corde, le fer et le feu; et il est vraisemblable qu'elle procédera de même. Le nègre est essentiellement imitateur, et suit aisément l'exemple que lui donnent ses mai-

tres; mais il me paraît profondément ridicule de croire que nos esclaves, si nous leur donnions volontairement la liberté, se mettraient à voler et à égorger les blancs, plutôt que de travailler comme les autres gens pauvres, comme les émigrants irlandais, par exemple, qui n'ont sur eux que l'avantage d'être libres, pour gagner honnêtement leur vie et celle de leurs enfants. C'est nous faire un bien triste compliment, à nous autres blancs, avoir une faible idée de notre courage, que de croire que, supérieurs en nombre ainsi qu'à tous autres égards, nous ne saurions pas conserver notre position naturelle à la tête de la communauté, et maintenir ces pauvres gens en bon ordre, sans en faire des esclaves.

— Mais admettons, lui dis-je, que l'émancipation s'accomplisse aussi tranquillement que vous l'imaginez; supposons que les nègres travaillent assez pour ne pas mourir eux-mêmes de faim, répandus çà et là sur de petits quartiers de terre; ne vivraient-ils pas dans la nonchalance et la pauvreté, laissant à l'abandon les riches plantations qui rapportent tant aujourd'hui, et réduisant tous les États du Sud à une profonde misère, comme celle que nous voyons régner aujourd'hui dans les villages des noirs libres?

— Les hommes de couleur actuellement libres sont aux États-Unis une race pauvre et persécutée, placée, surtout dans ceux du Sud, en des circonstances tout à fait anormales. Et cependant, dans cette race même, j'ai connu des personnes d'un vrai mérite. Il serait cependant plus raisonnable de déduire la position de nos noirs, en les supposant librement émancipés, de celle de la masse de petits blancs qui ne possèdent pas d'esclaves. J'avoue qu'il n'y a pas à vanter beaucoup la condition de ces petits blancs dans tous les États du Sud. C'est la liberté qui fait la principale différence entre eux et les esclaves. Ici, dans la Caroline du Nord, il y en a un grand nombre qui ne savent ni lire ni écrire, qui ne savent pas même quel âge ils ont. Ils ne sont pas même supérieurs à la masse des esclaves des plantations (si ce n'est par la conscience qu'ils sont leurs propres maîtres) sous les rapports intellectuels et moraux. Cependant il se peut qu'il y ait parmi nos riches planteurs des hommes qui pensent que ce serait une excellente chose que de réduire ces petits blancs en esclavage. Mais à quoi bon? notre système pèse déjà lourdement sur eux, ainsi que sur les esclaves. Ce système est comme une meule de moulin attachée à leur cou, puisqu'il fait de toute espèce de travail manuel une chose pour ainsi dire déshonorante. Or, en dehors des travaux manuels, quelles chances ont les petits blancs d'acquérir le capital nécessaire pour se lancer dans le monde? Et pourtant, en dépit de tous ces obstacles, c'est encore la classe des petits blancs qui forme la pépinière et la base de notre civilisation méridionale telle qu'elle est. Mon père, quand il commença, n'était qu'un petit blanc; souvent il m'a raconté qu'il était venu la première fois nu-pieds à Carleton-Hall, ne possédant pas même une paire de souliers. Les pères ou les grands-pères de presque tous mes voisins ont été aussi de petits blancs. C'est un axiome chez nous que rarement une plantation reste dans la même famille au delà de la troisième génération. C'est de cette classe des petits blancs que sortent les nouveaux propriétaires: c'est dans cette classe que retombent les familles des anciens. Mais voyez comme cette classe des petits blancs est ravalée, détériorée par l'esclavage! Est-il donc étonnant que sous le rapport de la richesse, de l'industrie, de l'intelligence, de tout ce qui rend une société respectable, nous soyons si en arrière des États libres? Non-seulement nos petits blancs ont moins de chances de s'élever que ceux de leur classe dans le Nord, mais par cela seul que nous tenons tous nos travailleurs dans un état perpétuel d'esclavage, nous coupons la source mère où notre société pourrait se retremper et prendre une nouvelle énergie, de nouvelles forces. Dans mon opinion, c'est là le grand fléau que ce système inflige à la communauté, aussi bien que son plus grand tort envers les individus. Il est bien aisé de dire qu'en comparant mes esclaves avec un nombre égal de petits blancs à dix milles à la ronde, on trouve les premiers mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, et infiniment plus libres de soins et d'inquiétudes. Cela est vrai... Mais voici venir un homme...

— Ohé! Pierre! comment cela va-t-il, mon brave garçon?

Tels furent les mots que M. Mason adressa à un esclave noir de jais qui passait par hasard, conduisant une charrette.

— Voici venir un homme qui, s'il était son propre maître dans un pays où sa couleur ne fût pas regardée comme un obstacle, ne mourrait pas sans être propriétaire d'une plantation, et d'une plantation qui en vaudrait la peine. Ce gaillard-là a de la tête, et son opinion, quand il s'agit de culture et de travaux de campagne, vaut généralement mieux que la mienne et que celles de mes deux régisseurs ensemble. Maintenant croyez-vous que l'esclavage, sous quelque forme que ce soit, puisse convenir à un homme de cette trempe? Or il y a dans le monde une classe considérable de gens qui semblent nés pour n'être que des instruments dans la main d'autrui. Si ces gens-là étaient nés esclaves, peut-être n'en résulterait-il pas de bien graves conséquences.

— Mais parmi ceux qui naissent dans la servitude, il y a des individus de toutes sortes, monsieur Mason. Il aurait pu arriver à vous ou à moi d'être esclaves par le fait de notre naissance. Il y a dans la Caroline du Nord des esclaves aussi blancs que nous deux; or, croyez-

vous que, dans quelque circonstance que ce fût, nous eussions pu être contents d'un tel sort ? peut-être nous nous y serions soumis plutôt que de sauter de la poêle dans le feu, sans cependant reconnaître que la poêle fût notre élément naturel.

CHAPITRE XLII.

M. Telfair.

Pendant que nous revenions le lendemain à Carleton-Hall, nous trouvâmes assis sous le porche un gentleman qu'à sa mine, à son vêtement, je reconnus tout d'abord pour appartenir à l'état ecclésiastique. Mon hôte, qui vint à sa rencontre avec la plus grande cordialité, me le présenta comme le révérend Paul Telfair, recteur de l'église épiscopale de Saint-Étienne. Il y avait dans l'extérieur de M. Telfair quelque chose qui me frappa à la première vue : c'était un jeune homme grand et mince, qui ne me parut pas avoir plus de vingt-trois à vingt-quatre ans. Ses traits pâles et beaux s'illuminaient, quand il parlait, d'un rayon de bienveillance qui environnait toute sa figure comme d'une sorte d'aurole. Il s'exprimait avec simplicité, sans prétention, mais en même temps avec une dignité et une douceur enchantées, qui faisaient naître immédiatement l'idée d'un vrai ministre du Dieu bon, d'un messager du ciel.

— Voici, me dit M. Mason, le fils de cette miss Montgomery, aujourd'hui madame Telfair, dont la mère était autrefois propriétaire du Bois de Peupliers, cette même dame que vous semblez si affligé de ne plus trouver. Cette dame, je ne l'ai jamais connue ; mais, connaissant son fils, je ne m'étonne pas que vous regrettiez aussi vivement l'absence de la mère.

Je compris par la suite de notre conversation que les dames Montgomery ayant émigré après la perte de leur fortune à Charleston, avaient essayé d'y vivre, au grand scandale de leurs voisins, en ouvrant un pensionnat de jeunes personnes. Cependant miss Montgomery n'avait pas tardé à exciter l'admiration d'un riche gentleman de cette ville, M. Telfair, dont elle était devenue la femme, et avait eu un fils unique, ce jeune ecclésiastique, qui avait fait d'abord sur moi une impression si favorable, et dont les traits, que j'avais cru d'abord reconnaître, me rappellèrent parfaitement ceux de sa mère.

— En outre, ajouta M. Mason, puisque vous avez bien voulu prendre tant d'intérêt à ma manière d'administrer ma plantation, permettez-moi de vous dire que M. Telfair en peut réclamer la plus grande part. Non-seulement il fait tous les mariages et tous les baptêmes à Carleton-Hall et au Bois de Peupliers ; mais une de nos punitions qui nous réussissent le mieux est de priver ceux qui se sont mal conduits d'assister à l'office le dimanche. Une grande preuve des talents de mon jeune ami, c'est que non-seulement il a complètement éclipsé les méthodistes ambulants et les missionnaires presbytériens au visage renfrogné, qui auparavant tenaient le haut du pavé dans le pays, mais que le nègre Tom lui-même, qui avait si longtemps fait l'admiration comme prédicateur de mes deux plantations et de tout le pays, a bien voulu se déclarer vaincu et se résigner à l'humble position de sacristain et de catéchiste.

Comme je l'appris depuis, par l'influence de sa mère, sur laquelle dans son état de pauvreté les idées religieuses exerçaient un grand empire, M. Telfair avait été voué dès son jeune âge au saint ministère. Dès l'enfance il s'était regardé comme prédestiné à cette œuvre, et, ayant été admis dans les ordres sacrés, il s'était exclusivement occupé de travaux religieux.

L'église de Saint-Étienne, dont il était recteur, était située à quelques milles de Carleton-Hall. C'était une des plus anciennes paroisses des colonies, à l'époque où la religion anglicane dominait dans la Caroline du Nord et dans tous les États méridionaux. Depuis la révolution, Saint-Étienne avait perdu son antique splendeur ; mais quoique le toit fût effondré, que les portes et les fenêtres eussent disparu, les solides murailles de brique de la vieille église étaient demeurées debout. M. Telfair l'avait choisie comme le centre de la mission qu'il s'était donnée dans le voisinage, en avait fait réparer les bâtiments, en grande partie à ses frais, avec un zèle infatigable ; il avait réuni une congrégation et fait revivre le culte presque oublié, suivant le rituel de l'église d'Angleterre.

Comme il convenait si bien au disciple de Celui qui s'est adressé surtout aux pauvres et aux humbles, aux méprisés et aux parias, M. Telfair s'occupait surtout de la condition morale et religieuse des esclaves. Il avait trouvé dans M. Mason un collaborateur plein de zèle et un actif marguillier. L'exemple de l'un, les exhortations douces et persuasives de l'autre n'avaient pas été sans une influence dans le voisinage sur la conduite des maîtres et le bien-être des serviteurs.

Mais de quelques améliorations que fût susceptible le système de l'esclavage, il était impossible pour M. Telfair, ou pour tout autre homme bienveillant et sensé, de l'envisager avec patience comme un état de choses qui dût se perpétuer. Les rapports intimes qu'il entretenait tous les jours avec les maîtres et les esclaves lui avaient fait sentir combien était fautive la position des uns et des autres. Dans son impuissance à trouver aucun autre moyen de s'affranchir d'un pareil fléau, il s'était jeté corps et âme dans le système de

colonisation. Président lui-même de la Société de colonisation pour de comté, ses exhortations personnelles avaient amené l'émancipation de quelques esclaves favoris, dans le but de les envoyer à Libéria. Son imagination, entraînée par ses bienveillantes espérances, franchissant les limites du temps et de l'espace, semblait regarder comme un événement tout à fait prochain l'émigration hors des États-Unis des noirs et des hommes de couleur, la civilisation et la conversion de l'Afrique. Il semblait si profondément convaincu, il traitait ce sujet avec tant de chaleur et de lucidité, qu'encore que ses espérances pussent paraître fantastiques, rien n'était plus agréable que de les lui entendre développer.

Toutefois ces brillantes espérances étaient pour le moment obscures par un événement de sinistre présage. M. Telfair parlait sans amertume, mais non sans un poignant regret, de certains actes des abolitionnistes du Nord, qui lui semblaient avoir retardé pour un grand nombre d'années la sainte cause de l'émancipation. Lui-même en avait personnellement ressenti les effets. Il avait, auprès de son église, ouvert une école du dimanche dans laquelle, outre le catéchisme, il avait enseigné à lire à quelques-uns d'entre eux. Un comité de planteurs lui avait signifié qu'il eût à discontinuer cet enseignement, et même à s'abstenir d'aucune école le dimanche, tant que le pays serait en état d'émotion, et jusqu'à nouvel ordre.

— Ah ! capitaine Moore, me dit M. Telfair, vous avez mal choisi votre temps pour visiter les États du Sud. Vous voyez ce qu'est l'esclavage dans ce pays ! De fait, cette déplorable institution fait de chacun de nous autant d'esclaves. Il paraît maintenant que cette liberté de la presse et cette liberté de la parole, dont nous étions si fiers, ne sauraient nous être conservées, sans compromettre le salut public, tant que nous maintiendrons le régime de l'esclavage. En ce moment, dans les États à esclaves, et si j'en crois ce qu'on rapporte des émeutes populaires à Boston, New-York, Philadelphie, etc., la liberté de la presse et de la parole n'existe pas plus aux États-Unis qu'à Rome, à Vienne ou à Varsovie. Je suppose que dans une de ces cités un homme a complètement le droit de dire ou d'imprimer ce qu'il pense de l'esclavage tel qu'il existe en Amérique. Les seules questions dont la discussion y soit interdite sont relatives à la politique intérieure de ces villes ou de ces pays. De même, ici, vous pouvez débâter autant que vous le voudrez contre la suprématie du pape et le despotisme russe ; mais prenez garde à ce que vous direz de l'esclavage américain. Je n'aurais pas osé m'exprimer comme je viens de le faire dans une société dont je n'aurais pas été sûr. Je suis déjà signalé. J'avais fait imprimer une lettre à un ami dans le sens du système de colonisation, et, à l'appui de ce que je disais des maux de l'esclavage, je m'armais de citations empruntées à Washington, Jefferson, Patrick Henry et autres patriotes distingués. Ma brochure allait paraître, lorsqu'elle a été saisie l'autre jour à Richmond et brûlée, comme un pamphlet incendiaire, par ordre du comité local.

— En vérité ! dis-je ; alors votre malheureuse brochure faisait probablement partie du feu de joie qui a éclairé mon entrée à Richmond. Et je lui racontai ce qui m'était arrivé dans cette ville.

— Non content de brûler ma brochure, continua l'excellent ecclésiastique, comme si ce n'était pas Washington, Jefferson, etc., plutôt que moi-même, qu'on brûlât, le comité de Richmond m'a dénoncé au nôtre comme une personne suspecte, sur laquelle il était bon d'avoir l'œil ouvert ; et mes excellents voisins, non contents de fermer mon école du dimanche, ont bien voulu se charger encore du soin de lire avant moi mes journaux. Depuis quelques mois, je recevais par la poste un journal imprimé à New-York et appelé *l'Emancipateur*. C'est, je crois, le principal organe de la société pour l'abolition dans cette ville. On me l'envoyait gratuitement, et je le lisais avec le plus vif intérêt, désireux de savoir où vouldraient en venir ses rédacteurs. Mais mes bons amis, ou plutôt mes maîtres, les membres du comité de vigilance, l'ont regardé comme trop dangereux ; ils ne peuvent permettre qu'on expose à un pareil danger la paix du pays. Ils ont défendu au maître de poste de me remettre mon journal dorénavant, et par conséquent m'ont empêché de le lire. Voilà le degré de liberté dont jouit actuellement la Caroline du Nord !

Ces derniers mots furent prononcés avec une énergique indignation, en dépit de l'empire que M. Telfair avait généralement sur lui-même.

— Et comment se fait-il, messieurs, demandai-je, puisque les maux de l'esclavage ont été non-seulement largement sentis, mais encore, à ce qu'il paraît, assez librement discutés parmi vous, depuis le temps de Jefferson jusqu'à présent, et nulle part, à ce que l'on m'a dit, plus complètement et plus librement que dans les débats récents de la chambre des députés de la Virginie, comment se fait-il, dis-je, que ce sujet de discussion ait été tout à coup défendu ? Je serais curieux de savoir, après tout, quelle différence importante il y a entre les colonisationnistes, comme notre excellent ami M. Telfair, et ces abolitionnistes du Nord, dont l'intervention paraît devoir faire un tort sérieux à la cause de l'émancipation.

N'est-ce pas à la cause de l'esclavage que les deux opinions sont hostiles ? N'est-ce pas l'émancipation que toutes deux se proposent d'amener ?

— La différence entre nous, répondit M. Telfair, est suffisamment

évidente; toutefois je ne m'étonne pas le moins du monde de votre question. Je remarque surtout depuis les dernières commotions populaires, une disposition croissante à nous confondre, et à regarder comme incendiaire et comme hostile à la prospérité des États du Midi quiconque désapprouve l'esclavage. Quant à nous, colonisationnistes, voici nos idées. Nous admettons que les maux de l'esclavage sont très-grands; si grands, qu'il est de notre devoir envers nous-mêmes, envers nos enfants, envers la population tout entière, blanche ou noire, de faire tous nos efforts pour nous en délivrer. Mais nous ne voyons pas comment on atteindra ce but tant que la population noire restera parmi nous. C'est une opinion commune aux États-Unis, qu'il est impossible de faire vivre sur un pied quelconque approchant de l'égalité deux races d'hommes distinctes, ou du moins deux races d'hommes aussi distinctes que celles des blancs et des noirs. On semble croire que tant que les noirs vivront au milieu de nous, il faut que nous continuions à les tenir en esclavage, ou qu'ils nous y mettent à leur tour. Feu le président Jefferson exprima cette opinion commune, quand il dit que nous tenions les nègres comme un voyageur tient par les oreilles un loup, qu'il n'est pas sûr de garder ainsi, et encore moins de laisser échapper. J'avouerais que quant à moi, et un grand nombre de nos amis les colonisationnistes seraient de mon avis, cette figure ne me paraît pas très-exacte. Je crois que les blancs sont le loup, et que les malheureux noirs sont l'agneau, que nous avons pris par l'oreille, et qu'il ne tiendrait qu'à nous de lâcher, sans courir le moindre danger. Qui nous empêcherait d'accorder la liberté aux nègres, aussi bien qu'aux Irlandais et aux Allemands? Mais avec les préjugés invétérés de notre population, il paraîtrait inutile de prêcher cette doctrine. Les plus pauvres, les derniers, les plus dégradés de nos blancs seraient tous en armes à la simple manifestation de cette idée. Plus un blanc est pauvre, brutal et dégradé, plus il insiste opiniâtrement sur la supériorité naturelle de sa race, plus il est choqué à la seule idée de la mise en liberté des noirs. Notre système d'émancipation par la colonisation est une concession à ce préjugé invincible. En même temps que l'émancipation des esclaves, nous proposons leur éloignement du pays. Regardé par le plus grand nombre comme l'œuvre de visionnaires, et, par ceux-là mêmes qui y croient, comme ne devant amener que très-lentement des résultats, ce système a été calculé de manière à exciter le moins d'alarmes possible. Les peintures les plus vives des maux de l'esclavage et les plus fortes déclamations contre lui ont été tressées, tant qu'on ne les a regardées que comme des théories spéculatives ou comme l'expression de sentiments individuels, parce qu'on les faisait presque toujours suivre de cet avertissement plus ou moins implicitement exprimé, que, quelque grands que fussent ces maux, on n'avait ni les moyens ni l'espérance d'y remédier tant que les deux races resteraient juxtaposées.

Mais la nouvelle secte des abolitionnistes a passé par-dessus toutes ces limites. D'abord ils ont commencé par dénoncer la possession d'esclaves comme un péché, incompatible avec le titre de chrétien. Il fut un temps, qui ne remonte pas loin, où la grande masse des propriétaires d'esclaves du Midi auraient ri d'un pareil langage, parce qu'il n'y en avait alors que bien peu qui se prétendissent chrétiens, tandis qu'il n'était pas extraordinaire d'en voir afficher l'athéisme. Mais, depuis vingt-cinq ans, grâce aux efforts de différentes sectes, la profession du christianisme, et à certains égards, j'aime à le croire, sa pratique, ont fait de très-grands progrès parmi nous, de sorte que c'est un reproche qui touche au vif nos propriétaires d'esclaves, que de s'entendre dire qu'ils ne sont pas chrétiens. Dans le fait, à la manière dont ils repoussent ce reproche, je soupçonne qu'ils commencent à penser qu'il pourrait y avoir quelque justice à le leur adresser.

En outre, les abolitionnistes disent : Vos esclaves ont droit à la liberté, c'est votre devoir de la leur donner immédiatement. Vous n'avez pas à vous préoccuper des conséquences possibles de l'accomplissement d'un devoir ; agissez d'abord, et laissez les conséquences dans la main de Dieu.

Quelle différence il y a de dire une chose en la prenant au sérieux ou de la débiter seulement comme un lieu commun oratoire ! Quelle différence quand il s'agit d'appliquer, non plus à nous, mais à autrui, un principe de morale ! Nos excellents démocrates du Midi prêchent depuis un demi-siècle plus ou moins, que tous les hommes sont nés libres et égaux. Maxime qu'ils ont écrite au frontispice même de leur constitution politique. Allez maintenant, non plus pour faire des phrases, mais sérieusement, les sommer de mettre en pratique leur propre doctrine, et vous verrez quelles dents vous montrera le loup !

Vous pouvez conclure de tout ceci, ajouta M. Telfair, que je ne partage pas contre les abolitionnistes les préjugés féroces dont vous avez déjà vu tant d'exemples depuis que vous êtes parmi nous. Outre le journal dont je vous ai parlé, ils m'ont fait l'honneur de m'adresser par la poste presque toutes leurs brochures. Je les ai lues attentivement, et je puis consciencieusement affirmer que l'accusation que le vulgaire élève contre eux, d'exciter les esclaves à la révolte, me paraît tout à fait sans fondement. La révolte qu'ils ont essayé d'exciter et celle dont je crois que les comités de vigilance ont le plus peur, est une révolte des consciences chrétiennes contre les maux et les énormités de l'esclavage. Mais, quoique je connaisse la

rectitude de leurs motifs, je ne puis cependant m'empêcher de condamner leur conduite. Vous pouvez juger par ce qui m'arrive à moi-même, de la position fâcheuse dans laquelle ils ont mis tous ceux qui dans le Midi veulent du bien aux noirs. L'unique résultat de leurs prédications sera probablement de resserrer les chaînes des esclaves, de contrarier tous les efforts que l'on faisait pour leur amélioration intellectuelle et morale, et d'apporter les plus sérieux obstacles au plan de colonisation, seul remède que le Midi semble accepter contre la servitude.

CHAPITRE XLIII.

Opinions de M. Mason.

Peut-être un peu par suite des habitudes de sa profession, M. Telfair me paraissait disposé à donner à l'énonciation de ses opinions l'étendue d'un discours en forme, et je le laissai parler sans l'interrompre. J'avais remarqué que pendant tout le cours de notre conversation, M. Mason n'avait pas laissé tomber un seul mot. Dès que M. Telfair nous eut quittés, je voulus le forcer à s'expliquer ; en conséquence, je lui posai différentes questions pour arriver à connaître son opinion sur le système de colonisation.

— Je suis, me répondit-il, membre de cette société, secrétaire de la même section dont M. Telfair est président. J'avais parmi mes esclaves un homme supérieur, et qui témoignait le désir d'aller à Libéria ; je lui donnai la liberté et l'y envoyai. Mais, malheureusement, il est mort des fièvres du pays, un ou deux mois après son arrivée. J'ai toujours regardé la société de colonisation comme une bonne chose, comme une poule couveuse, sous les ailes de laquelle les sentiments d'humanité, faibles encore dans notre Midi, pouvaient s'abriter jusqu'à des jours meilleurs. Je n'ai jamais compté sur l'action directe de cette société ; mais j'ai cru qu'elle était d'une importance immense en tenant constamment sous les yeux du public les maux de l'esclavage, et la nécessité d'y porter remède. La meilleure chose qu'elle ait faite jusqu'ici, c'est d'avoir donné naissance à toutes ces sociétés abolitionnistes du Nord qui font tant de bruit dans ce moment.

— En vérité ! m'écriai-je.

Autant que j'en puis juger, les membres les plus actifs de ces sociétés abolitionnistes ont pris pour point de départ notre système de colonisation. Au commencement, quelques-uns en furent de chauds partisans ; mais, en y réfléchissant plus mûrement, on pensa que c'était pour ainsi dire porter du charbon de terre à Newcastle, que d'enlever deux ou trois millions d'hommes à leurs foyers, où leur travail est si nécessaire, pour les transporter, à travers l'Océan, dans un désert inculte où il y a déjà beaucoup plus de bras que d'occupation. Comme il faut naturellement émanciper les esclaves avant de les coloniser, on a pensé que c'était déjà un effort assez grand de les émanciper ici, sans encourir d'énormes dépenses pour leur voyage et sans priver les États du Midi du travail productif dont ils ont un si grand besoin. Ce sont ces idées combinées avec celles du péché religieux et du crime social de l'esclavage, péché et crime qui ne doivent pas être détruits graduellement, mais tout à coup, qui ont, sans aucun doute, donné naissance aux sociétés abolitionnistes.

— Mais, lui demandai-je, si elles ont amené des conséquences comme celles dont parlait tout à l'heure M. Telfair, comment pouvez-vous les approuver ?

— J'espère, dit M. Mason regardant autour de lui avec un air de malaise réel ou affecté, je ne sais trop lequel, j'espère qu'il n'y a pas à portée de nous entendre quelques membres cachés du comité de vigilance. Nos régisseurs ont l'habitude d'écouter aux portes des cases des esclaves, et je ne sais s'il ne leur prendra pas fantaisie de nous appliquer à nous autres blancs le même système. Mais, pour répondre à votre question, ajouta-t-il si bas que j'avais peine à l'entendre, la première chose à faire pour guérir toute maladie sérieuse, est d'en connaître la nature réelle et surtout d'amener le patient à avoir conscience de son état. Or c'est là le résultat que ces sociétés abolitionnistes commencent déjà à produire. Même ceux qui s'en étaient le plus occupés jusqu'ici, n'avaient pas bien compris la nature réelle et l'étendue du mal qu'il s'agit de combattre. Nous savions, il est vrai, que notre déesse américaine de la liberté était là endormie et rêvant, comme l'Eve de Milton, avec un impur crapaud à l'oreille, mais nous pensions après tout que ce n'était qu'un crapaud et que, tout laid et venimeux qu'il fût, la lumière du jour, croissant à mesure que le soleil s'approchait de midi, le forcerait à se cacher dans un trou ou dans un autre. Mais voilà que nos abolitionnistes du Nord se sont mis à piquer un peu le crapaud pour le forcer à s'en aller plus vite, et qu'ils s'arment contre lui de notre fameuse déclaration nationale, que tous les hommes sont nés libres, et avec de certains droits inaliénables. Voyez comme le hideux reptile, en apparence inoffensif, s'est brusquement transformé en un monstre horrible et avide de sang, menaçant d'avaler d'une bouchée la pauvre et tremblante déesse de la liberté américaine ! Je ne parle pas de la liberté des noirs ou des hommes de couleur, car ici, en Amérique, il n'y en avait jamais eu aucune, mais de la liberté de nous autres blancs, de nous autres propriétaires.

On se sert du prétendu danger d'une insurrection d'esclaves pour supprimer toute liberté de penser, de parler ou d'écrire quoi que ce soit de contraire à l'institution de l'esclavage. Ce prétendu danger est une merveilleuse invention pour effrayer les sots, et c'est généralement en effrayant les sots que les scélérats arrivent ou se maintiennent au pouvoir. Mais, comme M. Telfair vous le faisait très-bien remarquer, l'insurrection dont les meneurs du parti ont le plus peur, ce n'est pas celle des esclaves, mais celle des consciences, insurrection qu'ils espèrent trouver les moyens de prévenir ou d'étouffer.

— Tenez, ajouta-t-il en tirant de sa poche un journal, voici l'aveu que contient le *Washington Telegraph*, le principal champion des droits et des intérêts des propriétaires d'esclaves, et le principal promoteur des alarmes actuelles : « Dans notre opinion nous avons surtout à craindre les efforts que l'on tente graduellement sur l'opinion publique à l'aide d'une sensibilité morbide, qui fait appel à la conscience de la nation, et voudrait nous rendre les instruments volontaires de notre propre ruine. » Quant à la manière de s'opposer aux appels ainsi faits à cette sensibilité morbide des consciences, je la trouve assez explicitement ex osée dans un autre paragraphe emprunté au *Colombia Telescope*, journal de la Caroline du Sud : « Déclarons que la question de l'esclavage n'est pas et ne sera pas ouverte à la discussion; que ce système est enraciné chez nous, et qu'il faut qu'il y dure à toujours; que dès qu'un individu se permettra de disserter sur les maux et l'immoralité de l'esclavage et sur la nécessité de prendre des mesures pour son abolition, la langue lui sera arrachée et jetée sur un fumier. »

Cet appel aux consciences des propriétaires du Sud, auquel on propose de s'opposer par ce moyen sommaire, a révélé le véritable état des choses. La grande masse des Américains, aussi bien au nord qu'au midi, ceux-là même qui parlent de l'esclavage comme d'un mal, ne le regardent pas réellement comme tel. Comparé à l'émancipation, ils le trouvent au contraire un bien positif. Ils avouent peut-être que l'esclavage est une chose mauvaise en soi; mais ils sont convaincus que la liberté serait pire. Bien plus, il paraît qu'il y a parmi nous, et en beaucoup plus grand nombre qu'on ne le supposerait, des gens qui professent que l'esclavage n'est pas un mal, en quelque sens que ce soit, mais un avantage absolu : avantage pour l'esclave, auquel il permet de vivre, exempt de soucis et d'inquiétudes, dans un doux et tranquille contentement; avantage pour le maître, qui, élevé au-dessus de la nécessité de se livrer à des occupations basses et serviles, en est plus à même de conserver sa dignité d'homme libre. Peut-être bien que cette manière bizarre d'envisager la question ne soutiendrait pas la discussion, mais vous venez de voir que ces messieurs n'en veulent permettre aucune. Et cependant sans une libre et complète discussion de notre système actuel, de la manière dont il fonctionne et des résultats qu'il amène, comment pouvons-nous raisonnablement espérer d'opérer jamais quelques changements salutaires? La lutte que vous voyez commencer maintenant, et qu'ont provoquée ces appels du Nord aux consciences du Sud, me paraît évidemment la lutte finale et décisive entre l'extension et la perpétuation de l'esclavage d'un côté et l'émancipation de l'autre. L'institution de l'esclavage dans notre pays est beaucoup plus forte que personne ne le supposerait. Non-seulement elle est l'âme des gouvernements de tous les Etats du Midi, et peut y faire rendre toutes les lois qu'il lui plaît; mais, au moyen de ses comités de vigilance et de son système de *lynch*, elle foule aux pieds toutes les lois, toutes les constitutions, pour mettre à la place un pouvoir despotique et arbitraire, emprunté à la discipline discrétionnaire des plantations, et tout à fait en désaccord avec les idées reçues de liberté anglaise ou américaine. Non contente de ce succès, l'institution accapare toutes les fonctions du gouvernement, et s'efforce de faire d'un boulevard de liberté un boulevard de servitude. Bien plus, elle prétend dicter aux Etats du Nord une série d'actes conformes à ses vues. Après avoir complètement supprimé, quant à présent du moins, dans le Sud, toute liberté de parler, d'écrire ou de lire sur le sujet prohibé, elle aspire à obtenir le même triomphe dans le Nord. Pour tâcher de gagner les suffrages des hommes du Midi, les hommes politiques du Nord ne rougissent pas de se mettre à la tête des populations anti-abolitionnistes. Pour s'assurer des clients dans le Midi, les négociants du Nord ouvrent des *meetings* publics et adressent des pétitions aux diverses législatures afin de les prier de rendre des lois restrictives de la liberté de la presse. C'est ce que j'ai vu pratiquer dans la ville dégénérée de Philadelphie. Boston et New-York sont bruyamment appelées à suivre cet exemple dégradant. Oui, monsieur Moore, en temps opportun ou non, la grande bataille a commencé, la grande lutte d'où dépend la destinée future des Etats-Unis. L'esclavage ou la liberté de notre population noire et de couleur est une question intéressante sans doute, mais déjà elle n'est plus que secondaire. La grande, l'importante question est celle-ci : Le contrôle politique, intellectuel, moral et religieux de ce pays passera-t-il dans les mains des propriétaires incommutables d'esclaves, ou bien nos vieilles notions américaines, que tous les hommes sont égaux devant Dieu et devraient l'être devant la loi, continueront-elles de circuler? le contrôle, non-seulement de notre politique et de nos assemblées législatives, mais encore de nos journaux, de nos églises, de notre

littérature, de nos sentiments, passera-t-il dans les mains d'hommes durs et cruels, de tyrans par nature, de mercenaires, d'insulteurs de la justice et des droits de l'humanité, de lâches, de scélérats de tout pouvoir quel qu'il soit, également prêts, moyennant salaire, à réciter des prières à Dieu ou au diable, ou bien les hommes dévoués aux progrès de l'humanité, les amis de l'homme, les vrais serviteurs du Dieu d'amour, auront-ils la liberté de vivre, de parler, de travailler parmi nous? La question intéresse notre liberté, non-seulement la liberté d'agir, mais aussi la simple liberté d'écrire, de lire, de parler et de penser.

S'échauffant sur un pareil sujet et marchant à grands pas dans la chambre, M. Mason, en prononçant, non sans force de gestes, la dernière partie de ce long discours, avait par moments élevé la voix au-dessus même de son diapason ordinaire; mais tout à coup il parut réfléchir et ajouta plus bas :

— Quant à moi, j'aimerais mieux être né le plus misérable noir de la Caroline du Nord que d'avoir goûté les avantages de l'éducation et les privilèges de la liberté pour me voir non plus maître comme je l'avais imaginé, maître de mes propres esclaves, de mes propres pensées, de ma propre conversation, de ma propre lecture, mais changé tout à coup en un piqueur de nègres sous un comité de vigilance composé comme le sont généralement tous ces comités, des plus imbéciles et des plus grands gredins que le pays produise, et obligé de ne lire, de ne parler, de ne penser, que sous leur juridiction inquisitoriale.

— Pardonnez-moi, lui demandai-je, monsieur Mason, si je prends la liberté de vous adresser une question. Comment est-il possible qu'ayant les opinions que je vous ai entendu si libéralement émettre depuis que j'ai le plaisir de jouir de votre hospitalité, comment est-il possible, dis-je, que vous continuiez à être propriétaire d'esclaves?

— Quant à cela, vous avez dû déjà remarquer que les opinions des hommes et leur manière d'agir ne suivent pas toujours deux lignes parallèles. La position que chacun de nous occupe a souvent bien peu de rapport avec ses opinions, avec ce qu'il aurait préféré faire. Les noirs qui sont sur cette habitation et sur l'autre me sont venus par héritage. A coup sûr vous ne voudriez pas, pour échapper à une position qui m'est personnellement pénible, me voir les vendre, mettre leur prix dans ma poche, et me retirer dans le Nord, les abandonnant à leur destinée?

— Non, certainement non; s'ils doivent rester esclaves, je ne crois pas qu'ils aient grand-chose à gagner à changer de maître.

— Qu'ils doivent rester esclaves, dit M. Mason, c'est ce qu'il ne dépend pas de moi quant à présent d'empêcher. D'abord ils sont compris dans une hypothèque qui existe encore, mais dont j'espère me débarrasser d'ici à six mois. Puis l'avoir de mes deux jeunes sœurs y est aussi engagé, et je ne l'ai encore que partiellement mis à couvert. Mais il y a plus: ici, dans notre Caroline du Nord, un maître ne peut pas mettre ses esclaves en liberté à sa volonté et selon son bon plaisir. Il lui faut d'abord se procurer le consentement de la cour du comté, consentement qui n'est pas chose facile à obtenir par le temps où nous vivons. Cependant, puisque j'ai tant fait que de vous prendre pour confident, il me reste encore un secret à vous dire. Je n'ai pas l'intention de rester propriétaire d'esclaves, dès que je pourrai sortir de cette position avec honneur pour moi-même, et sans nuire aux intérêts des tiers. Tous mes arrangements sont pris à ce point de vue. Pour conquérir ma liberté d'action sous ce rapport, il faut d'abord que j'aie purgé mon hypothèque, payé ce que je puis devoir, et assuré la fortune de mes sœurs. Celles-ci vont partir dans quelques jours pour faire leur éducation dans le Nord; j'ai dessein de placer leur argent dans le Nord, j'espère qu'elles se marieront et se fixeront dans le Nord. Elles n'épouseront pas des propriétaires d'esclaves, si je puis l'empêcher, et cela pour plus d'une raison. Je ne veux pas voir mes sœurs placées seulement à la tête d'un sérail, contraintes de céder le pas à des favorites noires ou brunes plus maîtresses qu'elles en réalité. Leur pauvre mère, vous remarquerez qu'elle ne me sont que sœurs consanguines, n'a que trop souffert de cet abus. La pauvre femme se rendit si malade à force de jalousie et de tourments, malheureusement provoqués par mon père, qu'elle finit par en mourir. Le fait est qu'il avait des idées singulièrement patriarcales. Par la différence des teints sur cette plantation aussi bien que sur celle du Bois de Peupliers, vous pouvez facilement reconnaître une infusion considérable de sang anglo-saxon. Je ne doute pas que la plupart d'entre eux qui ont le teint plus clair, ne se puissent prétendre mes parents plus ou moins rapprochés. Voilà pourquoi je sens que mon devoir est non pas de jouer le rôle d'un vil et égoïste despote, mais celui d'un chef de famille, d'un chef de tribu, dont les subordonnés sont de pauvres parents qui ont droit d'attendre de lui une administration judicieuse des affaires de la commune famille.

Voici quel est mon plan. Aussitôt que j'aurai payé toutes les dettes et mis de côté assez d'argent pour acheter un bon domaine dans l'Ohio ou l'Indiana, j'y émigrerai avec tous mes esclaves. Ce ne serait pas une grande faveur, à supposer que la loi me le permit, de les mettre en liberté ici, avec les préjugés qui y règnent contre les hommes de couleur, et le peu de chances qu'ils ont d'arriver à quoi que ce soit. Dans la position actuelle ce serait, comme me le disait dernièrement

un d'eux, en faire autant d'animaux lâchés à l'aventure, mais non pas en faire des hommes libres. Maintenant, en tenant compte de l'ignorance et de l'inhérenteté que l'esclavage a créés chez eux, des préjugés et des obstacles qu'ils auraient à rencontrer dans les Etats libres, à quelques égards plus violents, plus oppressifs que nous, ce ne serait guère leur accorder une faveur que de les envoyer seuls chercher fortune dans le Nord. Pour leur donner une chance loyale, pour les empêcher d'avilir l'idée d'émancipation, mon intention est de partir avec eux, et de me faire le chef et le fondateur de la colonie. Voilà l'œuvre pour laquelle je me suis réservé. Je suis garçon, comme vous le voyez, et je n'ai pas l'intention de me marier tant que j'habiterai un pays à esclaves. J'ai assez de famille sans cela, assez d'affaires sur les bras avec un si grand nombre de gens à caser et à faire vivre honnêtement.



Comme tout le passé se retraça à ma mémoire quand je m'assis sous l'un des grands arbres qui ombrageaient mon ancien asile!

Quel honnête enthousiasme, quel respect de soi-même, quelle confiance illuminaient la figure de M. Mason quand il parlait! Comme je sentais profondément la noblesse du cœur de cet homme à mesure qu'il me détaillait ses plans et ses intentions! Oh! comme c'était bien la le génie du christianisme! oh! comme celui-là était véritablement un homme! Combien peu d'hommes de ce calibre faudrait-il pour sauver de la ruine la Sodome du Sud, pour en faire réellement une terre de joie et de justice, de paix, d'abondance et d'espérance, au lieu de ce qu'elle est maintenant, la pierre d'achoppement de la liberté, l'opprobre de la civilisation et de la chrétienté!

CHAPITRE XLIV.

L'auberge de la Délivrance.

Lorsque je quittai la maison hospitalière de M. Mason, où j'avais prolongé mon séjour au delà de toutes limites raisonnables, il me sembla me séparer d'un vieil ami. Au moment où il pressait ma main et me disait adieu, il me pria de me rappeler que la plupart des conversations que nous avions eues étaient essentiellement confidentielles, que toute parole imprudemment lâchée sur ses opinions et ses intentions pourrait lui être préjudiciable et mettre en péril sa tranquillité, si ce n'était sa vie.

De retour à l'auberge sur la route d'où j'étais parti pour faire cette agréable visite, je me préparai à continuer mon voyage au sud. Bien que j'envoyasse mes bagages par la diligence à Charleston, je résolus de voyager plus lentement et à cheval pour retrouver et parcourir de nouveau la route que j'avais suivie en m'arrachant à l'esclavage. Le bruit s'étant répandu que je désirais acheter un cheval, je me trouvais bientôt assiéger par une douzaine au moins de jockeys venant les uns après les autres pour essayer de me vendre des animaux boiteux, aveu-

gles, poussifs et rachitiques; cependant je réussis à me monter à ma satisfaction grâce aux conseils de mon ami le conducteur yankee, qui me parut se connaître fort bien en chevaux et qui, pour m'expliquer pourquoi on m'offrait tant d'animaux de rebut, me dit avec un sourire de connaisseur que ces hommes du Midi traitaient leurs chevaux presque aussi mal que leurs noirs. Ayant donc mis dans ma valise quelques chemises et autres objets de première nécessité, je repris le cours de mon voyage.

Quelques jours de marche, qui ne présentèrent aucun événement digne de remarque, me conduisirent dans le voisinage de Camden; et, comme j'examinais la route de très-près, je ne tardai pas à reconnaître le petit cabaret borgne où Thomas et moi avions été amenés prisonniers, et d'où nous nous étions échappés, emportant les dépouilles d'Egypte, sous la forme des habits et de l'argent de nos vainqueurs, grâce au concours de la petite fille aux yeux bleus. Dans une disposition d'esprit comme celle où j'étais alors, les incidents de cette fuite miraculeuse s'étaient gravés profondément dans ma mémoire ainsi que les localités où elle avait eu lieu. Je me rappelais l'aspect général de la route, surtout celle du petit cabaret borgne; et à peine je le revis, que je le reconnus sans hésitation. Ce n'était pas, il est vrai, bien difficile, puisque depuis que je voyageais à cheval je n'avais pas rencontré sur la route une seule maison qui eût l'air d'être neuve, et qu'en somme elles n'étaient pas assez nombreuses pour jeter de la confusion dans mes souvenirs. Vingt années avaient amené peu de changements dans cette partie du pays. Comme la maison avait toujours l'extérieur d'une taverne ou au moins d'un débit de whiskey, je m'arrêtai pour y pousser une reconnaissance.

Un robuste garçon d'une douzaine d'années environ et d'assez bonne physionomie, sans chapeau ni souliers, n'ayant d'autres vêtements qu'une chemise qui n'était pas des plus propres, et les restes d'un pantalon tellement grand qu'il devait avoir appartenu à son père, vint prendre mon cheval quand je mis pied à terre devant la porte, et s'engagea à lui donner de l'eau et de l'avoine. J'entrai dans la chambre qui seule servait de cuisine, de salle à manger, de cabaret, et de chambre à coucher pour la famille, l'autre, il n'y en avait que deux, étant réservée aux voyageurs. Je vis une vieille femme assise près de la fenêtre devant un métier où elle fabriquait une pièce d'étoffe grossière. Deux petits enfants qui jouaient et s'ébattaient sur le plancher l'appelaient *granny*. Peut-être avait-elle été autrefois chef de la famille; mais maintenant elle semblait avoir résigné son autorité entre les mains d'une femme plus jeune, sa fille probablement, puisque les enfants, pendant qu'ils l'appelaient *granny*, nommaient la plus jeune *mammy*. Celle-ci était assise devant la table, disposant des gâteaux de maïs sur un plateau de bois. Elle était très-pauvrement vêtue, et n'avait ni bas ni souliers; mais il y avait dans toute sa figure, et particulièrement dans ses yeux bleus, une expression de bonté naturelle qui indiquait une de ces femmes qui, bien que sans instruction et minées par la pauvreté, ne peuvent jamais voir la misère sans faire ce qu'elles peuvent pour la soulager. J'entrai avec cette femme en conversation sur la pluie et le beau temps, l'apparence de la récolte, la distance qu'il y avait de là à Camden, etc., enfin, comme par hasard, je lui demandai s'il y avait longtemps qu'elle habitait cette maison.

— O Seigneur! oui! répondit la vieille mère. Ma Susy, que vous voyez mère de famille aujourd'hui, y est née, et trois ou quatre autres avant elle, et aussi trois ou quatre autres après. Hélas! ils ne sont plus là; elle seule est restée près de sa grand-mère.

— Les autres ne sont pas morts, j'espère?

— Oh! non! pas morts! mais ça n'en vaut guère mieux pour moi; tous sont partis; ils s'en sont allés les uns dans la Floride, les autres dans l'Alabama ou le Texas; et voilà tout ce que je saurai jamais d'eux, ajouta-t-elle avec un profond soupir.

— Mais n'en recevez-vous pas des lettres de temps en temps?

— Des lettres! des lettres! et lesquels de mes garçons et de mes filles supposez-vous donc savoir lire ou écrire? Ici, dans la Caroline, les pauvres gens n'ont aucune occasion de s'instruire; nous n'avons pas d'écoles dans le pays, et quand il y en aurait, pas d'argent pour payer le maître; c'est ce qui les a tous forcés à émigrer pour chercher un meilleur pays. Susy, elle, sait lire; peut-être l'avez-vous entendu dire quelque part. Mais comment supposez-vous que cela lui soit arrivé? Il y avait autrefois, quand elle était petite fille, un colporteur yankee qui s'arrêtait souvent dans notre maison, l'un de ces hommes qui voyagent avec une petite voiture et un cheval, qui vendent des étoffes de laine, comme celle que je suis en train de tisser; seulement il y a dix ans que nous ne l'avons revu. Il vendait aussi des épingles, des aiguilles, des vases d'étain, et à ce qu'on dit même des noix muscades, quoique je ne sache pas que celui dont je parle en ait jamais vendu de muscades. Ce sont d'affreux voleurs que ces colporteurs, d'affreux fripons! s'écria la vieille dame laissant tomber sa navette, levant les deux mains en l'air et ne regardant d'un œil égaré. Et voilà pourquoi les gens sont pauvres ici, pourquoi ceux même qui possèdent des esclaves sont obligés d'émigrer en Alabama; c'est que ces fripons de colporteurs yankees enlèvent tout l'argent du pays. C'est du moins ainsi que j'ai entendu expliquer la chose par le colonel Thomas, le membre du congrès, dans sa dernière tournée élec-

torale. Quoi qu'il en soit, je ne sais rien de mal en particulier de ce colporteur yankee dont je vous parlais. Il avait coutume de passer par ici environ une fois par an; il vendait des marchandises à meilleur marché et probablement d'aussi bonne qualité qu'aucune de celles qu'on pouvait acheter à Cambden. Très-bien! Un jour ce colporteur descendit chez nous malade d'une fièvre pernicieuse. Je crus, la vérité est, qu'il venait y mourir, et je pense que de fait il en serait mort, si Susy, que voilà, mais qui n'avait guère alors que douze ou quinze ans, ne l'avait soigné comme si c'eût été son propre père; de sorte que lorsqu'il commença à aller mieux, mais longtemps avant qu'il fût en état de continuer son voyage, il se prit à enseigner à lire à l'enfant, pour lui prouver, disait-il, sa reconnaissance. Il lui donna les premiers éléments et lui fit cadeau d'un syllabaire, de ceux qu'il portait pour les vendre, et d'une belle Bible, —



Près de là était le cimetière de la famille, et je versai une larme sur la tombe de James.

Allez la chercher, Susy, et montrez-la à ce gentleman — que sa mère lui avait donnée au moment où il partait pour le Connecticut. Depuis, toutes les fois qu'il venait à passer un colporteur, un ministre méthodiste ou toute autre personne instruite et pas trop fière, Susy leur demandait une leçon, si bien qu'elle lit aussi couramment que possible, et maintenant à son tour elle enseigne à lire à ses enfants. Vous ne voudriez pas le croire, mais Jim, le petit garçon qui a pris soin de votre cheval, sait lire! et jamais il n'a eu d'autre maître que sa mère. Dès qu'il peut mettre la main sur quelque vieux journal, il est fier comme un paon.

Cette longue histoire que la *granny* me raconta de sa fille me confirma dans la conjecture que j'avais formée que la femme aux pieds nus, la femme si remarquable par ses talents littéraires, sa sollicitude maternelle et l'excellence de ses galettes, dont je pus bientôt me rendre compte moi-même, n'était autre que la petite fille à laquelle Thomas et moi avions dû notre salut dans cette nuit mémorable où je partis pour le Nord à la conquête de la liberté.

Pour m'en assurer davantage, tandis qu'elle disposait une table pour moi, je lui demandai si elle se rappelait qu'il y avait bien des années, probablement avant l'époque où le colporteur lui avait appris à lire, deux hommes, l'un blanc et l'autre noir, avaient été amenés prisonniers dans la maison de sa mère, et renfermés pour la nuit dans la chambre même où nous nous trouvions. A mesure que je précisais les détails, je pus aisément lire dans ses traits, quoiqu'elle ne prononçât pas un mot d'abord, qu'elle cherchait à rappeler ses souvenirs, puis qu'elle me reconnaissait, et s'étonnait des changements qu'elle remarquait en moi. Elle n'était pas ce qu'on pourrait appeler une belle femme, surtout en ce moment, où ses cheveux non peignés et pendant sur ses épaules donnaient à sa physionomie quelque chose d'égaré; mais elle avait ce cachet de bon naturel qui produit toujours une impression agréable. Mais quand, dans le cours de mon récit, je parlai de la petite fille qui était venue à la dérobie pendant

la nuit couper les liens des prisonniers tandis que leurs gardiens dormaient, une sorte d'inquiétude et même de pénible anxiété se peignit sur ses traits tout à l'heure souriants; et quoiqu'elle s'efforçât de garder un visage insouciant et tranquille, il était aisé de voir qu'elle éprouvait une grande frayeur, comme si elle eût appréhendé qu'on lui demandât compte de cet acte d'enfantine générosité. Quoi qu'il en soit, je la rassurai bientôt à cet égard. Grand fut son étonnement quand je lui déclarai que j'étais ce même prisonnier blanc qu'elle avait rendu à la liberté, et de plus, que j'avais à la fois les moyens et la volonté de faire quelque chose pour reconnaître l'immense service qu'elle m'avait rendu.

Une fois que je l'eus assurée de mon désir de lui être utile, je pris la liberté de m'informer un peu de l'état de ses affaires domestiques. J'appris surtout par la vieille femme, qui accaparait à elle seule toute la conversation, que son mari, quoique assez bon homme au fond, était assez paresseux, en sorte que le soin d'élever la famille retombait surtout sur les femmes. Ce mari n'aurait pas mieux demandé que d'émigrer; mais la vieille mère, avec un amour du sol bien rare dans les populations américaines, n'avait pas voulu s'y prêter, et la fille avait déclaré qu'elle ne quitterait pas sa mère. Il me parut que l'objet de la grande ambition de la fille était d'envoyer dans quelque grand pensionnat son fils Tom. Elle lui avait enseigné tout ce qu'elle savait elle-même, et l'enfant fut immédiatement appelé à me donner un échantillon de son savoir en lisant un chapitre dans la Bible du colporteur, livre que sa mère tira d'une armoire, soigneusement couvert de drap.

Il paraît qu'il y avait dans le voisinage une école d'apprentissage récemment fondée par les méthodistes, secte religieuse dont la mère de l'enfant était un membre zélé. Ce pensionnat avait principalement pour but l'instruction des enfants peu aisés. Ils travaillaient un certain nombre d'heures par jour, et pouvaient, tout en recevant une certaine instruction littéraire, apprendre un état manuel, et diminuer d'autant le prix de leur instruction et de leur entretien. Ce prix



Le président lance un regard de mauvais augure sur le pauvre négociant.

même, sans tenir compte de cette réduction, n'excédait pas de beaucoup la somme fort modérée de cent dollars (500 fr.). Mais bien qu'à force d'économie ma bienfaitrice fût parvenue à mettre de côté environ trente-sept dollars (185 fr.), elle ne prévoyait pas d'où lui pourraient venir les soixante-trois autres, car elle voulait donner à son fils au moins une année d'écolage. En outre, à peine ses économies actuelles devaient-elles suffire pour lui acheter des livres, des habits, du linge, etc.

Je dis à cette excellente femme de ne se plus tourmenter à cet égard; je fis débarbouiller et habiller le petit garçon; il enfourcha un maigre poney qui appartenait à la maison, et dans l'après-dîner du même jour nous partîmes ensemble pour aller visiter le pensionnat, qui était situé à peu de distance.

Son fondateur et principal professeur, qui se trouvait être un homme du Nord, avait exercé dernièrement la profession de missionnaire méthodiste, qu'il avait quittée pour se dévouer entièrement à son œuvre nouvelle. Il avait d'abord appris et exercé l'état de cordonnier; mais se sentant appelé à la prédication, il avait quitté son aîné, et après plusieurs courses vagabondes il s'était fixé dans la Caroline du Sud, dont il était devenu l'un des prédicateurs habituels. Sous le rapport de l'instruction et des manières, il y avait un contraste frappant entre M. Telfair et ce bon homme (car je fus bientôt certain qu'il était bon); mais pour le zèle, l'enthousiasme, le désir d'améliorer physiquement et moralement la position de ceux qui les entouraient, il y avait entre eux de grands points de ressemblance. En somme, je demeurai convaincu que mon protégé serait entre bonnes mains. Je payai une année de pension, et dans le cas où une seconde lui paraîtrait nécessaire, je remis au maître un bon sur le négociant de Charleston, pour lequel j'avais une lettre de crédit. Il fut convenu que le maître m'informerait par lettres des progrès et de la conduite de l'enfant, pour lequel je me promettais de faire quelque chose de plus s'il s'en montrait digne. Je lui remis l'argent nécessaire pour son trousseau, et le renvoyai chez lui. Pour moi, je retournai à Charleston dans l'intention de me remettre en route aussitôt que je le pourrais.

CHAPITRE XLV.

Tom le sauvage.

Comme je commençais à approcher de Loosahatchee, j'aperçus à distance sur la route un groupe d'hommes à cheval sur lesquels je ne tardai pas à gagner rapidement, parce qu'ils allaient d'un pas très-lent. Quand je pus mieux le distinguer, ce groupe me présenta un aspect assez frappant. Il était composé d'une douzaine ou d'une quinzaine de blancs à figure rébarbative, très-diversément montés, la carabine au poing, munis de pistolets et de couteaux de chasse; leurs habits étaient couverts d'une boue à moitié sèche, comme s'ils fussent sortis de quelque expédition aquatique. Un nègre suivait à pied, conduisant en laisse quatre ou cinq chiens à la mine féroce, que je reconnus pour appartenir à la race de ceux qu'on dresse à la chasse des marrons. À côté de lui, et les yeux continuellement fixés sur lui, se tenait à cheval un blanc armé jusqu'aux dents. Mais c'était vers le centre du groupe et un peu en avant que devaient être les objets les plus remarquables, à en juger par l'attention avec laquelle les blancs y tenaient constamment fixés leurs regards sombres et farouches, dans lesquels on lisait cependant comme un air de triomphe. À force de regarder aussi de ce côté, je finis par distinguer le cadavre d'un blanc dont les traits pâles conservaient encore une expression de rage brutale qui contrastait avec leur funèbre fixité. Ces vêtements, mouillés et déchirés comme au sortir d'une lutte récente, étaient inondés du sang qui semblait jaillir encore d'une blessure mortelle à la poitrine. Ce corps avait été attaché sur le dos d'un cheval conduit par un nègre dont les traits froids et effacés, au travers desquels il me sembla cependant lire comme l'expression d'une satisfaction qu'il cherchait à cacher, présentaient, ainsi que ceux de l'autre nègre conduisant les chiens, un singulier contraste avec la physionomie indignée des cavaliers blancs.

Côte à côte du cadavre s'avancait à cheval un noir blessé et sanglant, évidemment prisonnier, car ses pieds étaient liés sous le ventre de sa monture et ses mains attachées derrière le dos. C'était un homme d'une corpulence athlétique, approchant de la vieillesse. Il portait une énorme barbe inculte, et semblait tellement affaibli par ses blessures, qu'il avait grand-peine à se tenir en selle. Toutefois, malgré sa captivité, et les insultes que lui adressaient de temps à autre ceux qui le conduisaient prisonnier, il conservait encore la mine hautaine et provoquante d'un homme longtemps habitué à la liberté.

Il y avait dans la troupe un autre prisonnier à pied, ayant au cou une corde qui se rattachait à la selle d'un des cavaliers blancs. Celui-ci était d'une couleur plus claire que le prisonnier à cheval; comme son compagnon, il avait la tête et les pieds nus. Il ne paraissait pas blessé, mais son dos était sillonné des suites d'une rigoureuse flagellation. Ses regards tristes, humbles et suppliants, faisaient ressortir davantage l'attitude grave et presque menaçante de son compagnon d'infortune. Poussant mon cheval à côté du propriétaire des chiens, qui formait l'arrière-garde de cette étrange cavalcade, je m'informai de ce qui était arrivé. En dépit de la société assez mélangée dans laquelle je le trouvais, il était évident à son parler et à ses manières que c'était un homme d'un esprit cultivé et qui avait dû fréquenter meilleure compagnie. En effet, je ne tardai pas à apprendre qu'il était propriétaire d'une plantation voisine; qu'avec quelques voisins, des amis et des subalternes salariés, il avait organisé une grande chasse aux esclaves marrons. Il me dit que le cadavre qu'il ramenait était celui de son propre régisseur.

Ce régisseur était un Yankee plein d'intelligence et d'activité qui d'abord était venu dans le pays comme colporteur, s'y était ensuite fait maître d'école, et enfin régisseur. On sait que les régisseurs yankees, c'est-à-dire originaires du Nord, savent tirer des esclaves

une plus grande masse de travail que les autres. Mon interlocuteur, qui se trouvait avoir quelques dettes, l'avait pris à son service pour cette raison - là même. Mais dans sa grande ambition de soutenir à cet égard la réputation de son pays, M. Jonathan Snapdragon (c'était son nom) avait un peu dépassé les bornes. Le prix du coton étant très-élevé, ce régisseur yankee, dans l'espérance de faire une récolte extraordinaire, s'était avisé de mettre en culture deux arpents de plus avec le même nombre de travailleurs. D'un autre côté, la récolte de blé, qui avait été mauvaise dans tout le pays l'année précédente, fut presque nulle celle-ci; en sorte qu'en même temps qu'on ajoutait à la tâche des nègres, il devint nécessaire de les mettre à la demi-ration. Cependant, au moyen d'une large distribution de coups de fouet, distribution que le régisseur yankee savait parfaitement administrer, et à laquelle il semblait prendre un plaisir réel, les choses avaient été assez bien jusqu'au moment décisif de la saison, quand il dépendait de trois ou quatre semaines du travail le plus assidu de savoir si le coton atteindrait ou non la taille requise. Précisément en ce moment duquel dépendait le sort de la récolte, quand leurs services étaient le plus nécessaires, presque tous les meilleurs travailleurs s'étaient méchamment sauvés dans les bois quelques nuits auparavant, laissant le régisseur s'en tirer comme il pourrait avec les femmes, les enfants et les malades.

— Et cela, ajoutait mon planteur de l'air d'un homme qui aurait eu réellement à se plaindre, et qui aurait compté sur ma sympathie, à une époque où le coton valait seize sous la livre et promettait de monter encore beaucoup plus haut avant que la récolte pût être rentrée.

Il me dit de plus que depuis un grand nombre d'années, une vingtaine au moins, au grand détriment de tout le pays avait rôdé dans le voisinage un nègre marron, vulgairement connu sous le nom de Tom le sauvage. On supposait qu'il appartenait au vieux général Carter, riche planteur de Charleston, qui avait offert il y avait longtemps, et qui offrait encore, une récompense de mille dollars (5,000 fr.) à celui qui le prendrait mort ou vif. On disait qu'il s'était sauvé de Loosahatchee, l'une des plantations de riz du général, à quelque distance, après avoir tué le régisseur, à la suite d'une querelle occasionnée par quelques coups de fouet donnés à sa femme. Depuis cet événement, les dispendieux moulins à riz de Loosahatchee avaient été incendiés cinq ou six fois; ce qu'on attribuait à la méchanceté et à l'esprit vindicatif de ce nègre.

On avait fait de temps à autre de grands efforts pour s'emparer de ce marron dangereux, et l'on avait formé les plans les plus ingénieux pour le prendre; mais tous avaient échoué jusque-là, et ceux qui étaient entrés en lutte corps à corps avec lui en avaient rapporté de graves blessures. Il paraissait qu'il avait plusieurs cachettes disséminées çà et là dans une portion considérable du pays; qu'il passait de l'une à l'autre suivant qu'il en sentait le besoin, et éludait ainsi toutes les tentatives faites pour le prendre. Quelquefois, quand les poursuites contre lui avaient été trop acharnées, il semblait disparaître pendant plusieurs mois, ou même pendant un an ou deux; mais on était sûr de le voir revenir au moment où on l'attendait, où on le désirait le moins. S'il s'était borné aux petites déprédations nécessaires pour sa nourriture et celle de ses associés, l'affaire eût été moins importante; mais on prétendait qu'il entretenait de secrètes communications dans presque toutes les plantations du voisinage, qu'il était le grand instigateur de tous les méfaits, de toutes les révoltes, le protecteur et le recéleur de tous les marrons.

On avait vu il y avait peu de temps ce même Tom rôder dans le voisinage, et l'on soupçonnait qu'il avait coopéré à cette dernière désertion d'esclaves. On avait jugé qu'il serait plus aisé de le prendre gêné dans ses mouvements par douze ou vingt recrues, que seul, ou accompagné seulement, comme on prétendait qu'il l'était d'ordinaire, par un ou deux compagnons expérimentés et sûrs. Pour ma nouvelle connaissance, le planteur, qui me donnait tous ces détails, auxquels je prenais le plus vif intérêt depuis que le nom de Tom y avait été mentionné, c'était, pécuniairement parlant, une question de vie ou de mort que la reprise de ces esclaves; car s'il y échouait, il serait obligé d'abandonner la moitié et plus peut-être de sa récolte, et cela au moment où le coton valait seize sous la livre et promettait de monter encore plus haut! Louer des travailleurs libres, c'était inusité dans le pays. Il n'y avait pas même moyen de louer des travailleurs esclaves dans cette saison de l'année où chacun s'occupait activement de sa récolte, et quand l'on devait supposer que le nombre des noirs serait diminué sur toutes les plantations par l'absence d'un certain nombre de coquins incorrigibles qui se faisaient une loi de prendre leurs vacances d'été dans les bois. Ils bravaient les plus sévères châtimens pour le plaisir de passer quelques semaines dans la douce oisiveté des forêts; et il y avait en cela une grande ressemblance entre eux et leurs maîtres, qui, dès qu'ils venaient arriver la saison chaude et malsaine, ont coutume d'abandonner leurs plantations pour aller se poser pendant quelques semaines, aux yeux des Yankees étonnés et curieux, à Philadelphie, New-York ou Saratoga, en millionnaires et en nababs, bien sûrs cependant qu'ils auront à payer ces folies pendant tout le reste de l'année, et à redouter les créanciers, les jugements et les saisies autant au moins

que leurs esclaves redoutent le fouet. Dans ces circonstances difficiles, ma nouvelle connaissance avait offert une forte récompense pour la capture de ses marrons, à laquelle se joignait celle que devait assurer la capture de Tom, et celles que proposaient divers propriétaires du voisinage pour certains esclaves qui s'étaient enfuis en plus grand nombre qu'à l'ordinaire cette année, où il y avait disette de pain et surabondance de travail. On avait donc annoncé une grande chasse, et en peu de jours on avait réuni une centaine d'hommes, planteurs, régisseurs, petits blancs, avec quatre ou cinq chasseurs de nègres de profession et plusieurs meutes de chiens. Tous ces hommes étaient armés jusqu'aux dents et prêts à fouiller les savanes voisines, où les marrons ont coutume de se cacher le jour, et d'où ils sortent pendant la nuit pour s'approvisionner en tuant du bétail et commettant d'autres déprédations, ainsi que pour communiquer avec leurs femmes et leurs amis restés sur les plantations. La saison était on ne peut plus favorable pour une expédition de ce genre, une longue sécheresse ayant consolidé le sol des savanes et les ayant rendues infiniment plus praticables qu'elles ne le sont d'ordinaire.

La compagnie entière s'était partagée en cinq ou six divisions, chacune avec sa meute de chiens, et c'était une de ces divisions que je venais de rencontrer. Mon interlocuteur ne pouvait me dire quels succès avaient obtenus les autres; mes yeux me disaient assez que ceux de la sienne avaient coûté cher.

Elle avait été désignée pour explorer un marais d'une étendue peu considérable, mais d'un accès très-difficile à cause de la profondeur de la vase et de l'eau, qui s'élevait en de certains endroits au-dessus de hauteur d'homme, et au centre duquel se trouvait une petite île de terre ferme, qu'on croyait l'une des retraites favorites de Tom le sauvage.

A un demi-mille du marais, les chiens avaient flairé la présence du moins noir des deux prisonniers, sur lequel ils s'étaient jetés au moment où, couché dans l'herbe épaisse, il avait espéré leur échapper. Comme les chasseurs n'étaient pas loin de là, ils empêchèrent les chiens de le mettre en pièces, et il fut aisément fait prisonnier. La boue qui adhérait à ses jambes et à ses pieds, l'humidité du peu de vêtements qu'il portait, indiquèrent suffisamment qu'il devait être sorti il y avait peu de temps de l'île qu'on se proposait de fouiller. On le lui dit; mais il affecta d'ignorer complètement l'existence de cette île et de ce marais. Quand on lui demanda d'où il venait et à qui il appartenait, il confessa qu'il s'était enfui d'une plantation de riz dans le bas pays; il ajouta que depuis quelque temps il rôdait dans le voisinage, qu'il affirmait ne pas connaître. Il déclara qu'il mourait de faim, et n'avait presque pas mangé depuis huit jours, — conte que démentaient son embonpoint et sa bonne mine. Il reconnut qu'il avait entendu parler de Tom le sauvage, sujet ordinaire de toutes les conversations des blancs et des noirs; mais il nia positivement l'avoir jamais vu, ou connaître aucun autre marron.

Comme ses protestations n'étaient pas satisfaisantes, et qu'on voulait obtenir de lui des révélations, on l'attacha à un arbre et on le fouetta jusqu'à ce qu'il tombât en pâmoison; mais tout en demandant miséricorde, il persista à soutenir la vérité du récit qu'il avait fait, affirmant qu'il n'avait rien autre chose à dire. Cette première épreuve ayant échoué, on le mit sur un tronc d'arbre tombé, on lui plaça autour du cou une corde dont on attachait le bout à une branche, et on le menaça de le pendre immédiatement s'il ne voulait pas avouer la vérité. Il persista avec la même opiniâtreté, même quand on lui eut retiré le tronc d'arbre de dessous les pieds et qu'on l'eut laissé pendu jusqu'à ce que sa face devint violette. Alors on le replaça sur le tronc d'arbre, on relâcha la corde, et deux ou trois esclaves venus avec les chasseurs le soutinrent par-dessous les bras. A la fin, quand il commença à revenir à lui, soit par la terreur de la mort ou la confusion des idées qu'amenait chez lui la pression du sang sur le cerveau, il avoua qu'il sortait de l'île marécageuse, que Tom le sauvage y était; mais il nia qu'il connût aucun autre marron, et qu'il y en eût aucun dans l'île excepté Tom.

L'espoir de capturer ce célèbre marron, la gloire qu'on y devait acquérir, le grand service que ce serait rendre au pays, — pour ne pas parler de la récompense de mille dollars (5,000 francs), — produisirent une grande sensation parmi nos chasseurs. Toutefois, jusqu'à ce qu'on se fût bien assuré par de nouvelles questions adressées au prisonnier que ce chef formidable n'avait ni carabine, ni pistolet, ni d'autres armes qu'un couteau, il n'y eut pas un grand empressement à poursuivre l'expédition. C'est du moins ce que me dit mon planteur à voix basse en jetant un coup d'œil significatif et moqueur sur deux ou trois membres de la cavalcade qui dévoraient des yeux le prisonnier à cheval et semblaient avoir toutes les peines du monde à se modérer.

Pour plus de sûreté, huit ou dix hommes furent envoyés à cheval sur les bords du marais, avec tous les chiens moins un, tandis que cinq ou six des plus résolus proposèrent de pénétrer dans l'intérieur et de prendre l'île d'assaut. On prit pour guide le prisonnier, qui avait toujours au cou la corde dont on des hommes les plus forts tenait l'autre bout; et bien qu'il protestât qu'il ne connaissait pas les abords de l'île, on le menaça d'une mort immédiate s'il ne marchait pas. Cependant, par ignorance ou de dessein prémédité, il les conduisit

dans des trous profonds, où ils avaient de l'eau jusqu'au cou, et étaient forcés de tenir au-dessus de leurs têtes leurs carabines et leurs poires à poudre. De plus, en dépit de tous les efforts pour lui imposer silence, il élevait de plus en plus la voix à mesure qu'on approchait de l'île, sous prétexte de donner des indications sur la route, mais plutôt, comme on le soupçonnait, pour avertir son complice. En effet, celui-ci, avant que les chasseurs eussent mis le pied sur l'île, avait pris l'alarme et plongé dans l'eau de l'autre côté. Il était déjà à une distance considérable quand on l'aperçut, et se sauva derrière les grands arbres du marécage lorsqu'on lui tira, sans l'atteindre, plusieurs coups de carabine. Les chasseurs se remirent dans l'eau à sa poursuite pendant que, excité par le danger qu'il courait, il se frayait un chemin jusqu'à la terre ferme de l'autre côté du marais. Là un autre péril l'attendait, et il fut aperçu par l'un des cavaliers en patrouille. Comme il bondissait comme un cerf dans la forêt de pins, une balle lui effleura le côté et, sans le renverser, ralentit la vitesse de sa course.

Quatre ou cinq cavaliers furent bientôt sur sa trace. Snapdragon, le régisseur qui conduisait la chasse, atteignit le nègre fugitif, et après lui avoir en vain crié de se rendre et avoir déchargé sur lui ses pistolets, qui le blessèrent légèrement, il essaya de le saisir. Snapdragon était un homme vigoureux, mais il avait trouvé un adversaire qui ne l'était pas moins. Tom le sauvage (si en effet c'était lui), épuisé et blessé qu'il était, étreignit son assaillant entre ses bras; tous deux se roulerent à terre, et le couteau du nègre ne fut pas longtemps à trouver le cœur du régisseur. Mais les chiens et les autres chasseurs étaient déjà sur lui, et, avant qu'il pût se relever, il fut fait prisonnier et solidement garrotté. La troupe entière ne tarda pas à se réunir, et les plus violents proposèrent de venger le régisseur en mettant à mort le prisonnier sans désenrayer. Mais le plaisir et la gloire de faire parade de leur capture, joints à la nécessité de prouver l'identité du prisonnier, pour toucher la récompense promise par le général Carter, retardèrent cette procédure sommaire, et on résolut de pousser jusqu'au village, chef-lieu de justice de paix du canton, et de l'y renfermer en prison.

Nous étions déjà près de ce village, et, comme si notre arrivée eût été annoncée, nous vîmes venir une multitude singulièrement mélangée de toutes les couleurs, blanche, brune et noire; de tous les âges, depuis les enfants à peine en état de marcher seuls jusqu'aux vieux nègres à la tête blanche; on y voyait des hommes vêtus de cent manières diverses, depuis les planteurs bien montés, bien habillés, jusqu'aux petits nègrillons complètement nus, à cheval sur un bâton, criant et beuglant comme autant de démons.

C'était un grand jour pour le village d'Eglinton, dans lequel étaient déjà rentrés deux ou trois divisions de chasseurs, et non pas sans butin. Quand nous approchâmes de la geôle, — misérable petite construction en brique, ne renfermant qu'une seule pièce de dix ou douze pieds carrés, avec une seule fenêtre grillée d'où s'échappaient des vapeurs méphitiques, nous la trouvâmes encombrée de marrons capturés, dont quelques-uns étaient baignés dans leur sang; il y avait avec eux deux femmes blanches accusées de quelque vol. Les esclaves devaient y rester jusqu'à ce que leurs maîtres eussent payé les récompenses promises et certains droits et frais fixés par la loi en pareille circonstance.

En manière de rafraîchissement, après leurs fatigues et en commémoration de leurs exploits, les chasseurs s'étaient livrés à de copieuses libations d'eau-de-vie de pêches et de whiskey. Le cadavre du régisseur, transporté dans la taverne et couché sur la table, ne tarda pas à exciter chez les spectateurs une indignation furieuse.

Comme il était absolument impossible de faire entrer aucun prisonnier de plus dans la geôle, les deux qu'avait faits la division à laquelle je m'étais joint furent ferrés, menottés, et attachés par de lourdes chaînes de fer aux barreaux de la fenêtre de la prison.

Ce ne fut qu'à l'aide des plus grands efforts que je maîtrisai mon émotion, lorsque, me frayant un passage à travers la foule des blancs et des noirs qui s'étaient accumulés autour de lui, j'approchai de celui qu'on supposait être Tom le sauvage!

J'attachai sur lui un regard plein d'anxiété. Il était bien changé, et cependant je n'eus pas de peine à reconnaître les traits, trop profondément gravés dans mon esprit pour que je pusse les oublier, de celui qui vingt ans auparavant avait été mon ami. Je m'y attendais; mais quelles angoisses emplirent mon cœur quand je le reconnus positivement! Il fallait nécessairement me contraindre, et je le fis. J'lui adressai quelques mots; et reconnaissant au ton de ma voix et à mes regards que j'éprouvais de la sympathie pour lui, il quitta cet air d'arrogance et de bravade, semblable à celui du lion enchaîné, dont il avait jusque-là regardé la foule; et d'une voix douce et suppliante, il me conjura de lui procurer un peu d'eau. J'obtins de l'un des nègres qui étaient présents, en lui promettant un demi-dollar, qu'il m'en apportât une pleine gourde; mais à peine le prisonnier blessé l'approchait-il lentement de ses lèvres avec ses mains liées, qu'un blanc bien mis la frappa de la canne qu'il tenait à la main, et la jeta à terre. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper quelques mots de protestation contre cette inutile cruauté; mais l'homme à la canne, se retournant vers moi avec force jurons, me demanda qui j'étais, pour me mêler d'ac-

corder quelques soulagements à un nègre assassin ; et en attirant sur moi les yeux de la foule, il commença à rendre ma position très-embarrassante.

Dans le moment même, nous entendîmes de violents éclats de voix à la porte de la taverne voisine. Une lutte venait de s'engager. Tous ceux qui s'étaient réunis autour des prisonniers coururent de ce côté, à l'exception du nègre qui avait apporté l'eau, et qui resta pour me rappeler le demi-dollar. Je lui en promis un entier s'il voulait m'apporter une seconde gourde pleine, ce qu'il fit ; en sorte que mon pauvre ami put, cette fois, sans interruption, étancher la soif fiévreuse qui le torturait. Béni soit le ciel, que j'aie pu du moins lui rendre ce léger service !

Incapable que j'étais de le secourir, j'éprouvai un invincible désir de m'en faire reconnaître. Je sentais que pour son âme noble et généreuse ce serait encore une satisfaction, au milieu de sa détresse personnelle, de savoir que son ami, son vieil associé, était plus heureux que lui. Je m'approchai tout près de lui, et plaçant ma main sur son bras, je lui dis à voix très-basse :

— Thomas, me reconnaissez-vous ? Rappelez-vous Loosahachée ! rappelez-vous Anne, comment elle a été tuée, et comment vous avez juré sur sa tombe de la venger ! Rappelez-vous Martin, le régisseur, et comment nous l'avons enterré tous les deux à côté de son chien ! Rappelez-vous notre séparation quand je partis pour le Nord et vous pour le Sud ! Je suis Archy, me reconnaissez-vous ?

Comme ses yeux se fixèrent tendrement sur moi quand je commençai à parler ! comme il me dévora, pour ainsi dire, du regard quand je poursuivis ! Moi aussi j'étais bien changé, — beaucoup plus que lui ; mais avant que j'eusse prononcé mon nom, je vis qu'il m'avait reconnu. Tout à coup l'éclair de joie qui avait illuminé sa physionomie disparut ; ses traits reprirent cette expression de sombre défi qui semblait dire à ses oppresseurs :

— Faites-moi le plus de mal que vous voudrez, je suis prêt.

Au même moment je sentis une main se poser sur mon épaule ; une voix, que je reconnus pour celle de l'individu qui avait fait tomber la gourde des mains de Tom, s'écriait avec emportement :

— Que diable faites-vous ici en conférence privée avec cet assassin ? Étranger, je vous le déclare, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir rendu compte de votre conduite.

Cependant une foule d'hommes, se précipitant du côté de Thomas, détachèrent les chaînes qui le liaient à la fenêtre de la prison, et le conduisirent vers la porte de la taverne. La bataille dont j'avais entendu le bruit avait eu lieu entre les plus ivres et les plus furieux, qui, exaspérés à la vue du cadavre du régisseur, voulaient juger et exécuter Tom immédiatement, et ceux qui auraient voulu qu'on attendît l'arrivée du général Carter, auquel on avait envoyé un exprès, et qu'on suspendît l'exécution du prisonnier jusqu'à ce qu'il eût été reconnu pour le véritable Tom, esclave du général. Autrement, disaient-ils, il était à craindre qu'on n'éprouvât quelques difficultés à recouvrer la récompense promise.

Le parti le plus violent l'avait enfin emporté. On avait formé sur place une cour de trois propriétaires fonciers ; et Thomas, toujours entouré d'une populace de blancs et de noirs, fut conduit devant ce auguste tribunal.

Je fus moi-même mis en état d'arrestation comme suspect, et on me signifia qu'on examinerait mon affaire dès qu'on aurait terminé celle du nègre.

— A qui appartenez-vous ?

Telle fut la première question que l'honorable cour adressa à l'accusé.

— J'appartiens, répondit Thomas avec beaucoup de solennité, au Dieu qui nous a tous créés.

Cette réponse, si peu ordinaire, fut accueillie avec étonnement par les uns, et par d'autres avec un rire que redoubla la répartie de l'un des juges :

— A Dieu ! ah ! ah ! je croirais plutôt que vous appartenez au diable ; dans tous les cas, c'est à lui que nous ne tarderons pas à vous renvoyer.

Aux demandes qui lui furent itérativement adressées de faire connaître le nom de son maître, Thomas continua de répondre avec fermeté qu'il était libre. Sur quoi le spirituel juge provoqua de nouveaux éclats de rire en le sommant de produire son acte de libération.

Après avoir entendu un témoin ou deux, la cour déclara l'accusé coupable de l'assassinat du régisseur ; après quoi on lui demanda avec une sorte de gravité burlesque s'il avait quelque chose à dire pour empêcher qu'on prononçât contre lui une sentence de mort.

— Allez, s'écria l'accusé avec indignation, pendez-moi, tuez-moi ; faites comme vous voudrez. J'ai été esclave pendant les plus belles années de ma vie. Ma femme est morte des coups qu'elle avait reçus. Pendant que j'étais libre, vous m'avez fait traquer par vos chiens ; j'ai été le but de vos carabines ; vous avez mis ma tête à prix. Longtemps j'ai déjoué vos manœuvres ; je vous ai rendu la monnaie de vos pièces, et le blanc que j'ai tué aujourd'hui n'est pas le premier

qui ait senti la pesanteur de mon bras. Un à un, deux par deux, trois par trois, je vous défie, et je viendrais à bout de vous ; mais une quinzaine d'hommes bien montés, bien armés, accompagnés de chiens, c'était trop de monde contre un pauvre noir, qui n'a que ses pieds, ses mains et son couteau. Jadis, je les aurais affrontés, mais je vieillis. Mieux vaut mourir maintenant, quand j'ai encore la force et le courage de vous braver, que de tomber vieux et cassé entre vos mains.

Ces paroles de défi firent entrer cette population de planteurs et de régisseurs dans une fureur réellement diabolique.

— La corde est trop bonne pour lui ! s'écrièrent quelques voix dans la multitude.

Et aussitôt s'éleva le terrible cri de : — Il faut le brûler ! brûlons-le !

A peine cette horrible idée eut-elle été suggérée, qu'il se trouva des volontaires pour en préparer l'exécution. Deux ou trois de ceux qui avaient pris part à la capture de Thomas, et parmi eux le planteur, qui, chemin faisant, m'avait raconté toute cette histoire, s'unirent à moi pour combattre l'affreux projet. Le misérable qui avait arraché des lèvres de Thomas la gourde d'eau se mit à la tête des bourreaux.

— Il est nécessaire, dit-il, de faire un exemple, aujourd'hui que le pays est agité par d'incendiaires abolitionnistes, dont quelques-uns... — et il jeta un regard malveillant de mon côté — ont des relations suspectes avec le condamné. Tom le sauvage a été pendant des années entières la terreur de tout le voisinage. L'histoire de ses exploits, circulant parmi les nègres, a fait infiniment de mal et pourrait avoir de nombreux imitateurs. Il est donc nécessaire, pour contre-balancer cette impression, de terminer sa carrière d'une façon qui inspire une crainte salutaire.

Un bûcher de menu bois fut bientôt formé, et la victime des propriétaires d'esclaves placée au milieu.

On mit le feu au bûcher ; la fumée et la flamme commencèrent à s'enrouler au-dessus de la tête de Thomas ; mais lui, toujours ferme, promenait sur ses bourreaux un sourire de mépris. Incapable de supporter cet horrible spectacle, je voulus m'arracher du milieu de la foule, mais je me vis surveillé et appréhendé au corps par l'ordre du maître des cérémonies, et entraîné près du bûcher ardent comme un homme sur lequel le spectacle d'une pareille exécution devait faire une salutaire impression.

Thomas me reconnut, du moins je le suppose ; car du milieu des flammes il fit un signe de la main, comme pour me dire adieu. Oh ! quelle torture ! Si j'avais été moi-même à la place de mon ami, aurais-je pu souffrir davantage ? Les fibres de mon cœur semblaient se briser ; mon sang se précipitait par torrents vers mon cerveau. La nature ne pouvait supporter de telles émotions. Je tombai à terre sans connaissance et sans mouvement.

CHAPITRE XLVI.

Accusation.

Quand je repris mes sens, je me trouvai dans un lit entouré de quatre ou cinq négresses qui me présentaient des cordiaux, et qui poussèrent des exclamations de joie quand elles me virent rouvrir les yeux. J'appris depuis que pendant mon évanouissement mes poches et mon portemanteau avaient été soigneusement fouillés, dans l'espoir d'y découvrir quelques preuves à l'appui des soupçons qu'avait fait naître ma sympathie pour le pauvre Thomas.

Mais les seuls papiers qu'on avait trouvés étaient des lettres de crédit et d'introduction adressées de Liverpool aux principaux négociants de Charleston et de la Nouvelle-Orléans, j'y étais représenté comme un voyageur anglais, voyageant tant pour son plaisir que pour ses affaires.

La production et la lecture publique de ces lettres amena un grand changement dans l'opinion de tous ces petits souverains d'Eglinton, agissant comme comité de vigilance et avec des pleins pouvoirs de l'étendue desquels je venais d'avoir sous les yeux un terrible exemple.

Ma qualité d'Anglais confirmait aux yeux du vulgaire l'idée que je devais être un abolitionniste et un conspirateur. Il fallait l'être pour avoir persisté à lui procurer de l'eau, pour lui avoir parlé en secret, pour avoir protesté contre son supplice. Le misérable qui s'était deux fois interposé entre Thomas et moi, et qui m'avait fait appréhender comme suspect, s'arrogea les fonctions d'accusateur public. Il soutint avec chaleur que je devais être un émissaire des abolitionnistes anglais et peut-être du gouvernement anglais lui-même, envoyé pour exciter un soulèvement général des esclaves. Il ajouta que, d'après ce qui s'était passé entre Tom le sauvage et moi, il était évident qu'une correspondance avait existé entre nous, et qu'en conséquence le moins que pût exiger la sécurité publique c'était que je fusse renvoyé par le chemin de fer loin du pays après flagellation préalable.

Cette proposition fut très-favorablement accueillie ; et pour m'empêcher d'en être victime, il ne fallut pas moins que les efforts généraux du planteur dont j'avais fait la connaissance sur la route.

Comme j'étais entré dans Eglinton avec lui, il parut me croire placé sous sa protection, et en conséquence il embrassa ma cause avec beaucoup de zèle.

Cet étranger, dit-il à ses collègues, s'est trouvé par hasard sur la route; s'il est intervenu en faveur du scélérat que vous venez de punir si justement, c'est par un sentiment erroné d'humanité. Un Anglais peut-il partager toutes nos idées? Je suis d'avis comme vous qu'il faut sévir contre quiconque se mêle mal à propos des affaires intérieures du Sud, mais il ne faut pas dépasser les bornes de la raison et de la prudence. Si c'était un Américain du Nord, à la bonne heure! il n'y aurait pas de mal à le maltraiter, même à le brûler vif, comme ce misérable noir. Ces Yankees peuvent être outragés, fustigés, punis avec ou sans raison, sans qu'il en résulte une rupture funeste au commerce du Sud, mais l'affaire change de face dès qu'il s'agit d'un Anglais. La Grande-Bretagne ne laisse pas impunément maltraiter ses citoyens. D'après les lettres dont le prévenu est porteur, il est clair qu'il a des amis, de l'argent, et ceux qui le violentent pourront avoir à rendre compte de leur conduite. Je sais, et la dernière guerre l'a prouvé, que nous sommes capables de tenir tête à l'Angleterre, mais dans l'état d'agitation où sont les esclaves une guerre avec l'Angleterre n'est pas à désirer.

Tel fut en résumé le langage qu'employa mon ami le planteur pour me tirer des griffes du comité. Si on avait connu ma véritable histoire, que l'arrêt de mes juges eût été différent!

Pendant que cette discussion avait lieu, j'avais, toujours évanoui, été transporté à la taverne, où les négresses, avec leur bonté naturelle, m'avaient prodigué des soins. Mon ami le planteur me fit bientôt sa visite, et me rendit compte du résultat de ses efforts. Il vit que je n'étais pas en état de reprendre mon voyage; et comme le village et surtout la taverne continuaient à être le théâtre de bruyantes orgies, qui n'en rendaient le séjour convenable ni pour ma santé ni peut-être pour ma sécurité, il insista pour m'emmener dans sa propre maison, invitation que dans les circonstances présentes je fus heureux d'accepter. Au bout de trois ou quatre jours, pendant lesquels je gardai la chambre, je recouvrai graduellement ma force et ma santé.

Mon hôte, qui naturellement ne soupçonnait pas le moins du monde l'intérêt spécial que j'avais pris à la mort de Thomas, ne pouvait comprendre l'effet grave que ce supplice avait produit sur moi, il ne se l'expliquait qu'en supposant que des craintes pour ma sûreté personnelle devaient y avoir eu la plus grande part. Il employa donc toute son éloquence à me rassurer personnellement, et à prévenir toutes conclusions que j'aurais pu tirer de cet événement contre la civilisation des États du Sud. Il m'assura sur son honneur que des scènes comme celles dont j'avais été témoin n'étaient en réalité pas communes. Il arrivait bien que de temps à autre l'indignation du peuple, portée au plus haut point par quelques crimes atroces de la part des nègres, se manifestait comme je l'avais vu. Mais on ne brûlait un homme vivant qu'en des circonstances très-exceptionnelles. Il ne se rappelait pas en avoir vu plus de deux ou trois exemples, et encore, toujours à la suite de quelque forfait commis par les noirs, comme l'assassinat d'un blanc, ou le rapt d'une blanche. Il était convaincu que j'aurais assez de bonne foi pour admettre que des exécutions de cette nature, par-ci, par-là, ne pouvaient nuire sérieusement aux prétentions qu'avaient les États du Midi de se trouver au premier rang des nations civilisées et chrétiennes. Les noirs étaient une race de sauvages indomptables, et il fallait de temps à autre des exemples propres à leur imprimer un certain degré de terreur salutaire.

Je n'étais pas, quant à présent, en disposition d'esprit de soutenir avec avantage une controverse. En outre, malgré la bonté que mon hôte témoignait à mon égard, je découvris bientôt ce que j'avais soupçonné dès notre première entrevue, à savoir que pour tout ce qui concernait les maux ou les torts de l'esclavage, il était complètement impénétrable. Me rappelant donc le précepte de l'Évangile de ne pas semer des perles devant les pourceaux, je me contentai de lui faire entendre que, malgré ce qui se passait en Amérique, dont je reconnaisais volontiers les habitants pour une grande nation, l'usage d'aller à la chasse aux esclaves et de brûler des nègres tout vivants était tout à fait incompatible avec mes idées anglaises de civilisation et de christianisme. Mon hôte accueillit cette déclaration de principes avec un gracieux sourire, un geste de condescendance et cette observation, — évidemment ayant pour but d'expliquer et d'excuser mes hérésies, — que les préjugés de John Bull sur certains points étaient vraiment inconcevables.

Ces explications mutuelles eurent lieu peu de temps après mon arrivée dans sa maison. Désespérant probablement de me convaincre, comme je désespérais moi-même de faire la moindre impression sur lui, il abandonna ce sujet, et, pendant le reste de mon séjour, nous ne parlâmes plus ensemble que de choses indifférentes. Aussitôt que je me sentis en état de monter à cheval, je me hâtai de reprendre mon voyage. Avant mon départ, mon hôte me recommanda de prendre garde à la manière dont je manifesterais mes préjugés anglais.

— Quand on voyage en Turquie, dit-il sans remarquer ce que cette comparaison avait de flateur pour la Caroline du Sud, le mieux est de faire comme on fait en Turquie, ou au moins de laisser faire les Turcs comme il leur plaît, sans intervention ni observations

CHAPITRE XLVII.

Le Commissaire du Massachusetts.

Peu de temps après mon arrivée à Charleston et sans avoir eu en chemin aucune aventure digne d'être rapportée, je me rendis chez les négociants sur lesquels j'avais des lettres de crédit. En entrant dans leur bureau, je vis un autre étranger qu'à sa mise et à ses manières je reconnus aussitôt pour un capitaine marchand. Il parlait avec véhémence, et paraissait se plaindre de quelque tort qu'on lui faisait.

Je compris par sa conversation que son navire appartenait au port de Boston, dans l'État de Massachusetts, et qu'assailli par une violente tempête tandis qu'il faisait route pour la Havane, il avait été obligé de relâcher à Charleston. Son cuisinier était un homme de couleur, ainsi que cinq matelots, sur huit dont se composait son équipage, tous natifs de Massachusetts, nés au cap Cod, et aussi bons marins qu'aucuns qui se soient jamais promenés sur le pont d'un navire.

— Tous ces hommes de couleur, disait le capitaine, qui s'en plaignait en termes fort vifs, ont été enlevés de mon bord et jetés en prison, et je désire savoir des négociants de Charleston correspondants de mes armateurs s'il n'y a aucun redressement à obtenir de cet outrage, aussi préjudiciable pour moi qu'injurieux pour mes matelots.

— Ma foi, répondit le négociant auquel il s'adressait, en faisant un signe d'intelligence à son associé et regardant de travers le capitaine, j'ai appris qu'il vient précisément d'arriver du Massachusetts un commissaire envoyé par le gouverneur de cet État, conformément à une décision de la législature, pour faire décider légalement cette question de l'incarcération des hommes de couleur. Le commissaire demeure dans tel hôtel, — et il nomma précisément le mien, — c'est-à-dire à moins qu'on ne l'en ait renvoyé, car avis a été déjà donné à tous les aubergistes d'avoir à ne le point loger. Vous feriez mieux de vous adresser à lui, et cela sans perdre de temps, de peur que vous ne le trouviez plus. C'est bien l'homme qu'il vous faut, et votre cas est précisément de ceux dont il se met en peine. Essayez, et voyez ce que M. le commissaire, les lois des États-Unis et l'État de Massachusetts pourront faire pour vous.

Le ton sarcastique et ironique dont cet avis fut donné était évident pour moi; mais l'honnête capitaine marchand auquel il s'adressait le prit beau jeu, bon argent, et se hâta de partir à la recherche de son commissaire.

Après avoir terminé mon affaire avec ces négociants et pris mes précautions pour qu'ils fissent honneur à toutes traites qui pourraient être faites en faveur de mon protégé de la Caroline du Nord, je me hasardai à demander si l'emprisonnement des matelots dont le capitaine venait de se plaindre avait eu réellement lieu en vertu d'une loi quelconque.

— Oh! oui, me répondit-on, tous les noirs ou hommes de couleur qui arrivent ici à bord d'un vaisseau sont conduits à la geôle, et y restent détenus jusqu'au moment du départ du navire. Alors ils sont remis en liberté moyennant le paiement de leurs frais de nourriture, des droits de greffe et autres.

— Mais s'ils ne peuvent pas payer?

— Oh! le capitaine a besoin de ses hommes, et il paye pour eux.

— Mais si le capitaine ne veut pas payer?

— Ma foi, dans ce cas, on vend les hommes à la criée pour recouvrer les frais.

— Vendre à la criée, m'écriai-je, des hommes libres forcés d'entrer dans votre port par la tempête, et emprisonnés seulement parce qu'ils ne sont pas blancs!

Il y avait dans le ton dont je prononçai ces paroles quelque chose qui fit monter la rougeur au front de mon négociant. Il essaya de justifier cette loi par le grand danger d'insurrection qu'il y aurait si des hommes libres de couleur pouvaient entrer en communication avec une population esclave de beaucoup supérieure à la population blanche, comme c'était le cas à Charleston et dans le voisinage.

— Mais, lui dis-je, qu'est-ce que ce commissaire du Massachusetts auquel vous avez tout à l'heure renvoyé ce capitaine?

— Parbleu! me répondit-il avec un sourire d'un souverain mépris, les armateurs de Boston, trouvant nos frais de prison et nos droits de greffe une charge trop lourde, se sont pris tout à coup d'une merveilleuse sympathie pour les droits des noirs. Si vous voulez toucher juste un Bostonien, vissez-le à la poche. Voilà pourquoi ils nous ont fait expédier ce commissaire, pour essayer de faire décider la question devant les tribunaux. Ils prétendent que la Caroline du Sud n'a pas le droit de faire des lois pour emprisonner les hommes du Massachusetts, qui ne sont accusés d'aucun crime, suspects uniquement à cause de leur couleur.

— Et quand supposez-vous que l'affaire se jugera?

— Se jugera! s'écria mon négociant, en me montrant le blanc des yeux. Est-ce que vous croyez que nous la laisserons jamais juger?

— Pourquoi pas? Et comment feriez-vous pour l'empêcher?

— Il y a dix à parier contre un que, si la cause était jugée, elle le serait contre nous. La loi dont il est question a déjà été déclarée in-

constitutionnelle par un des juges des Etats-Unis, et, ce qui est plus fort, par un juge né dans la Caroline du Sud. Mais, inconstitutionnelle ou non, nous la trouvons nécessaire ; les noirs et les négociants yankees auront la bonté de s'y soumettre. Comment nous empêcherons la cause d'être jugée ? c'est la chose la plus simple du monde. On a déjà signifié au commissaire du Massachusetts d'avoir à s'en retourner, et, ainsi que je le disais tout à l'heure au capitaine, on a intimé aux maîtres d'hôtel la défense de le recevoir, à leurs risques et périls. Nous ne pouvons tolérer à Charleston la présence d'espions et de conspirateurs abolitionnistes. Le fait est que si, par une finesse d'Yankee, ce vieux gentleman ne s'était pas avisé d'amener sa fille avec lui pour le protéger, il aurait pu déjà être jeté hors de la ville, avec un bel enduit de poix recouvert de plumes. Il n'y a pas un avocat ici qui osât présenter ou soutenir sa plainte. La plupart de nos négociants sont originaires du Nord, je le suis moi-même ; mais nous sommes tous Caroliniens quant aux opinions. Nous devons l'être dès que nous voulons nous fixer ici. Pour moi, je suis prêt à jouer mon rôle et, si le vieux gentleman hésite, à l'aider à trouver son chemin hors de la ville ; la chose a été décidée dans un meeting public, on ne le laissera pas passer ici une nuit de plus.

— Et que croyez-vous que l'Etat de Massachusetts et les négociants de Boston vont dire de se voir ainsi repoussés à coups de pied, d'une façon si peu cérémonieuse, du temple de la justice ?

— Oh ! quant aux négociants, ils feront probablement comme un nègre carolinien bien appris, lequel, quand il reçoit un coup de pied au derrière pour son insolence, salue jusqu'à terre, et vous grimace un « Merci, maître ! » Les coups de pied au derrière conviennent aussi bien à la constitution des négociants yankees qu'à celle des noirs, et ils y sont les uns et les autres accoutumés. Quant à l'Etat du Massachusetts, tant qu'il sera gouverné comme il l'est à présent sous l'influence des négociants et des manufacturiers, il n'y a pas grand-chose à craindre de ce côté : l'Etat empochera cette insulte très-tranquillement. Les chefs politiques des deux opinions dans le Massachusetts sont excessivement désireux de prêter à prix d'argent leurs services aux propriétaires d'esclaves du Sud. Que deviendraient Boston et tout le Massachusetts sans le commerce du Sud ? Puisque les pauvres Yankees vivent des miettes qui tombent de nos tables, ils ne doivent pas se montrer trop scrupuleux sur les conditions auxquelles on leur permet de les ramasser ; et puisque c'est à terre qu'ils les cherchent, ils ne doivent pas s'étonner si de temps à autre il s'en rencontre d'un peu sales.

Mon négociant carolinien me semblait avoir une pauvre opinion de l'esprit du Massachusetts ; mais quand je me rappelais ce que j'avais vu et entendu quelques semaines auparavant en traversant Boston, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que le calcul qu'il basait sur la servilité et la cupidité mercantiles ne manquait pas d'une certaine justesse.

Quand je revins à l'hôtel, en quittant ce négociant, je trouvai la rue encombrée d'une grande foule. Une voiture stationnait à la porte, et j'en vis sortir un grand vieillard à cheveux blancs, donnant le bras à une jeune dame, et cérémonieusement accompagné par une demi-douzaine de gentlemen en gants blancs de chevreau, que j'appris depuis être une députation du comité de vigilance, spécialement désignée pour reconduire le commissaire du Massachusetts hors de la ville. Le commissaire et sa fille prirent place dans la voiture, qui partit au milieu des cris de joie, des sifflets et des exécrations de la multitude ; et c'est là, à ma connaissance, le dernier effort qu'ait tenté l'Etat de Massachusetts pour soutenir les droits de ses marins illégalement emprisonnés.

On m'a assuré que les marins anglais ont eu à souffrir eux aussi quelquefois de l'application de cette prétendue loi. S'il en est ainsi, sans doute la Grande-Bretagne trouvera les moyens de mettre à la raison ces insolents propriétaires d'esclaves. Peut-être, grâce à son intervention, les timides et tremblants Etats du Nord reconquerront-ils tôt ou tard une entrée libre dans le port de Charleston. Ce serait en effet une circonstance bizarre si l'appui et le concours des forces britanniques se trouvaient les seuls moyens d'assurer aux négociants du Nord contre l'insolence despotique de leurs maîtres du Sud les droits que leur reconnaît la constitution des Etats-Unis.

Une pareille intervention en faveur de l'humanité et des droits des marins pourrait presque être acceptée comme une compensation aux crimes commis par la Grande-Bretagne, en soumettant à la presse les matelots américains.

CHAPITRE XLVIII.

En voiture.

Jusqu'ici, pendant mon voyage au sud, les diverses aventures qui m'étaient arrivées et le plaisir de revoir dans des circonstances si différentes les lieux où s'était écoulée ma jeunesse, avaient empêché mon esprit de s'appesantir sur l'inutilité des recherches que j'avais entreprises. Augusta, dans l'Etat de Géorgie, était le dernier endroit où j'avais pu suivre la trace de ma femme et de mon enfant. Il y avait environ vingt ans qu'ils étaient entrés dans cette ville, faisant

partie d'un convoi d'esclaves destinés au marché du Sud-Ouest. Depuis, je n'en avais plus entendu parler. C'était donc vers Augusta que je devais me diriger, mais non sans le pressentiment fâcheux et la conviction désespérante que, arrivé là, je ne trouverais pas le moindre renseignement qui pût me guider dans mes recherches ultérieures.

Quand je quittai Charleston dans la diligence d'Augusta, il était nuit close. Lorsque le jour commença à poindre, je vis que nous étions quatre voyageurs. D'abord nous gardâmes assez constamment le silence, chacun de nous essayant de dormir dans son coin, ou examinant les autres pour tâcher de deviner qui ils étaient avant de commencer à se lier avec eux. A déjeuner, nous nous déridâmes un peu, et à dîner nous étions presque intimes. Ce fut alors que j'appris que deux des voyageurs étaient du Nord ; l'un, éditeur d'un journal de New-York ; l'autre, représentant d'une maison de Boston, chargé d'acquisitions de coton pour quelques commerçants ou manufacturiers de cette ville. Le troisième voyageur était un individu de l'extérieur le plus avantageux ; sa figure dénotait beaucoup d'intelligence, son œil noir semblait deviner la pensée, son sourire était enchanteur, ses manières polies et engageantes ; tout indiquait chez lui un homme habitué à se trouver dans la meilleure société.

Evidemment, les deux autres le prenaient pour un planteur opulent, et il ne disait rien pour contredire cette supposition, mais recevait avec un air de gracieuse condescendance les hommages qu'ils semblaient lui adresser.

Après avoir épuisé un certain nombre de sujets, la conversation, comme il arrive souvent en Amérique, se fixa sur la politique, et spécialement sur la nomination des président et vice-président récemment faite à Baltimore par une convention démocratique, autrement dite le parti Jackson. M. Van Buren, candidat de cette convention à la présidence, fut sévèrement critiqué par les deux hommes du Nord, pour ce fait surtout que dans une assemblée pour la révision de la constitution de l'Etat de New-York il avait été d'avis d'accorder le droit de vote aux hommes de couleur. Le planteur, ou le supposé planteur, adopta, dans le cours de la conversation, un système de juste milieu qui, d'après ce qu'on reprochait à M. Van Buren, aurait pu rivaliser d'adresse avec celui de ce candidat lui-même. La nomination de M. Richard Johnson à la vice-présidence semblait avoir donné encore moins de satisfaction. On disait même qu'une partie des membres de la réunion s'en étaient montrés si mécontents, qu'ils avaient refusé de lui prêter l'appui de leur concours. Quelques mots lâchés sur les motifs de cette opposition excitèrent ma curiosité, et pour m'en éclaircir je ne me fis faute de questions.

J'appris que c'étaient surtout les délégués de la Virginie qui s'étaient montrés les adversaires de M. Johnson. On n'avait pas d'objections à faire quant à son orthodoxie politique : c'était un démocrate de la plus belle eau ; il était même, d'après mon éditeur de New-York, trop démocrate pour le goût des Virginiens. Ils ne le trouvaient pas assez respectable pour eux, beaucoup trop vulgaire dans ses goûts et ses habitudes, et avaient insisté pour nommer à sa place un certain M. Rives.

Comme je demandais en quoi consistait plus spécialement la vulgarité de M. Johnson, j'appris qu'il entretenait dans sa maison un grand nombre de femmes noires et brunes, et qu'il était le père de nombreux enfants de couleur.

A la grande surprise de mes deux voyageurs du Nord, qui épuaient leur rhétorique à condamner la grossièreté et la vulgarité de M. Johnson, le supposé planteur se déclara partisan de l'élection de ce M. Johnson, et entreprit de dire quelques mots en sa faveur.

— L'horreur que vous autres gens du Nord vous manifestez, dit-il en saluant le courtier de coton, et les grands cris que vous avez récemment poussés contre l'amalgame et la fusion des races, peuvent être parfaitement sincères. Mais pour nous autres hommes du Sud, avec tant de preuves sous les yeux de notre fragilité, de quelque côté que nous les tournions, essayer de nous faire un épouvantail de la fusion, ou de fermer les yeux pour ne la pas voir, ce serait agir comme l'autruche quand elle se cache la tête dans le sable ; ce serait refuser de reconnaître l'existence d'un fait dont chacun de nous a connaissance, et qui est d'ailleurs suffisamment attesté par la différence des nuances que l'on remarque sur toutes les plantations un peu considérables ; ce serait certainement une bien grande absurdité.

Quant à moi, j'aime assez que l'on soit conséquent. Nous autres méridionaux, nous défendons l'esclavage, parce que c'est, disons-nous, une loi de nature que lorsque deux races se trouvent ensemble dans la même communauté, la race la plus forte et la plus noble doit prédominer sur la plus faible. Mais si, dans ce cas, c'est une loi de nature que les hommes de la race la plus faible soient réduits en esclavage par ceux de la plus forte, n'est-ce pas au même titre une loi de nature que les femmes de la race la plus faible deviennent les concubines des hommes de la race la plus forte ? N'est-ce pas ainsi que cela se passe toujours ? N'est-ce pas là le moyen par lequel la nature éteint graduellement la race inférieure et lui substitue une race mixte de beaucoup supérieure ?

Quelques-uns d'entre nous entreprennent de défendre l'esclavage, la Bible à la main, et de le justifier par l'exemple des patriarches,

Fort bien ; si l'exemple des patriarches me justifie de posséder des esclaves, ne justifiera-t-il pas aussi le candidat démocrate à la vice-présidence de se créer une famille avec le concours de ses servantes ? Dans le fait, monsieur, dit-il en se tournant vers moi, — j'avais pris de bonne heure le soin de me faire connaître pour Anglais, — c'est précisément parce que notre candidat démocrate à la vice-présidence suit de trop près l'exemple des patriarches que toutes ces clameurs s'élèvent contre lui. Ce n'est pas son goût pour les négresses ni sa nombreuse famille d'enfants de couleur, — peut-être ces honnêtes messieurs qui viennent du Nord n'en savent-ils rien, et dans ce cas il n'y a pas à Charleston un enfant blanc de seize ans qui ne puisse les éclairer là-dessus, — non, ce ne sont pas ces petites peccadilles qui ternissent la réputation de M. Johnson. Elles font aussi bien partie de nos mœurs dans le Sud que l'usage du fouet de peau de vache ou celui du cigare : on ne fait pas plus attention à l'un qu'à l'autre. Mais voici le nœud de la question. M. Johnson, qui est célibataire, qui n'a ni femmes blanches ni enfants blancs pour contrôler ses actions, et qui du reste est au fond le meilleur homme du monde, a poussé l'exemple des patriarches jusqu'à reconnaître pour ses enfants un certain nombre de demoiselles de couleur. Il les a élevées et fait instruire dans sa propre maison ; il a même fait tous ses efforts pour les introduire dans la bonne société. Mais l'esprit des dames du Kentucky — les femmes, vous le savez, sont toutes naturellement aristocrates — ne lui a pas permis de réussir en ce point. Toutefois il leur a procuré des maris blancs, et leurs enfants, suivant la loi du Kentucky, seront légalement blancs, appelés à jouir de tous les droits et de tous les privilèges des blancs. C'est en cela que consiste le grand scandale de la conduite de M. Johnson. Si, au lieu d'agir envers ses filles comme un tendre père, il les avait tranquillement fait embarquer pour la Nouvelle-Orléans et vendre à la criée pour devenir les concubines de leurs acquéreurs, au lieu de les marier honorablement et d'assurer à leurs enfants tous les privilèges des citoyens du Kentucky, jamais, ni au Nord ni au Midi, on n'eût songé à lui jeter ses enfants à la tête, pour l'empêcher d'être nommé vice-président ; du moins je ne m'imaginais pas que l'un de ces deux messieurs du Nord eût vu là contre lui une objection.

— Mais, bégaya le courtier en coton de Boston, vous n'allez pas jusqu'à dire qu'aucun homme respectable du Sud tienne une pareille conduite, conduite qui a été le prétexte des calomnies des abolitionnistes ?

— Je ne prétends pas qu'un homme puisse agir ainsi sans nuire tant soit peu à sa réputation, et que ce ne fût pas un motif de le refuser s'il se présentait le lendemain pour être membre de quelque-une de nos congrégations religieuses. La discipline de l'Eglise peut quelquefois se montrer très-sévère en certaines matières. J'ai connu autrefois un homme qui fut exclu d'une église presbytérienne pour avoir envoyé ses enfants dans une école de danse ; mais je n'ai jamais entendu parler d'aucune église du Sud qui se soit enquisse de la paternité des enfants esclaves, ni des relations qui pouvaient exister entre les femmes esclaves et leur propriétaire. Dans de certaines circonstances, la mort violente d'un esclave par les mains de son maître peut donner lieu à une enquête plus ou moins sérieuse ; mais, à cela près, un harem turc n'est pas plus en sûreté contre les investigations impertinentes ou les questions des autorités civiles ou ecclésiastiques que la maison d'un de nos propriétaires d'esclaves. Si l'honnête Dick Johnson n'avait pas reconnu ses enfants comme siens, croyez-vous que qui que ce soit — à moins que ce ne fût par plaisanterie — se fût jamais avisé de l'accuser d'en être le père ? Son crime ne consiste pas à avoir eu ces enfants, mais à les avoir reconnus.

— Je crains, dit l'éditeur du journal de New-York en me faisant un léger salut, que vous ne donniez à monsieur une assez pauvre idée de nos mœurs méridionales. Il y a de petits secrets de famille dont on ne devrait pas parler devant le premier venu.

— Pitié ! répondit l'inconnu ; vous n'y songiez pas tout à l'heure, autrement vous auriez laissé Dick Johnson tranquille. Tout ce que je veux établir, c'est que, à part un peu d'hypocrisie et de grimaces qui lui manquent, et en tenant compte de la bonté de son cœur, il ne vaut guère moins qu'aucun de ses voisins.

— Mais, répliqua l'éditeur de New-York, vous, hommes du Midi, et propriétaires d'esclaves, vous ne prétendez pas soutenir qu'une conduite comme la sienne — cette tentative de mettre les noirs et les blancs sur un pied d'égalité — ne soit pas dangereuse pour les institutions du pays ?

— Pas de moitié aussi dangereuse que la tentative de mêler et de confondre dans la masse des esclaves les enfants de pères blancs, héritant du côté de leur père d'un esprit qui s'accorde mal avec la condition de la servitude. Que croyez-vous qu'il doive résulter d'avoir parmi nos esclaves les descendants d'hommes tels, par exemple, que Thomas Jefferson ?

— Thomas Jefferson ! quelle absurdité ! s'écria l'homme de New-York.

— Absurdité ou non, tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu une fois vendre à la criée une mulâtresse claire, au moins aux trois quarts blanche, qui se proclamait la petite-fille de ce fameux président ; et quant à ce qui est de la ressemblance, sa taille et sa figure

venaient à l'appui de ses prétentions. Dans tous les cas, cette femme monta à cent dollars (500 fr.) au delà du cours, l'individu qui l'acheta ayant dit facieusement qu'une femme de cette race valait bien ce surcroît de dépense.

Nos deux voyageurs du Nord parurent contrariés de cette histoire, dont ils essayèrent de diminuer l'effet en alléguant que peut-être cette femme avait menti, et que peut-être ce conte avait été inventé par les vendeurs dans le but de la faire monter plus haut.

— Ma foi, dit l'autre en riant, cela serait certainement bien possible ; Gouge et Mac-Grab étaient sans aucun doute des gaillards habiles, et probablement les plus rusés de la profession.

Ici, l'intérêt que je prenais à la conversation redoubla. Gouge et Mac-Grab étaient les noms des marchands d'esclaves qui avaient acheté ma femme et mon enfant et les avaient transportés à Augusta, suivant les derniers renseignements obtenus par mon agent.

Je me hâtai de demander à l'étranger où et quand il avait été témoin de la vente de cette prétendue petite-fille de Jefferson.

— Oh ! à Augusta, dans l'Etat de Géorgie, il y a de cela quelque vingt ans.

— Et, je vous prie, quel est ce Mac-Grab dont vous parlez ? J'aurais quelque intérêt à retrouver un marchand d'esclaves de ce nom.

Il me répondit aussitôt que ce Mac-Grab était Ecossais de naissance, mais qu'il avait été élevé dans la Caroline du Sud, et associé avec un certain Gouge pour alimenter le marché à esclaves du Sud. Leur quartier général était à Augusta. Mac-Grab parcourait les régions à esclaves les plus septentrionales, suivait les ventes volontaires ou forcées, faisait des marchés particuliers quand il en trouvait l'occasion, et envoyait de temps à autre ses acquisitions à son associé Gouge, qui s'occupait plus spécialement de la vente à Augusta. Leur association était rompue depuis un bon nombre d'années, et il y avait déjà même longtemps que Mac-Grab était mort. Quant à Gouge, il habitait encore Augusta, retiré des affaires, et comptait au nombre des personnages les plus riches de la ville.

— Je dois connaître quelque peu, ajouta-t-il en me parlant à voix basse, ces hommes et leurs affaires, dans mon jeune temps j'ai été pendant trois ou quatre ans leur commis et leur teneur de livres ; j'ai même été quelque temps leur associé. Je garde une dent au vieux Gouge ; et si vous avez quelques réclamations à faire contre lui, mes services vous sont acquis.

CHAPITRE XLIX.

Le Grec.

La diligence s'arrêta pour le dîner à une sale taverne dont l'administration semblait tout à fait entre les mains des esclaves, l'aubergiste étant une sorte de gentleman ne jouant à sa propre table que le rôle d'un invité. Le domestique en chef, grand et beau mulâtre, à la parole douce, mais pauvrement vêtu, parut, pour une raison ou pour une autre, — peut-être à cause de ma politesse à son égard — m'avoir pris en affection. Après le dîner, il m'appela à l'écart et me demanda si je connaissais le gentleman assis vis-à-vis de moi à table. C'était le planteur supposé, mon compagnon de voiture, celui qui, dans son jeune temps, avait été, de son propre aveu, le commis, le teneur de livres, et par la suite l'associé de Gouge et de Mac-Grab.

— Non, répondis-je, je ne le connais pas, si ce n'est comme un de mes compagnons de voyage de Charleston jusqu'ici, et je serais bien flatté de savoir son nom.

— Quant à son nom, reprit mon ami le mulâtre, il ne me serait pas facile de vous le dire. Il en porte plusieurs, et des plus ronflants ; il en a un nouveau pour ainsi dire chaque fois qu'il s'arrête ici. Méfiez-vous de lui, maître ; c'est un joueur de profession. J'ai cru devoir vous donner cet avis pour que vous ne deveniez pas sa dupe.

Comme cet avis ne semblait m'être donné que par pure bienveillance, je n'avais aucune raison de douter de son exactitude. Je savais qu'on ne jouait pas seulement dans les Etats du Sud, comme dans toutes les grandes villes d'Europe, pour combattre l'ennui, mais que de temps à autre il s'y révélait l'existence de joueurs de profession qui vivaient des dépouilles des imprudents et des sots. Il n'était pas le moins du monde extraordinaire pour les membres de cette honorable confrérie d'avoir tous les signes extérieurs d'hommes de la meilleure compagnie, et il n'y avait rien d'improbable dans l'idée qu'on me suggérait que ma nouvelle connaissance pût en faire partie.

Quoiqu'il ne se fût pas fait faute pendant la matinée de combattre les idées de nos deux compagnons sur quelques points de politique et de morale, je ne pus m'empêcher d'admirer l'art et la grâce avec lesquels il sut, dans le cours de l'après-dînée, gagner leur confiance.

La diligence s'arrêta, la nuit venue, dans une autre taverne plus dégoûtante encore — s'il est possible — que celle où nous avions dîné. Mon homme proposa, après le souper, une partie de cartes pour passer le temps. Nos deux compagnons ne demandèrent pas mieux, et bientôt un ou deux planteurs du voisinage, qui se trouvaient là par hasard, se joignirent à eux. Quant à moi, je refusai positivement, alléguant que je n'avais de ma vie touché une carte ni joué d'argent à aucun jeu. Quand il s'aperçut que ma résolution était

inébranlable, mon prétendu joueur de profession dit d'un air passablement significatif que j'avais pris un parti fort sage et fort prudent, surtout pour un étranger voyageant dans le Sud.

Je regardai le jeu quelque temps, après quoi je m'en fus coucher. Le lendemain, quand je me levai d'assez bonne heure, puisque nous devions nous remettre en route à cinq heures, je trouvai mes joueurs attablés. Les deux pigeons du Nord, les yeux hagards par suite du défaut de sommeil, la figure allongée, contractée par l'inquiétude et le regret, semblaient vieillis de dix ans; ils ne ressemblaient plus guère aux deux messieurs si coquets, si polis, avec lesquels j'avais voyagé la veille. L'autre, au contraire, semblait aussi frais, aussi tranquille qu'au moment où il avait ouvert la séance. Comme j'entrais, il mettait dans sa poche, avec une grâce et une nonchalance réellement inimitables, le dernier enjeu et en même temps le dernier argent de ses deux compagnons.



Susy.

D'après ce que j'appris depuis, il s'était mis au jeu n'ayant que dix dollars dans sa poche pour tout fonds de roulement. Sa nuit n'avait pas été mauvaise; le matin venu, il n'en possédait pas moins de deux mille, sans compter un jeune et beau mulâtre de quinze à seize ans que l'un des planteurs lui avait livré comme appoint.

Voyant que nos deux compagnons étaient à sec, il insista pour payer leur compte à la taverne et leur prêter à chacun cinquante dollars jusqu'à ce qu'ils se fussent procuré d'autre argent; et tout cela il le fit avec un air de sympathie et de commisération, comme s'ils eussent perdu leur bourse par hasard. On n'aurait pas deviné qu'il était l'auteur de leur perte, soit seulement par plus de sang-froid ou de talent, soit à l'aide de quelques tours de sa profession. Le maître qui jette un dollar à son esclave comme étrenne n'a pas un air plus noble et plus généreux.

C'était chose curieuse que de remarquer la mine confuse du courtier en coton de Boston et du journaliste de New-York après la perte de leur argent. La veille ils portaient la tête haute; ils avaient leurs opinions, qu'ils soutenaient hardiment. Aujourd'hui ils semblaient pour ainsi dire annihilés : ils avaient perdu tout ressort, ils boudaient et gardaient le silence, et n'avaient rien à dire sur quel que sujet que ce fût. Ils regardaient l'individu possesseur aujourd'hui de leur argent, et auquel ils avaient la veille témoigné tant de respect comme à un riche planteur, ils le regardaient, dis-je, avec un singulier mélange d'aversion et de terreur, à peu près comme j'avais souvent vu un malheureux esclave regarder le maître qu'il craint et qu'il déteste, mais auquel il sent qu'il est impossible d'échapper. Et, de fait, je me pris à penser que si on dépouillait ces deux gentlemen de leurs beaux habits, et que, dans leur état d'abattement et de confusion, on les plaçât en vente sur la table de MM. Gouge et Mac-Grab ou de tout autre marchand d'esclaves, surtout si on les y plaçait sous l'œil froid et pénétrant de celui qui venait de les dépouiller, rien ne serait plus facile que de les faire

passer pour deux nègres blancs nés et élevés dans la servitude, deux individus d'une heureuse stupidité, qu'il serait facile de tenir, et dont on n'aurait ni méchanceté ni révolte à craindre. Quand notre joueur vit ses deux compagnons, tristes, sérieux et secs comme un citron pressuré, insensibles à tous ses efforts pour les amuser, il lia conversation avec moi. Je ne saurais le nier, je prenais plaisir à leur mortification.

— Oh! mes beaux messieurs, me disais-je à part moi, vous savez maintenant un peu par votre propre expérience combien c'est chose agréable que de se voir pillé et dépouillé! Vous trouvez bien dur de vous voir enlever quelques centaines de dollars, le gain plus ou moins honnête de quelques semaines peut-être; et cela de votre propre consentement, et non moins par votre sottise que par l'habileté ou les ruses d'un homme plus fort ou plus adroit que vous! Apprenez donc maintenant à avoir un peu de sympathie pour cette multitude de pauvres gens qui ne sont pas de beaucoup, s'ils le sont, vos inférieurs en intelligence et en dons naturels, dont quelques-uns vous sont immensément supérieurs, régulièrement dépouillés et pillés, minute par minute, heure par heure, jour par jour, semaine par semaine, mois par mois, année par année, pendant leur vie entière, et cela par la fraude et la force, sans stupide consentement de leur part; privés non-seulement du salaire de leurs travaux, mais aussi peut-être de la femme de leur affection, des enfants de leur amour, envoyés à une vente publique d'esclaves, suivant la convenance ou les nécessités d'autres hommes qui s'intitulent leurs propriétaires, et qui ont juste sur eux le même droit de propriété que ce joueur en a sur vous : le droit du fort contre le faible, du rusé contre le simple!

CHAPITRE L.

M. John Colter.

Comme l'ancien commis, teneur de livres et associé de Gouge et Mac-Grab, aujourd'hui joueur de profession, et à ce qu'il semblait



Au même moment, je sentis une main se poser sur mon épaule.

tant soit peu grec, me paraissait par ses anciens rapports avec cette respectable maison de commerce pouvoir peut-être me donner quelques renseignements importants de nature à m'aider dans mes recherches, je reçus très-gracieusement ses avances. Le fait est que la fermeté avec laquelle il avait défendu la veille son candidat à la vice-présidence, et les sentiments libéraux qu'il avait déployés à cette occasion, me prédisposaient singulièrement en sa faveur. Quant à sa profession actuelle, je ne la trouvais pas beaucoup moins honnête et moins respectable que le commerce d'esclaves dans lequel il avait débuté, ou que l'élève des esclaves, auquel un si grand nombre de propriétaires du Sud d'une incontestable probité devaient au moins une bonne partie de leurs revenus.

Je trouvai en lui un compagnon fort agréable, exempt en grande

partie de ces préjugés de province, de cette étroitesse d'idées presque universelle parmi les hommes les mieux élevés et les plus libéraux de l'Amérique. Il observait bien et jugeait vite et sainement; une humeur satirique se remarquait peut-être dans sa conversation, mais plus bienveillante qu'amère.

Tels furent les commencements d'une liaison ébauchée en diligence, mais qui devint graduellement de la confiance et de l'intimité. Je ne cachai pas à M. John Colter (ce fut le nom sous lequel il lui plut de se présenter à moi) que j'avais connaissance de sa profession un peu équivoque. J'ajoutai que je n'en appréciais pas moins à toute leur valeur sa bonne grâce, ses talents, son esprit et les indices qu'il donnait au moins en parole d'une caractère généreux et bon. Pourquoi, dans sa position, n'aurais-je pas fait la part des circonstances? pourquoi ne l'aurais-je pas regardé avec autant de charité qu'il en réclamait ordinairement pour les propriétaires d'esclaves?

Comme pour me confirmer dans ces sentiments de tolérance, qui certes le flattaient beaucoup, et auxquels il ne paraissait pas très-accoutumé, pendant notre second séjour de nuit et pendant une promenade au clair de lune, M. Colter, n'ayant pas sous la main de pigeon à plumer, me fit connaître à peu près toute son histoire.

Il était le fils d'un riche planteur, ou plutôt d'un planteur qui avait été riche autrefois, et qui jusqu'à sa mort avait réussi à passer pour l'être. Naturellement il avait été élevé dans des habitudes de profusion et d'extravagance. Son éducation littéraire n'avait pas été négligée, et on l'avait envoyé pendant un ou deux ans voyager en Europe, où il avait dépensé de grandes sommes d'argent et contracté des habitudes dissipées. Il en avait été rappelé par la mort de son père, dont la succession, lorsqu'on avait voulu la régler, s'était trouvée inférieure au chiffre de ses dettes; les plantations et les esclaves étaient hypothéqués, et de nombreux enfants se trouvaient sans ressources.

Ainsi abandonné à ses propres moyens, il trouva de grandes difficultés à gagner sa vie. La ressource générale des familles déchues, d'émigrer dans les pays neufs à l'Ouest, n'était ouverte qu'à ceux qui avaient quelques esclaves à y amener avec eux. Or il n'en avait pas un, non plus que les moyens de s'en procurer, et sa réputation de profusion et d'extravagance était trop bien établie pour qu'aucun des anciens amis de son père consentît à lui en confier. Une fois la déconfiture devenue notoire, en dépit des nombreuses connaissances de son père et de la fastueuse hospitalité avec laquelle il avait pendant tant d'années tenu table ouverte, on fut surpris de voir combien cette famille avait eu peu d'amis.

Il avait fait de bonnes études, et aurait pu trouver une place de précepteur dans quelque famille; mais on regardait cette position comme servile, incompatible avec la dignité d'un homme du Midi, et bonne tout au plus à être occupée par des gens du Nord. « Les Romains, vous le savez, me disait-il, confiaient l'éducation de leurs enfants à des pédagogues esclaves; généralement nous tirons les nôtres de la Nouvelle-Angleterre. » Pour entrer dans quelque entreprise mercantile il aurait fallu un capital, et d'ailleurs le commerce en général était presque exclusivement entre les mains d'aventuriers du Nord, qui faisaient venir leurs commis de leur pays.

Enfin, faute de rien trouver de mieux, il entra au service de la riche maison de commerce d'esclaves connue sous la raison sociale de Gouge et Mac-Grab, devint bientôt leur premier commis, leur teneur de livres, et finalement leur associé.

Mais il avait plusieurs causes de dégoût pour cette profession : d'a-

bord elle n'était pas réputée honorable. Pourquoi? c'est ce dont il ne pouvait se rendre raison. Il comprenait parfaitement comment un Yankee ou moi eussions eu quelque objection à élever contre ce commerce d'os et de chair humaine, contre ces acquisitions et ces ventes d'hommes, de femmes, d'enfants à la criée ou de toute autre manière. Quant à lui, il ne prétendait pas à beaucoup de pitié et de moralité; il laissait ces qualités aux autres membres de la raison sociale. Mac-Grab n'était pas au nombre des méthodistes, mais sa femme et ses enfants appartenaient à cette secte; et comme il fréquentait souvent leurs meetings, les missionnaires espéraient finir par le gagner. Gouge était un anabaptiste très-dévoté; il avait été régulièrement converti et plongé dans l'eau, après quoi il avait bâti une église à Augusta presque exclusivement à ses frais. Mais en dépit de toute sa pitié, il n'avait jamais pu trouver aucun mal dans son commerce; il continua de vendre et d'acheter des membres de sa propre église sans plus de scrupules que si c'eussent été de vrais païens. Bien plus, Gouge pensait que l'esclavage en général et le commerce des esclaves en particulier étaient d'excellentes choses, non-seulement concrètement, mais encore abstractivement parlant. Saint Paul n'avait-il pas dit : « Esclaves, obéissez à vos maîtres? » Et ce passage ne tranchait-il pas la question, que quelques-uns étaient nés pour être esclaves, quelques autres pour être maîtres, et que tout ce que les esclaves avaient à faire c'était d'obéir? Telle était la manière dont raisonnait Gouge, et il le faisait avec une force et une onction réellement admirables. Un jour qu'il se trouvait à New-York à la recherche de trois ou quatre domestiques de maison, de qualité supérieure, qu'il avait achetés à Baltimore, mais qui avaient brisé la porte de la prison la nuit suivante, et sur la trace desquels il se trouvait enfin, il traita à table d'hôte son texte favori. A son air grave, à sa tournure toute cléricale, un ecclésiastique présent le prit pour un docteur en théologie, et l'engagea à prêcher dans l'une des églises les plus fashionables de la ville sur la divine origine de l'esclavage.

— Toutefois, dit Colters en dépit des raisonnements, et des textes que citait à l'appui mon vieux patron, je n'ai pu me réconcilier entièrement ni avec l'idée de l'esclavage, dans le sens concret,

ni avec celle du métier de marchand d'esclaves, dans le sens abstrait. Quoi de plus pitoyable, en effet, que de voir une poignée d'hommes blancs, intelligents et vigoureux, dépenser tout leur temps, toutes leurs peines, tout leur esprit, tantôt à forcer, tantôt à engager une troupe malintentionnée et rebelle de nègres à ne faire qu'à moitié, de la manière la plus lente, la plus maladroite, la plus trompeuse, la plus improfitable, la même besogne qu'eux, hommes blancs, auraient pu faire cinquante fois mieux pour et par eux-mêmes avec cinquante fois moins de fatigues et de soucis! Donc, dans le sens abstrait, le système entier de l'esclavage me semblait, j'en dois convenir, une déplorable invention. Mais sous quel rapport les marchands d'esclaves sont-ils moins respectables que les éleveurs d'esclaves ou les acheteurs d'esclaves? voilà ce que je ne pouvais comprendre; et cependant M. A. B. de la Virginie, qui n'évite l'émigration et la saisie qu'en vendant chaque année cinq ou six de ses meilleurs noirs, mâles ou femelles, pour le marché du Sud, prétend avoir le droit de regarder avec un certain mépris le courtier auquel il les vend; tandis que M. C. D. de la Géorgie, qui emploie chaque année l'excédant de son capital, ou peut-être l'argent qu'il a emprunté, à acheter des esclaves neufs, prétend avoir le droit de regarder avec un semblable mépris le courtier dont il les achète.

Or, disait M. Colter avec assez d'enjouement, il paraît que, pour



Ce pieux anabaptiste jeta le masque, et se prit à jurer, à sacrer comme un pirate.

une raison ou pour une autre, la vieille maxime : « Le recéleur est pire que le voleur, » ne doit pas s'appliquer au commerce des esclaves. Pourquoi ? à moins que ce ne soit par suite de cet axiome de l'Évangile, qu'il est plus aisé de voir un brin de paille dans l'œil du voisin qu'une poutre dans le sien ? Puis il paraîtrait qu'il y avait des choses assez désagréables dans ce commerce. A la vérité, il avait peu à se mêler de la partie la plus fâcheuse. L'achat des esclaves dans les États plus au Nord était en quelque sorte la spécialité de Mac-Grab. Le fait de les arracher à leurs foyers, de les séparer de leurs familles, avait en soi quelque chose d'odieux et de pénible, du moins à ce que supposait M. Colter, bien que Mac-Grab ne s'en fût jamais plaint. Les ventes à Augusta étaient depuis longtemps le département que Gouge s'était réservé, et bien peu de gens entendaient comme lui l'art de présenter la marchandise sous son jour le plus avantageux. Nul n'aurait su, comme lui, faire passer un phthisique ou un scrofuleux pour un homme bien constitué, ou une femme de quarante-cinq ans comme n'en ayant que trente à peine.

La besogne principale de Colter avait consisté à surveiller l'emmagasinement des esclaves à Augusta, où l'on devait les engraisser, les mettre en bon point pour le marché. Dans ce magasin de marchandises humaines, l'ordre du jour n'avait que deux mots : *Indulgence et bombance*, le but étant de la tenir en gaieté et le mieux en chair possible. Cependant il pouvait se présenter de temps à autre quelques scènes émouvantes, comme la séparation de mères et d'enfants qui jusque-là étaient restés ensemble, scènes déchirantes pour un homme sensible comme lui.

Et en disant cela Colter posait la main sur son cœur avec un geste à la fois théâtral et burlesque ; il m'était difficile de savoir s'il parlait sérieusement ou non.

— Pour dire la vérité, ajouta-t-il, j'ai toujours eu en moi je ne sais quelle sottise susceptible pour les larmes des femmes et des enfants qui me rendait tout à fait impropre à ce genre de commerce. J'ai fait bien des métiers ; mais j'avais un trop grand respect pour la mémoire de ma mère et pour les idées religieuses qu'elle m'avait inculquées dans ma jeunesse, pour jouer le rôle d'un hypocrite. N'ayant pas la foi, je ne pouvais pas, comme Gouge, m'abriter derrière saint Paul et les patriarches, et mon cœur mondain, mon naturel d'impie, comme disait Gouge, m'entraînaient souvent à de fort mauvais marchés.

La première querelle sérieuse que j'eus avec mes associés, et qui me porta à me séparer d'eux, provint d'un marché de cette nature. Mac-Grab avait ramené de la Caroline du Nord un superbe lot d'esclaves, et parmi eux une jeune femme d'une beauté peu commune, avec un joli petit enfant qui commençait à peine à parler. C'étaient deux mulâtres très-clairs, et qui même auraient pu passer pour blancs. La profonde mélancolie de ses grands yeux bleus et, malgré la tristesse qui ne laissait jamais le sourire les effleurer, la douce expression de ses traits firent sur mon sensible cœur une profonde impression du premier moment où je la vis. J'aurais bien désiré me l'approprier ; mais je savais que c'était un trait d'extravagance auquel mes partners consentiraient d'autant moins volontiers, que j'étais encore redevable à la raison sociale de deux jeunes femmes prises ainsi dans le magasin. Il était évident qu'elle avait été délicatement élevée, en qualité de femme de chambre d'une dame dont les biens avaient été vendus par autorité de justice.

Mac-Grab, se laissant aller à grimacer un sourire, la regardait comme la meilleure pièce dont il eût jamais fait emplette ; et à quel bon marché ! Il l'avait achetée avec son petit garçon pour cinq cent cinquante dollars (2,750 francs), tandis qu'elle seule en valait deux mille, et que le petit garçon en produirait cent de plus. Elle connaissait les travaux à l'aiguille parfaitement bien, et se vendrait, quand on voudrait, mille dollars comme lingère ou femme de chambre. Mais, ajoutait Mac-Grab lançant un coup d'œil significatif à Gouge, dont les traits rayonnèrent à cette idée, elle pourrait rapporter au moins deux fois autant sur le marché de la Nouvelle-Orléans comme article de fantaisie.

En dépit de tous mes efforts, il me fut impossible à ces mots cruels de retenir un profond soupir. L'œil pénétrant et l'esprit observateur de Colter n'avaient pas manqué de remarquer que l'histoire de cette jeune femme et de son enfant venus de la Caroline du Nord m'avait touché par quelque coin sensible, et il insistait sur les détails comme pour vérifier ses soupçons.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-il en s'arrêtant et me regardant en face : vous semblez singulièrement agité. Si vous devez soupirer et gémir sur le sort de toutes les jeunes et jolies femmes vendues à la Nouvelle-Orléans comme articles de fantaisie, je vous préviens que vous n'êtes pas au bout.

Ce fut avec le plus grand effort que je pus maîtriser ma voix pour lui demander s'il se rappelait le nom de cette jeune femme.

— Oh ! oui, me répondit-il ; il y a quelque temps de cela, quelque chose comme vingt ans ; mais j'oublie rarement les noms et les figures. La jeune femme s'appelait, je crois, Cassy.

Au son de ce nom bien-aimé, mon cœur battit violemment ; je m'appuyai contre un arbre, et lui demandai s'il se rappelait aussi le nom de l'enfant.

— Voyons, dit mon compagnon réfléchissant un instant. Oh ! oui, je le tiens : l'enfant s'appelait, je crois, Montgomery.

C'était le nom que nous avions donné à notre garçon, par déférence pour la bonne maîtresse de Cassy, et je ne doutai plus que ce ne fût de ma femme et de mon fils qu'il parlait.

CHAPITRE LI.

La Vénus noire.

Maîtrisant mon émotion aussi bien que je le pus, je priai Colter de poursuivre son histoire ; mais il n'était pas pressé.

— Vous semblez, me dit-il en me regardant de près, prendre un intérêt plus qu'ordinaire à cette affaire. Si j'ai bonne mémoire, vous avez dit que ce n'était pas votre premier voyage aux États-Unis, mais que vous y étiez déjà venu il y a vingt ans. Il y a vingt ans, vous deviez être un jeune homme, et les jeunes gens se laissent facilement captiver. Vous autres jeunes Anglais, malgré tout ce qu'on nous dit de la vertu et du décorum qui règne chez vous, une fois que vous êtes en Amérique, vous ne vous montrez pas plus anachorètes que nous. Mais le chaste Joseph lui-même, Scipion ou le pape de Rome eussent facilement obtenu leur pardon pour se sentir un peu émus à la vue de tels attraits. Il y a chez quelques-unes de ces jeunes femmes quelque chose de doux, de captivant, de séducteur, qui les rend tout à fait irrésistibles. Je ne m'étonne pas de l'envie, de la rage, de la jalousie de nos blanches ; elles ne peuvent s'empêcher d'avoir conscience de leur infériorité. Naturellement elles en deviennent hargneuses et de mauvaise humeur, et n'en sont pas plus agréables pour cela. Il faut qu'elles se contentent d'être maîtresses de la maison et des esclaves, tandis que quelque jeune esclave noire, jaune ou blanche, suivant le cas, est la maîtresse des affections de leur mari.

Il y a bon nombre de ces jeunes femmes telles que le simple fait d'être obligé de vivre avec elles sous le même toit suffirait pour gâter le caractère de l'épouse la plus soumise et la plus aimante.

Quant à cette Cassy, à laquelle vous paraissez prendre un intérêt particulier, elle aurait fait honneur au choix de qui que ce fût. Je vous le dis à la fois comme connaisseur et amateur, je pourrais dire comme homme du métier, comme ayant été intéressé dans ce commerce. Et je crois qu'à tous ces égards mon opinion doit compter pour quelque chose. Le petit garçon était fort beau aussi ; je ne sais qui pouvait en être le père ! Ma foi, ajouta-t-il en me regardant en face d'un air comique, je ne serais pas étonné qu'il eût quelque ressemblance avec vous !

Toutefois, s'apercevant que je n'étais pas en humeur de goûter cette plaisanterie, et peut-être découvrant une larme dans mes yeux, il modifia un peu son ton railleur.

— Quelquefois, dit-il, elles nous tiennent au cœur bien sérieusement ; rien n'est plus facile pour nous, tant qu'il ne s'agit que des hommes, de gouverner nos esclaves comme si c'étaient autant de brutes, de singes ou d'animaux inférieurs ; mais quant aux femmes c'est différent : ce sont souvent elles qui prennent l'empire sur nous. Combien en ai-je connu des plus terribles, des plus brutaux, des plus sauvages, qui ne craignaient ni Dieu ni diable, devenus de vrais enfants ; obéissant — comme l'ours qu'on fait danser dans la rue — aux caprices de quelque petite fille noire ou jaune de quinze à vingt ans, qui avait trouvé le moyen de jouer le rôle de la reine Esther et de s'interposer entre la fureur de son seigneur et maître et le dos brun de ses parents ! Voilà un des allègements auquel les apologistes de l'esclavage ont rarement fait allusion, et qui, cependant, contribue plus que tout le reste ensemble à maintenir quelques sentiments affectueux entre le maître et l'esclave. C'est là le moyen qu'emploie la nature pour ramener le maître et l'esclave à leur égalité primordiale. Cupidon, armé de son arc et de ses flèches, est l'ennemi juré de toutes les distinctions de castes et de noblesse. Avez-vous, je vous prie, monsieur, jamais lu l'Histoire des Indes occidentales d'Edwards ?

— Oui.

— Alors vous vous rappelez peut-être une ode qui s'y trouve adressée à la Vénus noire. Edwards, vous le savez, était un planteur de la Jamaïque, un grave historien, un défenseur du commerce des esclaves, parfaitement orthodoxe en tout ce qui s'y rapporte, mais homme de sens et d'observation, qui avait trop vu, trop éprouvé par lui-même, pour essayer de trouver, comme on veut le faire aujourd'hui, un argument en faveur de l'esclavage dans la prétendue antipathie des deux races l'une pour l'autre. Désireux de donner une idée correcte de l'état des choses dans les Indes occidentales, il crut devoir prendre la forme de la poésie et de l'allégorie. Dernièrement, je trouvai ce livre à Charleston ; cette ode me plut, et, par forme de plaisanterie, j'en tirai plusieurs copies que j'adressai à un grand nombre de nos hommes politiques méridionaux, à Washington. Je me crois en état de la répéter d'un bout à l'autre sans altérer les pensées, si ce n'est les mots, changeant toutefois, comme je le fis sur mes copies, la scène, qu'Edwards avait placée à la Jamaïque, et la transportant ici, où elle est tout aussi bien.

Là-dessus il récita d'un ton moitié sérieux, moitié comique, qui leur convenait très-bien, les stances suivantes, dont il me donna depuis une copie :

LA VÉNUS NOIRE.

ODE.

O feu générateur ! pénètre dans mon sein ;
Inspire-moi des vers dignes de mon dessein !
Amour, en ma faveur que ton carquois se vide !
Le sujet que j'aborde est bizarre, ignoré ;
Sur la lyre d'écaïlle il ne fut célébré
Ni par Sapho ni par Ovide.

Des premiers feux du jour la pourpre nous séduit ;
On sourit à l'aurore, et pourtant de la nuit
On aime également et l'ombre et le mystère.
Des côtes d'Angola quand la noire beauté
Offre son teint d'ébène à notre œil enchanté,
Qui songe aux bosquets de Cythère ?

Salut, sauvage reine aux nuances de jais !
Le mortel qui se compte au rang de tes sujets
Est sûr de savourer les voluptés humaines.
Il sait ce que l'amour a de rêves charmants,
De brûlantes ardeurs, de doux épanchements,
Quand il habite tes domaines.

De cent peuples divers tu reçois les impôts.
Le Français, qui babille et rit à tout propos,
L'arrogant Espagnol, le fils de l'Angleterre,
Le buveur Irlandais, le fumeur Allemand,
Colons de ton royaume, à tes pieds humblement
Portent leur tribut volontaire.

Sous un sceptre de fleurs tu tiens en souriant
Et la jeune Amérique, et l'Inde d'Orient,
Terre aux vieux souvenirs, aux monuments épiques.
De tes vastes États le soleil fait le tour,
Lorsque ses rayons d'or suivent dans leur contour
Les cercles brûlants des tropiques.

Oh ! le jour où, des bords de ton pays natal,
Tu vins pour conquérir le monde occidental,
Pour soumettre à ton joug de nouvelles contrées,
Le zéphyr était frais, le ciel resplendissant ;
Et sous ton doux fardeau la mer s'aplanissant
Courbait ses crêtes azurées.

Tu marchais fièrement, d'un pas souple et léger ;
Ton haleine exhalait des senteurs d'orange ;
Ta peau du corbeau noir rappelait le plumage ;
Tes yeux avaient l'éclat des lueurs du matin.
Douce comme un duvet, les lèvres de satin
Voulaient des baisers pour hommage.

Tes membres gracieux, sveltes, immaculés,
Valent ceux qu'à la Grèce a jadis révélés
Ta sœur, l'autre Vénus qu'on admire à Florence :
Elle est blanche sans doute, et ton visage est noir ;
Mais, dès qu'autour de nous s'étend l'ombre du soir,
Entre vous point de différence.

Quand ton vaisseau toucha notre sol fortuné,
Par un commun élan tout un peuple entraîné
En immense convoi descendit vers la plage.
On accourut des monts, des plaines, des forêts ;
Et le vieillard lui-même, en voyant tes attraits,
Oublia les glaces de l'âge.

Du froid Géorgien le cœur fut agité ;
La Caroline en chœur salua ta beauté ;
On vit en Virginie un transport unanime ;
L'on prétend que parmi tes vassaux empressés
Chevauchèrent des grands, des hommes haut placés,
Dont je respecte l'anonyme.

Protège-nous toujours, déesse ! Tu peux voir
Que l'Amérique entière acclame ton pouvoir,
Qu'à servir tes autels chacun de nous aspire ;
Que, soumis à tes lois, instruits à tes leçons,
Pour la reine d'amour nous te reconnaissons :
Fixe parmi nous ton empire.

Pour moi, si, dédaignant des charmes trop connus,
Je refuse mes vœux à la blanche Vénus,
Qu'on ne m'accuse point d'une folle inconstance.
Tu compatis plus vite aux peines d'un amant ;
Ingrats, devons-nous faire à ton culte charmant
Une inutile résistance ?

D'enivrantes ardeurs pour mieux nous consumer,
Folâtre déité, tu sais te transformer.

Et cependant mon cœur te reste si fidèle,
Que, sous des changements qui ne m'abusent pas,
Mes regards pénétrants devinent les appas
Dont tu nous offres le modèle.

Beneba nous séduit par sa naïveté ;
La sévère Mimba marche avec dignité ;
Phébé darde sur nous l'éclair de ses prunelles.
Les yeux de Quashaba font doucement rêver...
Dans toutes ces beautés je puis te retrouver :
C'est toi que je revois en elles.

— Voilà, dit-il, répétant la dernière strophe, et lui prêtant l'appui d'une gracieuse élocution, voilà une chanson qui vaut la meilleure de Thomas Moore, à laquelle les trois quarts de nos jeunes gens et bon nombre d'hommes plus âgés pourraient faire chorus. Cependant la moitié d'entre eux en revenant de faire l'amour à quelque beauté de couleur vous parleront de l'antipathie des races, et probablement monteront sur leurs grands chevaux, si la conversation vient à tourner sur les horreurs de la fusion. Dans quel monde de charlatans et d'hypocrites vivons-nous !

Comme je continuais à garder le silence, il continua, lui, de parler.

— A supposer, dit-il, que cette Cassy ait été votre maîtresse — et je ne vois aucun autre motif pour que vous lui portiez un tel intérêt — je ne pourrais encore pas vous enregistrer au nombre des adorateurs de la Vénus noire. Elle appartient plutôt à la race blanche ; mais vous savez qu'ici, dans le Sud, nous appelons *noirs* tous les esclaves, quelle que soit la couleur. Emparez-vous d'une jeune fille irlandaise ou allemande et vendez-la — ce qui quelquefois se fait, — cela suffit pour en faire une *négresse*, et elle sera aussi bien esclave que si elle avait du sang africain dans les veines.

— Si j'avais, répondis-je en faisant un grand effort sur moi-même, si j'avais en effet pour cette femme et cet enfant l'intérêt qu'il vous plaît de supposer, ne feriez-vous pas mieux de laisser là toutes ces folies et de me dire ce qu'ils sont devenus ? Si vous y prenez tant de plaisir, nous reprendrons à quelque moment plus opportun la discussion sur les antipathies, les amalgames et la Vénus noire.

— Fort bien. Quant à ce qui me concerne personnellement, je n'ai rien à cacher. Quand j'aurais prévu, il y a vingt ans, que vous me mettriez ainsi à la question — et à en juger par votre œil que j'examine depuis une demi-heure, vous n'êtes pas un gaillard avec lequel j'aimerais à quereller, — je n'aurais pas pu, en somme, mieux me conduire à l'égard de cette jeune femme.

Quand je vous dirais que je ne lui ai fait aucunes avances amoureuses, vous ne me croiriez probablement pas. Je lui en ai fait, mais elle y a répondu avec tant de larmes et de supplications, que mes sentiments de désir se sont changés en des sentiments de pitié.

Je ne tardai pas à découvrir que la cause la plus immédiate et la plus poignante de son chagrin était la crainte de se voir séparer de son enfant, et cette crainte n'était pas sans fondements. Un marchand d'esclaves de la Nouvelle-Orléans, avec lequel nous étions en relations d'affaires, avait paru très-disposé à l'acheter ; après un examen approfondi de sa personne, dans lequel il prit plus de libertés que je ne crois convenable de vous le rapporter, il la déclara une fort belle fille, un article de première qualité, un vrai numéro un, tout à fait convenable pour le marché de la Nouvelle-Orléans ; et il offrait de la payer deux mille dollars comptant (10,000 fr.), offre que Gouge acceptait, pourvu qu'il donnât cent dollars de plus pour le petit garçon. Mais le marchand, à ce qu'il disait du moins, n'avait que faire de celui-ci, qui ne pourrait qu'ôter de la valeur à sa mère quand il la revendrait, et il voulait que le petit garçon lui fût donné par-dessus le marché. Une dame d'Augusta, qui avait besoin d'un domestique pour son jeune enfant, nous offrit du nôtre soixante-quinze dollars. La probabilité était donc que l'enfant serait vendu à la dame d'Augusta, et la mère au marchand de la Nouvelle-Orléans. Dès que celle-ci en eut connaissance, elle accourut à moi tout en larmes, pour me supplier d'empêcher cette séparation. Le hasard voulut qu'en l'absence de Gouge, qui était allé à quelques milles de là à une vente à la criée, où il espérait peut-être rencontrer quelque bonne occasion, un monsieur et une dame étaient venus à notre magasin demander une femme de chambre. Le monsieur était un planteur du Mississippi, habitant dans le voisinage de Vicksburg, et qui ramenait avec lui sa femme, qu'il venait tout nouvellement d'épouser dans le Nord. Je leur présentai Cassy, et elle se mit aussitôt non-seulement à les prier, mais à faire agenouiller son petit garçon devant eux. Il les supplia, en tendant ses petites mains, de les acheter tous les deux, et de ne pas laisser le marchand de la Nouvelle-Orléans lui enlever sa mère.

La dame, après avoir longtemps questionné Cassy sur ce qu'elle savait faire, déclara que c'était précisément là la domestique dont elle avait besoin. Elle avait été élevée dans le Nord, elle n'aimait pas les noirs, elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir autour d'elle une *négresse* ; tandis que celle-ci, disait-elle, était aussi propre et presque aussi blanche qu'aucune jeune fille de la Nouvelle-Angleterre.

Quant au petit garçon, on lui apprendrait en peu de temps à nettoyer les couteaux, à servir à table, enfin à se rendre utile.

Je demandai des deux deux mille cinquante dollars, chiffre que le gentleman trouva énorme; il pouvait, à ce prix, acheter trois esclaves de plantation de la première qualité. Une autre femme moins jeune et moins jolie ferait une tout aussi bonne femme de chambre, et peut-être cela serait-il plus prudent. Je compris parfaitement ce qu'il voulait dire par là, mais sa femme ne le devina pas. Elle insiste pour acheter Cassy, et comme elle était encore dans la lune de miel, l'avantage lui demeura; l'acte de vente fut signé, l'argent compté, et la mère et l'enfant sortirent du magasin, avec leurs nouveaux propriétaires, juste au moment où Gouge y arrivait à cheval. Quand le vieux gredin au cœur de bronze eut appris que j'avais vendu la mère et l'enfant ensemble pour vingt-cinq dollars de moins que j'aurais pu en avoir en les séparant, il fit un bruit dont vous n'avez pas d'idée. Ce pieux anabaptiste, qu'on avait pris à New-York, ainsi que je vous l'ai dit, pour un docteur en théologie, jeta le masque, et se prit à jurer, à sacrer comme un pirate. Quand je les aurais donnés pour rien, il n'aurait pas pu m'accabler de plus d'invectives. Si la grâce divine avait fait partie de son *Credo*, j'aurais pu dire qu'elle l'abandonnait en ce moment. Il n'était pas méthodiste, et avait souvent à ce sujet de chaudes discussions avec Mac-Grab; celui-ci soutenait que le meilleur homme peut errer quelque fois, mais Gouge maintenait positivement la persévérance des saints, au nombre desquels il se plaçait sans aucun doute.

Je lui parlai longuement de la cruauté qu'il y aurait eu à séparer la mère et l'enfant; je lui dis qu'après tout il devait être content, et que l'affaire nous rapportait encore un assez beau bénéfice. J'avais acquis, lui dis-je, la preuve que cette femme était pieuse, et qu'à part sa crainte d'être séparée de son enfant, elle avait une grande horreur à l'idée d'être vendue pour le marché de la Nouvelle-Orléans. Je dis qu'au point de vue de la conscience et de la religion, il valait mieux en avoir disposé comme je l'avais fait pour une famille particulière, et lui avoir probablement donné une bonne maîtresse, que de l'avoir vendue à un marchand d'esclaves de la Nouvelle-Orléans. Je crus avoir pris mon pieux associé à mon avantage, et je me mis à lui citer le texte : « Tu n'opprimeras pas la veuve et l'orphelin. » Quoique je ne fusse pas un lecteur aussi assidu que Gouge des saintes Ecritures, ce passage me revint fort à propos à la mémoire. Mais profondément irrité qu'un individu comme moi, que la grâce n'avait jamais visité, et qui faisais profession de n'appartenir à aucune secte, se permit de lui en remontrer à ce sujet, mon dévot entra dans une véritable fureur. Il prétendit que le texte n'était pas applicable; il avait eu sur ce sujet une longue conférence avec le curé Softwords. Comme les esclaves ne peuvent se marier — telle était l'opinion du curé, — il ne pouvait y avoir de veuves parmi eux, et, comme les enfants n'étaient pas nés en légitime mariage, ils ne pouvaient devenir orphelins — car ils n'avaient point de père — n'étant aux yeux de la loi, ainsi qu'il l'avait entendu dire du haut de son siège par le docte juge Hallett, enfants de personne. Quant à la pitié des nègres, c'était là une absurdité à laquelle il ne croyait pas le moins du monde. Il appartenait de fait à une secte assez nombreuse dans ces parages, appelée les *anabaptistes antimissionnaires*, ou les *durs coquilles*, lesquels ne croient pas que la conversion des gentils ait jamais été dans les intentions du Seigneur, ou qu'il ait créé les noirs pour être autre chose que des esclaves. Les gens de cette secte vont jusqu'à penser que nul ne sera sauvé, à l'exception de leur précieux individu, et cela entièrement par la grâce et la foi, et complètement indépendamment de leurs œuvres. Quant au bruit que la jeune femme avait fait pour ne pas être séparée de son enfant, c'était, suivant Gouge, une bien plus grande absurdité; n'était-elle pas assez jeune pour en avoir une douzaine d'autres?

La fin de l'affaire fut que grâce à la brutalité et à l'insolence que Gouge puisait d'un côté dans sa bourse et de l'autre à la vivacité de son caractère, que je n'avais pas encore appris si bien à maîtriser, nous entrâmes dans une violente querelle, à la suite de laquelle je lui administrai une volée de coups de canne; ce qui naturellement rompit notre association.

Le fait est que j'étais trop impressionnable pour le métier. S'il ne s'était agi que des esclaves mâles, je m'en serais encore tiré; mais les femmes vicieuses ou jeunes faisaient toujours de telles scènes quand on les voulait séparer de leurs filles ou de leurs mères, de leurs enfants à la mamelle ou de leurs maris, que c'était parfaitement intolérable pour un homme qui avait tant soit peu de cœur.

Quand j'eus ainsi abandonné le commerce des esclaves, il me devint nécessaire de chercher quelque autre occupation, ce qui ne fut pas aisé. Les occupations qu'un gentleman du Midi peut adopter sans déroger ne sont pas nombreuses. Mes manières, ma conversation, les bonnes chansons que je chantais, et les bonnes histoires que je savais raconter, m'avaient fait rechercher dans la société. Comme je ne buvais pas, que j'entendais assez bien les cartes, les dés, le billard, etc., je trouvais dans mes petits talents le moyen de regarnir ma bourse, et enfin, faute de mieux, je me fis du jeu une profession régulière.

— Et, lui demandai-je pour lui rendre un peu ce qu'il m'avait fait

souffrir tout à l'heure, est-ce là l'une des peu nombreuses professions qu'un gentleman du Midi puisse adopter sans déroger?

— On ne peut nier que le jeu ne soit une profession fashionable, puisque la plus grande partie de nos gentlemen du Midi s'y livrent ouvertement. De temps à autre, la législature des différents Etats éprouve bien quelques accès de pénitence et de vertu, et rend des lois pour mettre un frein à cette passion; mais personne n'y fait la moindre attention; personne n'essaye d'en demander l'application, si ce n'est de temps en temps quelques pigeons plumés, qui tentent de se venger ainsi. Mais quoique le jeu soit aussi fashionable que la possession d'esclaves, pour une cause ou pour une autre, par une inconséquence semblable à celle dont nous avons parlé pour les marchands d'esclaves, nous autres qui faisons une profession du jeu, encore que nous soyons constamment dans la société des gentlemen, nous ne sommes pas, je dois en convenir, exactement regardés comme appartenant à cette classe, à moins que nous n'y gagnions assez d'argent pour acheter une plantation et nous retirer.

— On prétend, lui dis-je, que les hommes de votre profession, non contents des chances honnêtes du jeu, savent s'assurer quelques avantages un peu moins légitimes.

— Oui; c'est ce que font la moitié des joueurs par état, quand ils le savent faire et qu'ils en trouvent l'occasion. Il y a toujours dans les jeux de hasard une tendance à dégénérer en jeux d'adresse. Supposons que nous pillions les planteurs: ne vivent-ils pas, eux, en pillant les noirs? De quoi se plaindraient-ils? Ne sont-ils pas mesurés à leur aune? Je vous le dis, tout notre système en ce pays n'est d'un bout à l'autre qu'un système de pillage. Il n'y a que les esclaves et quelques-uns des petits blancs qui n'en possèdent pas dont on puisse dire qu'ils gagnent leur vie honnêtement. Les planteurs vivent du pillage des esclaves, qu'ils forcent à travailler pour eux. Les esclaves volent tout ce qu'ils peuvent au planteur; bon nombre de petits blancs les y aident et en profitent. Une troupe de colporteurs yankees et de courtiers de New-York parcourent le pays comme autant de sangsues et emportent leur part des dépouilles. Quant à nous, auxquels notre tête froide et nos mains adroites donnent une supériorité sur tous ces planteurs, ces Yankees et ces hommes de New-York, il me semble que notre moralité est au moins égale à la leur. Toutes choses appartiennent aux forts, aux prudents, aux habiles; telle est la pierre fondamentale de notre édifice social dans le Midi. Vivre en pillant les autres est un des péchés organiques de cette communauté, et un célèbre prédicateur du Nord a, je crois, avancé cette doctrine que personne n'est individuellement responsable des péchés organiques d'une communauté. Or si cette indulgente doctrine, à laquelle, pour ma part, je ne trouve rien à redire, suffit pour sauver l'âme et la réputation de Gouge et de Mac-Grab ou des planteurs qui les patronisent et soutiennent, pourquoi n'en étendrait-on pas le bénéfice à nous autres gentlemen qui nous sommes fait du jeu une profession?

CHAPITRE LII.

Plan de recherche.

Il n'était pas difficile de découvrir sous la volubilité et la gaieté un peu forcée de ce grec philosophe, dans l'intimité duquel je me trouvais si inopinément jeté, un chagrin amer et profond, et même une honte de vivre comme il le faisait, bien qu'il prétendit, pour s'excuser, que ce n'était qu'une application de plus du grand principe fondamental de toute communauté à esclaves. C'était là une idée dont il semblait fier et qu'il développait avec une ingénieuse opiniâtreté. Vivre en exploitant les faibles et les simples n'était pas, à ce qu'il prétendait, une chose défendue, abstractivement parlant. S'il ne le faisait pas, quelque autre le ferait. Les faibles et les simples étaient destinés à être dupés, et il fallait nécessairement qu'ils le fussent, n'importe par qui. Elevé comme il l'avait été dans des habitudes de dépenses extravagantes, devait-on s'attendre à le voir abandonner une profession, — exposée, il est vrai, à quelques fluctuations, à quelques incertitudes, et peut-être aussi à quelques objections morales, mais qui en fin de compte le faisait vivre, — et courir le risque de mourir de faim, uniquement pour satisfaire quelques scrupules de conscience? Il avait la conviction qu'il avait une conscience. Quoique joueur de profession, sa querelle avec Gouge et Mac-Grab, son abandon d'un métier dans lequel il aurait pu faire une fortune, en étaient, suivant lui, des preuves suffisantes. Mais il y a des bornes à tout. Il fallait qu'un homme vécût, et vécût par les moyens que sa position et ses talents lui permettaient d'employer. Et tout considéré, il ne voyait pas pourquoi on le forcerait à renoncer à sa profession, plutôt que les planteurs à leurs esclaves. Le fait est que je ne le voyais pas trop non plus.

En somme, outre la nécessité où je me trouvais de me servir de lui et des renseignements que j'en pourrais encore tirer pour les recherches dans lesquelles j'étais engagé, il y avait dans sa franchise, dans sa manière d'aller droit au fond des choses, aussi bien que dans ses manières et la gaieté de sa conversation, quelque chose qui me plaisait infiniment.

Je commençai donc à lui rendre confiance pour confiance, ce qui parut le flatter beaucoup. Après l'avoir complimenté sur sa sagacité, j'admis que j'avais eu il y avait un grand nombre d'années des rapports avec une esclave que, d'après sa description et les circonstances qu'il avait rapportées, je croyais être la même que Mac-Grab avait achetée dans la Caroline du Nord, et qu'il avait vendue à ce planteur du Mississippi. J'ajoutai que j'avais lieu de penser que son enfant était aussi le mien. Enfin je lui demandai quel était le nom de ce planteur, et s'il pouvait m'aider à retrouver la mère et l'enfant.

— À supposer que vous les retrouviez, me demanda-t-il, quelles sont vos intentions ?

— De les acheter, si je le puis, et de les rendre à la liberté.

— Il vaudrait mieux y réfléchir à deux fois avant de vous embarquer dans une pareille aventure. Le temps, vous le savez, amène bien des changements. Vous ne devez pas vous attendre à retrouver la jeune fille que vous avez laissée dans la Caroline du Nord. Oh ! quelle marchandise trompeuse ! Ne me disait-elle pas, avec des larmes dans ses grands yeux noirs, et d'un air si naïf que je ne pus m'empêcher de la croire, qu'elle avait un mari, le seul homme qu'elle eût jamais connu, qui était le père de son garçon ? Elle ajoutait que ce mari avait été emmené un ou deux ans auparavant par des marchands d'esclaves ; mais qu'avec l'aide de la Providence, elle espérait le retrouver quelque part dans le Sud. Ne vous flattez pas de l'idée qu'elle vous soit demeurée fidèle ; même quand elle en aurait eu la volonté, en aurait-elle eu le pouvoir ? A supposer donc que vous la retrouviez, la probabilité est qu'elle sera devenue grosse comme un muid, femme de charge ou quelque chose de plus de son maître ; ou bien cuisinière ou blanchisseuse, et mère, comme le disait Gouge, d'une douzaine d'autres enfants, et tous peut-être de teints agréablement variés. Pourtant, sous ce rapport, les esclaves de sa couleur sont en général bien difficiles et bien bégueules, — presque autant que les blanches, — et ne veulent pas avoir de relations avec des hommes plus noirs qu'elles-mêmes.

Quelques pénibles que fussent les idées qu'il me suggérait ainsi, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'elles étaient au plus haut point probables. En quel état vingt années de servitude pouvaient-elles avoir réduite l'épouse bien-aimée de mon cœur ? A quelles humiliations, quel déshonneur, quelle dégradation, quelles liaisons corrompues n'avait-elle pas pu être assujettie, séduisante comme elle l'était par son innocence, sa beauté, sa douceur, et exposée — sans la moindre protection des lois, de la religion ou de l'opinion publique — aux appétits désordonnés, je ne dirai pas de débauchés de profession, mais du premier patriarche polygame, du premier jeune homme amoureux, du premier riche libertin qui aurait eu la fantaisie ou les moyens de l'acheter.

Cette pensée me brisait le cœur, et ma tête se perdait.

— Et le garçon, continua mon bourreau, si vous l'aviez vu tel que je l'ai vu — joli petit enfant, commençant à parler, plein de vie et de gaieté, et ne comprenant pas ce qui faisait ainsi pleurer sa mère, — vous eussiez pu espérer d'en faire quelque chose. C'était un enfant dont personne n'aurait eu à rougir. Mais que croyez-vous qu'il soit devenu à présent, avec l'avantage d'une éducation d'esclave ? Mon cher monsieur, si votre intention était d'agir comme le père de l'un et l'ami de l'autre, vous n'auriez pas dû les laisser tous les deux si longtemps dans l'esclavage.

Je me hâtai de lui expliquer en termes généraux que si au moment de notre séparation je les avais laissés dans l'état où ils étaient, ma volonté n'y était pour rien ; mais qu'aussitôt que j'en avais eu les moyens, j'avais fait tous mes efforts pour les retrouver et les racheter ; que j'étais parvenu à suivre leurs traces jusqu'à Augusta, mais que là je les avais entièrement perdus. J'ajoutai que les détails qu'il m'avait donnés si inopinément et si accidentellement m'avaient reporté vers le passé, et que me trouvant célibataire, sans enfants, et sans rien qui pût occuper particulièrement mes pensées, je m'étais senti renaitre à l'espoir de les retrouver et de leur rendre la liberté.

— Vous êtes un gaillard tout à fait romanesque, reprit mon compagnon, un second Dick Johnson. Il est vrai que ce n'est pas une idée agréable que de savoir ses enfants frappés à coups de pied et à coups de poing, fouettés à la discrétion de régisseurs brutaux, de maîtresses quinteuses, ou de maîtres ivrognes et bourrus, sans aucune possibilité de s'élever à une condition meilleure, sans autre chance que celle de procréer une race d'esclaves. Cela doit vous paraître ainsi à vous, qui avez été élevé en Angleterre, et qui n'avez pas d'enfants légitimes sur qui fixer vos affections. Mais ici nous n'y faisons pas attention. On attend d'un homme qu'il sacrifiera ses affections de père, si par hasard il en éprouve quelqu'une, au bien général de la classe à laquelle il appartient. Je crois qu'avec le temps les seuls représentants de nos familles les plus riches, de nos hommes politiques du Sud, ne se trouveront que parmi leurs descendants esclaves.

Si vous voulez m'en croire, vous renoncerez à cette expédition ridicule et qui sent le don quichottisme. Si au contraire vous y persistez, je vous aiderai autant qu'il sera en mon pouvoir. Le planteur du Mississippi auquel ont été vendus la femme et l'enfant s'appelait Thomas. Je l'ai revu plusieurs fois depuis dans mes voyages, et plusieurs bonnes sommes d'argent sont passées de sa poche dans

la mienne. Il vit encore, ou du moins il vivait encore il y a peu de temps, et habitait dans le voisinage de Vicksburg. J'ai des amis dans cette ville, pour lesquels je vous donnerai des lettres, et qui vous aideront à le découvrir. Peut-être votre belle esclave et son garçon sont-ils encore dans sa famille. Mais craignez de voir vos illusions déçues.

CHAPITRE LIII.

Les Pays neufs.

Je laissai mon nouvel ami à Augusta, où il avait dit avoir quelques affaires à traiter, et, muni des lettres qu'il m'avait promises, je partis pour Vicksburg.

Grande fut la joie que j'éprouvai de me revoir sur la trace de ceux que j'avais perdus, et cependant j'étais tourmenté d'une foule de doutes et de pénibles incertitudes sur le résultat définitif de mes recherches, dans le cas même où je parviendrais à les retrouver.

La première partie de mon voyage me conduisit à travers un district usé et en partie abandonné ; fac-similé — et pour les mêmes causes, — de la Virginie et de la Caroline. Je traversai successivement l'Oconee et l'Oakmulgee, et j'arrivai dans un pays neuf, dont les plus anciennes habitations ne remontaient pas à plus de vingt ans, mais qui déjà présentait çà et là des exemples du désastreux système d'agriculture du Sud, surtout sur le flanc des collines, dont le sol avait été complètement enlevé par les eaux, et sur lequel se dressaient encore quelques arbres des forêts vierges, noircis par le feu. On aurait dit qu'ils jetaient un coup d'œil attristé sur cette scène de désolation. Le sol, jadis fertile, avait été entraîné par les eaux dans les vallons voisins, en mettant à nu une argile rouge et stérile. Ces champs abandonnés, dominés par des arbres gigantesques comme par des monuments du passé, n'étaient-ils pas la condamnation de ce système de pillage qui, dans les Etats à esclaves, s'étend aux hommes comme à la terre, privée de ses forces naturelles par des colons trop pressés de s'enrichir ?

Après avoir traversé le Flint, j'entrai dans les vastes forêts d'ou l'insatiable avidité des Géorgiens s'appropriait déjà à chasser les sauvages, pour les remplacer par de misérables esclaves enlevés aux plaines épuisées de la Virginie et des Carolines.

Je gagnai les rives de l'Alabama ; je sortis de ces solitudes qui allaient être envahies, et arrivant aux bords du Mississippi, je traversai un pays que les Indiens avaient déjà été contraints d'abandonner, et qui se couvrait rapidement d'une population singulièrement mêlée, provenant des Etats à esclaves plus septentrionaux. Les descendants des premières familles de la Virginie amenaient avec eux ceux de leurs esclaves que par, des artifices plus ou moins légitimes, ils avaient arrachés aux griffes de leurs créanciers ; ils venaient recommencer leur fortune dans ce pays neuf. Des troupes d'esclaves étaient envoyés, sous la conduite de régisseurs, par les plus riches propriétaires des anciens Etats, pour ouvrir de nouvelles plantations là où leurs travaux pouvaient être le plus productifs. Des naturels de la Géorgie, au visage pâle et couleur de suif, des échantillons vivants de la pauvreté, de l'ignorance et de la dégradation de la race blanche, accouraient de la Caroline du Nord pour se disséminer sur ces nouveaux territoires. Brocanteurs, médecins, avocats, charlatans, agents d'affaires, spéculateurs en terrains, marchands d'esclaves, joueurs de profession, voleurs de chevaux, aventuriers de toute espèce, y compris un nombre suffisant de prédicateurs anabaptistes et méthodistes, s'étaient hâtés d'émigrer, n'ayant qu'une idée dans la tête, celle de s'enrichir vite, et n'ayant que deux mots à la bouche : des noirs et du coton.

C'était dans ces nouveaux établissements que celui qui en aurait eu le loisir et la curiosité aurait pu voir le système du travail par les esclaves opérer sans entraves et se développer largement. Tous les anciens Etats à esclaves avaient été dans l'origine cultivés comme autant de communautés libres, et sur le modèle des colonies anglaises. L'esclavage s'y était ensuite introduit comme une excroissance et un accessoire ; il s'y était maintenu par tradition, par habitude. Toutefois, il tendait à en disparaître, sous l'influence de quelques saines idées anglaises. Les Etats d'Alabama et du Mississippi, au contraire, ont été dès l'origine des Etats à esclaves formés par la lie des émigrants et des anciens Etats, hommes jeunes pour la plupart, mais qui, en quittant leur pays, semblent avoir laissé, comme de purs préjugés, tous principes d'humanité, de justice ou de modération. Ils sont prêts, comme autant de requins, à dévorer toute chose, tout individu, et même à se dévorer les uns les autres. Je doute que nulle part, sur un point du monde soi-disant civilisé, il se soit commis aussi régulièrement tant d'homicides à coups de pistolet, de carabine ou de couteau. Nulle part la vie humaine n'a été moins en sûreté, grâce aux comités du *Lynch-Law* d'un côté, et aux assassinats isolés de l'autre. Quant à la sécurité de la propriété, demandez-en des nouvelles aux négociants de New-York qui ont fait des affaires avec ces deux Etats, et aux Anglais porteurs d'actions du Mississippi ; non pas que ceux-ci méritent aucune commiseration. Ces actions ont été créées — et ceux qui les ont achetées le savaient, ou auraient dû le savoir,

— afin de faire des fonds qui permettent aux planteurs du Mississippi d'accroître le nombre de leurs esclaves ; et ce n'est après tout que justice, si des Anglais qui ont prêté leur argent pour une entreprise si coupable se le voient enlever jusqu'au dernier sou.

Dans les anciens Etats à esclaves, les noirs vivent souvent sur les habitations où ils sont nés ; leurs pères ont été au service des pères de leurs maîtres ; il s'est donc établi entre eux et leurs propriétaires quelques liens d'affection plus ou moins forts, quelques habitudes d'indulgence, quelques liens de parenté peut-être ; et toutes ces circonstances tendent à alléger la condition servile. Dans l'émigration au Sud, accomplie en grande partie par l'intermédiaire des marchands d'esclaves, tous ces liens sont brisés, toutes les horreurs de la côte d'Afrique se renouvellent. On ne conserve plus les idées qui circulent dans le Maryland, la Virginie, la Caroline du Nord, le Kentucky et le Tennessee. On comprend dans ces contrées que les noirs, pour être esclaves, n'en sont pas moins des hommes, et qu'à ce titre ils ont droit à certains égards ; qu'on peut les regarder comme susceptibles de perfectibilité, d'instruction religieuse, peut-être même de liberté. Ces germes d'un sentiment humanitaire, bien que faibles et flétris par de récentes gélées, donnent cependant l'espérance d'une riche récolte ; — mais on les a soigneusement extirpés en transportant de malheureux esclaves dans les Etats dont je parle.

Tout bon sentiment, toute voix sympathique, ont été soigneusement étouffés ; les tribunaux, les assemblées législatives, les écrivains politiques, les journaux, la moitié au moins de ceux qui s'intitulent les ministres du saint Evangile, ont avec zèle développé cette idée, que la nature a fait les noirs pour la condition à laquelle nous les avons réduits, pour être une marchandise, une propriété, de purs animaux dont on doit se servir comme des bœufs et des chevaux, afin de produire du coton. Suivant les doctrines en vogue, on doit les mater, comme les bœufs et les chevaux, au moyen du joug, de la bride, de l'aiguillon et du fouet ; et ils seront à jamais incapables d'être autre chose que ce qu'ils sont, — des esclaves.

La vieille idée anglaise qu'il faut favoriser la liberté, — idée qui a aboli l'esclavage en Europe, et qui autrefois avait une influence considérable dans les cours de justice et les assemblées législatives des Etats à esclaves plus septentrionaux, — a été totalement anéantie dans ces serres chaudes du coton et du despotisme. Une fois qu'on est esclave, on l'est pour toujours, qu'on soit fils d'un blanc ou d'un noir ; le propriétaire d'esclaves n'aura pas même le droit d'affranchir ses propres enfants, si l'on adopte la doctrine diabolique professée par Sharkey, président de la cour suprême du Mississippi. Déjà cette doctrine trouve des partisans parmi les habitants de la Virginie et du Maryland, ces deux nouvelles Guinées. Pourquoi ne serait-elle pas acceptée par les négociants du Nord, qui veulent plaire à leur clientèle méridionale ; par les hommes politiques du Nord, qui adoraient Satan pour obtenir un emploi ; par les éditeurs du Nord, qui désirent avoir des abonnés dans le Sud ; par les théologiens, qui sacrifieraient à la tranquillité des propriétaires sinon leurs mères, comme l'a soutenu le fameux docteur Dewey, du moins leurs frères malheureux ?

Vous qui voulez étudier les progrès de l'esclavage depuis le temps de Washington et de Jefferson, comparez les principes de ces grands hommes avec ceux de Sharkey, du Mississippi et des éleveurs d'esclaves de la Virginie, et songez que ce sont ces derniers qui dictent les lois, nomment les présidents, et fixent aux Etats-Unis les bases de la morale et de la religion !

CHAPITRE LIV.

Les Cinq Pendus.

A mon entrée dans la ville de Vicksburg, un affreux spectacle s'offrit à mes yeux. En haut de potences improvisées se balançaient cinq victimes agonisantes ; des soldats en armes les entouraient ; des musiciens nègres jouaient l'air connu de *Yankee Doodle*. Le public, composé de gens de tout âge et de toute couleur, semblait en proie à une vive agitation. Une femme en délire, tenant de chaque main un enfant, gesticulait en parlant à un homme qui présidait au supplice, et que, malgré l'absence du costume officiel, je pris pour le grand shérif du comté.

Arrivé à l'hôtel, j'appris que ce n'était pas là une exécution régulière autorisée par la loi, mais simplement un essai d'amateur tenté par un comité de citoyens, ayant à leur tête le caissier de la banque des planteurs, institution dont les actions sont bien connues en Angleterre, quoiqu'elles n'y soient plus cotées. C'était lui qui remplissait les fonctions de grand shérif du comté. Je m'étonnais d'autant plus du récit qui m'était fait, que les victimes m'avaient paru des blancs. Si c'étaient été des noirs ou des hommes de couleur, je n'aurais été nullement surpris de les voir pendus, tant était grande l'irritation populaire.

Je crus devoir demander de plus amples détails sur cette manière singulière de procéder ; j'appris que ces pendus étaient des joueurs de profession, faisant partie d'une troupe d'escrocs et de chevaliers d'industrie dont la ville avait été longtemps infestée. Les citoyens, déterminés à ne pas tolérer plus longtemps un pareil fléau, leur

avaient ordonné de déguerpir, et comme les joueurs s'y refusaient, on avait envahi leur maison et cherché à détruire tous les objets servant à leur coupable industrie. Nos grecs avaient repoussé la force par la force ; ils avaient fait feu sur les assaillants, et avaient tué roide un des principaux et des plus estimables citoyens, au moment où il cherchait à pénétrer dans le local.

Cependant tous les grecs avaient été pris, à l'exception de deux ou trois qui étaient parvenus à s'échapper ; la foule était furieuse. La vue des cadavres, de nombreuses libations d'eau-de-vie, le souvenir des sommes perdues dans la maison de jeu, la crainte d'être tués en duel ou sans forme de procès par les joueurs, dont quelques-uns passaient pour des forcenés, toutes ces causes réunies exaspéraient les citoyens. Si l'affaire eût été portée devant les tribunaux, on aurait peut-être trouvé les assiégés moins coupables que les assiégeants, qui, sous prétexte d'anéantir une roulette, avaient envahi un domicile particulier. Pour terminer l'affaire, on avait résolu de mener les joueurs dans un faubourg, et de les pendre incontinent.

Pour des gens accoutumés aux formes expéditives du code noir, où le soupçon tient lieu de preuves, où la force usurpe la place de la conviction judiciaire, les délais et les formalités de la jurisprudence pénale ordinaire doivent paraître fatigants et absurdes. De là cette tendance continuelle dans le Sud, qu'il s'agisse de blancs ou de noirs, à substituer à la justice légale les procédés sommaires du *Lynch-Law*. Ne serait-il pas absurde d'attendre une scrupuleuse observation des formalités judiciaires de la part d'hommes constamment endurcis et bestialisés, pour ainsi dire, par leurs efforts incessants pour tirer de leurs malheureux esclaves jusqu'au dernier produit d'un travail forcé, d'hommes habitués à satisfaire sans résistance, sur ces pauvres victimes, tous les caprices de leur fureur brutale ?

Avant que j'eusse fini de recueillir les traits généraux de cette histoire, ceux qui y avaient joué les principaux rôles, jugeant nécessaire de soutenir leur dignité, et de raffermir leur courage par de nouvelles libations d'eau-de-vie, entrèrent dans l'hôtel où j'étais descendu. Ils y furent suivis par la femme aux deux petits enfants que j'avais remarquée sur le lieu d'exécution, et que j'avais été l'épouse légitime d'une des victimes. Ce fut en vain qu'elle demanda la permission d'enterrer le corps de son mari, on la lui refusa avec des menaces brutales. On proclama que quiconque oserait couper la corde des suppliciés avant vingt-quatre heures d'exposition partagerait aussitôt leur sort. Telle était l'exaspération de la multitude, que, pour s'y dérober, la pauvre femme se jeta dans une barque avec ses deux enfants et s'éloigna de la rive au risque de se noyer.

Quand le tumulte se fut apaisé, je montrai à l'aubergiste l'adresse de la lettre de recommandation que j'avais apportée, en lui disant :

— Connaissez-vous ce nom ?

Il ne l'eut pas plutôt lu, que l'anxiété se peignit sur ses traits.

— Et vous, me demanda-t-il, connaissez-vous l'homme auquel cette lettre est adressée ?

— Non, répondis-je, je ne l'ai jamais vu. C'est la première fois que je viens dans ce pays, et cette lettre m'a été remise par un gentleman que j'ai rencontré à Augusta.

— Gardez-vous bien d'en parler ! elle est adressée à un des individus que vous avez vus à la potence. Il tenait une roulette, et n'était pas sans reproches ; mais en somme, il avait autant de qualités que la plupart des bourreaux qui l'ont pendu. Si vous le nommiez, vous pourriez être arrêté comme complice, et pendu sans cérémonie.

— Merci de l'avis ; mais dites-moi, connaissez-vous dans les environs un planteur appelé Thomas ?

— Il y en avait un qui demeurait près d'ici, et qui doit être votre homme ; mais depuis trois ans il est allé s'établir dans le comté de Madison, à cinquante milles en avant du Big-Black.

Le lendemain, l'obligeant aubergiste m'aïda à me procurer un cheval, et je partis pour le comté de Madison. En quittant la ville, je repassai devant les cinq cadavres de mes joueurs, toujours suspendus à leur potence.

Chemin faisant, je m'aperçus que la rage de pendre les gens sans procès n'était point particulière à Vicksburg, mais que c'était une sorte d'épidémie qui régnait dans toute cette partie de l'Etat du Mississippi.

Le bruit d'une imminente insurrection d'esclaves avait répandu dans les comtés de Hinds et de Madison une terreur qui tenait du délire. Des régisseurs, en écoutant à la porte des cases, avaient recueilli quelques mots qui pouvaient faire croire à l'existence d'une conspiration. Deux prétendus docteurs en médecine du Tennessee, sur la dénonciation de leurs confrères du pays, qui les regardaient comme des charlatans et des voleurs de chevaux déguisés, avaient été arrêtés avec deux ou trois noirs comme auteurs du complot.

Un comité de vigilance et une cour composée de juges volontaires s'étaient immédiatement organisés, et les prévenus blancs ou noirs avaient été condamnés à mort. Comme on les menait pendre, on les exhorta à confesser leurs crimes, ce qu'ils firent très-explicitement, probablement dans l'espoir de racheter leur vie. De leurs aveux, exagérés sans doute par l'imagination des membres de la cour et de l'auditoire, il résultait qu'il ne s'agissait plus d'une simple guerre servile ; que l'on avait affaire à une foule de gens de sac et de corde,

voleurs d'esclaves, voleurs de chevaux, joueurs de profession, ayant sur les droits absolus des plus forts et des plus astucieux les idées, les principes qui doivent nécessairement dominer dans un pays régi par l'esclavage. Tous ces braves gens devaient se mettre à la tête des nègres insurgés, et, comme autant de Catilinas, se rendre maîtres des comtés.

Ne pouvant atteindre ma destination le premier jour, je demandai l'hospitalité chez un planteur nommé Hooper. C'était, comme je l'appris depuis, l'un des hommes les plus respectables du voisinage; mais au lieu de se mettre en avant, comme on l'attendait de lui, et de se placer à la tête de ceux qui voulaient déjouer le complot et en punir les auteurs, il avait préféré se tenir tranquillement enfermé.

Je m'aperçus qu'il doutait de la réalité du complot; que toute cette affaire lui semblait une chimère éclosée dans le cerveau de ses voisins. Il me dit que toutes ces alarmes, fondées sur de prétendues conversations surprises, et qui épouvantaient surtout les femmes et les enfants, étaient épidémiques dans tout le Sud, ni plus ni moins que les fièvres bilieuses en automne. Il ne faisait plus grande attention à ces paniques, qu'il avait toujours vues s'en aller en fumée, ou se terminer par la pendaison de quelques noirs, sur de simples soupçons. Cependant, il reconnaissait que le nombre toujours croissant dans le Sud de blancs sans moralité, sans moyens d'existence, sans talents pour en acquérir, pourrait bien amener quelque jour une effrayante commotion, surtout quand on n'aurait plus la ressource de se créer une plantation aux dépens du gouvernement.

Pendant que nous discussions tranquillement ce sujet, en prenant une tasse de thé, nous vîmes arriver à cheval à la maison deux ou trois blancs à figure féroce. L'un d'eux, descendant de cheval, présentait à mon hôte un morceau de papier sale et chiffonné.

En le lisant, Hooper fronça le sourcil; ce n'était ni plus ni moins qu'une sommation d'avoir à se présenter immédiatement en personne devant le comité, et d'y amener avec lui l'étranger — c'était moi — dont on avait suivi la trace jusque dans sa maison.

Il demanda au porteur de la sommation ce que pouvait lui vouloir le comité de vigilance. Celui-ci lui répondit qu'on avait trouvé étrange qu'il n'eût pris aucune part à ce qui venait de se passer, et qu'en outre il y avait dans les révélations des hommes dernièrement exécutés des choses qui semblaient de nature à le compromettre.

— Messieurs, dit-il tranquillement, je suis prêt à répondre de ma conduite devant tout tribunal régulier; mais je ne reconnais pas l'autorité du comité de vigilance. En ce qui concerne mon hôte, je suis juge de paix, et si vous prouvez qu'il a violé la loi, je signerai à l'instant un mandat d'arrestation contre lui; sinon je ne souffrirai pas qu'on l'emmène.

Si l'on me persécutait, c'était uniquement parce que, en ma qualité d'étranger, on ne voulait pas me laisser traverser le pays sans obtenir de moi des explications. Mon hôte ne voyant pas là de motifs pour signer contre moi un mandat d'arrestation, les délégués du comité de vigilance ne tardèrent pas à se retirer; mais ils nous menacèrent de revenir bientôt en nombre suffisant pour nous emmener tous les deux. En résistant aux ordres du comité, nous nous étions déclarés complices du complot, et nous pouvions raisonnablement nous attendre à être pendus. Les délégués ajoutèrent que six blancs et dix-huit noirs l'avaient déjà été, et qu'un plus grand nombre était en état d'arrestation.

A peine ces gens-là étaient-ils partis, que j'exprimai toute ma reconnaissance à mon hôte; mais avant de prendre le temps de me répondre, il ordonna qu'on sellât deux chevaux.

— Je voudrais pouvoir vous protéger, me dit-il; mais, quoique j'aie l'intention de soutenir moi-même un siège, et que, si je suis obligé de me rendre, je puisse compter sur le nombre de mes parents et de mes amis pour me tirer d'affaire, il ne serait pas sûr pour vous de demeurer ici plus longtemps.

Votre cheval n'est guère en état de repartir; je vais vous en fournir un tout frais, qui vous ramènera à Vicksburg. Vous aurez pour guide mon nègre Sambo; il connaît bien le pays, et saura vous conduire sur les rives du Mississippi, que vous ferez bien de gagner le plus vite possible. Des bateaux à vapeur le montent et le descendent à chaque instant; montez à bord du premier qui passera, et suspendez, quant à présent, vos voyages dans ce pays.

Aussitôt dit, aussitôt fait; quinze minutes après, j'étais de nouveau sur la route. Je voyageai toute la nuit sous l'habile direction de Sambo, suivant les sentiers les moins fréquentés, traversant les petites baies et les ruisseaux, franchissant à gué des savanes; nous nous trouvâmes le matin sur les bords du fleuve, en un endroit où les bateaux à vapeur avaient coutume de s'arrêter pour faire du bois; il en passa un qui se rendait à la Nouvelle-Orléans; on lui fit signe, et il s'en détacha une chaloupe qui me conduisit à bord.

Quelques jours après mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, je lus dans les journaux que la maison de M. Hooper avait été attaquée; qu'il avait barricadé ses portes et ses fenêtres; qu'il avait enveloppé son jeune enfant dans un lit de plume, et que, n'osant employer le concours d'aucun de ses esclaves, il avait seul défendu quelque temps sa maison, et tenu les assaillants en respect; il en avait même blessé un dangereusement; mais une balle, qui lui avait traversé le bras,

l'avait mis dans l'impossibilité de continuer à charger et à tirer, et il avait été enfin contraint de se rendre. Son affaire, soumise au comité de vigilance, y avait été l'occasion d'un violent débat; mais comme ses amis étaient nombreux et puissants, le conseil n'avait pas osé pousser les choses à l'extrême.

CHAPITRE LV.

J'achète ma femme.

Dans l'impossibilité où l'état du pays m'avait mis de faire une visite personnelle à M. Thomas, je pris le parti de lui écrire; et, pendant que j'attendais sa réponse, j'entrai par désœuvrement, me trouvant dans l'une des principales rues de la Nouvelle-Orléans, dans un vaste magasin où se faisait une vente d'esclaves à l'encan.

Le commissaire-priseur était en train de vendre des nègres de plantation et des ouvriers. Je vis sur table un serrurier, ouvrier des plus habiles, qui, depuis cinq ans, achetait de son maître le droit de travailler pour son propre compte, moyennant vingt dollars (100 francs) par mois. Les enchères étaient déjà montées à quinze cents dollars (7,500 francs). On disait dans la foule que, sur le surplus de ses bénéfices, il avait déjà, pour se racheter, compté cette somme à son maître, Bostonien domicilié à la Nouvelle-Orléans, qui l'avait tranquillement empochée, et l'avait envoyé vendre comme si de rien n'eût été. Cette histoire qui circulait nuisait aux enchères, car il était à craindre, disait-on, que cette violation de contrat ne poussât cet homme à s'évader. Le commissaire-priseur niait imperturbablement ce fait, mais quand on l'invita à interpeller l'homme lui-même, il s'y refusa, et fit observer en riant que le témoignage d'un esclave ne pouvait être reçu contre son maître.

Mes regards se portèrent bientôt sur un groupe de femmes esclaves, apparemment d'une classe supérieure, et presque toutes d'un teint très-clair. L'une de ces femmes captiva toute mon attention. C'étaient ses traits, sa bouche, ses yeux! Sa figure était plus replète. Elle avait vieilli; mais ses cheveux d'ébène, ses dents d'un blanc de perle, admirablement conservées, lui donnaient un air de jeunesse. La taille était la même, et il y avait la même grâce dans les gestes, dans tous les mouvements. Je la contemplai fixement. Était-il possible que je me trompasse? Non; c'était elle, c'était Cassy, c'était ma femme que j'avais perdue, que je cherchais depuis si longtemps! Je la retrouvais enfin; mais où, mais dans quelle position!

Pressez, lecteur, sur votre sein l'épouse de votre choix, et remerciez le ciel de vous avoir fait naître libres tous les deux! Après vingt ans de séparation, j'avais retrouvé la mienne, dans toute la maturité de la beauté, exposée en vente dans une salle d'esclaves à l'encan!

Et pourtant même en ce lieu, réduite à cet état profond de dégradation et de misère, elle était calme et maîtresse d'elle-même. Par la dignité de ses manières, elle contenait cette foule d'oisifs licenceux, de spéculateurs endurcis, à l'inspection desquels elle était exposée, aussi bien que ses compagnes d'infortune.

Ce n'était pas le moment de m'abandonner à mes émotions; il fallait agir. Rappelant toute mon énergie, j'examinai en moi-même le parti que j'avais à prendre. Il y aurait eu évidemment du danger à attirer sur moi l'attention de Cassy. Puisque je l'avais reconnue, j'étais certain qu'elle ne manquerait pas, elle aussi, de me reconnaître. Un lieu aussi public qu'une salle de vente d'esclaves n'était guère propice à notre première entrevue, qui, la surprenant plus encore que moi même, pouvait amener de fâcheux incidents.

En promenant les yeux autour de la salle, quel fut celui que j'aperçus, comme si la fortune ou la Providence avait résolu de me favoriser? mon nouvel ami, M. John Colter, qui examinait en connaisseur les divers groupes d'esclaves, surtout les groupes de femmes, et donnait assez haut à entendre qu'il était apte à décider de la valeur de la marchandise.

Il rencontra mes yeux au moment où je les fixais sur lui; il s'approcha, et me demanda avec empressement ce que je faisais là et quel avait été le succès de mon voyage dans le Mississippi.

— J'ai craint, ajouta-t-il à voix basse, quand j'ai vu par les journaux les détails de cette pendaison, de vous avoir embarqué dans une mauvaise affaire. Vous êtes heureux de vous en être tiré. Ici, dans le Sud-Ouest, il faut quand on ferme un œil, tenir l'autre ouvert.

— Vous êtes, lui répondis-je, l'homme que j'avais le plus besoin de voir. Votre assistance peut être sans prix pour moi en ce moment. Je l'ai retrouvée! elle est ici!

— Ici! diable! où? offerte en vente? l'avez-vous achetée?

Je lui désignai Cassy du doigt au milieu des autres femmes, les yeux baissés, et apparemment absorbée dans ses pensées. Colter se vantait de l'excellence de sa mémoire. Il n'oubliait jamais, disait-il, une figure qu'il avait vue une fois; mais dans le cas présent, que pouvait sa mémoire comparée à la mienne? Cependant, après avoir regardé deux ou trois fois Cassy, il convint que je pourrais bien avoir raison. Wantant s'en assurer, il me dit de me tourner d'un autre côté, s'approcha d'elle, l'appela par son nom, lui rappela la prison d'Augusta, et, dans une courte conversation, se convainquit pleinement

qu'elle était la femme à propos de laquelle il s'était disputé avec Gouge.

Il lui demanda ce qu'elle faisait là, et si elle allait être vendue. Elle répondit qu'on l'avait amenée dans cette intention, mais qu'on n'en avait pas le droit parce qu'elle était libre. Elle dit que son dernier maître, un certain M. Curtis, lui avait donné des lettres d'affranchissement, il y avait plusieurs années, mais qu'il venait de mourir, et que ses héritiers avaient la prétention de la vendre. Colter lui promit de s'occuper d'elle, de prendre en main ses intérêts. Elle l'en remercia chaleureusement, et ajouta qu'elle avait toujours espéré que le ciel l'assisterait.

Colter s'empessa de venir me faire son rapport, et tandis que nous demandions ce que nous avions de mieux à faire, le commissaire-priseur ayant fini la vente des esclaves de plantation, commença celle du groupe de femmes dont Cassy faisait partie.

La première qui fut placée sur table était une jeune et belle négresse décemment vêtue. Sa figure riante était encore rehaussée par un mouchoir de couleur voyante, dont elle s'était fait une sorte de turban. Bien qu'elle parût fort jeune, elle tenait dans ses bras un joli petit garçon de sept à huit mois presque richement vêtu, et d'un teint beaucoup plus clair que le sien.



Montgomery.

— Jemima! cria le commissaire-priseur; une femme de chambre de première qualité... Levez un peu la tête, ma chère, pour que ces messieurs vous voient... Élevée dans l'une des premières familles de la Virginie; de plus, excellente couturière. — Lisant sur un papier qui contenait la liste et la description des articles à vendre:—Quinze ans seulement, garantie, à tous égards, en parfaite santé!

—Vendez-vous les deux ensemble, la mère et l'enfant d'un seul lot? demanda un individu maigre à la figure rude et aux yeux chassieux.

— Vous savez que la loi ne nous permet pas, dit le commissaire-priseur avec un sourire d'intelligence, de vendre la mère et l'enfant séparément. Quiconque achète la femme a le droit de prendre, par privilège, l'enfant au taux ordinaire. C'est un dollar à la livre sterling du prix de la mère, pour les enfants à la mamelle: telle est la règle partout. Vous le savez aussi bien que moi, mon vieux; ce n'est pas la première fois, je crois, que vous faites des emplettes.

Cette saillie excita une hilarité générale aux dépens du questionneur, qui ne parut pas s'en préoccuper. Il demanda si l'acquéreur de la mère n'usant pas de son droit, on pourrait acheter l'enfant séparément.

Le commissaire lui fit un signe affirmatif, et la vente continua.

— Comment, on n'offre que trois cents dollars! s'écria le commissaire; trois cents dollars pour une femme de chambre, une couturière de premier ordre, élevée dans une des meilleures familles de la Virginie, et dont on ne se défait que par besoin d'argent!

— Ce qui arrive assez souvent dans ces premières familles de la Virginie, dit une voix du milieu de la foule; elles ne vivent qu'en mangeant leurs nègres.

— Garantie, continua le commissaire sans avoir l'air de prendre garde à cette interruption, qui excita un nouveau rire dans une portion de l'auditoire, garantie solide, bien portante et honnête.

— Mais pas vierge, répéta la même voix du milieu de la foule; saillie qui provoqua une nouvelle et plus violente explosion de rires.

— Avec privilège de prendre l'enfant moyennant un dollar à la livre du prix de la mère, continua le commissaire. — Trois cent cinquante! quatre cents!... Merci, monsieur! avec un sourire et un geste approbateur pour l'enchérisseur. N'ai-je pas entendu quatre cent cinquante?... Cinq cents!... Allons, messieurs, nous sommes pressés! nous en avons une grande masse à vendre!... Cinq cents! une fois... deux fois!... Cinq cents dollars pour une jeune Virginienne qui débute jeune, et promet d'être féconde; rien que cinq cents dollars!... Ma parole d'honneur, messieurs! — il s'arrêta, et posa son marteau en croix sur sa poitrine: — ma parole d'honneur! elle en vaut sept cent cinquante pour qui que ce soit! Une femme de chambre belle, bonne, forte et bien portante; une couturière jeune, élevée dans l'une des premières familles de la Virginie, et vendue seulement cinq cents dollars! En vérité, messieurs, nous serons obligés d'arrêter la vente, si l'on ne nous donne pas d'enchères. Pas de regret à cinq cents dollars, pas de regret... Non! Adjugée!... — et le marteau tomba. — Adjugée pour cinq cents dollars, et c'est diablement bon marché!... Adjugée à M. Charles Parker!

Un jeune gentleman, gros, gras, d'assez joyeuse mine, s'avança, et la négresse, l'ayant attentivement regardé, et contente apparemment de son nouveau maître, lui sourit d'un air d'intelligence.

— Naturellement M. Parker prend l'enfant? dit le commissaire-priseur s'adressant à son clerc; ajoutez trente-cinq dollars pour l'enfant, à raison d'un dollar à la livre.

— Pas du tout! s'écria l'acquéreur; — et la figure de la jeune négresse s'assombrit tout à coup; — je l'achète pour en faire une nourrice; je n'ai pas besoin du mioche.... Je n'en voudrais pas pour rien!...

A mesure qu'il parlait, je voyais la mère serrer son enfant sur sa poitrine avec une étreinte convulsive. Je m'attendais à une scène; mais l'individu aux traits durs, aux yeux chassieux, s'approcha de l'acquéreur, et lui dit à voix basse:

— Prenez-le, prenez-le! je vous en débarrasserai, et je vous donnerai un dollar par-dessus le marché.

L'acquéreur jeta sur son interlocuteur un coup d'œil incertain.

— Oh! lui dit quelqu'un, c'est le vieux Stubbings, le courtier de négrillons; il s'en est fait une spécialité. Il n'y a pas de danger, il a de quoi; il est bon.

M. Parker se décida, accepta l'offre qui lui était faite, et prit possession de sa nouvelle acquisition. Je vis le sourire revenir sur les traits de la jeune mère. Elle se confondit en remerciements, en « Dieu vous bénisse! » On lui permettait de garder son enfant, et elle ne se doutait pas, la pauvre femme, que ce fils chéri allait devenir la propriété de Stubbings, qui tenait la spécialité de négrillons. Cet honnête négociant murmura quelques mots à l'oreille de Parker. Il lui annonça qu'il viendrait à la sourdine prendre le petit le lendemain matin, sans donner à la mère l'occasion de faire un esclandre.

— Et maintenant, messieurs, dit le commissaire-priseur très-satisfait que la dernière affaire se fût terminée si tranquillement, j'ai à vous offrir un sujet bien rare comme femme de charge. — Ici il commença à lire sur sa liste: — Cassy, habile à tenir une maison, digne de confiance, et garantie membre de l'église méthodiste. Je ne dirai pas, messieurs, qu'elle soit très-jeune; mais elle est parfaitement conservée. Avancez un peu, Cassy, ma fille, et faites-vous voir.

O mon Dieu! que ne souffris-je pas en ce moment! Cependant il était indispensable de me maîtriser.

Cassy avait été séparée du groupe au milieu duquel je l'avais vue d'abord, et conduite par un employé du commissaire-priseur auprès du bureau de vente. Au lieu de monter sur la table comme on le lui avait dit, elle se tint debout à côté. Tous les yeux étaient tournés vers elle. Elle parla d'une voix douce mais ferme et assurée. Comme elle m'allait au cœur, cette voix aussi familière à mon oreille que si je l'eusse entendue chaque jour pendant les vingt dernières années!

— Non! dit-elle, je suis libre; de quel droit prétendez-vous me vendre?

Cette exclamation, on le peut supposer, produisit une certaine émotion dans la salle de vente. Je promenai rapidement les yeux sur les spectateurs, et il me fut facile d'en découvrir plusieurs qui donnaient à cette réclamation des signes d'assentiment. De divers côtés, on cria au commissaire d'avoir à donner des explications.

— C'est un cas très-ordinaire, messieurs! dit celui-ci; cette femme, il n'y a pas de doute, se croit libre, et il est incontestable qu'elle a vécu comme telle pendant plusieurs années. Mais ce n'était que par l'indulgence de son dernier propriétaire. Maintenant il est mort, et les héritiers, entrant en possession, la mettent en vente. Voilà tout. Allons, Cassy, montez sur la table; vous voyez qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Messieurs! une offre, s'il vous plaît?

— Arrêtez un moment, dit M. Colter en s'avancant avec assurance. Pas si vite, s'il vous plaît. Je me présente comme l'ami de cette femme. Elle est libre. Messieurs, ayez la bonté de prendre note de mes paroles ; quiconque l'achète, achète un procès.

La manière péremptoire dont ces quelques mots furent dits refroidit la vente, et le commissaire, pour éloigner de lui l'accusation d'avoir essayé de vendre une femme libre, crut devoir entrer dans des explications plus complètes.

— Cette femme, dit-il, a appartenu à M. James Curtis, digne citoyen, récemment mort, et que la plupart de vous ont dû connaître. Il lui a permis pendant plusieurs années de vivre comme une femme libre, et sans aucun doute la partie intervenante a des raisons pour la croire telle. Le fait est pourtant qu'elle n'a pas de lettres d'affranchissement ; si elle en a, elles ne sont pas revêtues des formalités légales. Or, M. James Curtis étant mort intestat, son père M. Agrippa



Je leur présentai Cassy, et elle se mit aussitôt non-seulement à les prier, mais à faire agenouiller son petit garçon devant eux.

Curtis, de la maison de commerce bien connue de Boston, Curtis, Sawin, Byrne et compagnie, recueille seul la succession. Il a sur cette femme un droit de propriété incontestable, en vertu duquel il m'a chargé de la vente. Mais voici le propriétaire lui-même, et son avocat de Boston ; sans aucun doute ils sont à même de vous répondre.

En effet, deux individus venaient d'entrer. L'un d'eux, presque nain, avait une petite tête, de petits yeux inquiets, des lèvres serrées et relevées aux coins ; figurez-vous la mine d'un chat surpris à voler de la crème et qui, tout en craignant d'être battu, se lèche les babines, car la crème lui semble d'autant meilleure qu'elle a été volée : c'était Thomas Littlebody, esquire, conseil de M. Agrippa Curtis, ou Grip Curtis, comme l'appelaient ses intimes. Celui-ci avait quarante ans, la tête chauve, des traits inflexibles, une physionomie indéchiffrable, mais qui n'annonçait pas un excès de sensibilité.

— Voilà une belle affaire ! dit Colter en regardant les nouveaux venus de manière à les déconcerter. Messieurs, je vous prends pour juges. Je suis charmé qu'aucun habitant de la Louisiane ne soit complice de ce misérable complot. Cette femme est aussi libre que vous et moi. On prétend que ses lettres d'affranchissement sont entachées de nullité. C'est un de ces contes que savent inventer les Yankees pour empocher quelques dollars. Cependant, pour éviter les discussions, je consens à acheter les prétentions de l'héritier Curtis moyennant une somme de cent dollars. Allons, monsieur le commissaire-priseur, poursuivez la vente. Cent dollars, voilà mon enchère.

— Cent dollars, répéta machinalement le commissaire-priseur, messieurs, on offre cent dollars !

— Si je fais cette offre, dit fièrement Colter, c'est pour évincer ces sangsues du Nord, et pour assurer la liberté d'une femme libre. Nous verrons si, dans les conjonctures actuelles, un homme du Sud voudra enchérir sur moi, si un escroc du Nord en aura l'audace.

A ces mots, il heurta du coude M. Curtis et son avocat en leur faisant une malicieuse grimace que j'aurais crue incompatible avec sa belle figure.

Thomas Littlebody se démena, comme s'il se fût appliqué l'épithète injurieuse. Agrippa Curtis, sans perdre sa gravité, écarquilla ses yeux de hibou, et dit d'un ton sentencieux :

— J'espère, monsieur, que vous n'avez pas l'intention de m'attaquer dans mon honneur.

— Je ne m'en ferai pas faute, monsieur, si vous vous avisez d'enchérir ; c'est bien assez d'avoir mis en vente une femme libre.

— Cent dollars, messieurs, cent dollars ! répéta le commissaire-priseur. Personne n'enchérit ?

Le marchand de négrillons, qui entrevoyait une occasion de lucre, ouvrit la bouche pour enchérir ; mais il la referma aussitôt, effrayé par un regard de Colter. On aurait dit qu'il avait la langue traversée par un couteau, et je crois que Colter lui en montra un caché sous son gilet.

— Puisque personne n'a envie d'acheter, dit Agrippa Curtis, je retire cette femme de la vente.

Ces paroles me firent frissonner ; mais Colter était capable de tenir tête à tous les Yankees de la terre. Il invoqua tranquillement le texte des affiches : « A vendre sans aucune réserve, » et insista pour que la vente continuât. Les assistants et le commissaire-priseur le soutinrent ; personne n'enchérit ; le marteau retentit...

— Adjugé pour cent dollars à M.....

— Je paye comptant, dit Colter en présentant un des billets qu'il avait gagnés quelques mois auparavant au courtier en coton de Boston. Faites-moi un reçu des prétentions de cet homme sur cette femme, au nom de M. Archer Moore de Londres.

Le reçu fut promptement expédié. En dépit de la contrariété qui se peignait sur les traits du négociant bostonien, d'ordinaire si impassibles, Colter fit à Cassy le signe de nous suivre, signe auquel elle



Elisa.

obéit avec joie, et nous quittâmes tous trois la salle de vente. Pendant ce temps, notre jovial commissaire-priseur mettait sur table une autre esclave, une femme de chambre de seize ans, élevée dans une bonne famille du Maryland, garantie intacte, et dont l'esclavage ne pouvait être contesté.

Je n'entreprendrai pas de raconter la scène qui se passa entre Cassy et moi quand elle reconnut dans ma personne l'époux qu'elle avait perdu depuis si longtemps. Sa joie ne fut pas moins vive que la mienne, mais son étonnement était diminué par l'espoir qu'elle avait toujours eu de me voir revenir un jour. Aussi, en épouse, en amante fidèle, elle m'avait gardé son cœur. Elle me pressa sur son sein plutôt comme si elle m'eût attendu chaque jour, chaque nuit, que comme si, au bout de vingt ans, elle m'eût cru à jamais perdu pour elle.

O nœuds de l'amour, liens naturels du mariage, union des cœurs, que les lois et les bénédictions des prêtres peuvent consacrer,

mais qu'elles ne sauraient créer, ni le temps, ni la séparation, ni la prospérité, ni les malheurs, ni toutes les inventions de la tyrannie, ni les concessions de la faiblesse ne sauraient vous détruire ! La mort elle-même n'a pas ce pouvoir !

CHAPITRE LVJ.

Les Aventures de Cassy.

En sortant des griffes de Gouge et Mac-Grab, Cassy, grâce à la bienveillante intervention de M. Colter, commerçant, était échue en partage à la femme de M. Thomas le planteur de coton du Mississippi.

Née de parents pauvres, dans une petite ferme du New-Hampshire, madame Thomas avait l'ambition assez commune aux jeunes filles de la Nouvelle-Angleterre. Quand son mari en fit la connaissance, elle donnait des leçons dans un pensionnat à la mode, où celui-ci avait placé deux jeunes filles qu'il avait eues de sa première femme.

L'idée qu'on se fait dans la Nouvelle-Angleterre d'un planteur de coton du Sud ressemble à celle qu'on a, ou plutôt qu'on avait en Angleterre, d'un planteur des Indes occidentales. On se le représente comme un beau jeune homme aux manières élégantes et polies, aimable, charmant, immensément riche, et n'ayant autre chose à faire au monde que de se divertir avec ses amis. Cette idée, on se l'est formée sur quelques échantillons tels qu'on en rencontre dans tous les endroits où l'on prend les eaux, sur quelques gentlemen qui pour le plaisir de briller pendant quelques semaines dans les États du Nord, de se voir recherchés par toutes les jeunes femmes, et par celles des vieilles qui ont des filles à marier, et d'exciter l'admiration de tous les imbéciles, se résignent à passer chez eux tout le reste de l'année dans la gêne et les privations, exposés aux poursuites des huissiers et quelquefois même aux saisies et à la contrainte par corps.

La jeune dame Thomas, qui n'était encore que miss Jemima Devens, ravie d'avoir fait la conquête d'un planteur du Sud et de passer subitement de la pauvreté à la richesse, se hâta d'accepter l'offre que lui fit M. Thomas de son cœur et de sa fortune après une liaison de huit jours pendant lesquels ils s'étaient vus trois fois. Malheureusement elle ne s'arrêta pas à considérer que, planteur ou non, M. Thomas était assez âgé pour être son père, qu'il avait l'air vulgaire, stupide, hébété, qu'il ne parlait pas correctement l'anglais, et faisait une effrayante consommation d'eau-de-vie et de tabac à fumer. Pendant le peu de temps qu'il lui fit la cour, M. Thomas partagea également ses affections entre la chique, la pipe, les boissons à la menthe poivrée et miss Devens, encore qu'il protestât souvent qu'il ne se souciait que d'elle au monde.

Il est certain qu'il avait pour elle toute la passion dont il était capable, et que c'était un bon parti pour une jeune personne sans fortune, sans appui, ne vivant que de son travail, ne possédant d'autres charmes, d'autres talents que ceux que partageaient avec elle un millier de concurrentes, commençant de plus à toucher à l'âge où elle était menacée de rester fille. Son prétendu n'était pas un aigle, mais il passait pour riche ; il pouvait faire vivre sa femme dans le luxe et dans l'oisiveté ; combien y a-t-il de filles de l'âge et de la position de miss Devens, soit dans la Nouvelle, soit dans la vieille Angleterre, ou même partout ailleurs, qui refusassent d'accepter un pareil époux ?

Si miss Devens hésita un moment, ce fut à cause de l'horreur, de l'antipathie naturelle qu'elle avait pour les noirs : elle se rappelait que quand elle était petite fille ses parents la menaçaient parfois de la faire emporter par une vieille négresse, la seule personne de cette couleur qu'il y eût aux environs de son village ; cette vieille négresse habitait une petite hutte au milieu des bois ; en été, elle vendait de la bière aux passants ; et comme toute l'année elle faisait un petit commerce de plantes aromatiques, elle avait acquis parmi les enfants une réputation de sorcière.

L'idée d'aller vivre sur une plantation où elle ne serait guère environnée que de noirs, ébranla les résolutions de miss Devens. M. Thomas la rassura en lui représentant combien il était agréable d'être propriétaire de ses domestiques, et de les faire marcher au doigt et à la baguette. Il ajouta que parmi les esclaves il y avait quantité de gens au teint clair, et qu'il lui procurerait une femme de chambre presque blanche. Pour ratifier cette promesse on avait acheté Cassy.

La nouvelle mariée s'était figuré la maison qu'elle allait habiter comme une élégante villa splendidement meublée, entourée de beaux et odorants bosquets, et n'ayant d'autre inconvénient que la vue inévitable des noirs, — à laquelle elle espérait s'habituer avec le temps, et trouver un antidote dans le parfum des oranges, — un vrai paradis du Sud. A la vérité, M. Thomas ne lui avait jamais rien promis de semblable ; mais, suivant la coutume des jeunes femmes, par cela seul qu'elle le désirait, elle était parvenue à se figurer qu'il en devait être ainsi. Qu'on juge donc de son désappointement quand elle arriva à Mont-Plat, car c'était le nom que M. Thomas avait donné à sa plantation pour se tenir à la hauteur de tous les Monts-Riants, Monticellos et autres noms sonores du voisinage ; quelle fut la surprise de la dame, en trouvant, au lieu de la villa qu'elle avait rêvée, quatre chambres de bois reliées par un corridor planchéié et cou-

vert, mais sans tapis, sans papiers peints, sans même aucun revêtement de plâtre, avec des toits si mal confectionnés que dans les grandes pluies, à l'exception de leur chambre à coucher, toutes les pièces étaient submergées. A droite et à gauche, quelques autres pièces détachées servaient de chambres à coucher additionnelles, de cuisine et de magasins. Plus loin encore, mais toujours en vue de la maison principale, s'étendait une longue suite de petites huttes qu'on appelait la ville, et qui étaient occupées par les esclaves de la plantation. Quant à des bosquets, il n'y en avait pas l'ombre autour de la maison ; on avait bien eu l'intention d'y adjoindre une sorte de jardin, mais depuis longtemps les mauvaises herbes et les ronces s'en étaient emparées. Les cochons, les mulets, quelques vaches affamées et une fourmilière entière de négrillons tout nus prenaient continuellement leurs ébats autour de ce lieu de plaisance.

La première dame Thomas, appartenant, comme elle le répétait avec orgueil, à l'une des premières familles de la Virginie, était après tout une femme remarquable, dont le caractère mâle et l'esprit actif avaient contre-balancé, du moins quant à la tenue de la maison, l'apathique nonchalance de son mari. A force de se remuer, de crier, et d'employer le fouet, qu'elle faisait siffler avec une grâce et une agilité que n'atteignent que rarement les femmes qui ont eu l'avantage d'une éducation complètement méridionale, dans les meilleures familles, elle était parvenue à maintenir un ordre assez tolérable. Mais peu après sa mort, il y avait environ six ans, l'homme qui avait soin du jardin et des terrains rustiques à la maison avait été envoyé aux champs de coton. La maison et toutes ses dépendances avaient été abandonnées à elles-mêmes. Il en résultait naturellement qu'il n'y restait pas un seul meuble entier, que tout y était négligé, mal-propre et en décadence.

Ce qui acheva de décourager madame Thomas et de choquer toutes les idées qu'elle apportait de la Nouvelle-Angleterre, ce fut l'aspect des négrillons, qui, dès le jour de son arrivée, se rangèrent en bataille pour lui rendre hommage. Les garçons et les filles de huit ou dix ans, qui composaient la majorité de cette légion, étaient dans leur nudité primordiale, ou drapés d'immondes guenilles ; les ablutions leur étaient ignorées. Ils caquetaient, criaient et se démenaient comme de véritables diabolins.

Dans l'intérieur de la maison l'attendait une réception plus désagréable encore : les clefs et la direction du ménage étaient entre les mains de la mère Emma, négresse d'un âge mûr, d'une taille de géante, qui, après avoir été le premier ministre de la défunte, lui avait succédé au pouvoir.

Dans la cuisine régnait sans partage la mère Dinah, autre grosse négresse, douée d'un caractère irritable qu'accusait suffisamment sa physionomie, et que stimulaient par intervalles de copieuses libations de whiskey.

Il est inutile de parler des autres domestiques, qui étaient sous la dépendance absolue de ces deux personnes ; ayant à leur tête Emma et Dinah, ils s'étaient tous coalisés pour réduire à néant l'autorité de la nouvelle dame Thomas.

Ils apprirent sans doute par une des filles de M. Thomas que leur maîtresse était tout simplement la fille d'un pauvre artisan, et qu'elle avait donné des leçons dans un pensionnat. Des femmes de la haute aristocratie n'auraient pas montré pour une origine aussi plébéienne autant de mépris qu'en affectèrent les deux négresses, la femme de charge et la cuisinière.

Emma, qui se regardait comme l'héritière de la défunte dame Thomas, croyait être obligée de veiller à l'honneur de la famille.

— En quel temps vivons-nous ! s'écria-t-elle en parodiant de son mieux les manières, le ton, les paroles même de son ancienne maîtresse. Faut-il, mère Dinah, que vous et moi, élevées dans une des plus illustres familles de la Virginie, nous courbions la tête devant une fille de rien !... et, qui plus est, une Yankee ! Devions-nous nous attendre à cette humiliation, nous autres négresses de qualité ! Quel démon s'est emparé de notre pauvre maître ! Veuf d'une femme distinguée, quelle idée il a eue de nous amener ici cette péclore pour nous déshonorer en même temps que lui !

Telles étaient les nombreuses conversations que Cassy et madame Thomas elle-même ne pouvaient guère s'empêcher d'entendre toute la journée, car l'irascible femme de charge ne prenait guère la peine de dissimuler ses sentiments.

Elle poussa les choses si loin, que, quand la nouvelle dame Thomas, après un mois de séjour dans la maison, lui annonça qu'elle allait en prendre elle-même la direction, et lui ordonna de lui remettre les clefs, elle fit dédaigneusement claquer ses doigts, et refusa absolument d'obéir.

— Mon ancienne maîtresse, dit-elle, et elle n'était pas pauvre, celle-là !... mon ancienne maîtresse m'a introduite ici ; elle m'a mise à la tête du ménage. A son lit de mort, elle a fait jurer à son mari de ne jamais me vendre, de me conserver toujours en qualité de femme de confiance. J'entends garder ma place, en dépit de toutes les Yankees et de tous les petits blancs de la création ! Que madame commande à sa domestique, qui, s'il faut en croire les cancons, a été payée des deniers de M. Thomas ; mais pourquoi voudrait-elle régner sur les serviteurs de l'ancienne maîtresse ?

A l'idée de la domination qu'une pauvre Yankee pourrait exercer sur elle, la mère Emma partit d'un bruyant éclat de rire ; puis elle se redressa fièrement, en croisant les bras à l'exemple de la défunte dame Thomas. Elle finit par verser un torrent de larmes en s'écriant :

— Hélas ! que dirait ma chère maîtresse, si elle revenait au monde, elle qui avait pour les gens du Nord autant d'aversion que pour des reptiles ? elle qui ne les regardait pas comme au-dessus des noirs affranchis ! que dirait-elle en voyant les clefs entre les mains d'une Yankee ?

Il n'y a rien de tel qu'une forte volonté, et c'est elle qui permet quelquefois à l'esclave d'usurper la place du maître. Madame Thomas se plaignit fortement à son mari, et demanda avec instance que la mère Emma fût fouettée et envoyée aux champs. Mais le bon vieux gentleman était si accoutumé à se laisser lui-même diriger par elle, et il trouvait si plaisant le mépris de la mère Emma pour les Yankees, qu'il se montra singulièrement disposé à prendre son parti. Ce ne fut qu'après six mois de lutttes, et une longue série de conversations sur l'oreiller, où la femme avait l'avantage sur sa domestique, qu'elle obtint définitivement la possession des clefs et le bannissement de la mère Emma. Elle insista beaucoup pour que celle-ci fût vendue en aval du Mississippi, ou qu'au moins elle fût envoyée travailler sur la plantation, et que, dans tous les cas, elle fût solidement fouettée pour son insolence. Mais M. Thomas ne voulut consentir à rien de semblable. Madame Thomas avait le droit de fouetter la mère Emma autant qu'il lui plairait. La défunte lui avait administré de temps à autre des coups de lanière de cuir ; mais depuis six ans qu'il l'avait eue pour femme de confiance il n'avait pas eu l'occasion de réitérer ce châtiement, et ne voulait pas commencer maintenant. Tout ce qu'on put obtenir de lui, ce fut d'exiler la mère Emma en la louant à des gens dans le voisinage. La pauvre madame Thomas accusa son époux, par un pressentiment prophétique, de garder Emma à sa portée pour la réinstaller dans la maison dès qu'elle, sa pauvre femme ! serait morte et enterrée.

Une fois débarrassée de la femme de confiance, madame Thomas trouva dans la cuisinière noire une ennemie bien autrement formidable ! Les talents culinaires de la mère Dinah n'étaient pas à mépriser, et M. Thomas, épicurien dans son genre, était tellement habitué à certains plats qu'elle savait faire, qu'il ne pouvait goûter d'aucun autre. Tous les efforts de la pauvre dame Thomas pour déloger la mère Dinah de sa cuisine demeurèrent infructueux. Elle n'avait, disait M. Thomas, rien autre chose à faire que de n'y pas mettre le pied, et de laisser la mère Dinah tranquille. Mais c'était précisément ce à quoi madame Thomas ne pouvait consentir. Elle avait la passion d'aller, de se remuer, de diriger, de commander, de gronder ; et pas un jour ne se passait sans quelque querelle entre elle et la mère Dinah, qu'elle accusait, non sans raison peut-être, de n'avoir pas la moindre idée d'ordre et de propreté : — accusation à laquelle celle-ci répondait ordinairement entre ses dents, qu'on ne devait pas s'attendre à voir de pauvres gens comprendre et estimer la manière de faire des cuisinières de qualité.

Les choses en vinrent à ce point que madame Thomas finit par déclarer qu'elle craignait d'être empoisonnée, et pendant quelques mois elle ne voulut rien manger qui n'eût été préparé des mains de Cassy.

Au milieu de toutes ces tribulations, qui, ainsi qu'elle le déclarait, la faisaient mourir à petit feu, et aggravaient encore la fièvre qu'elle avait continuellement, la pauvre dame Thomas n'avait que Cassy pour confidente et pour consolatrice. Les voisins les plus proches habitaient à trois ou quatre milles ; leurs femmes, quand ils en avaient, car la plupart des planteurs préféraient faire tenir leur maison par une négresse de confiance que par une blanche légitime, provenaient de la Virginie et du Kentucky ; elles professaient pour les Yankees un mépris à peu près égal à celui de la mère Dinah ; préjugé que madame Thomas, par son peu de force de caractère, son peu d'habileté à se rendre utile ou agréable, n'était pas de nature à vaincre. Son mari la fuyait ; sa belle-fille, âgée de quatorze ans, semblait faire partie de la conspiration organisée contre elle par Dinah, aussi bien que la blanchisseuse, la couturière et les autres esclaves de la maison. Tel était l'état de surexcitation nerveuse dans lequel tous ces gens-là la tenaient continuellement, que la pauvre femme dit un jour à Cassy que ces affreuses négresses ruineraient sa santé, qui s'altérerait rapidement, et compromettraient même le salut de son âme. A coup sûr, disait-elle, le séjour d'une plantation ne prédisposait pas au paradis.

Cassy s'efforçait sans cesse de la calmer, de la consoler, de la divertir, et cette tâche convenait parfaitement à son caractère uniformément égal, doux et enjoué. Elle était devenue indispensable à sa maîtresse souffrante. Cette faveur l'avait placée dans une position délicate à l'égard des autres domestiques, disposés d'abord à la comprendre dans leurs sentiments d'hostilité et d'antipathie pour madame Thomas ; mais sa douceur et sa bienveillance naturelles eurent bientôt vaincu toutes les préventions. Quelques petits cadeaux, quelques compliments faits à propos, conquièrent à Cassy le bon vouloir même de la redoutable mère Dinah ; en sorte qu'elle put impunément

se permettre dans son domaine quelques incursions toujours interdites à sa maîtresse.

Bien que madame Thomas eût fort peu d'intelligence et de cœur, et que Cassy eût quelquefois à souffrir de ses impatiences et de ses accès de mauvaise humeur, cependant les soins assidus que celle-ci lui prodiguait sans cesse ne laissèrent pas de faire quelque impression sur elle. Cassy ne savait pas lire, talent qu'aucune de ses anciennes maîtresses n'avait jamais jugé à propos de lui donner ; madame Thomas s'offrit à le lui enseigner, aussi bien qu'à son petit garçon, et elle y persévéra en dépit de son mari, qui la menaçait en riant de la faire poursuivre en vertu d'une loi, réellement existante, qui défend d'apprendre à lire aux esclaves. Elle parut si heureuse d'avoir trouvé quelque chose à faire, que non-seulement elle enseigna à Cassy plusieurs ouvrages à l'aiguille, dans lesquels elle était fort habile, mais qu'elle lui donna même quelques leçons de musique sur un piano que M. Thomas lui avait acheté dans le Nord à l'époque de son mariage, et qui était enfin arrivé par eau. En peu de temps, Cassy, grâce à la justesse de son oreille, fut meilleure musicienne que sa maîtresse, ce qui n'était pas beaucoup dire.

Les choses se passèrent ainsi pendant trois ou quatre ans ; puis une fièvre bilieuse qui emporta madame Thomas exposa Cassy à de nouvelles vicissitudes. On n'avait plus besoin d'elle à Mont-Plat, et M. Thomas, dans l'espoir de recouvrer la somme énorme qu'elle lui avait autrefois coûté, l'envoya à la Nouvelle-Orléans pour y être vendue avec son enfant.

Parmi les acquéreurs qui se présentèrent était un M. Curtis, natif d'une bonne famille de Boston. Comme un grand nombre de citoyens de cette ville, il était venu fort jeune à la Nouvelle-Orléans. Il y était entré dans les affaires, et y avait réussi. Mais, au lieu de se marier, il avait, suivant l'exemple de beaucoup d'aventuriers du Nord, copié les mœurs du pays, et formé une liaison intime avec une jeune et jolie esclave au teint clair qu'il avait achetée ; et il la pleura amèrement quand elle mourut, lui laissant une fille de trois à quatre ans plus jeune que notre Montgomery.

Dès que son chagrin fut un peu calmé, M. Curtis, qui avait des habitudes domestiques et désirait combler le vide survenu dans sa maison, s'était mis à suivre assidûment les ventes d'esclaves ; et comme Cassy lui avait décidément plu, il l'avait achetée avec son enfant. Je raconte tout ceci très-froidement ; mais imaginez-vous, lecteur, si vous pouvez, ce que je dus ressentir lorsque, ignorant encore la suite, j'appris toute cette histoire de la bouche même de Cassy !...

Quand celle-ci fut dûment installée dans le gouvernement de la maison de M. Curtis, et qu'il lui eut confié sa petite fille, il ne se passa pas longtemps sans qu'il lui témoignât d'une manière délicate, car il était aimable et bien élevé, le désir qu'il aurait de mettre leurs relations sur un pied plus intime.

Il parut fort surpris de la froideur inusitée avec laquelle elle accueillait ses avances, et des efforts qu'elle fit pour paraître même ne pas les comprendre. Comme il se vantait, et non sans raison, de ses avantages personnels et de ses moyens de séduction auprès des femmes, qu'en outre c'était un homme plutôt de sentiment que de passion, et qui mettait la possession du cœur d'une femme quelque humble qu'elle pût être, bien au-dessus de celle de sa personne, cette résistance ne fit que piquer sa vanité, et augmenter son désir de conquérir l'affection de Cassy.

En général, quand le maître daigne faire la cour à son esclave, l'homme de la classe supérieure à la femme de la classe inférieure, le roi à sa sujette, le noble à la paysanne, de pareilles conquêtes ne sont pas fort difficiles. Dans le cas particulier de la femme esclave, une liaison de ce genre, quelque passagère qu'elle soit, l'élève pour un moment de son humble position au rang de son amant, et la rehausse plus à ses propres yeux qu'aucune autre qu'elle pourrait former avec ses égaux. Ce qu'on appelle mariage entre esclaves, sans doute par politesse, n'est aux yeux de la loi qu'une cohabitation passagère qui ne crée de droits d'aucune sorte, ne donne pas de père aux enfants, se dissout non-seulement selon le caprice de l'homme, mais aussi à la volonté du maître et de ses créanciers. L'avantage n'est-il pas en faveur de l'autre union ?

La femme de la classe supérieure s'éloigne avec une horreur instinctive de toute liaison avec un homme d'une classe inférieure. Ce sentiment se règle non sur la couleur, mais sur la condition ; car une femme qui a de l'éducation consentirait aussi volontiers à épouser un nègre, qu'un paysan irlandais nouvellement importé, lors même qu'il serait bâti comme un Apollon et qu'il aurait le teint d'un Adonis. Un orgueil analogue porte la femme esclave à se jeter dans les bras du premier homme de la classe supérieure qui veut bien condescendre à jeter les yeux sur elle. Le même souci de sa position dans le monde, qui rend la femme libre si timide et si réservée, rend au contraire l'esclave facile et provoquante, puisque, à ne regarder les choses qu'au point de vue de l'utilité, c'est-à-dire au point de vue d'où les femmes les regardent bien plutôt que de celui du sentiment ou de la passion, un mariage de la main gauche avec un homme d'un rang supérieur lui est de tous points plus avantageux que ce qu'elle pourrait attendre d'un mariage de la main droite, même si celui-ci

était possible, ce qui n'est pas, avec une personne de sa condition dégradée.

Cassy subissait donc une épreuve de fidélité conjugale à laquelle chez les nations civilisées les femmes sont rarement soumises. Son affection pour moi, l'idée romanesque que tôt ou tard nous devions être réunis, lui donnèrent la force de résister aux propositions de M. Curtis.

— Et pourtant, lui disait-il en riant, mes démarches auraient suffi pour m'assurer la conquête de la moitié des demoiselles blanches de la Nouvelle-Orléans ou de Boston!

Outre qu'il avait des sentiments élevés et délicats que n'avait pu étouffer son séjour dans une atmosphère aussi corrompue que celle de la Nouvelle-Orléans, M. Curtis avait aussi l'esprit romanesque. Il ne pouvait s'empêcher d'applaudir à une constance et une affection dont il aurait voulu être l'objet; mais il suppliait Cassy de ne pas consumer sa jeunesse et ses charmes dans un inutile veuvage, puisque notre séparation équivalait presque à mon décès.

Apprenant qu'elle était méthodiste, il lui proposa même d'appeler un ministre de cette secte pour consacrer leur union, si elle avait quelques scrupules à cet égard, et l'engagea fortement à demander des conseils à celui de la chapelle où elle allait ordinairement. Ce ministre l'engagea fortement à accepter les offres qu'on lui faisait; mais, malgré ces avis et les sollicitations de son maître, chaque fois qu'elle pressait notre enfant sur son sein une voix intérieure lui criait : Il vit ! il t'aime ! ne l'abandonne pas !

Les choses continuèrent ainsi pendant un an ou deux; M. Curtis attendait toujours patiemment les effets du temps et de la persévérance, quand il fut frappé d'une violente attaque de fièvre jaune, qui le mit aux portes du tombeau, et dont il ne revint qu'après une longue convalescence. Ce fut maintenant au tour de Cassy de témoigner combien elle était touchée de la bonté, de la délicatesse avec lesquelles il l'avait toujours traitée, et de la faveur qu'il lui avait constamment montrée. Elle le veilla jour et nuit, sans le quitter un moment, et les médecins qui se trouvèrent à différentes fois trois ou quatre autour de son lit, déclarèrent unanimement, qu'il ne devait la vie qu'à ses soins, plus empressés, plus assidus que ceux d'une sœur, d'une mère ou d'une épouse.

M. Curtis avait été religieusement élevé dans sa jeunesse; la mort qu'il avait vue de si près, les loisirs et la solitude de sa convalescence, rappelés dans son esprit une foule d'idées que le tumulte des affaires, la gaieté de la jeunesse, l'atmosphère mondaine, sensuelle et grossière dans laquelle il avait si longtemps vécu, avaient presque éteintes. Par l'effet des causes physiques ou des causes morales, ou par celui de leur combinaison, M. Curtis sortit du lit tout autre qu'il n'y était entré. On eût dit qu'il avait vingt ans de plus; il était toujours aimable et bon, mais plus grave, et songeant beaucoup moins à lui-même, quoique dans aucun temps on n'eût pu le taxer d'égoïsme.

Une des premières choses qu'il fit, dès qu'il fut assez fort, pour se tenir sur son séant, fut de signer en double, un acte de manumission en faveur de Cassy et de son fils, pour être valable dans les délais de la loi. En attendant, Cassy devait continuer de gérer sa maison, mais en recevant certains appointements mensuels. Cassy croyait qu'il en avait en même temps signé un autre en faveur de sa petite fille Elisa, qui continuait de grandir sous la direction de Cassy, et devenait une agréable compagne des jeux de notre Montgomery.

Dès que les enfants furent en âge, M. Curtis les envoya dans la Nouvelle-Angleterre pour y faire leur éducation. Confiée aux soins de M. Agrippa, frère de Curtis, Elisa fut placée dans une des institutions les plus aristocratiques de Boston. Montgomery, après trois ans d'études, entra dans une maison de banque de New-York, et il venait, grâce au patronage de son généreux bienfaiteur, de fonder une maison qui faisait surtout des affaires avec la Nouvelle-Orléans.

Les appointements mensuels de Cassy s'étant accumulés avec les intérêts, dont M. Curtis lui avait toujours tenu scrupuleusement compte, au point de former une somme assez considérable, il en avait acheté pour elle dans l'un des faubourgs une petite maison et un jardin, où elle s'était retirée depuis quelque temps, M. Curtis ayant l'intention pour sa santé de voyager dans le Nord et même en Europe.

Tout, disait-elle, lui avait réussi comme si elle eût été l'enfant gâté de la Providence; seulement son rêve favori ne se réalisait pas. Mais cette longue prospérité devait être soudainement renversée.

M. Curtis, en route pour Boston, et remontant l'Ohio, fut dangereusement blessé par l'explosion d'une chaudière, et peu de jours après on apprit qu'il était mort. Quand cet événement avait eu lieu, peu de semaines auparavant Montgomery était encore dans sa maison de commerce à New-York et Elisa dans son pensionnat de Boston. C'était une belle et élégante jeune fille; ses yeux d'un noir liquide, son teint brun, ses longs cheveux d'ébène contrastaient singulièrement avec le type dominant de la beauté dans ce pays, où l'on ne rencontre généralement que des cheveux blonds, des yeux bleus et des teints blancs. Elle avait en outre une grâce et une élégance de mouvements bien rares dans la Nouvelle-Angleterre, avec toute la vivacité, toute la légèreté d'un oiseau. Ces qualités n'étaient point

déparées par cette hardiesse masculine ou par cette gaucherie qui gâtent presque toutes les femmes de Boston. On remarquera, pour le dire en passant, que ces observations critiques provenaient d'Elisa, et je ne prétends pas me porter garant de leur exactitude.

Elle passait pour la fille unique de M. Curtis, riche négociant de la Nouvelle-Orléans, et de sa femme, créole espagnole qu'il avait perdue depuis longues années. Une réputation d'opulence s'ajoutant ainsi à ses charmes personnels, on peut supposer qu'elle était l'objet de beaucoup d'attentions. Elle n'avait pas été même sans recevoir des demandes en mariage de la part des plus brillants rejetons de l'aristocratie bostonienne; mais elle n'en avait tenu compte, parce que Montgomery et elle s'étaient promis dès l'enfance de s'unir ensemble.

A la nouvelle de l'accident arrivé à son frère, M. Agrippa Curtis était parti pour Pittsburg, où se trouvait celui-ci, et il en était revenu un mois après, rapportant la nouvelle du décès.

Pendant qu'Elisa déplorait la perte de son père avec l'expansion naturelle à son âge, elle se vit étrangement négligée par ses camarades de pension naguère si empressées autour d'elle. On semblait la fuir. Elle cherchait encore l'explication de cette conduite, quand la directrice lui fit savoir par un billet qu'il lui était impossible de la garder plus longtemps dans son établissement. — Le bruit s'était répandu qu'Elisa avait du sang africain dans les veines, qu'elle n'était ni la fille légitime ni l'héritière de M. Curtis, mais la fille d'une esclave.

Grande fut l'indignation manifestée par les mères des compagnes d'Elisa, surtout par la fille d'un chandelier ivrogne, mariée dans sa jeunesse à un petit épicier, mais dont l'époux, ayant entrepris la distillerie, avait acquis une grande fortune et acheté une maison dans Deacon-street. Comme il avait autant d'ambition que sa femme, et qu'il était très-remuant, il était parvenu, à force de dépenses, à la placer à la tête de la fashion de Boston. Cette aristocratique dame trouva que c'était une honte que des gens de sa qualité eussent été odieusement trompés, et qu'on eût introduit une négresse dans une pension de demoiselles bien élevées. Est-ce qu'il n'y avait pas dans le bas de Belknap-street un pensionnat spécial pour les filles de couleur? et pourquoi n'y avait-on pas envoyé celle-ci? C'est encore à Elisa, qui avait l'esprit railleur et contrefaisait les sots dans la perfection, que je dois ce portrait de madame Highflyer, car tel était le nom de la dame qui donnait le ton à la ville.

Personne ne parut prendre à l'indignation de madame Highflyer une part plus complète que M. Agrippa Curtis, quoique, connaissant le secret, il eût introduit Elisa dans la société de Boston et dans le pensionnat fashionable. Son affection pour son frère, dit-il, ne lui permettait pas de s'exprimer comme il l'aurait voulu sur le scandale qu'avait causé le défunt en présentant une fille de sang mêlé aux familles respectables de Boston. Mais son frère avait été toute sa vie un original, une véritable énigme pour lui. Il fut on ne peut plus explicite avec la pauvre Elisa quand celle-ci vint lui demander ses avis et sa protection, et lui ordonna de sortir à l'instant comme une vile intrigante.

La maîtresse de la pension bourgeoise où elle s'était logée temporairement se hâta d'imiter ces exemples aristocratiques, les pensionnaires eux-mêmes prirent les armes; les femmes surtout; car les hommes se montraient moins exclusifs. Ils menacèrent de déguerpiser si l'on ne la mettait à l'instant à la porte. La pauvre fille eût peut-être été obligée de coucher dans la rue, si une petite modiste, à laquelle elle avait rendu quelques services, ne l'avait emmenée chez elle au risque d'offenser ses pratiques fashionables.

Elisa écrivit immédiatement à Montgomery, qui accourut de New-York à son secours. Le hasard voulut qu'il rencontrât M. Agrippa Curtis dans State-street à l'heure de la bourse. Il lui exprima en termes assez clairs ce qu'il pensait de sa manière d'agir. Ce gentleman — il passait pour tel à Boston en dépit d'un bruit assez généralement répandu que la maison Curtis, Sawin, Byrne et compagnie avait bâti l'édifice de sa fortune sur la part clandestine qu'elle avait prise dans le commerce d'esclaves au Brésil — ce gentleman, le prenant sur le ton le plus élevé, s'écria qu'il n'avait pas d'observations à recevoir d'un noir marron, d'un fils d'une... C'était une allusion délicate à la naissance de Montgomery, dont M. Agrippa Curtis avait été instruit lors d'une visite qu'il avait faite à son frère à la Nouvelle-Orléans. Montgomery répondit par un coup de poing, qui étendit le misérable sur le pavé. Un des assistants ayant eu la charitable obligeance de lui passer sa canne, car M. Agrippa Curtis n'était pas fort aimé, mon fils lui en appliqua de rudes coups à la grande satisfaction de la moitié au moins des spectateurs. Quelques-uns firent cercle, sous prétexte, disaient-ils, de veiller à ce que les choses se passassent dans les règles; peut-être aussi pour mieux jouir des sauts et des contorsions de M. Agrippa, qui furent des plus risibles — à ce que Montgomery écrivit à sa mère.

M. Agrippa Curtis déposa immédiatement sa plainte au bureau de police, où Montgomery fut condamné à 20 dollars (100 fr.) d'amende. Il se porta de plus partie civile, et commença un procès, élevant le chiffre des dommages-intérêts qu'il réclamait à 10,000 dollars

(50,000 fr.), dans l'espoir que Montgomery ne trouverait pas de caution; mais il se trompa.

Au moment où celui-ci, ayant fourni la caution demandée, se disposait à emmener avec lui Elisa à New-York, elle reçut une lettre d'un M. Gilmore, avocat à la Nouvelle-Orléans, qui avait été longtemps l'homme de confiance et l'agent légal de feu M. Curtis. Cette lettre lui donnait avis du décès, portait que certaines affaires d'intérêt demandaient sa présence immédiate à la Nouvelle-Orléans, et contenait une lettre de change pour payer son passage et ses autres dépenses. Quand ils arrivèrent à New-York, ils trouvèrent une lettre identique adressée à Montgomery. Ces deux jeunes gens n'avaient aucun motif de supposer que ces lettres n'eussent pas été écrites avec la plus entière bonne foi. Ils connaissaient M. Gilmore pour un vieillard à cheveux blancs, de riche taille, au teint coloré, au regard souriant et bienveillant, dont M. Curtis faisait le plus grand cas. Comme il était probable que le défunt avait fait des dispositions en leur faveur, il semblait assez vraisemblable que leur présence fût nécessaire à la Nouvelle-Orléans. Toutefois Montgomery avait à terminer quelques affaires commerciales; il mit donc Elisa à bord du bateau-poste, et se promit de la suivre le plus tôt qu'il pourrait.

Arrivée à la Nouvelle-Orléans, pour ainsi dire en même temps que moi, Elisa s'était rendue directement à la maison de Cassy, qui, un jour ou deux après, courut avertir M. Gilmore. Feu M. Curtis avait plusieurs fois répété à Cassy, et la dernière fois en particulier au moment de quitter la Nouvelle-Orléans, qu'il ne l'avait pas oubliée dans son testament, non plus que Montgomery, et qu'il avait assuré à Elisa une belle position. Elle adressa à M. Gilmore plusieurs questions à ce sujet; mais l'homme de loi lui répondit d'une manière évasive, et lui dit qu'il fallait qu'Elisa vint le voir le lendemain à une heure qu'il désigna.

Elle y alla, mais ne revint point. Cassy passa la nuit sans dormir, dans les inquiétudes et les alarmes. Comme elle se disposait le lendemain matin à l'aller chercher chez M. Gilmore, elle reçut de la main d'un négroillon un petit billet chiffonné écrit à la hâte par Elisa au crayon sur un feuillet blanc arraché probablement de quelque livre. Ce billet lui apprenait qu'elle était retenue prisonnière dans la maison de M. Gilmore en qualité de son esclave achetée, à ce qu'il prétendait, de M. Agrippa Curtis, qui, arrivé de Boston, réclamait l'héritage entier de son frère et la revendiquait elle-même comme sa propriété.

Cassy fut frappée d'horreur à cette terrible nouvelle; mais, pendant qu'elle se demandait à qui elle aurait recours, elle vit entrer M. Agrippa Curtis flanqué de son avocat de Boston, de M. Gilmore et de deux ou trois esclaves noirs; il prit possession de la maison et d'elle-même, comme étant également sa propriété.

C'était par suite de cette double saisie qu'elle avait été exposée dans la salle de vente, où je l'avais providentiellement retrouvée; sans quoi elle fût sans doute retombée en esclavage, tout en protestant qu'elle était libre: — ce qu'elle ne pouvait pas prouver, puisque l'individu même qui avait ses papiers n'était qu'un traître et un fripon.

Telle fut l'histoire que Cassy me raconta sommairement dans notre première entrevue, et dont je n'appris les détails que dans la suite.

Grâce à Dieu, je la pressais donc une fois encore sur mon cœur, ma femme bien-aimée et fidèle!

Mais mon fils, et celle que Cassy appelait et pleurait comme sa fille? — que pouvais-je faire pour Elisa et Montgomery, la première déjà tombée dans le piège qu'on lui avait tendu, et l'autre en grand danger d'y tomber à son tour?

J'appelai de nouveau Colter à tenir conseil avec nous, de nouveau je le trouvai plein de sympathie pour nous, et charmé de nous aider à contre-miner les machinations de ces deux misérables Yankees, qui sans aucun doute s'étaient entendus pour détruire le testament de M. Curtis, se partager son héritage, réduire à l'esclavage Cassy et Elisa, et probablement Montgomery. Laissés en liberté, ils auraient pu devenir embarrassants, surtout si l'on était venu inopinément à découvrir un double du testament.

Quant à Montgomery, il était évident que M. Grip Curtis lui en voulait spécialement. En effet, comme nous l'apprîmes depuis, à peine arrivé à la Nouvelle-Orléans, il avait acheté un fouet d'une dimension extraordinaire, afin que, quand le jeune homme serait en son pouvoir et solidement attaché, il pût se venger à son aise des coups qu'il en avait reçus dans State street.

Quant à Elisa, le respectable et pieux M. Gilmore avait été tellement frappé de ses avantages personnels, rehaussés par l'éducation, qu'il avait résolu de se l'approprier, et d'user à son égard des droits que la loi donne au maître sur son esclave. Je dis le pieux M. Gilmore, parce que pendant un voyage qu'il avait fait à New-York, deux ou trois ans auparavant, il avait été converti à la foi unitairienne par les prédications de l'éloquent docteur Dewey, dont j'ai déjà eu occasion de mentionner le zèle patriotique. Depuis, il s'était donné tant de mal pour fonder à la Nouvelle-Orléans une église unitairienne, qu'il y avait acquis le surnom du Diacre, que lui donnaient presque tous ses amis.

CHAPITRE LVII.

Consultation.

D'après le conseil de M. Colter, et pour m'assurer la protection de la loi, si tant est qu'il y ait des lois dans ce pays, j'allai avec lui consulter un avocat éminent.

Quant à Cassy, comme j'avais acheté le prétendu droit de M. Grip Curtis sur elle, elle semblait n'avoir rien à craindre. En outre, d'après la loi de la Louisiane, plus humaine et plus raisonnable sur ce point que celles d'aucun autre État à esclaves, un maître après avoir laissé son esclave vivre en personne libre, même sans lui avoir donné un acte formel d'émancipation, ne peut plus le réclamer comme sa propriété. Or il ne devait pas être difficile de prouver que Cassy avait été traitée comme personne libre pendant plus de dix ans par feu M. Curtis; mais l'affaire d'Elisa et surtout celle de Montgomery semblaient hérissées de difficultés légales.

Nul, dans la Louisiane, aux termes d'un article du *Code noir* que nous lut l'avocat, ne peut émanciper un esclave qui n'a pas atteint l'âge de trente ans, et ne s'est pas bien conduit au moins pendant quatre années avant son émancipation.

La jurisprudence a de plus établi qu'en ce qui concerne les esclaves âgés de moins de trente ans l'émancipation ne se peut pas conclure de ce fait qu'on les a laissés agir en liberté.

Par un autre article de ce même Code, les enfants nés d'une mère en état d'esclavage suivent la condition de celle-ci, et sont par conséquent esclaves; ou, suivant les expressions du Code civil de la Louisiane :

« Les enfants des esclaves et les petits des animaux appartiennent au propriétaire de la mère par droit d'accession. »

C'était, sans aucun doute, le cas dans lequel se trouvaient Montgomery et Elisa. En effet, c'était en en faisant l'acquisition comme esclave que M. Curtis avait d'abord introduit Montgomery dans sa maison. Ni lui ni Elisa n'avaient trente ans, et n'étaient près de les avoir; ainsi M. Curtis n'avait pu signer à leur égard aucun acte valide d'émancipation. Ils continuaient donc à faire partie de son domaine; et, en l'absence de tout testament, ils passaient en la possession de M. Agrippa Curtis, qui, à défaut d'ascendants, héritait comme frère unique. Il y avait bien un article qui disait que les esclaves au-dessous de trente ans pouvaient être émancipés, pourvu que leur propriétaire, après avoir expliqué ses motifs au juge de la paroisse et au jury de police, obtint l'assentiment de ce juge et des trois quarts du jury. Mais ce moyen ne pouvait être employé que pour des esclaves nés sur la propriété. A supposer donc que M. Curtis y eût eu recours pour Elisa, Montgomery n'en pouvait tirer aucun bénéfice.

La loi de la Louisiane, suivant la loi civile, d'où elle est en partie tirée, est plus humaine à cet égard que les lois communes anglaises, qui dominent dans le reste des États. Elle veut qu'un père qui reconnaît comme siens, par actes ou par paroles, des enfants nés hors du légitime mariage, leur donne le droit de lui réclamer, à titre d'enfants naturels, des aliments et l'apprentissage d'une profession. Mais, d'un autre côté, le droit de quiconque a une famille légitime de disposer de son bien, soit de son vivant, soit après sa mort, est singulièrement restreint. En Angleterre et dans tous les États-Unis, la Louisiane exceptée, un homme peut donner ou léguer sa propriété à qui bon lui semble; mais à la Louisiane, s'il a des enfants légitimes, il ne peut donner à ses enfants naturels, reconnus comme tels, rien au delà de ce qu'il faut pour leur assurer du pain. S'il n'a pas d'enfants légitimes, mais s'il a des ascendants, des frères ou des sœurs, il ne peut aliéner, par don ou testament, au delà du quart de sa propriété tout au plus. Le but palpable de cette dérogation à la loi civile et à la loi espagnole autrefois en vigueur, est d'empêcher la race mixte d'acquiescer la propriété par voie d'héritage et grâce à l'affection paternelle; tandis que l'article restrictif de l'émancipation se propose évidemment de retenir dans l'esclavage le plus grand nombre possible d'hommes de couleur.

« Peut-être, nous dit l'avocat, M. Curtis, en envoyant les deux enfants dans un État libre, les avait-il rendus libres, et peut-être avait-ce été son intention en les y envoyant. S'ils étaient restés dans le Nord, on n'aurait pas pu les réclamer; mais c'est une question encore incertaine que celle de savoir si par ce fait seul de leur retour à la Louisiane ils ne rentrent pas en état d'esclavage. Il est bien vrai que la cour suprême de cet État a autrefois décidé, ainsi que toutes celles des autres États à esclaves, qu'une fois conduit ou envoyé dans un État libre, l'esclave devenait libre lui-même et ne pouvait pas être réclamer. Mais cette décision a été prise sous l'influence d'anciennes idées; et si la cour y persévérerait aujourd'hui ou non, c'est ce que je ne saurais dire.

« Comme la possession est un point essentiel, M. Gilmore, ayant Elisa sous la main, a sur nous un avantage marqué. Je connais ce Gilmore, c'est un être fin et artificieux. Il débite du ton le plus mielleux de belles phrases sur le droit, la justice et la religion et sur son empressement à les favoriser, mais en réalité il n'admet de droit et de justice que ce qui se trouve conforme à ses intérêts.

« Il importe, ajouta l'avocat, d'empêcher Montgomery de tomber dans le piège. Si l'on entreprenait de le saisir comme esclave, quand même il parviendrait à prouver qu'il est libre, il ne s'en trouverait pas moins exposé à de grandes difficultés. Le Code noir le dit expressément. »

Et l'avocat nous lut un article ainsi conçu :

« Les hommes libres de couleur ne doivent ni insulter ni frapper les blancs, ni se regarder comme égaux aux blancs ; au contraire, ils doivent leur céder en toute occasion, ne jamais leur adresser la parole ou leur répondre qu'avec respect, sous peine d'un emprisonnement dont la durée sera proportionnée à la nature de l'offense. »

Or, tout ce que nous pouvions prouver de mieux, c'était que Montgomery était un homme libre de couleur, et il n'en demeurerait pas moins exposé à de graves inconvénients.

La première chose qu'il y avait donc à faire en faveur de Montgomery, c'était de l'empêcher de tomber dans les mains de ceux qui le réclamaient. Quant à Elisa, si nous pouvions trouver quelque moyen de l'arracher de celles de Gilmore, nous serions en bien meilleure position pour soutenir les droits qu'elle avait à la liberté.

Il arriva fort heureusement que Montgomery, au moment où il allait quitter New-York, avait écrit à sa mère, et mentionné entre autres choses le nom du paquebot sur lequel il allait prendre passage. Fort heureusement encore, nous trouvâmes cette lettre au bureau de poste en sortant de chez notre avocat.

Colter prit immédiatement une barque pour descendre le fleuve. Il avait un billet de Cassy pour Montgomery. Le paquebot avait eu une traversée extraordinairement courte, et il le rencontra à quelques milles au-dessous de la ville. Conformément aux instructions renfermées dans le billet, Montgomery quitta immédiatement le paquebot, descendit dans la barque, et mit pied à terre. Ayant fait un détour dans la campagne, il arriva le soir à une maison isolée du faubourg qui lui était indiquée dans la lettre, et où Colter avait retenu un logement garni pour Cassy et pour moi.

Il fut très-heureux que nous eussions pris cette précaution. Nous apprîmes depuis que M. Grip Curtis avait payé des émissaires pour suivre à New-York les mouvements de Montgomery ; qu'il avait été informé du nom de son navire, et l'avait abordé avec une troupe de satellites pour s'emparer de la personne de Montgomery, peu d'instants après que celui-ci se fut fait débarquer.

Je te possède donc, toi aussi, mon fils, arraché des mains, — sauvé pour le moment, du moins, du fouet que ton prétendu propriétaire a acheté par anticipation ! Le propriétaire de mon fils, de mon enfant ! non plus de ce petit garçon que j'avais quitté au berceau, mais d'un gracieux et beau jeune homme, aux traits mâles et fiers, que j'aurais pu comparer avec le fils de qui que ce fût !

Jamais je ne retrouverai dans la vie une extase semblable à celle que j'éprouvai en pressant sur mon sein ce fils si longtemps perdu !... Mais, pour son jeune cœur, de quel désespoir ne fut pas mêlé le plaisir qu'il ressentit dans cette rencontre inespérée ! Fallait-il qu'au même moment où il retrouvait un père, dont il n'avait personnellement gardé aucun souvenir, quoiqu'il en eût souvent entendu parler par sa mère, fallait-il qu'en ce moment même, il apprît l'effrayante position d'Elisa, la camarade des jeux de son enfance, l'amie, la confidente de sa jeunesse, aujourd'hui son amante et sa fiancée !

Comme le sang lui monta au visage ! Comme ses yeux noirs — ceux de sa mère moins la timide douceur — lancèrent des éclairs à la pensée de son malheur et des dangers qu'Elisa courait ! Ce ne fut pas sans peine qu'on l'empêcha de courir sur-le-champ à son secours. On n'y parvint qu'en lui disant que Colter avait déjà des espions autour de la maison, et que si l'on en faisait sortir Elisa nous serions en état de suivre sa trace. Il connaissait parfaitement, disait-il, la maison de M. Gilmore et les bâtiments adjacents. Il connaissait de plus les domestiques de la famille, parce que, tout enfant, il avait été particulièrement bienvenu de la gouvernante noire de M. Gilmore. Il ajoutait qu'il trouverait quelque moyen d'entrer dans la maison cette nuit même et d'enlever Elisa au péril de ses jours.

Les derniers doutes qui auraient pu nous rester sur la déloyauté de M. Grip Curtis et de son complice M. Gilmore furent entièrement dissipés. Au moment où Montgomery avait quitté pour la première fois la Nouvelle-Orléans pour s'établir à son compte à New-York, feu M. Curtis lui avait remis un paquet cacheté sur lequel étaient les instructions écrites portant qu'il le devait ouvrir à quelque époque qu'on produirait son testament ou, à défaut de cette production, dans les trente jours qui suivraient son décès. M. Curtis n'avait jamais suspecté ni son frère ni M. Gilmore ; il ne lui était jamais entré dans la tête qu'ils pussent contrevenir à ses intentions, et s'approprier la totalité de sa fortune. C'avait été seulement pour prévenir les accidents ordinaires qu'il avait pris cette précaution.

Montgomery nous présenta ce paquet, nous l'ouvrîmes, et nous trouvâmes qu'il contenait un duplicata du testament de M. Curtis dans toutes les formes voulues. Par ce testament il légua à Elisa, qu'il désignait et reconnaissait comme sa fille naturelle, le quart de toute sa fortune, consistant principalement en maisons sises à la Nouvelle-Orléans et estimées dans l'acte à environ 200,000 dollars (1,000,000 fr.). Ce quart était tout ce dont la loi de la Louisiane lui

permettait de disposer ; les trois autres appartenaient à son frère, qu'il nommait exécuteur testamentaire conjointement avec M. Gilmore. Non content d'un si magnifique héritage, ce frère indigne s'était concerté avec M. Gilmore, non-seulement pour priver de sa part la fille de son frère, maintenant orpheline, mais pour lui fermer la bouche et prévenir toute réclamation en la réduisant à l'état d'esclavage et de concubinage.

M. Gilmore, outre une prime à prendre sur la fortune de cette pauvre fille, devait avoir Elisa pour sa part de butin.

Le testament établissait que M. Curtis avait essayé en vain à plusieurs reprises d'obtenir l'assentiment du juge paroissial et des trois quarts du jury de police à la manumission d'Elisa, comme la loi en faisait une condition quand il s'agissait d'esclaves de moins de trente ans. — Ce respectable corps de citoyens n'avait pas cru suffisant le motif que c'était la fille unique du requérant.

Le testament portait qu'il l'avait envoyée faire son éducation à Boston dans l'espérance, le désir et l'intention formelle de la rendre ainsi une personne libre, et il la déclarait telle, autant qu'il lui était possible de le faire dans les limites de la loi. Dans le cas où le code lui conserverait, pour lui ou pour ses ayants cause, un droit de propriété de maître à esclave sur ladite Elisa, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans, Curtis légua et donnait ladite Elisa à Cassy, qu'il qualifiait de femme libre, affranchie par lui depuis nombre d'années, et salariée depuis en qualité de femme de confiance. Il se disait pleinement convaincu que Cassy continuerait à avoir pour elle les soins maternels dont elle l'avait toujours entourée.

C'était la seule fois qu'il était question de Cassy dans le testament, et il n'y était non plus question de Montgomery que pour le déclarer libre ; mais il ressortait d'un papier séparé, contenu sous la même enveloppe, que M. Curtis avait déposé la somme de 20,000 dollars (100,000 fr.) chez un banquier de Londres, payable à la mort du testateur, à l'ordre de Montgomery et de sa mère. C'était un moyen auquel il avait eu recours pour éluder la loi de l'État de la Louisiane sur la disposition par testament des biens de ceux qui laissaient de proches parents.

Le paquet contenait de plus la copie d'un acte formel d'émancipation en faveur de Cassy, rédigé un grand nombre d'années auparavant en présence d'un notaire public et de témoins parmi lesquels se trouvait Gilmore.

Le testateur terminait en conjurant les deux mandataires de veiller aux intérêts de sa fille, dont ils étaient déclarés tuteurs, tant que durerait sa minorité.

On a vu quel respect ils avaient eu pour cette adjuration. C'étaient sans aucun doute d'infâmes gredins, qui pourrait le mettre en question ? cependant il faut avouer qu'ils avaient cédé à de grandes tentations : à Gilmore, de l'argent et la possession d'une belle fille ; à Grip Curtis, une succession sans partage, le bonheur de se venger à la fois de la mère et du fils. Et puis, en fin de compte, il ne s'agissait que de remettre en esclavage trois personnes libres. Étaient-ils plus à blâmer que nos Gilmore et nos Curtis du Nord, qui, sans avoir à s'excuser sur des motifs de tentations directes et positives, sauf l'espoir d'obtenir un emploi public ou de conserver la pratique de quelques clients méridionaux, sont prêts à employer tous leurs efforts à réduire ou à maintenir dans l'esclavage trois millions de leurs semblables ? Étaient-ils plus à blâmer que les hommes du Nord, qui, donnant la chasse aux esclaves, les remettent aux mains de leurs prétendus propriétaires, — sans s'informer si leurs réclamations sont mieux fondées que celles que MM. Gilmore et Curtis élevaient sur Elisa ?

Tout homme capable d'agir ainsi, tout homme que cette seule idée ne fait pas rougir, vaut-il mieux au fond du cœur que MM. Gilmore et Curtis ?

CHAPITRE LVIII.

Coup d'État.

Pauvre Elisa ! pauvre enfant ! Quoique séparé d'elle par toute la longueur de la ville, le cœur de Montgomery sentit les battements fiévreux du sien. Il comprit que l'heure du danger imminent devait avoir sonné pour elle ; il ne voulut pas se laisser retenir plus longtemps. Il voulait la sauver ou périr.

Représentez-vous, si vous le pouvez, la souffrance et la terreur de cette jeune fille allant sans défiance dans la maison de l'ami de son père, y trouvant un homme comme M. Grip Curtis, de la brutalité et de la déloyauté duquel elle avait déjà fait l'expérience à Boston, et apprenant de lui qu'elle était esclave de M. Gilmore, vendue par M. Grip Curtis, auquel elle appartenait comme faisant partie de l'héritage de son frère à lui, de son père à elle !

— Et, ma chère, disait M. Gilmore lui caressant le menton avec la lasciveté d'un vieux réprouvé, afin que vous puissiez mieux comprendre la position légale dans laquelle vous vous trouvez, écoutez un moment ce que dit la loi de la Louisiane à ce sujet.

Là-dessus il prit un livre sur une tablette.

— Ce livre que vous voyez, ma chère, est le Code noir de cet Etat, et voici ce qu'il porte :

« La condition de l'esclave étant purement passive, il doit se soumettre aux volontés de son maître, sans restriction ni modification. Il s'ensuit qu'il doit à son maître et à toutes les personnes de sa famille un respect sans bornes, une obéissance absolue; et aussi qu'il doit exécuter tous les ordres qu'il reçoit de son dit maître ou de ses dits parents. »

— Le Code civil, continua ce savant légiste, est tout aussi explicite. Là-dessus il lut dans un plus gros volume :

« L'esclave est l'individu en la possession d'un maître auquel il appartient; le maître peut le vendre, *disposer de sa personne*, de son industrie, de son travail. L'esclave ne peut rien faire, rien posséder, et rien acquérir, qui ne soit la propriété du maître auquel il appartient. »

— Telle est, ma fille, la loi de la Louisiane, et d'après cette loi, vous êtes mon esclave. J'espère que vous comprendrez la nécessité de vous conformer à votre position et à mes désirs. Tous tant que nous sommes, ajouta-t-il d'une voix pieusement nasillarde, nous devons nous soumettre aux décrets de la Providence et à la loi du pays.

Dans la situation d'Élisa, grand nombre de jeunes filles auraient sangloté, auraient eu des attaques de nerfs, se seraient trouvées mal, et quelques-unes seraient devenues folles. Elle ne fit rien de semblable, et se contenta d'exprimer sa ferme résolution de ne jamais autoriser par ses paroles ou son consentement les prétentions de quiconque voudrait faire d'elle une esclave.

Enfermée pendant la nuit dans une chambre à l'étage supérieur de la maison, elle décida le lendemain une négresse à se charger pour Cassy du billet dont nous avons parlé. Cette négresse lui apportait un morceau de pain; car M. Gilmore avait décidé qu'elle serait au pain et à l'eau, dans l'espérance de vaincre sa fermeté. Jugeant les autres d'après lui-même, ce vieux débauché avait cru qu'un si maigre régime était le plus sûr moyen de l'amener à composition. Comme il y avait peu de chances de secours humain pour elle, il ne lui restait qu'à invoquer celui du Dieu des orphelins, à le prier de veiller sur elle et de la protéger.

Pendant la seconde nuit de son emprisonnement, il lui sembla voir son père à son chevet, et, avec ce sourire dont elle avait conservé la mémoire, elle l'entendit dire :

— Ne crains rien, ma fille, voici venir un libérateur.

Et comme elle suivait des yeux la direction que lui indiquait le doigt de son père, elle crut voir Montgomery sortir des ténèbres et se précipiter vers elle les bras ouverts.

Dans l'effort qu'elle fit pour se lever et aller à sa rencontre, elle s'éveilla, et vit que ce n'avait été qu'un rêve. Cependant, comme ce rêve la consolait, quand les réalités nous manquent, que de bonheur ne trouvons-nous pas encore dans les espérances, les désirs, les inspirations, qui prennent un corps pendant notre sommeil !

Elle n'avait plus revu M. Gilmore. Il ne venait auprès d'elle que la négresse, qui se taisait de peur d'être espionnée, mais qui avait trouvé moyen de lui remettre un billet de Cassy, transmis par l'entremise de Colter.

Ce billet l'invitait à s'évader, lui indiquait l'endroit où elle devait aller, en lui annonçant que des amis dévoués étaient aux aguets pour veiller sur elle.

Cependant Montgomery marchait à la délivrance de sa fiancée. Je l'avais suivi, ne voulant pas l'abandonner dans une entreprise aussi périlleuse.

En ce moment même, Gilmore, après avoir puisé des forces dans le vin, s'introduisait dans la chambre qui servait de prison à la pauvre Élisa.

Elle avait entendu les pas de son geôlier. Pour se préparer à le recevoir, elle s'était réfugiée dans un coin, derrière une petite table, qui, avec une chaise et un vieux matelas, composait tout le mobilier de la prison.

Il s'avança vers elle.

— Retirez-vous ! s'écria-t-elle; et elle lui montra un stylet suspendu à son cou par une chaîne d'or.

C'était un cadeau de Montgomery. Quand elle avait quitté New-York, il le lui avait donné en lui disant qu'elle avait besoin d'arme pour se défendre, parce qu'elle reviendrait seule à la Nouvelle-Orléans.

Gilmore se mit à rire à la vue de ce poignard microscopique; néanmoins, sans faire un pas de plus, il s'assit sur l'unique chaise, et commença une harangue légale et théologique sur la nécessité de se soumettre aux lois et aux décrets de la Providence. Thomas Littlebody, l'éminent avocat de Boston, le docteur Dewey lui-même, n'auraient pas mieux parlé.

— Votre résistance, lui dit-il, est aussi inutile que criminelle. Vous êtes sans appui : Cassy a été vendue comme esclave hier; Montgomery, arrivé le soir même de New-York, est entre les mains de M. Agrippa Curtis, qui, après l'avoir puni de son insolence comme il le méritait, a l'intention de le louer à un planteur de la rivière Rouge; ainsi vous ne devez plus vous attendre à le revoir.

A ces paroles cruelles, dont elle n'avait pas les moyens de vérifier la fausseté, Élisa devint pâle comme la mort, plus alarmée pour son amant que pour elle; mais tout à coup Montgomery, poussant la porte restée entr'ouverte, se précipita dans la chambre.

Lorsque nous étions arrivés dans la rue, nous avions trouvé le fidèle Colter qui montait la garde devant la porte de M. Gilmore. Il avait obtenu des domestiques l'indication de la chambre dans laquelle était emprisonnée Élisa. Nous nous étions introduits tous les trois dans la maison, prétextant avoir une affaire urgente avec M. Gilmore. Tandis que Colter et moi étions restés en bas pour assurer notre sortie, Montgomery, qui connaissait les êtres de la maison, avait couru droit à la chambre d'Élisa. Comme il marchait sur la pointe des pieds, il s'était approché de la porte et l'avait ouverte sans attirer l'attention de M. Gilmore, qui lui tournait le dos, et s'occupait exclusivement de suivre sur la figure de la pauvre Élisa l'effet des mensonges qu'il lui débitait et des leçons de droit et de théologie qu'il lui donnait.

Quand elle vit Montgomery, elle poussa un cri, et comme M. Gilmore tournait la tête pour voir ce que ce pouvait être, il se trouva tout à coup saisi à la gorge. Montgomery le lança, la tête la première, dans le coin où était étendu le matelas, lui jeta sur le corps la chaise et la table, saisit Élisa par la main, et en un clin d'œil il l'eut entraînée dehors.

Nous marchions derrière eux. L'expédition s'accomplit promptement et sans désordre.

Une demi-heure après, toute notre heureuse famille était réunie, Élisa, Montgomery, Cassy et moi, à la Nouvelle-Orléans; et ni dans cette ville ni dans aucune autre de ces États-Unis qui se vantent d'être libres on n'apercevait de rameau d'olivier flottant au-dessus des flots orageux; environnés par le despotisme comme par une mer sombre, nous n'avions pas un coin de terre où poser la plante de nos pieds !

CHAPITRE LIX.

Conclusion.

Dès le lendemain matin, par les soins de Colter, qui se montra jusqu'à la fin bienveillant et empressé, nous montions à bord d'un bateau à vapeur, sur lequel nous atteignîmes Pittsburg sans accidents et sans aventures. De là nous traversâmes les montagnes qui nous séparaient de Baltimore, et, nous hâtant d'arriver à New-York, nous prîmes passage à bord de l'un des paquebots de Liverpool; nous n'eûmes de repos ni le jour ni la nuit, avant d'avoir vu les flots bleus et profonds de l'Océan rouler sous nos pieds. Le pavillon des États-Unis, qui se déployait sur nos têtes, était même pour nous un objet d'inquiétudes.

Quand nous touchâmes les rives de l'Angleterre, alors, et alors seulement, nous nous sentîmes en sûreté. Dieu soit béni de ce qu'il existe encore au monde un pays dont l'impartialité abrite également ceux qui fuient le despotisme d'Europe ou d'Amérique, les Hongrois exilés et les esclaves américains !

Avant de quitter la Nouvelle-Orléans, Élisa avait signé un pouvoir qu'elle avait remis à M. Colter avec le duplicata du testament que feu M. Curtis avait confié à Montgomery, afin de poursuivre devant les tribunaux le recouvrement de sa portion dans l'héritage de son père, et un traité par lequel elle lui abandonnait la moitié de tout ce qu'il pourrait recouvrer.

Colter eut à vaincre tous les obstacles que l'habitude de la chicane put accumuler sur sa route; mais il soutint vaillamment une lutte où il trouvait toutes les sensations qu'il avait jusqu'alors cherchées au jeu. Il étudia les lois pour combattre avec un égal avantage; l'expérience qu'il avait acquise dans son ancienne profession le servit dans la nouvelle, et il se fit au barreau la réputation d'un homme habile et adroit. Il suivit Gilmore dans tous les détours de sa procédure. Je l'aidai de temps à autre par des envois d'argent, et enfin il parvint à établir la validité du testament; et, après un procès de cinq ans, il envoya à Élisa la moitié des sommes qu'il en retira, l'autre lui demeurant bien légitimement acquise. Il occupa encore aujourd'hui une place distinguée au barreau de la Nouvelle-Orléans. Il a même été question de le porter au Congrès; mais on ne le trouve pas assez méridional dans ses opinions.

L'action que M. Agrippa Curtis avait intentée contre Montgomery pour voies de fait, après s'être trainée pendant trois ou quatre ans devant les tribunaux de Boston, arriva enfin à être jugée. M. Agrippa Curtis avait retenu quatre des plus célèbres avocats de Boston; et celui qui fut chargé de clore le débat avait déjà plaidé, avec la plus grande énergie, que l'Union serait nécessairement dissoute et la société renversée de dessus ses bases si le jury ne punissait pas d'une manière exemplaire un pareil exemple d'insolence d'un homme de couleur envers un homme aussi respectable et aussi patriote que M. Agrippa Curtis. Mais cette argumentation si grave, si solide, soutenue par l'éloquence fleurie du plus jeune avocat, qui, au dire des journaux, prodigua en cette occasion les tropes les plus brillants et les figures les plus belles, se termina à la confusion du demandeur. Le verdict du jury ne lui accorda que vingt-cinq centimes de dommages et intérêts,

et, avec le quart en plus pour les frais, ils furent dûment payés entre les mains de l'avoué de M. Agrippa Curtis. Par un hasard heureux, le jury s'était trouvé composé de gens de bas étage, ouvriers ou autres, et ne comprenait qu'un négociant en gros, qui même encore ne faisait pas d'affaires avec le Midi.

Quant à MM. Gilmore et Curtis, ils eurent le sort assez commun de ceux qui gagnent de l'argent en suivant les conseils du diable. M. Curtis s'était fixé à la Nouvelle-Orléans, s'était jeté dans de grandes spéculations, et pendant un temps avait passé pour millionnaire; mais il fit faillite, et entraîna dans sa ruine M. Gilmore, ainsi qu'un bon nombre de ses amis de Boston, y compris la raison sociale Curtis, Sawin, Byrne et compagnie. La reconnaissance de la validité du testament de son frère, la nécessité où il se trouva de rendre gorge lui portèrent le dernier coup. Il vécut quelques années ruiné, déshonoré, et ayant à peine du pain.



Je lui administrai une volée de coups de canne, ce qui naturellement rompit notre association.

On ne s'expose pas à perdre sa réputation, à la Nouvelle-Orléans, en frustrant des hommes de couleur de leurs biens ou de leur liberté, mais Gilmore ne s'en était pas tenu là; on découvrit certains tours qu'il avait joués à des blancs, il perdit sa clientèle, et tomba presque au niveau de M. Grip Curtis.

Mais il y a un an ou deux, depuis que la publication de la nouvelle loi sur les esclaves fugitifs a sauvé l'Union américaine d'une destruction totale, ces deux dignes gentlemen, s'étant faits patriotes et sauveurs de l'Union, sont complètement revenus sur l'eau sous la raison sociale Gilmore et Curtis. — M. Colter m'écrivit qu'ils ont un juge pour associé secret; — ils se sont établis à Philadelphie, en adoptant pour spécialité la recherche et la capture des esclaves. Gilmore s'est fait nommer commissaire spécial du canton est de la Pennsylvanie, et M. Curtis lieutenant d'un prévôt nommé exclusivement pour décider les questions relatives à la réclamation des esclaves. Naturellement on peut supposer que le commissaire, le greffier et le juge s'entendent à merveille.

Il ne me reste plus qu'à ajouter que Montgomery continue avantageusement à Liverpool le commerce qu'il avait appris, et qu'Élisa l'a rendu l'heureux père de cinq beaux enfants de la plus haute espérance. Ceci donne un démenti formel à la théorie physiologique qui veut que la race croisée soit hybride ou stérile, théorie derrière laquelle cherchent à s'abriter certains hommes d'État de l'Amérique contre le danger inévitable et croissant qui menace leur système favori de l'esclavage.

C'est en vain que vous essayez, Américains, de faire entrer la na-

ture dans votre détestable conspiration contre les droits de l'humanité, contre votre propre chair, votre propre sang; en vain vos lois proclament que les enfants doivent suivre la condition de leur mère: les enfants de pères libres ne peuvent ainsi être longtemps dépouillés de leurs droits de naissance. De jour en jour, d'heure en heure, à mesure que la chaîne devient plus faible, la disposition et le pouvoir de la rompre acquièrent une nouvelle force. De jour en jour, d'heure en heure, la sympathie diminue dans le monde civilisé pour vous, les oppresseurs, et grandit pour les victimes de votre oppression.

Pouvez-vous supporter le mépris avec lequel tout le monde vous montre au doigt?

Quant à vous, dont les cheveux ont blanchi dans l'iniquité, dont le cœur s'est desséché, dont la foi s'est éteinte, dont l'espérance s'est flétrie, dont l'amour s'est retiré, continuez, si vous le voulez, vous et votre Aaron, à fléchir le genou devant le veau d'or qui vous avait d'abord séduits!

Mais voici venir une nouvelle génération, pour laquelle la justice sera autre chose qu'un vain mot; quelque chose que son propre sentiment du droit la forcera d'admettre, aussi impérieusement que les clameurs et les prières de ceux qui souffrent. En vain vos prêtres et vos politiques essayent-ils d'éteindre dans l'esprit de la nouvelle génération l'idée qu'il y ait au monde une loi supérieure à leurs misérables marchés, à leurs honteuses conventions. Quand pour défendre l'esclavage on a été réduit à prêcher l'athéisme, nous pouvons tenir pour certain que le jour de sa ruine est arrivé. Ce doit être là l'obscurité profonde qui précède l'aube du jour; car quelle obscurité pourrait être plus grande que celle-là?



— Retirez-vous! s'écria-t-elle; et elle lui montra un stylet suspendu à son cou par une chaîne d'or.

Enfants, purs encore, c'est à vous que j'en appelle, et des millions de vos frères vous parlent par ma voix. C'est à vous que se fera entendre cette voix d'amour et de merci, cachée jusqu'ici à l'oreille des prudents et des sages.

La question est soulevée, il n'y a plus moyen de l'étouffer. L'Amérique sera-t-elle ce que les pères et les fondateurs de son indépendance ont désiré et espéré — une démocratie libre, basée sur les droits de l'homme, — ou bien dégénérera-t-elle en une misérable république barbaresque, dominée, écrasée par une autocratie de propriétaires d'esclaves, qui n'ont de respect pour aucune loi, et n'en reconnaissent d'autre que leur volonté et leur bon plaisir?

Je suis vieux, et je ne vivrai peut-être pas assez longtemps pour en voir la solution; mais mes cinq petits-enfants, nés, grâce à Dieu, en Angleterre, ne sauraient manquer d'assister à l'avènement de la liberté!

FIN DE L'ESCLAVE BLANC.

Paris. Typographie Plon frères, imprimeurs de l'Empereur, rue de Vaugirard, 36.

